N° 370 — Tome C 16 Novembre 1912

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



GUILLAUME APOLLINAIRE, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, EDMOND BARTHÈLEMY,
MAURICE BOISSARD, JACQUES BRIEU, R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY,
GEORGES DUHAMEL, JULES DE GAULTIER, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
HENRY JAMES (AUGUSTE MONOD *trad.*), GUSTAVE KAHN, ANDRÉ LÉVY,
GILBERT MAIRE, AUGUSTE MARGUILLIER, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL,
PIERRE OLGIATI, FRITIOF PALMÉR, RACHILDE,
ANDRÉ ROUVEYRE, SAADI (FRANZ TOUSSAINT *trad.*),
CARL SIGER, RAOUL TOSCAN.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXII

SOMMAIRE

Nº 370. — 16 NOVEMBRE 1912

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 1er pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LE GÉNIE DE FLAUBERT

—

Schopenhauer jouait de la flûte, Ingres du violon, Gœthe fut un valseur émérite, Rousseau composa de la musique. Que l'on imagine un salon où les deux premiers de ces hommes illustres ne seraient connus que comme de bons exécutants, capables de tenir leur partie dans un orchestre, où Gœthe ne compterait que comme danseur, où Rousseau ne serait réputé que comme l'auteur de quelques mélodies. Tel est — à peu près — le cas de Flaubert à notre époque. A peu près, — c'est-à-dire, à quelque exagération près, introduite pour attribuer le relief du paradoxe à cette énonciation et, c'est-à-dire aussi, à quelque nuance près. Des deux aspects de la valeur qui, chez Flaubert, méritent de retenir l'attention, celui qui a frappé les esprits, son talent d'écrivain poussé à la perfection est en effet d'un tout autre ordre que les petits dons par lesquels Gœthe, Schopenhauer, Ingres ou Rousseau ont conservé quelque réputation parmi les hôtes de notre salon imaginaire ; c'est là la part de l'exagération. Enfin, et c'est là la part de la nuance, il y a plus de rapport de nature entre les deux aspects de la valeur dont l'un, chez Flaubert, a reçu une consécration plénière, dont l'autre est à peu près méconnu qu'il n'en existe entre les titres véritables de nos grands hommes et les motifs de leur célébrité parmi les causeurs de notre salon. Les choses ainsi mises au point et le paradoxe dépouillé de son accent exagéré, le fait d'une méconnaissance persiste, et il demeure que le talent chez Flaubert a masqué le génie, que l'effort du labeur accompli par l'écrivain en vue d'attein-

dre l'absolu de la forme littéraire a empêché de voir la grandeur de la conception psychologique, sa spontanéité et sa fatalité, que la perfection avec laquelle est composée chacune de ses œuvres a détourné l'attention d'une autre perfection — et d'une autre envergure, — celle qui marque la composition native de sa vision du monde qui détermine, avec la rigueur de la physiologie, les perspectives sous lesquelles les réalités se formulent à ses yeux indépendamment du jeu de sa volonté et par un privilège naturel.

Flaubert a contribué peut-être à fomenter et à entretenir cette méconnaissance de son génie. Anticipant la définition qui sera donnée du terme, ou renvoyant le lecteur à des ouvrages précédents, ce fut presque *le bovarysme* de Flaubert, dira-t-on, de s'être attaché, avec l'obstination et la passion que l'on connaît, à cultiver, à affiner, à mener à son apogée son talent d'homme de lettres. Les lettrés mêmes et les critiques s'y sont laissé prendre. Ils ont attaché leurs regards sur ce que Flaubert leur montrait, les affres du style, la recherche du document exact, du mot, de l'épithète adéquate, du rythme physiologique de la phrase, la délicate cuisine littéraire, la perfection dans l'exécution de l'œuvre. Dans cet ordre, ils ont reconnu en lui un maître, un maître unique. Dans cet ordre, Flaubert a reçu le tribut d'admiration qu'il mérite. Mais précisément, de ce que cette estimation de sa valeur lui créait un rang déjà considérable dans le royaume des lettres, on ne s'est pas avisé que ses dons naturels lui en avaient assigné un autre encore plus haut. On a méconnu que Flaubert est le grand homme de génie de chez nous, celui chez qui la qualité suprême de la race, l'intelligence spectaculaire et désintéressée est portée à son apogée et s'exprime indépendamment de toute analyse dans le fait même d'une vision qui, en percevant le réel, l'ordonne selon sa hiérarchie essentielle.

Que Flaubert ait ignoré son génie et n'ait lui-même aperçu que son talent, le fait n'est pas certain. Ne fait-il pas s'abattre sur Bouvard et Pécuchet ce fléau terrible, dont il subit lui-même les ravages, le don de distinguer sous tous ses aspects la bêtise humaine avec l'humeur qui incite à s'en exaspérer? Or, si l'on songe à ce qu'il faut entendre chez Flaubert par ce terme *la bêtise*, si l'on évoque le sens universel et philosophique qu'il affecte dans son esprit, il semble bien qu'en exté-

riorisant chez ses deux compères la faculté qui chez lui s'était hypertrophiée, qu'en la voyant ainsi apparaître hors de lui-même, il en ait mesuré la grandeur et conçu l'importance. Le don de distinguer la bêtise s'illumine chez Flaubert de cette haute conception critique selon laquelle cette bêtise dont l'illusion constitue les neuf dixièmes s'avère essentielle à la vie, se manifeste la source même de tout le jeu vital. Sur cette conception fondamentale, on reviendra dans la deuxième partie de cette étude pour montrer comment, avec Flaubert, le pessimisme contemporain, en même temps qu'il s'exprime sous sa forme la plus achevée, invente aussi l'attitude par laquelle il se surmonte.

Il n'est question ici que de la conscience plus ou moins entière que Flaubert eut de son génie. Or, à supposer qu'il ne s'en soit pas formulé, sur les premiers plans de sa conscience, la notion précise, c'est à la fatalité même de ce génie qu'il faudrait attribuer ce défaut de connaissance exacte de soi-même. C'est en effet le propre du génie d'être une croissance naturelle à laquelle aucun effort conscient ne participe, d'être un phénomène d'ordre biologique, tel l'apparition d'une espèce, en sorte qu'il n'y a pas lieu d'être surpris s'il n'est pas aperçu par ceux chez qui il se produit. On n'est pas étonné d'être ce que l'on est. Mais en témoignant du même aveuglement, ses admirateurs n'ont pas la même excuse. Hypnotisés par le talent de Flaubert, par l'effort littéraire auquel il s'astreignit et par les procédés de métier que l'on peut relever dans son œuvre pour la plus grande utilité de l'entraînement professionnel, ils ressemblent à ces groupes de curieux dont l'attention est tout entière absorbée par le boniment que leur récite un compère éloquent, tandis qu'un habile pickpoket extrait de leurs poches bourses et portefeuilles et que cette opération, inaperçue de ceux qui en sont les victimes, constitue dans l'ensemble de la scène qui se joue le seul fait essentiel. Par delà le talent de Flaubert autour duquel se forme constamment un attroupement, il y a aussi un fait plus important et qui demeure inaperçu, le fait du génie, le fait du prince, le prince étant ici ce processus biologique créateur de tout ce qui est et de tout *ce qui s'ajoute*. C'est ce fait du génie s'exprimant dans un mode de vision despotique que l'on voudrait ici mettre en lumière.

L'ERREUR CRÉATRICE

Le rang d'un peintre se reconnaît à la façon dont il ordonne les objets du monde visible en fonction d'un unique élément, la lumière, qui attribue à chacun sa valeur et sa forme. C'est que la lumière dans le domaine des arts plastiques est le fait de suprême importance. De ce que tous les objets du monde extérieur apparaissent et se formulent dans l'espace lumineux, il suit que les peintres qui, comme Velasquez ou Rembrandt, se préoccupent, avant tout autre souci, de situer exactement leurs modèles dans l'atmosphère ambiante, d'en traiter toutes les parties en fonction du degré de lumière qui les éclaire, qui proprement conditionne leur réalité pour l'œil, il suit que ces peintres occupent le premier rang parmi ceux de leur art, en même temps qu'ils confèrent à la peinture sa valeur la plus haute et la plus adéquate. Il n'y a pas à insister pour établir leur supériorité sur ceux, même parmi les meilleurs, qui introduisent dans leur œuvre le souci de représenter un épisode ou de noter un sentiment par le jeu expressif d'une physionomie et qui subordonnent à ces intentions le souci majeur que l'on vient d'énoncer. Il suffit de jeter les yeux sur les œuvres dépouillées de la statuaire antique, il suffit de considérer les plus belles toiles des Primitifs où se manifeste la parfaite indifférence des personnages à l'acte qu'ils exécutent, pour comprendre tout l'intervalle qui sépare de l'illustration, du document historique, de l'excitant sentimental le grand art de la peinture. Mais si, dans le domaine des arts plastiques, le fait essentiel qui ordonne et qui spécifie est le fait de l'espace lumineux, l'atmosphère psychologique remplit, dans le domaine de toute représentation dramatique, la même fonction prépondérante. Or, dans cette atmosphère psychologique l'élément essentiel, l'élément créateur de toute réalité et qui tient ici le rôle suprême de la lumière, c'est l'élément aussi en fonction duquel l'œuvre de Flaubert est tout entière ordonnée, c'est l'Erreur, l'erreur sur soi, inhérente à toute activité qui a connaissance d'elle-même.

L'erreur créatrice, c'est une notion qui semble paradoxale, parce que notre culture religieuse, composée d'idéologie platonicienne et de messianisme judéo-chrétien, a développé en nous, à la surface du moins de notre intelligence, la croyance

en la vérité comme but, en une vérité faite de l'harmonie de toutes les parties de l'univers. Tandis que le monde des phénomènes parmi lequel notre existence s'écoule et où cette harmonie n'est point réalisée a été sans cesse déprécié, tandis qu'il fut pour Platon la caverne où, à la lueur de quelques pâles rayons, se reflétaient, parcimonieuses, les ombres d'une réalité plus haute, tandis qu'il était pour les chrétiens la vallée de larmes et pour l'Eglise le mal, le mensonge, l'instant éphémère dont les âmes se détournent, l'idée de vérité s'associait dans les esprits par contraste à celle d'une réalité parfaite en laquelle se transformerait, par l'effet de la grâce métaphysique ou divine, le triste monde actuel. C'est la même idée qui se reproduit chez Kant avec l'opposition du noumène au phénomène. En raison de cette culture religieuse, une double série d'images et d'idées s'est formée dans les esprits, opposant cette première association, — vérité, lumière, bien, bonheur, monde des idées, ciel, paradis, futur, — à cette seconde association, — erreur, ténèbres, mal, monde des phénomènes et de la réalité immédiate. Pourtant, sous le masque de ces évaluations, les hommes n'en ont pas moins continué de vivre parmi cette réalité mensongère des phénomènes, c'est de cette réalité qu'ils ont tenu tout le bonheur et tout le malheur que leur sensibilité était capable d'éprouver, c'est cette réalité qu'ils se sont constamment efforcés de modifier pour en tirer plus de joie ou la rendre moins cruelle, c'est des formes immuables de l'apparence et de l'erreur qu'ils ont tiré tout l'intérêt passionné pris par eux à la vie en souffrance et en joie.

En fait, il y a lieu d'intervertir absolument les évaluations que l'on vient d'énoncer et, à l'appréciation religieuse et morale, enfermée dans les phrases et les mots que l'on prononce, dans le verbe traditionnel religieux et social, de substituer l'appréciation que n'ont cessé de traduire de la façon la plus claire les actes des hommes, leurs vœux et leurs désirs positifs, l'appréciation que, dans son opposition avec le verbalisme religieux, n'a cessé de faire prévaloir le sens esthétique se manifestant dans toutes les formes de l'œuvre d'art et glorifiant, pour la beauté de leur apparition, les modes de la réalité telle qu'elle se donne. Or, ce sens esthétique, nul ne l'a porté à une aussi haute perfection que Gustave Flaubert, et c'est par une corrélation toute naturelle que cette perfection

du sens esthétique s'accompagne de la mise en valeur parmi l'atmosphère psychologique répandue dans son œuvre des perspectives de l'erreur comme élément premier de la réalité.

Ce n'est donc pas un à côté de la question, à l'occasion d'une entreprise ayant pour but de rendre manifeste le génie de Flaubert, d'insister sur cette importance de l'erreur comme élément créateur de la réalité. Au surplus, comme cette énonciation peut sembler, au premier abord, paradoxale, en raison de l'enracinement dans les sensibilités de la culture héréditaire que l'on a décrite, il est indispensable de la justifier en l'expliquant. Afin de situer exactement l'œuvre de Flaubert à son rang, il faudra même dépasser le point de vue qu'elle découvre, si vaste qu'en soit déjà l'horizon philosophique, et montrer que le fait de l'erreur conditionne la production de la réalité métaphysique elle-même, de la réalité à la source même d'où elle surgit pour se diviser ensuite en une infinité de manifestations concrètes et pour composer toute la diversité phénoménale.

Ce terme de *réalité métaphysique* ne doit pas effrayer les esprits cultivés pour lesquels ces pages sont composées. L'exposé que l'on fera n'exige pas de connaissances techniques spéciales, ni l'emploi d'une terminologie conventionnelle. Si la terminologie, si l'emploi de formules en quelque sorte algébriques et qui réclament une initiation préalable peuvent être d'un secours certain au cours de la recherche personnelle ou de la discussion entre techniciens, c'est le signe auquel se reconnaissent les théories viables qu'elles supportent toujours l'épreuve d'une transposition dans le langage ordinaire et qu'elles sont, sous cet aspect, accessibles à tout esprit capable d'un effort d'attention.

La démonstration que l'on poursuit ici a donc expressément pour but une réhabilitation de l'erreur, par son identification avec le fait créateur. C'est, se propose-t-on de démontrer, à la lumière de l'erreur, de l'erreur essentielle et métaphysique que les choses se formulent au regard de l'esprit, qu'elles deviennent saisissables pour une intelligence, qu'elles se distinguent les unes des autres, qu'elles émergent de la confusion où les contraindrait l'adaptation et l'harmonie universelles impliquées de toute nécessité par le règne de la Vérité dont elles sont les conditions objectives.

Ce qui a propagé dans les esprits le culte de la vérité et la croyance qu'une vérité absolue, à trouver par l'effort intellectuel, à réaliser par l'effort moral, pourrait un jour concilier pour le bonheur de tous le jeu universel des activités, c'est le besoin que nous avons, dans la vie concrète, dans la vie de relation qui est la nôtre, de vérités partielles, de systèmes harmonieux adaptant avec perfection, avec une exactitude exclusive de toute erreur possible, une série de moyens à une série de fins. Toute vérité, au sens où l'on emploie ici le mot vérité, au sens où il intéresse les hommes, est l'expression d'une harmonie, suppose qu'il existe dans le monde des relations phénoménales qui se répètent et dont la constance peut être affirmée dans l'énoncé de la loi. L'harmonie est l'aspect intérieur, agissant et vivant de la vérité. C'est à cette conception de la vérité que s'oppose la conception de l'erreur à laquelle on attribue un caractère créateur. Il s'agit d'une erreur qui existe, non seulement dans l'esprit, mais dans les choses et qui suppose la rupture d'une harmonie. Ce n'est donc pas s'évader de l'idée de vérité que de la lier étroitement, au cours de l'analyse, à l'idée d'harmonie. C'est, au contraire, y pénétrer plus profondément. Or ce rapprochement, qui permettra de rendre plus évidente l'utilité des vérités, ou des harmonies partielles, sera aussi, par la suite, un moyen plus direct de faire sentir l'identité de l'harmonie universelle et de son substitut, la vérité absolue, avec l'idée même du néant.

La première partie de cette tâche est singulièrement aisée. Tout esprit comprend de quelle utilité est, dans la pratique, l'existence de vérités partielles. Que je puisse former le projet de me rendre en une heure de Paris à Fontainebleau avec l'automobile qui vient de m'être livrée, cela suppose toute une série d'adaptations harmonieuses, d'engrenages précis, de mesures justes prises par des ingénieurs et des constructeurs, cela suppose aussi que des rapports constants existent entre certains faits, que telle quantité de pétrole consumée produit telle quantité de force, que les frottements engendrés entre les divers éléments en action ne neutraliseront la vitesse de la machine que dans des limites prévues, qu'ils ne détermineront pas la combustion des matières employées. Cela suppose donc d'une part que, soumis à des circonstances identiques, certains phénomènes engendrent constamment les mêmes phénomènes, cela

suppose que certaines suites de phénomènes, les mêmes circonstances étant données, se répètent constamment de façon identique, cela suppose qu'il existe dans la nature des systèmes constants de relations entre les phénomènes, cela suppose qu'il existe dans la nature des systèmes d'harmonie tout au moins partiels. Cela suppose d'autre part que les conditions précises sous lesquelles tels phénomènes s'engendrent les uns les autres sont connues avec exactitude par l'intelligence et cette connaissance exacte, c'est l'aspect subjectif de l'harmonie, c'est une vérité dont le contraire est l'erreur dans l'esprit. Pour que mon voyage à Fontainebleau puisse être réalisé dans des conditions de temps données et de telle façon qu'il réponde à l'intention qui m'en a dicté le projet, il est donc d'une importance critique, certains systèmes d'adaptation constante de phénomène à phénomène existant dans la nature, qu'il n'y ait place dans l'esprit des constructeurs de ma machine pour aucune erreur quant aux modes précis de ces adaptations. L'erreur est ici la pierre d'achoppement, elle est le mal. La connaissance vraie est ici requise avec une absolue nécessité, elle est le bien. Et il en sera de même tant que l'on évoluera dans le domaine des systématisations partielles sur lesquelles repose tout le jeu de notre activité; l'erreur y tiendra le rôle du fléau, du danger redoutable qu'il faut à tout prix écarter sous peine d'échec de l'entreprise poursuivie par l'activité.

Si l'on considère le rôle de l'erreur et de la vérité dans le domaine biologique et dans le domaine médical, on arrive aux mêmes conclusions. Tout organisme suppose un nombre infini de phénomènes qui, agissant les uns sur les autres et réagissant à l'égard les uns des autres, constituent un ensemble d'adaptations de la persistance et de la régularité desquelles dépend la vie de l'organisme. Que par suite d'un traumatisme ou d'un afflux du sang les conditions dans lesquelles un cerveau humain fonctionne soient brusquement modifiées, et c'est la mort de l'organisme à brève échéance ou l'altération de ses fonctions, la maladie. La vie ou la santé de tout organisme supposent donc qu'une harmonie, cette forme objective de la vérité, s'est constituée entre un nombre d'éléments considérable. Le défaut d'adaptation de l'un à l'autre des processus en jeu, en entraînant la rupture de cette harmonie générale, entraîne la ruine de l'organisme, en sorte que l'idée d'harmonie est

liée ici encore dans l'esprit humain à l'idée de bien, le défaut d'adaptation et d'harmonie à l'idée de mal. Si l'homme, avec la médecine, se mêle d'intervenir dans le jeu des organismes, la valeur de la vérité se révèle aussitôt ici sous son aspect subjectif. Que les conditions d'harmonie, de coordination requises entre tous les éléments de l'organisme soient exactement connues par le physiologiste, que sa connaissance soit conforme à la réalité du fait, voici qui importe infiniment. Mais si la science du médecin se fonde tout d'abord sur celle du physiologiste et sur celle de l'anatomiste, elle se fie encore aux notions constituées par un très grand nombre d'autres recherches, elle suppose que toutes les sciences relatives à ces recherches sont vraies et la moindre erreur que l'une d'entre elles implique est grosse de périls dans la pratique de la science médicale. Cette science du médecin se complète encore par la science du diagnostic et par celle de la thérapeutique : il est inutile d'insister ici sur l'importance de l'erreur et de la vérité à l'occasion de l'une ou l'autre de ces techniques.

L'importance de l'erreur et de la vérité demeure encore la même dans le domaine moral, politique ou social. Si les formes objectives de la vérité sont ici beaucoup plus instables, il faut, pour qu'une société soit possible, qu'elles atteignent pourtant quelque degré de constance, il faut que les réactions des divers individus du groupe soient à quelque degré semblables, ainsi, du sentiment de la responsabilité, de l'évaluation, de ce qui est bien ou mal, de la sensibilité au remords ou à la peine ou plus simplement au plaisir ou à la douleur. Si toute similitude fait défaut sous ces rapports entre les individus, une organisation sociale ne sera pas possible, la réalité sociale ne se formera pas. Mais à supposer que cette similitude existe à quelque degré, encore faudra-t-il qu'elle se reflète exactement dans l'esprit du législateur, du criminaliste et du politique, car toute erreur sur ce qu'il y a de commun dans les réactions individuelles déterminera des mesures qui iront à l'encontre du but poursuivi.

On pourrait étendre indéfiniment cette démonstration et tous les ordres de faits invoqués tour à tour attesteraient avec une égale éloquence les bienfaits de la vérité et les dangers de l'erreur. Mais il semble qu'on enfonce autant de portes ouvertes à mesure que l'on applique cette démonstration à quelque

exemple particulier. Si l'on s'est attardé pourtant quelque peu à cette plaidoirie trop aisée, c'est parce que l'on a voulu retirer à la proposition contraire, que l'on va maintenant exposer, son apparence paradoxale, c'est que l'on a voulu donner des gages et témoigner que, dans le domaine de la pratique et de la vie concrète, on attache la même importance que le commun des hommes à la possession de la vérité et à l'éviction de l'erreur.

Ce point acquis,—l'utilité pour la vie des vérités partielles,— il reste à montrer que ces vérités partielles ne peuvent se produire que sous cette condition première et inévitable à savoir : que l'Erreur sous la forme objective d'un défaut d'adaptation et d'harmonie au principe des choses ait tiré la réalité du néant, de l'état d'inconscience et d'immobilité en laquelle la figerait le fait d'une harmonie absolue supprimant le changement d'un état en un autre où la conscience s'éveille dans la sensation de la différence. Toutes les vérités partielles, tous les faits de systématisation partiels que l'on vient de considérer ne sont désirables et ne sont possibles que parce qu'ils sont animés, mis en mouvement par des volontés au sein desquels l'harmonie n'est pas établie, par des volontés mues elles-mêmes par des désirs, soit par un élément psychologique qui est l'expression même de l'inassouvi, d'un défaut de satisfaction, d'un défaut d'harmonie. Si je veux aller à Fontainebleau avec ma machine en un temps donné, c'est que quelque affaire pressante me pousse à m'y rendre, une affaire, c'est-à-dire un conflit d'intérêts qu'il faut transformer en un contrat, mais qui, pour en venir à cette forme de l'adaptation, exige un effort, une dépense d'énergie, — une affaire ou un désir impérieux, désir de rencontre qui suppose une séparation préalable, ou désir de voyage, besoin de déplacement qui suppose un déséquilibre préalable des facultés, l'ennui. Si la science du médecin est utile et nécessite celle de l'anatomiste et du physiologiste, et tant d'autres, c'est que la maladie existe, c'est que l'harmonie qui préside au jeu normal des organes est parfois rompue. S'il est nécessaire enfin et s'il est désirable qu'un certain degré de conformisme existe entre les désirs, les évaluations morales, les réactions et la sensibilité des hommes d'un même groupe social, c'est parce qu'en fait les désirs des individus risquent à toute occasion de se heurter et de venir en com-

pétition les uns avec les autres, en sorte qu'un critérium commun peut seul donner naissance au compromis social.

Ainsi, dans tous les cas que l'on a considérés, les systèmes partiels d'harmonie qui ont paru efficaces et désirables n'ont de raison de se produire que parmi les perspectives d'un monde où l'harmonie est brisée en maint et maint endroit. C'est là l'état de fait. Reste la liberté de former une hypothèse contraire à l'état de fait, celle d'un monde où tout s'adapte, où l'harmonie règne sans lacune et assemble en un système parfait toutes les parties qui le composent. Mais qui ne voit qu'une telle hypothèse se détruit elle-même et qu'elle est, à vrai dire, inconcevable. Si l'on tente en effet d'en faire l'application, il faut s'apercevoir qu'elle ne laisse place ni au désir, ni au mouvement que le désir engendre, que toute tendance allant sans obstacle vers sa fin naturelle s'y confondrait avec sa réalisation, qu'à pousser enfin l'hypothèse à la limite, — ce qui ne peut être évité dans le domaine de la spéculation métaphysique, — toutes les choses en viendraient à s'abolir dans l'unicité du but atteint de toute éternité. Ainsi tout le divers périrait et le fait de conscience que détermine seul un changement d'état s'évanouirait. L'hypothèse d'un monde soumis à une harmonie universelle, forme objective de la vérité absolue, se confond donc avec l'hypothèse d'un monde privé de la connaissance de soi. Mais une telle hypothèse se détruit elle-même avec l'affirmation même où elle s'exprime et où se manifeste un fait de connaissance, — à la façon de qui proclame à haute voix : « Je suis mort » et dément par le fait même des paroles qu'il prononce l'autre fait qu'il y signifie. Mais si l'hypothèse d'une existence privée de la connaissance de soi se nie en vertu d'un automatisme logique dans la formule où elle s'énonce, elle nie avec elle l'hypothèse qui lui avait donné naissance, elle nie la possibilité, dans le domaine de la réalité, d'une harmonie totale, elle proclame la nécessité de l'inadéquat, de la rupture en quelque endroit de l'harmonie des choses, elle montre dans l'Erreur la source du réel, elle donne l'Erreur comme foyer de lumière, comme le soleil central de tout système de réalité.

Une telle énonciation, justifiée par l'absurdité de l'hypothèse adverse, manifeste aussi bien son évidence par une analyse directe. De ce que l'existence est liée à la connaissance de soi, il résulte en effet que le sujet de tout fait de connaissance que

l'on imagine est soustrait à la même matière, à la même existence essentielle à laquelle l'objet est emprunté. Il échappe donc toujours de toute nécessité aux prises du fait de connaissance et le jeu de l'existence se poursuit dans le morcellement indéfini de tout sujet convertissant en objet une part de lui-même, mais contraint toujours de réserver aussi, en vue de la possession du spectacle, une part de sa propre activité subjective qui échappe de la sorte indéfiniment à cette possession. Il apparaît donc que le jeu de l'existence s'alimente à l'impossibilité d'une possession intégrale du soi par le soi, qu'il s'éternise dans la genèse indéfinie d'états approchés mais incomplets de cette possession, genèse au cours de laquelle toutes les formes de la vie sont inventées, tout le réel est engendré dans l'indéfini de la relation. De ce que l'existence se connaît, elle se connaît en raison des conditions de la connaissance autre qu'elle n'est. *A peu près* est la devise du monde. L'erreur sur soi rend seule possible la production du réel. Comme dans le calcul infinitésimal l'équation métaphysique peut être indéfiniment approchée, elle ne peut être jamais éteinte, et, s'il en est ainsi, c'est, dans ce domaine de la réalité totale, pour cette raison que le sujet de tout fait de conscience devrait être intégré dans l'objet pour que cet objet représentât la réalité totale; or, le sujet supprimé en tant que sujet par cette intégration, l'objet échapperait à toute détermination, il ne serait un objet pour aucun sujet, il ne serait pas. L'équation métaphysique, paradoxalement, réaliserait le néant.

C'est donc l'inadéquat, c'est donc l'inharmonique qui conditionne la réalité et qui l'engendre. Et c'est le fait de connaissance lui-même qui introduit dans l'existence cet inadéquat et cet inharmonique, qui, en contraignant l'existence à se diviser avec elle-même pour se saisir, fait de l'approximation, de l'à-peu-près sa loi, et l'induit, par la recherche d'une connaissance absolue, irréalisable en raison même des conditions de la connaissance, à une fragmentation indéfinie qui engendre tous les épisodes de la réalité, qui est proprement la vie.

Si, dans le domaine de la relation, il est donc permis de rechercher des vérités partielles, des adéquations aussi approchées que possible de la chose à la chose et des possessions aussi parfaites que possible par l'intelligence de ces relations

approchées, cette recherche à l'égard du tout, c'est-à-dire dans le domaine métaphysique, signifie proprement une aspiration au néant. L'amour de la vérité et de l'harmonie absolues n'est autre chose, sous les apparences de l'amour divin, quand il est sincère, qu'une forme de la fatigue de vivre et de l'horreur du réel. Qui aspire à supprimer cet accident métaphysique en vertu duquel les choses ne parviennent jamais dans leur ensemble à entrer les unes dans les autres, à se figer dans l'harmonie du système, qui aspire à ce but mystique n'est pas sur la voie de la perfection, mais sur la voie du néant. L'erreur est donc proprement créatrice. A travers la fissure qui empêche de se souder entre eux tous les fragments de la réalité, filtre la lumière essentielle qui éclaire les phénomènes. L'erreur est créatrice et la forme de cette erreur créatrice est une erreur du soi sur le soi, un fait de méconnaissance inhérent à toute activité qui se connaît elle-même et qui, pour se connaître, se divise nécessairement avec elle-même, se mutile et se déforme.

On vient de considérer cette erreur à sa source métaphysique. Elle se répand de là sur le domaine psychologique en son entier et si, pour la première fois, à l'occasion de l'œuvre de Flaubert, on a été amené à en formuler l'importance souveraine, elle a été exploitée et mise en scène par la divination des écrivains et des dramaturges de tous les temps. C'est elle qui éclaire toutes les grandes œuvres de la littérature et les situe au premier rang dans l'admiration des hommes, que leurs auteurs aient eu une conscience plus ou moins nette du pourquoi de leur valeur.

§

J'ai défini le Bovarysme *le pouvoir* départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est. En termes plus positifs, en termes plus universels aussi, et qui répondent mieux aux développements qui ont été par la suite consacrés à l'idée, *le Bovarysme*, dirai-je, *est le fait selon lequel toute activité qui a conscience de soi et de sa propre action se conçoit nécessairement autre qu'elle n'est.*

Il y a deux causes à cette méconnaissance. La première est inévitable, elle est, en quelque sorte, mathématique et c'est celle que l'on a développée à propos de la nécessité qui contraint l'existence, au sens métaphysique du terme, à se con-

naître pour se réaliser et pour se connaître à se diviser, à se mutiler. Quelque activité que l'on imagine est soumise au même mécanisme de déformation. En tant que je m'applique à prendre conscience de mon propre moi dans l'instant même où il agit, cette part de mon moi que j'érige en spectateur de l'autre part échappe à mon observation, et si, m'efforçant à une possession plus complète de moi-même, je m'applique, par un double effort d'attention, à me saisir agissant et contemplant aussi mon action, à supposer que je réussisse à enregistrer ce double cliché, il n'y en a pas moins une part de moi-même qui échappe à mes prises, celle qui s'est séparée, pour les considérer l'une et l'autre, et de la part agissante et de la part qui regarde l'acte, celle qui, pour regarder, pour connaître, pour être le sujet spectateur de la double opération, s'est éloignée du champ sur lequel porte l'observation. Cet effort de connaissance, qui pratiquement ne pourrait être poussé très loin en raison de la prompte lassitude de l'attention, pourrait être théoriquement poursuivi indéfiniment que le même élément de méconnaissance se retrouverait toujours comme résidu de l'opération. Notons que l'on ne peut ici comme en mathématiques passer à la limite. Car tandis qu'au cours du jeu mathématique on franchit ce Rubicon pour obtenir une approximation plus parfaite, on ne saurait le franchir dans le domaine psychologique que pour convertir en automatique un acte conscient, pour abolir absolument l'état de connaissance que l'on veut amplifier. Notons enfin que l'élément de méconnaissance ainsi introduit dans toute représentation psychologique par cette nécessité d'une division de l'attention totale en un principe d'acte et un principe d'observation est bien loin d'être négligeable, car, selon que l'effort de connaissance s'amplifie, l'acte s'appauvrit, selon que l'effort de connaissance s'amoindrit, l'acte, bénéficiant du supplément d'énergie, laissé à sa disposition, s'enrichit. Dans tous les cas, il se modifie, de sorte que le jeu de la connaissance avec la nécessité de division qu'il implique engendre un *fait d'instabilité* qui traduit sous un autre aspect la nécessité de l'erreur inhérente à la connaissance. A mesure que je m'applique avec plus de force à me mieux connaître, je dénature le moi que je voulais connaître et c'est d'un autre que je prends connaissance, d'un moi approché, et qui n'est qu'à peu près celui que je voulais saisir.

§

On a dit qu'il y avait deux causes à la méconnaissance du soi par le soi et on vient d'analyser la première, celle qui est inévitable et nécessaire parce qu'elle est liée au mécanisme même de l'acte de connaissance. La seconde n'est pas marquée du même caractère de nécessité. Elle ne se déduit pas à priori comme la première. Elle emprunte son pouvoir à des mobiles psychologiques nouveaux, mais ces mobiles tirent du fait d'instabilité engendré par la première cause une force d'application considérable. De ce qu'il n'existe pas une image fixe du moi avec laquelle comparer les fausses images que l'on en peut former, il résulte, en effet, que ces images fausses ne peuvent être distinguées des véritables avec certitude, et cette circonstance ouvre à l'erreur sur soi un champ d'action d'une étendue considérable.

Parmi les mobiles psychologiques qui entrent ici en jeu pour fausser la représentation, le principal, et dont tous les autres ne sont, à vrai dire, que des conséquences, c'est l'amour de soi. Parce qu'il s'aime, le moi veut se réaliser selon l'idéal le plus beau qu'il se compose de la personne humaine et quand il s'est formé une conception de cet idéal, il s'applique à interpréter ses actes de telle façon qu'ils semblent tous inspirés par les exigences de cette conception. Une simple substitution de motifs y suffit. Celui qui, sans être brave, veut l'être parce qu'il admire la bravoure mettra sur le compte de ses principes religieux ou de ses idées philosophiques le refus d'un duel et il se glorifiera du courage avec lequel il affronte l'opinion publique. Celle-ci inscrira au compte de sa vertu la froideur de ses sens, et celle-ci, à l'occasion de chaque aventure nouvelle au compte d'une passion particulière pour un amant d'élection la sensualité qui la pousse vers tous les hommes. Celui-ci imputera à sa délicatesse, à son souci de ne pas blesser la pudeur du misérable, les réticences de son avarice. Et il n'y a pas à faire comparaître ici tous ceux qui réussissent, par la seule force de l'amour de soi poussé au degré où il implique toutes les duperies de la passion, à se concevoir, de la façon la plus caricaturale, autres qu'ils ne sont : la coquette sexagénaire à qui quelques fards et de tendres ajustements procurent l'illusion du printemps, le matamore, le bourgeois gentilhomme, tous

ceux dont on évoquera les silhouettes quand il s'agira de montrer tout le parti tiré par l'art dramatique de l'exploitation de ce présomptueux égarement.

Ce qui semble d'un intérêt plus général, c'est de constater que cette appréciation sur les choses en vertu de laquelle tout individu se compose un idéal et falsifie sa propre image ne lui appartient pas même en propre, c'est qu'il ne sait jamais dans quelle mesure il la tire de lui-même, de ses propres inclinations et dans quelle mesure de la notion,c'est-à-dire du milieu, des autres, du non-vrai. Le même individu avec les mêmes instincts, les mêmes impulsions, le même système sanguin et nerveux, selon qu'il aura été élevé en Amérique, en Turquie ou en Chine, se fera de la perfection humaine des images différentes et interprétera en fonction de ces différences un même personnage physiologique.

Enfin,et c'est là l'élément dramatique de l'erreur sur soi-même, c'est qu'en dehors de cette appréciation présomptueuse en vertu de laquelle chaque homme se méconnaît *après l'acte*, se juge autre qu'il n'est et se farde pour faire bonne figure dans le miroir où il se regarde, intervient *avant l'acte*, à l'instigation et sous la suggestion du modèle idéal qui a été choisi, un effort en vue de modeler l'action sur les formes du modèle.

Il y a donc là deux modes d'action bien différents de l'activité psychologique se dupant elle-même. L'un de ces modes consiste en une opération par laquelle le moi se représente les aspects réalisés de son activité sous d'autres couleurs que celles qu'elles revêtirent dans le fait.Il réalise une pure illusion d'optique et qui ne modifie en rien l'activité du sujet. Il y faut quelque ingéniosité, quelque disposition à la casuistique,et un intense amour de soi-même qui peut au besoin tenir lieu des autres conditions. Il aide l'individu à se composer une bonne conscience, à se réjouir de lui-même, et il implique quelque quiétisme. L'autre mode est gros de conséquences pratiques, il détermine des actes. Il est un effort en vue d'adapter l'activité du moi à une activité modèle dont le moi s'est épris et dont il imagine à tort ou à raison qu'il est fait pour réaliser les modes. On a vu déjà à quel point le moi,en raison du mécanisme nécessaire de la représentation,était impuissant à distinguer les modes véritables de son activité instinctive, on

a vu combien cette activité était instable, combien modifiable par l'acte même par lequel elle essaie de se saisir.

A ces causes d'erreur sur soi-même s'ajoute cette circonstance que, capable de connaissance, doué du pouvoir de se représenter d'une façon plus ou moins inadéquate les modes de son activité, l'individu est capable aussi de se représenter les modes des activités étrangères et qu'en raison de l'instabilité de sa propre activité, en raison de l'image indécise et changeante qui s'en forme devant ses yeux, il est constamment exposé à confondre avec les modes de sa propre activité ces modes étrangers, il est constamment exposé à prendre ceux-ci pour modèles et à orienter toute son énergie vers des réalisations auxquelles elle peut n'être aucunement adaptée. Ce sera là le cas malchanceux de cette fausse conception de soi-même, le cas funeste de l'erreur sur soi. C'est celui que Flaubert a le plus souvent, qu'il a presque toujours envisagé. Il en est d'autres. Le hasard pourra faire que l'activité individuelle soit propre à s'adapter aux exigences du modèle dont le moi se sera épris. Ce sera le cas lorsque le modèle proposé émanera d'une activité analogue ethniquement, psychologiquement, physiologiquement, à celle dont elle aura suscité l'enthousiasme. Ce sera comme si le moi s'était épris de soi-même, mais d'un soi plus évolué, parvenu à son apogée et la fascination de l'image lui sera alors un moyen d'accéder vers lui-même et de se réaliser selon sa plus haute perfection. Enfin, dans la plupart des cas, il n'y aura ni impossibilité d'adaptation absolue, ni prédestination parfaite de l'activité du moi à celle du modèle, et l'énergie du moi, plus ou moins élastique d'ailleurs, plus ou moins malléable, plus ou moins flexible, aura pris pour modèle des modes plus ou moins distants eux-mêmes de ses propres possibilités, d'où mille nuances dans le résultat de la rencontre. Ce sur quoi l'on insiste, c'est sur ce fait qu'avec le pouvoir de se concevoir autre et de régler sur cette fausse conception son énergie, on touche le rouage le plus essentiel de l'activité psychologique et que l'on est ici dans le domaine où se joue, à un jeu où il entre une grosse part d'aléa, la destinée de l'individu.

Certes, l'énergie des instruments profonds sera une garantie contre la main-mise de la notion étrangère. Encore s'en faut-il qu'il faille voir là toujours, d'un point de vue positif,

une circonstance heureuse, car si le désaccord est grand entre ces instincts profonds et le milieu où le hasard aura fait naître l'individu, cette violence des instincts profonds, grosse d'un antagonisme irréductible, engendrera, sur le thème d'un bovarysme vaincu par la nature, le drame des réfractaires.

Enfin il arrivera au contraire que la suggestion du milieu sera si forte qu'elle réussira à s'opposer aux instincts les plus ardents, à développer chez l'individu, en opposition avec ses impulsions les plus naturelles et les plus violentes des centres de résistance, d'autres impulsions, en somme, qui, parfois, triompheront des premières. La fascination, l'aimantation sociale aura été dans ce cas assez vigoureuse pour réussir à déplacer le centre de gravité composé par les instincts. C'est le résultat que tendent à déterminer toutes les fortes civilisations, mais cet effort en vue de substituer le règne des sentiments sociaux à celui des sentiments instinctifs ne va jamais sans lutte. C'est cette lutte entre deux éléments antagonistes et d'origine différente que l'on admire dans le drame cornélien et ce principe d'intérêt, dont la critique classique imagine avoir suffisamment indiqué la nature quand elle l'a fait tenir en un conflit entre le devoir et la passion, tire en réalité sa vertu dramatique de ce qu'il est un cas de ce bovarysme psychologique essentiel, en raison duquel l'être humain se conçoit tour à tour tel ou tel selon la suggestion de tels ou tels mobiles. Parmi ces mobiles, les uns lui sont ici commandés du dehors. les autres jaillissent de ses instincts et le voici hésitant à reconnaître pour vrai l'un ou l'autre de ces appels, déchiré avec lui-même et vraiment tragique de ce qu'il est impuissant à se posséder dans le vœu d'une seule volonté, de ce que la conscience de son unité lui échappe et que toute harmonie est rompue au sein de lui-même. L'un de ces principes de suggestion, c'est dans le drame Cornélien, dans le Cid, les Horace ou Polyeucte, le devoir ou l'honneur, le sentiment patriotique ou religieux, et il représente la notion acquise venue du dehors ; l'autre, comme il en est dans la littérature dramatique presque tout entière, c'est l'amour. Un être est déchiré par ces deux conceptions différentes de lui-même et ce qui doit être le mobile de ses actes, et ces deux conceptions sont l'une et l'autre si puissantes, un tel état d'anarchie a été déterminé chez l'individu par leur coexistence que, quel-

que parti qu'il prenne, il se concevra autre qu'il n'est, il sacrifiera une part de lui-même dont aucune balance psychologique ne pourra déterminer si elle est moins lourde que l'autre, dont aucun réactif ne pourra divulguer si elle est moins lui-même.

L'Erreur sur soi est ici irréductible. Elle se traduit par de la douleur qui ne peut être évitée, quelque parti qui soit adopté. Comme notre théâtre classique a été composé à une époque où le milieu social est déjà très fortement constitué, il semble que l'auteur dramatique, complice de la suggestion sociale, s'applique à la fortifier, à lui donner gain de cause, à la montrer inflexible, qu'elle ait nom devoir, honneur, amour de la patrie ou amour divin. Cette partialité tient à l'époque, elle ne s'exerce pas à toutes les époques dans le même sens. Ainsi semble-t-il que les conteurs de *Tristan et Yseult*, Béroul, Thomas ou Chrétien de Troyes, malgré quelques clauses de style, exprimant avec respect mais sans conviction la lettre des prohibitions religieuses, mettent le parti pris de l'auteur du côté de l'instinct de l'amour, abaissent les sentiments sociaux mal soudés encore et en voie de formation devant la toute-puissance d'Eros, fils, parmi les généalogies les plus lointaines, des forces primitives de la vie. Wagner, semble-t-il, n'a pas trahi le sens de la légende en rehaussant, par l'apothéose de la musique la plus extatique et la plus passionnée, la crudité, devenue cynisme au regard des hommes que nous sommes, des conteurs du XIIe siècle.

Il n'y a à prendre ici parti ni pour les puissances sociales, ni pour les puissances plus anciennes de l'Instinct. Ce que l'on veut montrer par ces évocations, c'est le caractère implacable de l'erreur sur soi, fondée qu'elle est sur l'instabilité du moi, fondée qu'elle s'avère en dernier ressort sur la multiplicité du moi dont l'apparente unité se réduit à celle d'un champ clos dans lequel des combattants de forces inégales et changeantes l'emportent tour à tour et dictent tour à tour leurs commandements. C'est d'ailleurs une des formes fondamentales de l'erreur sur soi que cette croyance à l'unité du moi et sur elle repose le pathétique profond du drame humain. Des décisions constamment sont prises par l'individu en vue de donner satisfaction à un moi qui envahit à un moment donné tout le champ de la conscience et qui, l'instant d'après, aura fait place

à un autre, à un moi différent et qui fera grief des faits à tout jamais accomplis. Le remords est un des épisodes de cette confusion de personnages qui éclaire aussi toute la psychologie décevante du désir. Ce n'est pas le même homme celui que le désir enflamme et celui-là, avec un masque presque identique, qui a assouvi son désir et qui se tient maintenant de l'autre côté de l'acte. Il y a du dépaysement dans l'état d'âme qui fait suite à cet assouvissement. Diminué de toute la grandeur de l'orgie où l'intensité du désir s'apaisa, le moi ne se reconnaît plus exactement lui-même, il cesse d'être dupe, le temps d'un éclair, de son illusion unitaire et il y a de la tristesse d'un deuil dans cette demi-conscience de l'évanouissement du moi de la veille.

UTILISATION DANS LA LITTÉRATURE DE L'ERREUR DU SOI SUR LE SOI AVANT ET APRÈS FLAUBERT

Cette erreur du soi sur le soi, a-t-on formulé, ouvre les perspectives parmi lesquelles se déroulent toutes les grandes œuvres de toutes les époques. Elle a été exploitée de tout temps comme le grand, comme l'unique ressort de la comédie et du drame humain. On vient de montrer qu'elle domine le grand débat de la tragédie cornélienne. Mais elle emplit aussi tout le théâtre de Molière. Sous des aspects plaisants, sous des formes caricaturales, elle est la lanterne magique qui éclaire les silhouettes du Bourgeois gentilhomme ou du Malade imaginaire, les minauderies des Précieuses aux propos de Mascarille ou les grimaces des Femmes Savantes aux vers de Trissotin. Sous son aspect le plus populaire et le plus manifeste, elle est l'âme aussi des fables de La Fontaine : le Geai paré des plumes du paon, la Grenouille, le Bœuf et l'Ane, l'Ane et le petit chien, l'Aigle et le Hibou tirent leur saveur de ce que l'erreur sur soi en noue toute l'intrigue et y fait éclater ses conséquences. Il en de même aussi de tant d'autres brefs chefs-d'œuvre où il suffirait de la plus légère analyse pour montrer que la flatterie si plaisamment mise en scène par l'auteur ne doit son efficacité qu'à ce fait qu'elle trouve un appui dans le mécanisme merveilleusement sensible et toujours prêt à jouer de l'erreur sur soi, ainsi du Renard et du Corbeau, qui est le type le plus connu du genre. Mais

évoquer Molière et La Fontaine n'est-ce pas à travers leur œuvre évoquer d'autres littératures où joue le même ressort, n'est-ce pas évoquer Plaute et Térence et Ménandre, et Phèdre avec Esope?

Par delà ces premiers aspects plaisants, l'erreur apparaît déjà, dans d'autres pièces de Molière, mêlant l'émotion au comique et insensiblement approchant le drame. L'erreur sur soi n'est-elle pas à la source de toutes les mésaventures amoureuses, n'est-ce pas elle qui rend possibles les situations développées dans l'Ecole des maris ou dans l'Ecole des femmes? A quelles conceptions étrangères à la réalité n'induit-elle pas l'esprit de Sganarelle ou d'Arnolphe ? De leur illusion Harpagon donne la formule la plus comique peut-être lorsqu'il prête l'oreille aux flatteries de Frosine lui vantant l'amour de Mariane pour les vieillards. « En effet, dit-il, si j'avais été femme, je n'aurais point aimé les jeunes hommes. » Mais l'illusion d'Alceste,attisée par la passion au point de le persuader qu'il pourra transformer Célimène, cette illusion, lorsqu'elle se brise à l'offre qu'il lui fait d'aller avec lui vivre au désert, laisse part égale au rire et à la compassion, au rire parce que le spectateur lucide ne saurait se leurrer sur l'humeur de Célimène, à la compassion parce que l'amour d'Alceste est révélé par l'énormité même de l'illusion qu'il a su développer en lui. Molière, semble-t-il bien, étudia d'ailleurs sur le vif de son cœur les parties dramatiques de cette situation. Il y a de la Béjart dans Célimène, d'une Béjart aux torts peut-être atténués déjà par ce que la passion entretient d'aveuglement chez un esprit même aussi critique que fut celui de Molière.

Il ne semble pas d'ailleurs que la duperie de soi-même par soi-même produite par la passion de l'amour puisse être jamais traduite sur la scène avec trop d'exagération. M. Courteline, dont tout le théâtre, d'ailleurs, d'un comique si irrésistible et si profondément humain, pourrait être étudié sous la catégorie du Bovarysme, M. Courteline s'est placé au rang des maîtres pour avoir osé, avec son Boubouroche, mettre en scène ce triomphe exorbitant de l'illusion sur l'évidence qui constitue l'intrigue de cette scène extraordinaire : l'amant trompé qui, parce qu'il aime, ne veut pas se savoir trompé, suggérant lui-même, quand sa maîtresse est à bout de mensonges et d'inven-

tions, les raisons propres à justifier la présence de son rival dans le placard, adressant, en fin de compte, des excuses à celui-ci. Encore cette scène au cours de laquelle Boubouroche se persuade, pour ne pas perdre son amour, qu'il croit ce qu'il ne croit pas, est-elle loin d'excéder la réalité. Pour tenter de l'atteindre, pour égaler l'énormité de ce pouvoir de leurre, Shakespeare a eu recours au symbole, il a montré, égarée par la passion, la divine Titania transformant en objet de beauté et couvrant de caresses la tête du baudet qui repose à ses côtés, exprimant vraiment par cette image le triomphe de l'amour, se créant son objet dans la matière la plus vile et pour se justifier à soi-même son élan l'ennoblissant de l'ardeur de son admiration.

On ne saurait, après avoir invoqué le témoignage de Molière et de Shakespeare, des comiques et des fabulistes de Rome, de la Grèce et de notre dix-septième siècle, on ne saurait oublier, au cours de cette rapide revue des précurseurs du bovarysme, l'écrivain dont la vision est le plus proche de celle de Flaubert, Michel de Cervantès. On sait que l'auteur de *Madame Bovary* professait à l'égard de Don Quichotte l'admiration la plus entière. On y insiste. C'est un fait qu'il faut retenir sans craindre de diminuer la gloire de l'écrivain français en lui attribuant un modèle. Si Flaubert a tant de goût pour Don Quichotte, c'est sans doute parce qu'il rencontre en Cervantès un esprit parent du sien, c'est sans doute parce que le mode de vision qui existe chez Cervantès est le même qui existe chez lui, en sorte qu'il peut admirer hautement chez l'écrivain espagnol, sans encourir vis-à-vis de lui-même le reproche d'infatuation, le propre mécanisme de son esprit. Les créateurs originaux ne se reconnaissent pas à ce que personne avant eux n'a pensé ce qu'ils pensent, et vu ce qu'ils font voir, car, à ce compte, il ne serait possible de connaître aucun créateur original. Si La Fontaine semble imiter Phèdre et Phèdre copier Esope, on n'ignore pas qu'Esope n'avait pas inventé lui-même toutes les fables qui nous ont été léguées sous son nom : mais ici les sources auxquelles il a puisé sont anonymes ; elles se perdent dans les mille petits ruisseaux qui courent sur les flancs de cette haute montagne mal explorée qu'est la tradition, elles se perdent dans ses gorges et dans ses rochers, s'y entrecroisent et s'y confondent. Il reste qu'Esope, Phèdre, La

Fontaine, avec un génie plus ou moins heureux, avec plus ou moins de force, ont rassemblé en un seul faisceau les pensées et les contes qui vivaient d'une vie éphémère et incomplète dans nombre de cervelles populaires pour leur donner une forme définitive. Quand on se rend compte de la force avec laquelle Flaubert exerce le mode de vision qu'est le bovarysme, quand on considère la diversité des sujets auxquels il a appliqué cette vision, quand on embrasse du regard l'horizon intellectuel que découvrent des livres tels que *Bouvard et Pécuchet* et *la Tentation de saint Antoine*, il est impossible de supposer que ce mode de vision ne soit pas chez lui spontané et qu'il le doive à quelque initiateur, fût-ce au grand Cervantès lui-même. Mais après que l'on a fait ces réserves, il reste que, dans ce *Don Quichotte*, qui est un des plus beaux livres de la littérature de toutes les époques, le bovarysme fonctionne d'une façon exemplaire et schématique et que, grossi par le relief de la caricature, il montre toutes les phases de son mécanisme.

C'est ainsi que Don Quichotte fait saisir de la façon la plus évidente quel lien rattache la fausse conception que l'on prend de soi-même à la fausse conception que l'on prend des choses et du monde extérieur, comment se concevoir autre et concevoir les choses autres qu'elles ne sont ne constituent le plus souvent qu'une même opération de l'esprit. On y voit en effet comment notre héros, petit hobereau sédentaire d'un village de la Manche, de ce qu'il s'est conçu, sous l'influence de ses lectures, chevalier errant, en un temps où il n'y a plus de chevaliers errants, est contraint en fonction de cette fausse conception de soi, pour donner carrière au jeu de son personnage imaginaire, de métamorphoser toutes les réalités qui l'environnent. Il lui faut des victimes à défendre, c'est pourquoi, rencontrant une bande de forçats destinés aux galères, il y voit des opprimés que les lois de la chevalerie lui ordonnent de délivrer de leurs chaînes. Il lui faut aussi des aventures héroïques, et c'est pourquoi, métamorphosant en deux armées des troupeaux de moutons aperçus sur la route, il se rue sur eux et en fait grand carnage. Et c'est ainsi que, dans toutes ces circonstances, la folle conception qu'il s'est forgée de lui-même exige qu'avec la baguette magique de son imagination il travestisse le décor et les personnes.

Au cours de ces aventures, la réalité ne manque pas d'op-

poser une défense aux entreprises de la fiction. Le chevalier, dont la valeur est pourtant irrésistible, se voit souvent rossé : les forçats qu'il a délivrés ne manquent pas de l'assommer lorsqu'il leur commande de porter à sa Dulcinée l'hommage de son exploit ; les bergers, après qu'il s'est rué sur leurs moutons, le criblent de pierres lancées avec leurs frondes. Mais ces répliques de la réalité ne sont qu'une occasion pour l'écrivain de démontrer avec un plus grand détail le mécanisme de l'opération mentale qui la dénature et l'asservit à la fiction, de faire apparaître et fonctionner de nouveaux rouages de ce subtil mécanisme. Si Cervantès ne s'embarrasse jamais de mettre son héros aux prises avec les faits les plus propres à le désabuser, c'est parce que les ressources ne lui manquent jamais non plus pour laisser le dernier mot à la fiction, au pouvoir d'imaginer et de voir toutes les choses selon les exigences du rêve. Pour expliquer tous ses mécomptes, don Quichotte a recours à une fiction nouvelle, quand la réalité ne se conforme pas exactement aux formes préméditées du rêve, il imagine qu'elle a été enchantée. Or, que faire contre des enchantements? « Ce sont, dit Don Quichotte à Sancho, des choses fantastiques dont on ne peut se venger. » Ainsi l'honneur est sauf, toute aventure s'ennoblit et devient digne d'un chevalier errant. C'est à la suite d'un enchantement que les armées qu'il a décrites à Sancho, et sur lesquelles il s'est victorieusement rué, prennent l'aspect déconcertant de troupeaux de moutons, et il se dit lui-même enchanté lorsque ses amis, pour la ramener dans son village, l'ont enfermé dans une cage placée sur une charrette à laquelle des bœufs sont attelés. Don Quichotte s'étonne d'un aussi simple appareil, car il n'ignore pas qu'autrefois les enlèvements magiques se pratiquaient de toute autre sorte et que les chevaliers enchantés se voyaient emportés « dans les airs enveloppés dans un nuage ou bien sur un char de feu, sur un hippogriffe ou quelque autre monstre ». Mais il réfléchit aussitôt que peut-être « dans ce siècle les enchantements ne sont plus comme ils étaient autrefois et que les modernes magiciens veulent sans doute changer les coutumes ». Et par cette heureuse interprétation, tout de nouveau redevient normal. Ainsi, par ce double procédé dont il use alternativement, Don Quichotte se rend maître de la réalité et l'asservit à son imagina-

tion, car ou bien il réussit à la voir autre qu'elle n'est, prenant constamment les aubergistes pour des châtelains disposés à lui offrir une hospitalité généreuse, les servantes pour des princesses, des outres de vin qu'il éventre pour des géants qu'il pourfend, ou bien, si ses sens ne réussissent pas à transformer les objets, si sa force fait mine de le trahir et le laisse en de fâcheuses postures, il constate que la réalité ou que lui-même sont enchantés. Cervantès avec son héros a donc construit un appareil d'une sûreté infaillible et qui, par un double jeu, réalise, sous les formes d'un idéalisme subjectif contre lequel le réel ne peut rien entreprendre, un bovarysme absolu.

Faut-il encore, à s'en tenir seulement aux chefs-d'œuvre, montrer que Voltaire a conçu son Candide parmi les perspectives d'un même mirage? Faut-il faire voir que tout le comique de ce merveilleux petit conte a sa source dans le contraste qui éclate à toute occasion de la façon la plus burlesque entre la forme que prennent les événements et celle que s'attendait à leur voir prendre l'innocent Candide, imbu des idées de Pangloss sur le meilleur des mondes possibles? Faut-il faire voir que Candide, abusé par la théorie, se conçoit naïvement dans un rapport avec les choses dont les coups de la fortune attestent à tout moment qu'il est à l'antipode de la réalité? Candide s'obstine, la Fortune fait de même, redouble et multiplie ses démentis au cours des expériences les plus variées. C'est par la mise en œuvre constante de ce mécanisme strictement bovaryque que Candide est un bref chef-d'œuvre (1).

Si, abandonnant le domaine des œuvres d'imagination, conte, roman, tragédie, drame, comédie on institue une enquête analogue dans le domaine de la pensée philosophique, on constate que les meilleurs parmi les écrivains de cette catégorie n'ont pas manqué non plus d'apercevoir le phénomène psychologique que l'on nomme ici le bovarysme et d'en situer plus ou moins exactement l'importance.

(1) A cette énumération très sommaire des écrivains qui ont composé leur œuvre, totalement ou partiellement, sous les perspectives du Bovarysme, il conviendrait d'ajouter Ibsen et M Maurice Barrès. Les études importantes que j'ai consacrées dans *la Fiction universelle* aux *Déracinés* de M. Barrès et à l'œuvre d'Ibsen m'empêchent seules de reproduire ici des développements qui se confondraient avec ces analyses antérieures.

Parmi ceux-ci, il faut mettre au premier rang Epicure, dont toute la doctrine, dans ses applications pratiques, se fonde sur le pouvoir d'imaginer, sur le pouvoir de se soustraire par l'imagination aux atteintes de la réalité. On sait que cette doctrine, qui eut en son temps l'importance d'une religion, institue expressément des règles de conduite en vue du bonheur humain, qu'elle a trait essentiellement à la pratique. Or, elle n'est rien d'autre qu'une culture de l'imagination comme arme de défense contre la réalité, elle n'est autre chose qu'un entraînement méthodique du pouvoir d'imaginer, destiné à hypertrophier ce pouvoir dans ce but exprès : permettre à l'homme, toutes les fois qu'il se trouve avec les choses dans un rapport qui blesse sa sensibilité, de se concevoir avec elles dans un rapport different, soit d'opposer à une souffrance immédiate une joie distinguée antérieurement parmi la somme des sensations données dans l'expérience, mise en réserve et cultivée de telle sorte qu'elle puisse apparaître et ressusciter à la première évocation. Ainsi avec des états d'âmes choisis, l'individu se forge un bouclier contre l'adversité. Voici toute une philosophie fondée sur le bovarysme le plus essentiel par l'un des plus beaux esprits dans le domaine de la philosophie.

Si l'on accomplit un bond d'un peu plus de deux mille ans à travers l'histoire des idées, cette même doctrine va se rencontrer, rajeunie et mise au point de la pensée littéraire, dans son *Homme libre* par M. Maurice Barrès, qui déclare en emprunter la méthode aux exercices spirituels d'Ignace de Loyola, « le plus surprenant des psychologues ». Les deux personnages de ce roman singulier d'analyse égotiste procèdent ensemble *à la composition de lieu*. « La vie, remarquent-ils, est insupportable à qui n'a pas à toute heure sous la main un enthousiasme. Que si la grâce nous est donnée de ressentir une émotion profonde, assurons-nous de la retrouver au premier appel. Et pour ce, rattachons-la, fût-elle de l'ordre métaphysique le plus haut, à quelque objet naturel que nous puissions toucher jusque dans nos pires dénuements. Réduisons l'abstrait en images sensibles (1). » Et voici donc avec cette formule, après la constatation de la vertu protectrice de l'image, l'exposé d'une méthode en vue de se rendre maître des images. Voici ensuite la *Composition de lieu* elle-même qui débute ainsi : « Un homme est

(1) *Un homme libre*, Fontemoing, p. 71.

accroupi sur son lit, dans la nuit, levant sa face vers le ciel, par désespoir et par impuissance » et qui, opposant à l'adversité actuelle l'évocation fervente et méthodique de quelques souvenirs glorieux, rend au malheureux défaillant l'orgueil et l'amour de lui-même, — cette composition de lieu, dont le texte précis est dans bien des mémoires et à laquelle on ne peut ici que renvoyer ceux qui seraient désireux d'une initiation exemplaire à cette méthode de bovarysme utilitaire, si profonde qu'on la voit se manifester à deux mille ans d'intervalle identique à elle-même sous des aspects rénovés et que, dans le fait, elle est un des moyens inconscients que tout être blessé emploie spontanément pour se cicatriser.

Mais dans cet intervalle de deux mille ans, d'autres esprits philosophiques n'ont pas manqué de manifester que ce pouvoir d'imaginer, avec la fraude qu'il implique à l'égard de soi-même et du monde extérieur, tient, dans le jeu de la mentalité humaine, un rôle prépondérant.

Montaigne, dans son *Apologie de Raimond Sebond*, traite longuement d'un ordre de faits qui touche à ce pouvoir. Mais, à l'encontre d'Epicure et en un sens plus voisin de Flaubert, il traite de ce pouvoir, à l'état sauvage en quelque sorte, avant que l'homme, s'en soit rendu maître, avant qu'il ait su l'utiliser et se l'asservir. Son but est de le déprécier : « Et s'il est ainsi, dit-il, de l'homme que lui seul de tous les animaulx ayt cette liberté de l'imagination et ce dérèglement de pensées lui représentant ce qui est, ce qui n'est pas, et ce qu'il veult, le faux et le véritable, c'est un advantage qui lui est bien cher vendu et duquel il a bien peu à se glorifier ; car de là naît la source principale des maulx qui le pressent, péché, maladie, irrésolution, trouble, désespoir. » L'homme, selon sa thèse, diffère peu de l'animal et cette faculté d'imaginer par où il s'en éloigne est le plus souvent funeste ; elle est pour le moins inutile. « Les cupiditez, dit-il, sont ou naturelles et nécessaires, comme le boire et le manger ; ou naturelles et non nécessaires comme l'accointance des femelles ; ou elles ne sont ny naturelles ny nécessaires : de cette dernière sorte sont quasi toutes celles des hommes ; elles sont toutes superflues et artificielles, car c'est merveille combien peu il faut à nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé à désirer. » Et parmi les productions de ces cupidités superflues à l'instigation desquelles l'homme se conçoit

intéressé à des réalisations qui n'ont aucunement trait à son bonheur, il compte les arts, les sciences et la philosophie, dont il prend à tâche, comme en un commentaire anticipé de *Bouvard et Pécuchet*, de démontrer la vanité et de ravaler l'importance, par le témoignage même de ceux qui s'y montrent excellents. Il cite Cicéron, qui reprenait ses amis de mettre à l'astrologie, au droit, à la dialectique et à la géométrie plus de temps que ne méritaient ces arts ; il cite Clitomachus, qui affirmait « n'avoir jamais sceu, par les escripts de Carnéade, entendre de quelle opinion il était », il cite Zénon déclarant inutile « toutes les libérales disciplines », Plutarque méprisant la métaphysique et Epicure faisant fi « de la grammaire, poésie, mathématique, et, hors la physique, de toutes les sciences, tandis que les philosophes cyrénaïques méprisaient également la physique et la dialectique ». Il rapporte ce mot d'un ancien à qui on reprochait qu'il faisait profession de la philosophie, de laquelle pourtant en son jugement il ne tenait pas grand compte et qui répondit que : « Cela c'estoyt vraiment philosopher ». Ainsi, par ce pouvoir d'imaginer qui permet à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est et d'aborder des problèmes insolubles, l'homme ne parviendrait qu'à donner la mesure de son incapacité, qu'à faire apparaître, par l'incertitude des sciences et des philosophies, l'échec des entreprises où l'entraîne cette fausse conception qu'il prend de lui.

Avec Erasme, par contre, dans son *Eloge de la Folie*, le pouvoir chatoyant de s'imaginer autre que l'on est venait de montrer de nouveau, comme avec Epicure, mais par une spontanéité toute physiologique, ses caractères bienfaisants. C'est la Folie, selon Erasme, qui suscite ce pouvoir chez l'homme, mais la Folie est ici une allégorie de la Vie elle-même. Ne lui fait-il pas dire : « A mesure que les hommes s'éloignent de moi, la vie se retire d'eux ? » Et c'est, selon lui, ce pouvoir idéaliste de s'imaginer constamment autre que l'on est qui fait que la vie est supportable, qui est le signe même de son exubérance et de sa santé. Pourtant ce singulier pouvoir ne laisse pas d'engendrer le ridicule et la comédie, de favoriser le vice et l'hypocrisie ; mais, — et par là le point de vue d'Erasme se rapproche bien de celui de Flaubert, — l'auteur de ce pamphlet, d'autant plus aigu qu'il est empreint de plus de sérénité, voit dans ces conséquences le train ordinaire de la vie et

y reconnaît la substance essentielle qui la compose. Et c'est grâce à ce pouvoir de prendre le change que cette sexagénaire fardée, vêtue de fanfreluches, contemple avec joie dans un miroir ses traits avariés et se flatte d'inspirer l'amour, que l'ignorant s'émerveille de son savoir, que les dévots goûtent par anticipation le bonheur éternel. « Ceux-là, dit Erasme, sont dans une grave erreur qui font résider le bonheur dans les choses mêmes, tandis qu'il est véritablement dans l'opinion qu'on en a. » « C'est un grand point, dit-il encore, pour être heureux que l'on soit ce que l'on veut être et c'est à ma sœur Philautie (l'amour-propre) que l'on est redevable de cet avantage ; c'est elle qui rend tout le monde satisfait de son physique, de son esprit, de sa naissance, de sa condition, de ses mœurs et de sa patrie. » Conçois-toi autre que tu n'es, pourvu qu'à ce prix tu sois ce que tu veux être, tel est, en somme, le thème de la Folie haranguant les siens, et elle confesse : « Il faut bien que je vous le dise : il n'y a rien de plus fou que de se plaire à soi-même et de s'admirer ; mais, cependant, on ne peut rien faire de beau, si on ne se laisse aller à ce sentiment. » Erasme s'exprime en idéaliste. Presque seul parmi tous les penseurs, il a vu, dans la faculté que l'on nomme ici le Bovarysme, une faculté normale et bienfaisante, presque seul avec une prodigieuse avance sur la plupart des esprits de son temps et du nôtre et, en cela, précurseur de Nietzsche, il a douté de la valeur du vrai. « J'entends bien, dit la Folie, les philosophes m'objecter qu'il suffit pour être malheureux de vivre dans l'erreur et dans l'ignorance, mais moi je leur réponds : Vivre ainsi, c'est vivre, c'est tout simplement être homme et je ne vois pas pourquoi on appellerait malheureux un être qui vit conformément à sa naissance, à son éducation et à sa nature et ne subit, en définitive, que le sort commun à tous. »

Si, au seizième siècle, par les yeux d'Erasme, l'erreur sur soi a bien été distinguée comme un principe essentiel à l'existence, le dix-septième siècle, que l'on a vu déjà avec la Fontaine et avec Molière mettre en scène ce pouvoir singulier, n'a pas manqué non plus de l'analyser, d'en montrer la source et les conséquences par l'entremise de ses philosophes et de ses moralistes. Les Pensées de Pascal ne sont qu'une suite de méditations sur la fatalité de cette erreur et si la passion religieuse

dont il poursuit les intérêts la lui fait envisager comme une tare irrémissible, cette sombre passion stimule son génie et, tandis qu'elle lui interdit des interprétations plus objectives, aiguise en lui une perspicacité qui pénètre jusqu'aux racines du phénomène. « L'homme, résume-t-il, n'est donc qu'un sujet plein d'erreurs ineffaçables sans la grâce. Rien ne lui montre la Vérité : tout l'abuse. Les deux principes de vérité, la raison et les sens, outre qu'ils manquent souvent de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre. Les sens abusent la raison par de fausses apparences; et cette même piperie qu'ils lui apportent, ils la reçoivent d'elle à leur tour ; elle s'en revanche. Les passions de l'âme troublent les sens et leur font des impressions fâcheuses ; ils mentent et se trompent à l'envi. »

La Bruyère non plus n'a pas manqué d'apercevoir cette erreur sous les aspects où elle se manifeste le plus souvent dans la société. La Rochefoucauld enfin, chez qui le don psychologique fut aussi naturel que chez Mozart le don de la musique et qui, de tous les moralistes, avec les plus fins outils et les plus légers, pénétra le plus profondément dans l'intimité de la nature humaine, La Rochefoucauld a su, de plus haut et avec une humeur plus détachée, faire jouer avec perfection en ses maximes ce ressort paradoxal de toute l'activité. « On est quelquefois, dit-il, aussi différent de soi-même que des autres. » C'est là presque une définition. Et voici presque une exagération avec la phrase tant citée sur l'amour : « Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour. » Et c'est La Rochefoucauld aussi qui, rendant hommage au même pouvoir de falsifier le réel par le mental, a ciselé ces formules : « On n'est jamais si heureux, ni si malheureux qu'on s'imagine » « On ne se peut consoler d'être trompé par ses ennemis et trahi par ses amis et l'on est souvent satisfait de l'être par soi-même » ; ou bien : « Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes. » En même temps il notait aussi les conséquences de ce mensonge intérieur, constatant qu'« On n'est jamais si ridicule par les qualités que l'on a que par celles que l'on affecte d'avoir » et, en moraliste, il cherchait un moyen d'échapper à la duperie dont il constatait la puissance. « Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien. » Mais l'attention fixée sur ce mobile essentiel, l'amour-propre, dont,

avec une vue merveilleusement positive, il fit le principe de tous les actes humains, il ne vit pas avec une netteté suffisante, dans ce pouvoir de prendre le change, une seconde cause de mouvement, d'une importance égale à la première et qui est comme la contre-partie du principe d'action qu'il avait illustré. Nietzsche a fort bien saisi l'ironie de ce mécanisme : « La plupart des gens, remarque-t-il, quoi qu'ils puissent penser et dire de leur égoïsme, ne font rien, leur vie durant, pour leur *ego*, mais seulement pour le fantôme de leur *ego*, qui s'est formé sur eux dans le cerveau de leur entourage, avant de se communiquer à eux. »

ORIGINALITÉ DE LA VISION CHEZ FLAUBERT

Le rôle de l'erreur comme principe créateur de toute réalité psychologique a donc été aperçu d'une vue plus ou moins distincte par tous les grands écrivains, auteurs dramatiques, romanciers, conteurs ou philosophes. Les quelques exemples que l'on a invoqués ont été pris au hasard parmi une multitude d'autres qui eussent pu être également produits, mais dont les plus importants eussent exigé, pour être mis au point et pour montrer leur genèse, de trop longues analyses. Sous cette perspective de l'erreur, c'est l'histoire totale de la littérature qu'il faudrait composer ; elle en recevrait un ordre, une clarté, une généralité qu'aucun système de classification n'a pu lui procurer jusqu'ici parce qu'une telle idée n'a rien de fortuit, ni d'accidentel, ni d'emprunté à des considérations extérieures et qu'elle domine, au contraire, par son caractère psychologique, tout ordre quelconque de faits et de circonstances, parce qu'elle est intérieure à l'objet mis en cause dans quelque expression que ce soit de l'effort littéraire.

Si cette promotion de l'erreur, de l'erreur du soi sur le soi, au rang de divinité créatrice de toute réalité a pu passer d'abord pour un paradoxe et pour un sophisme, ne sera-t-on pas tenté d'y voir maintenant un truisme des plus banals ? Dans le fait que toutes les grandes œuvres du génie littéraire, avant ou après Flaubert, ont été composées parmi ces perspectives de l'erreur sur soi ne sera-t-on pas tenté de demander en quoi consiste le génie de Flaubert, si Flaubert n'a fait autre chose que de se comporter de la façon commune à tous ?

C'est en effet une tendance essentielle à l'esprit humain de considérer dès l'abord toute vue nouvelle comme absurde pour ensuite se persuader, lorsque cette vue se trouve juste, que l'humanité l'a toujours possédée et qu'elle est l'apanage le plus banal de l'esprit. Ce travers a été mis en valeur par un humoriste dans un livre récent en un trait dont l'énormité accuse avec un rare bonheur la généralité du phénomène. M. Max Daireaux nous a présenté, dans *Timon et Zozo*, une petite femme divinement bête dont l'âme, réduite à un minimum d'activité originale est composée des thèmes collectifs les plus usuels, est une expression, dans l'ordre de la sensibilité aussi bien que dans l'ordre intellectuel, de l'ambiance sociale sous ses aspects les plus médiocres et les plus accessibles. Et comme Timon, son ami, la fait voyager en Italie et lui montre à Pise la maison de Galilée : « Qu'a-t-il donc fait ce Galilée? » demande-t-elle. « Il a découvert que la terre tournait », répond Timon et, après un instant d'hésitation, durant lequel elle se demande si son ami tend un piège à sa naïveté en expliquant par une cause aussi banale la gloire de Galilée, Zozo, sur la défensive, s'exclame enfin : « Eh bien, quoi? Moi aussi je sais qu'elle tourne. » Mot humain par excellence et où tient un bovarysme d'une qualité prodigieusement répandue et qui ne passe inaperçue qu'en raison de sa fréquence. C'est *le bovarysme de la notion*, c'est la notion tenue pour l'équivalent de l'invention, inspirant à celui qui sait, à celui qui reçoit, l'orgueil et la fierté de l'inventeur, à moins que, comme dans le cas de Zozo, il ne ravale, d'une âme plus veule, l'invention au niveau de la notion courante, — une telle dépréciation à l'antipode de l'admirable formule de Gabriel d'Annunzio : « Le monde est un don magnifique fait à la multitude par quelques hommes de génie. »

La plupart des hommes sont également impuissants à inventer du nouveau et à s'étonner longtemps d'une invention nouvelle. Le vol des aéroplanes déjà ne soulève plus d'émoi. De ce qu'une chose se réalise, elle se réalise en vertu de lois naturelles, en vertu de lois qui ont toujours existé et on confond volontiers ce fait naturel et banal avec le fait génial d'intelligence ou de sensibilité auquel il faut attribuer la découverte de la loi. Enfin, en raison de la même paresse intellectuelle qui fait confondre la notion avec l'invention, il arrive que la plupart des hommes ont plus de peine encore à distinguer les cas

où il y a invention véritable de ceux où il y a rencontre fortuite de l'intelligence avec un fait ou avec une loi. Cette paresse nous appartient à vrai dire en propre à tous, aucun de nous n'en est exempt sur quelque point. Peut-être est-elle même dans la pratique une nécessité pour l'homme vivant en société, qui manifeste inconsciemment avec elle, par le défaut de tout contrôle qu'elle implique, la confiance qu'il accorde au génie. Mais c'est cette paresse qui consacre tant d'injustices trop tard reconnues et qui risque, en l'occasion, de marquer l'originalité géniale d'un Flaubert et le caractère créateur de sa vision.

De ce que l'erreur sur soi commande les gestes de toute activité consciente et domine en conséquence tout le drame humain, il résulte qu'elle doit se retrouver à l'analyse et qu'elle doit occuper le premier rang dans toute œuvre de l'esprit marquée au sceau de la réalité. C'est pourquoi, guidé par la connaissance analytique de cette loi des phénomènes, il a été facile d'en distinguer le jeu dans toutes les œuvres que l'on a considérées antérieurement. Cela ne signifie pas que les auteurs de ces œuvres consacrées par l'admiration des meilleurs esprits aient connu clairement le principe d'où elles tiraient leur perfection et le fait que,souvent,quelques-unes seulement d'entre leurs œuvres ont atteint le degré de beauté qui les met hors de pair, témoigne qu'il y eut coïncidence, concours fortuit d'un instinct avec une loi du réel, mais non pas conquête et possession de la loi. C'est autre chose d'atterrir par surprise sur les côtes d'Amérique et de voir en cette terre de rencontre une île parmi d'autres, dont on ne saura plus retrouver le chemin sur l'immensité de l'Océan, et c'est autre chose, ayant abordé ce sol d'un dessein prémédité, d'en retenir la route, d'en fixer la place et d'y savoir distinguer un continent. Dans le domaine immense de la réalité, se rendre maître d'un phénomène, c'est le distinguer de tous les autres auxquels il est mêlé,c'est le définir de telle façon qu'il soit possible de le reconnaître en toute occasion et de le susciter à volonté. Or, tandis que chez les prédécesseurs de Flaubert ou chez ses successeurs les perspectives de l'erreur sur soi confèrent à quelques-unes, et parfois à quelqu'une seulement de leurs œuvres, le caractère de la beauté, il est d'autres de leurs productions que ces perspectives n'éclairent pas et dont la

médiocrité est notoire, ou bien il arrive encore que ces foyers lumineux n'y occupent pas la place centrale qui eût dû leur être réservée et ces deux circonstances témoignent du caractère hasardeux de la réussite. Il en est tout autrement avec Flaubert. L'erreur sur soi forme l'angle à travers lequel la réalité, quels qu'en soient les plans divers et les détails particuliers, lui apparaît infailliblement, elle est impliquée de la façon la plus despotique dans la forme même de sa vision. Elle détermine ainsi l'ouverture constante et fixe de l'esprit, l'unité du point de vue. Enfin elle occupe toujours dans l'œuvre le rang hiérarchique qui lui appartient, le premier. Tandis que chez d'autres écrivains elle ne parvient à se dégager que parmi d'autres valeurs auxquelles l'invention volontaire de l'auteur semblait l'avoir subordonnée, tandis que pour y découvrir cet élément essentiel il faut un travail philosophique et critique de l'esprit initié déjà à l'importance qu'il assume, averti déjà que la beauté de l'œuvre implique sa présence et décidé à l'y chercher, chez Flaubert, l'erreur sur soi occupe toujours le centre de la composition, c'est en fonction de cet élément psychologique que tout le reste, c'est-à-dire tout le jeu des mobiles, s'ordonne, se colore, reçoit sa valeur exacte. C'est aussi en raison de la fatalité de cette vision que la valeur du phénomène a pu être distinguée, dans l'œuvre de Flaubert, par l'esprit critique attiré continuellement par la répétition d'un même jeu de lumière.

§

Que Flaubert ait eu conscience de cette importance suprême de l'erreur dans la composition de la réalité, c'est ce dont on ne saurait douter. Comment cet esprit critique au plus haut point eût-il pu ne pas distinguer ce que *le jeu spontané* de sa vision mettait constamment sous ses yeux? Mais il paraît indispensable ici — et on y attache la plus grande importance — d'imputer à ce *jeu spontané* le mérite de la découverte. C'est la vision artiste qui, chez Flaubert, est créatrice, physiologiquement et sans effort, de la nouveauté du point de vue. Pour qu'une forme biologique quelconque existe, plante ou animal, il faut qu'une adaptation se soit produite entre un certain nombre de fonctions, il faut aussi que ces fonctions soient servies elles-mêmes par des organes adaptés au monde

extérieur de telle sorte qu'ils en puissent tirer ce qui est réclamé par le besoin. Qu'elle se soit réalisée par mutation brusque ou à la suite d'une lente évolution, on ne saurait dire, il serait absurde de dire que cette forme biologique se soit réalisée dans ces conditions heureuses en vertu de son propre effort. Il faut dire qu'elle est le produit d'une adaptation entre diverses circonstances, adaptation à laquelle elle doit l'existence. Il en est de même de l'adaptation qui se fait entre un mode de vision et les aspects de la réalité. Elle n'est pas le résultat d'un effort conscient de l'esprit au regard duquel un aspect nouveau de la réalité apparaît, c'est le fait d'adaptation qui dote cet esprit d'un spectacle nouveau et cette réussite physiologique est ce que l'on appelle le génie lorsqu'elle acquiert un caractère de constance, — c'est-à-dire lorsqu'elle se répète, — et lorsqu'elle met en rapport la faculté qu'a l'esprit de refléter l'univers avec un mécanisme essentiel et profond de la réalité.

Tel est le cas chez Flaubert et, en insistant ici sur la nature physiologique du phénomène, ce que l'on entend sauvegarder c'est le caractère originellement artiste de sa vision. On ne voudrait pas laisser croire chez ce grand et pur artiste à une primauté du sens philosophique, à une initiative de penseur ou de savant cherchant d'abord la loi pour permettre ensuite à l'artiste d'en faire des applications concrètes. Ce serait méconnaître entièrement l'ordre selon lequel se succèdent les phases qui aboutissent à la production de cette œuvre admirable. D'une façon générale, et une telle énonciation ne sera pas suspecte de la part d'un philosophe, on entend, par delà le cas particulier de Flaubert, réserver au don, à la genèse spontanée, telle qu'elle apparaît brusquement chez l'artiste, chez le voyant, avec le privilège créateur, la première place dans l'ordre de l'invention. Mais, en philosophie même, il n'y a que l'artiste qui vaille et une association nouvelle d'idées, une conception métaphysique nouvelle n'est pas le fruit d'un effort de réflexion, mais une illumination soudaine découvrant à l'observation et à la réflexion — qui viennent après — des perspectives neuves.

Si d'ailleurs la vision du monde qui se manifeste dans l'œuvre de Flaubert sous une forme typique n'est pas d'origine philosophique, elle réalise la vue philosophique la plus remar-

quable qui puisse être conçue, à supposer que la philosophie consiste, selon sa valeur légitime, à introduire dans la diversité des phénomènes de vastes systématisations. On dira également, en ce sens, que cette vision est classique, parce qu'elle est grosse de méthodes dont l'application s'étend à quelque classe que ce soit de phénomènes et y introduit toujours la hiérarchie, l'ordre et la clarté. C'est sous ce jour qu'il convient d'admirer le génie de Flaubert et de le proclamer le premier des nôtres dans le domaine de la pensée littéraire. Car les qualités que l'on vient d'énoncer sont des qualités françaises après avoir été des vertus grecques. Ce sont celles que glorifiait le plus beau des génies germaniques, Nietzsche, appelant à la barre du plaidoyer qu'il instituait Gœthe lui-même, le grand olympien, Gœthe regrettant de n'avoir pas rencontré en Allemagne la forte culture classique qui est l'apanage de la France et qui, imposant des contraintes, délimite aussi des horizons et des champs d'action à la pensée, empêche qu'elle ne s'égare dans des régions stériles. Or, tandis que nos autres grands classiques, Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Bossuet, ont apporté des méthodes et des règles dans l'art de composer des sujets, tragédies, comédies, fables ou oraisons, tandis qu'ils ont déterminé les perspectives les plus propres à faire apparaître au public ou au lecteur sous le jour le plus propice les thèmes dramatiques qu'ils avaient élus, Flaubert, a-t-on dit, applique les mêmes dons, le même pouvoir de hiérarchiser et d'introduire de l'ordre dans l'acte même par lequel il perçoit les réalités. C'est sa vision des choses qui, avec la sûreté d'un réflexe ou d'un instinct, se porte, à l'occasion de tout phénomène psychologique, sur ce qui est le plus essentiel à ce phénomène pour en saisir ensuite toutes les manifestations secondaires selon leur ordre d'importance par rapport à ce point essentiel. C'est la vision même qui chez lui est classique et, selon une sûre méthode, reproduit par l'ordre selon lequel elle s'exerce, l'ordre même selon lequel les diverses parties de la réalité dépendent les unes des autres.

JULES DE GAULTIER.

(*A suivre.*)



LAURENT TAILHADE

LE JARDIN DES ROSES

PRÉFACE DE SAADI

— fragment —

AU NOM DU DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

Rendons grâces au Dieu éternel et puissant, car la prière et l'adoration rapprochent l'homme du Seigneur, et la gratitude qu'il témoigne lui mérite des bienfaits nouveaux.

Comment exprimer ce que nous devons à Dieu !

Le Seigneur a dit : « Admirez ma puissance, ô descendants de David, et n'oubliez jamais ce que j'ai fait pour vous. »

Le Seigneur déverse sur tous les hommes la pluie de Sa bonté. Il est juste pour l'accusé, et Il dispense aux sages une nourriture proportionnée à leurs travaux.

Il a ordonné au vent du matin de secouer les arbres en fleurs et d'étendre sur le gazon des vergers un tapis de pétales. Il a ordonné aux nuages de l'été de se transformer en eau et de nourrir les frêles racines des plantes. Il a paré les arbres d'une robe verte, et, chaque année, pour célébrer la naissance du printemps, Il les enguirlande de corolles.

O mon frère ! si les nuages, les vents, le soleil, la lune et toutes les constellations se meuvent, c'est afin que tu te médites sur le morceau de pain que tu manges. Les astres exécutent les ordres de Dieu... Tu dois donc te soumettre aussi.

Alors, je chanterai :

« Mon frère a atteint le suprême degré de la perfection. Sa beauté illumine la nuit caressante... Que sa postérité soit bénie ! »

Avouons que nous rendons au Seigneur un culte misérable. Nous ne L'adorons pas selon ce qui lui est dû, et, quand nous essayons de décrire l'éclat de Sa splendeur, nous sommes obligés de reconnaître que Sa splendeur nous aveugle.

Si un homme me suppliait de lui parler de Dieu, je répondrais : « Comment parler d'un être qui n'est que lumière ? Comment dépeindre la lumière ? Les amants sont les victimes de leur amour, et les victimes agonisantes n'ont plus la force de crier. »

O Seigneur! depuis que tu as daigné poser sur moi ton regard, mes œuvres ruisellent de soleil! Un esclave aurait-il tous les défauts, le vice que le sultan approuve devient une vertu.

Un jour, au bain, je ramassai un morceau d'argile parfumée, que ma maîtresse avait laissé tomber.

— Es-tu musc ou ambre gris? lui dis-je. Ton odeur me fait défaillir...

— Je n'étais, me répondit-elle, qu'une argile sans valeur, mais j'ai demeuré quelque temps avec la rose et j'ai bénéficié des mérites de ma compagne. Sans cela, je serais toujours de l'humble argile.

L'ADIEU

Cette année-là, qui vit la réconciliation du sultan Mohammed Khâzrem avec le roi du Kithâ, j'entrai, un soir, dans la principale mosquée de Damas, et j'aperçus une jeune fille d'une admirable beauté.

Cette adorable jeune fille étudiait la grammaire d'Aboûl Kacem Mahmoud, et répétait : « *Zeïd a frappé Amr. Le complément, c'est Amr.* »

Je lui dis :

— O ma rose! Khazrem et le roi du Kithâ ont fait la paix... La dispute de Zeïd et d'Amr durerait-elle encore ?

Elle rit, et m'interrogea sur le lieu de ma naissance.

— Je suis né à Chirâz, lui répondis-je, la ville de tes sœurs les roses.

— Connais-tu les œuvres de Saâdi, reprit-elle, et pourrais-tu m'en réciter ?

Je commençai :

Un détestable grammairien me persécute, et je suis pareil à Zeïd dans sa lutte avec Amr! J'ai beau me draper avec noblesse dans ma robe, cette jeune fille ne daigne même pas me regarder... O rose enivrante qui me retiens dans ton calice, je ne fais que te contempler, et tu ne songes qu'à ton livre!

Le lendemain matin, un caravanier dit à cette jeune fille :

— L'étranger qui causait avec toi, hier, n'était autre que Saâdi...

Je la vis arriver en courant. Elle se jeta dans mes bras, et elle s'attrista de mon prochain départ.

— Pourquoi m'as-tu laissé ignorer qui tu étais ? me dit-elle.

Je lui répondis :

— Devant toi, je ne pouvais pas crier : « J'existe ! »

Elle continua :

— Te serait-il impossible de passer quelques jours parmi nous ? Tu nous instruirais, et nous saurions te récompenser de l'honneur que tu nous ferais...

— Je ne le puis, répliquai-je. Tu vas comprendre pourquoi. J'ai vu, un jour, sur une montagne, un sage qui se contentait d'habiter une caverne : « Pourquoi, lui dis-je, ne viens-tu pas à la ville ? Tu oublierais ta misère... » Il me répondit : « Là-bas, il y a trop de belles jeunes filles. Tu dois savoir que les éléphants glissent aussi bien sur les roses. »

Je baisai les lèvres de cette jeune fille et je partis.

Pourquoi baiser la bouche de son amie, avant de la quitter ? La pomme a dû dire adieu à beaucoup de pommes, puisque sa joue est si rouge...

—

L'EAU DE ROSES

Un vieillard s'affligeait de se voir à l'agonie, et une vieille femme le frictionnait avec de l'eau de roses. N'était-ce pas déplorable, lorsque tant de jeunes amants économisent sur leur nourriture pour acheter de l'eau de roses qui parfumera les seins de leur bien-aimée ?

—

LE TAPIS VOLÉ

Un derviche, qui avait besoin d'argent, vola un tapis dans la maison d'un de ses amis. Impitoyable, le juge ordonna qu'on lui coupât la main. Le propriétaire du tapis intervint en faveur du derviche, disant :

— Je lui abandonne cet objet.

— La loi est la loi, répondit le juge.

Le derviche parla.

— Fort bien ! fit-il. Mais, quand un homme a volé de l'argent provenant d'un legs pieux, on ne lui coupe pas la main... Tout ce qui appartient aux derviches est legs pieux.

Le juge pardonna au coupable, non sans remarquer, cependant :

— Le monde n'est-il plus le vaste monde ? Ne pouvais-tu voler ailleurs que chez un de tes amis?

— O seigneur, répondit le derviche, n'as-tu pas entendu prononcer cette sentence : « Tourne d'abord tes yeux vers la maison de ton ami, et ne frappe jamais à la porte de ton ennemi. »

—

LES COLOMBES

Ce matin-là, dans un jardin de Baghdâd, deux colombes roucoulaient au jeune printemps d'amoureuses et plaintives choses. Mon amie appuya sa tête sur ma poitrine, et dit :

— Mon âme est lourde de bonheur comme une branche chargée de fruits. Mais écoute le chant triste de ces colombes... Prédit-il que nous nous séparerons, un jour?

Pourquoi, en respirant la rose, penser à son éphémère beauté? Conserve le souvenir du parfum de la rose et il te sera facile d'oublier qu'elle est flétrie.

—

L'INNOCENT

Un mal d'yeux survint à un homme qui était innocent. Il courut chez un vétérinaire et lui dit :

— Donne-moi un remède.

Le vétérinaire lui instilla dans l'œil le collyre dont il se servait pour les yeux des animaux, et notre innocent devint aveugle.

On porta l'affaire devant le cadi, lequel déclara :

— Le vétérinaire n'aura pas d'amende à payer. Si ce malade n'avait pas été un âne, il ne serait pas allé le consulter.

L'homme intelligent ne confie pas des travaux difficiles à un sot. Bien que le fabricant de nattes sache tisser, on ne le conduit pas à l'atelier des soieries.

—

LE DERVICHE AMOUREUX

Un derviche, qui avait perdu l'esprit, se laissait aller à convoiter une jeune fille d'un commerce dangereux.

Les amis de ce derviche lui prodiguèrent des conseils. Certains répétaient : « Renonce à cette jeune fille ! Dis-toi que beaucoup d'hommes du commun et beaucoup d'hommes qui avaient tes mérites, ont été aussi les esclaves du même désir qui te brûle. »

Le derviche se lamenta, et dit :

— O mes amis, je n'ai que faire de vos conseils ! Je sais mieux que quiconque ce qui plaît à ma bien-aimée. Il serait fou de se priver d'aimer et de se caresser les yeux à une jeune fille, sous prétexte que l'on souffrira... Les flèches pourront siffler à mes oreilles et les sabres taillader mon corps, si j'ai le bonheur de saisir la robe de ma bien-aimée, je remercierai Dieu. Si j'échoue, j'irai mourir sur le seuil de sa porte, dans le parfum des jasmins.

Les amis de ce fou décidèrent de le ligotter. Cet expédient fut encore inutile.

On dit à la fille du sultan, qui était la jeune fille aimée par le derviche :

— Un jeune homme de qualité demeure continuellement à regarder tes fenêtres. Il prononce des discours merveilleux, mais nous pensons que l'amour est dans son cœur et la folie dans sa tête, car il paraît insensé.

La jeune fille comprit que cet homme l'aimait, et elle s'avança vers lui. A sa vue, le derviche éclata en sanglots, et s'écria :

— Celle qui m'a tué se présente devant moi ! Son cœur, peut-être, a eu pitié...

La fille du sultan commença de consoler et de caresser le malheureux.

— D'où es-tu ? Comment t'appelles-tu, et quel art connais-tu ? lui répétait-elle, d'une voix de miel.

Inerte au fond de l'océan de l'amour, le derviche ne prononçait pas un seul mot.

Quand bien même tu saurais par cœur les sept parties du Koran, lorsque l'amour t'étrangle tu es incapable de prononcer : Alif, bâ, tâ.

La fille du sultan murmura :

— Pourquoi ne parles-tu pas ? J'aime les derviches et je suis leur esclave...

Alors, le jeune homme émergea des flots tumultueux de l'océan de l'amour, et dit :

— Il est prodigieux que je vive encore ! Il est prodigieux que je puisse parler quand tu me regardes !

Il jeta un grand cri, et son âme alla parfumer les Jardins du Paradis.

—

LA LEÇON

Je m'acheminais un jour vers le Hedjâz, en compagnie de plusieurs jeunes gens. De temps à autre, mes amis récitaient avec piété des poèmes mystiques. Peu avant notre arrivée dans l'oasis de Benou-Hilâl, nous eûmes à subir les moqueries d'un faux dévot qui tournait en dérision les saintes mœurs des derviches. Au moment que nous allions pénétrer dans la palmeraie de Benou-Hilâl, un Arabe sortit d'une tente en jouant d'un instrument singulier. Le chameau qui portait le faux-dévôt fit un écart, renversa son cavalier et prit, au galop, le chemin du désert. Je dis au malheureux :

— O cheik, la musique a impressionné ta monture et elle t'a laissé indifférent... Sais-tu ce que te dirait le rossignol du matin : « Quel homme es-tu donc, puisque tu ignores la douceur de goûter une musique suave ? Le chameau frissonne de plaisir en entendant des vers arabes, et toi, tu restes insensible. Si tu demeures impassible quand le chameau bondit d'allégresse, tu n'es qu'un âne. Tout ce que tu vois dans la nature célèbre la gloire du Seigneur. Le monde est sonore d'harmonies. Il tressaille d'une éternelle et amoureuse ivresse. Un cœur noble entend bien les mélodies que murmurent les Choses... »

Le rossignol s'épuise à chanter les louanges de la rose, et chaque épine de la rose est une langue qui remercie le rossignol.

—

LA FIDÉLITÉ

Pendant de longues années, j'avais voyagé avec cet ami. Bien des fois, ensemble, nous avions partagé le pain et le sel. C'est vous dire que notre intimité était absolue. Un jour, désireux de réaliser un gain, il se permit de me blesser, et notre intimité cessa. Malgré ce pénible événement, nous nous aimions

encore, lorsque j'appris qu'il récitait, dans les assemblées, cette kacida extraite de mes œuvres :

Lorsque mon ami pénètre dans ma demeure en souriant, il saupoudre de sel la plaie du blessé d'amour. Que se passerait-il, si une boucle de ses cheveux venait à caresser mon front, comme l'aumône d'un homme riche tombe dans la main d'un pauvre?

Plusieurs personnes avaient bien voulu applaudir ces vers et mon ancien ami les avait aussitôt louangés avec exagération. Il était allé jusqu'à se lamenter d'avoir perdu mon affection, il n'avait point hésité à se reconnaître coupable. Je me rendis compte qu'il avait le désir de renouer avec moi, et lui adressai les vers suivants, en témoignage de paix :

« Nous sommes restés fidèles l'un à l'autre. Toi seul as été injuste. J'ignorais que tu t'éloignerais, et j'avais lié mon cœur au tien. Il y avait tant d'autres cœurs, cependant ! Reviens, tu seras aimé comme jamais on ne t'a aimé... »

—

LE CHARITABLE ERMITE

Un voleur pénétra dans la cabane d'un ermite. Il ne trouva rien à emporter, et se désola. L'ermite, qui s'aperçut de son désespoir, jeta sur le sentier par où il devait passer un tapis de laine qui lui servait de couche. Ainsi, le voleur ne s'en alla pas les mains vides.

Les hommes de Dieu évitent de nuire à leurs ennemis. Comment donc pourrais-tu leur ressembler, puisque tu es en guerre avec tes amis ?

—

LA PRÉSENCE D'ESPRIT DU CADI AMOUREUX

Un cadi de Hamadân aimait éperdument le fils d'un forgeron. Le cœur de ce cadi était un fer à cheval exposé à un feu intense.

Le cadi épiait, cherchait le fils du forgeron, en gémissant : « J'ai vu ce svelte cyprès... Où donc se cache-t-il, maintenant ? Si tu ne veux torturer personne, atténue l'éclat de tes yeux ! »

Un matin, le juge rencontra le fils du forgeron. Ce dernier avait appris l'amour qu'éprouvait pour lui le personnage, et il était mécontent au delà de toute expression. Il injuria le cadi, il lui jeta des pierres, et il ne négligea aucun moyen pour lui manquer de respect.

Le juge dit à un estimable savant qui l'accompagnait :

— C'est vraiment un joli garçon ! Vois comme la colère lui sied, admire ce pli sur ses beaux sourcils...

Les Arabes, eux, disent : « Etre battu par son ami est chose aussi douce que de manger du raisin confit.

— Cet adolescent finira bien par se calmer, continua le cadi. Alors, je respirerai avec délices le parfum de son repentir.

Le raisin vert a un goût acide. Patiente quelques jours, il deviendra succulent.

Il dit, et revint siéger au tribunal. A son arrivée, ses secrétaires baisèrent le sol, en signe de respect, et l'un d'eux commença :

— Avec ta permission, vénéré cadi, je parlerai. Je sais bien que je manque aux convenances, mais c'est pour te servir. En cela, j'obéis à la gratitude que nous t'avons vouée... Me taire serait te trahir. Ce que je te demande au nom de mes camarades, ô cadi, c'est de ne plus convoiter le fils du forgeron. Tu occupes un poste important... Ne souille pas ta charge ! Le fils du forgeron est tel que tu l'as vu, et tu as entendu ce que je voulais te dire.

Le cadi approuva ce discours. Il loua la bonté de ses secrétaires et leur noble dévouement.

— Mais, ajouta-t-il, on ne peut blanchir un nègre éthiopien...

Le lendemain, il dépêcha au fils du forgeron un homme de confiance, qui devait s'informer de ses dispositions et lui offrir une grosse somme d'argent.

Une certaine nuit, le cadi eut rendez-vous avec l'adolescent.

Cette nuit-là, le gouverneur de la ville apprit que le juge, copieusement ivre de vin, serrait sur son cœur le fils du forgeron, oubliait de dormir et chantait : « Ce jeune coq ne chan-

tera pas avec ses frères... Les amants ne se donnent jamais assez de baisers ! Le visage de mon ami resplendit entre les boucles de sa chevelure... Le visage de mon ami ressemble à une balle d'ivoire au creux d'une raquette d'ébène ! Allons ! réveille-toi... Ignores-tu que la vie est courte ? Tant que tu n'entendras pas le mûeddin psalmodier la première prière sur le minaret de la mosquée du Vendredi, ou résonner les timbales d'argent à la porte du palais de l'Atabek, ne commets pas la folie de détacher tes lèvres des miennes ! Crois-moi... ces coqs qui s'égosillent n'annoncent point l'aurore. »

Notre cadi était dans ce bel état, lorsqu'un de ses amis entra et dit :

— Lève-toi et détale à toutes jambes! Tes ennemis t'ont dénoncé... Nous pouvons encore éteindre l'incendie qu'est ce scandale, mais hâtons-nous, car il menace d'embraser l'univers.

Le juge le regarda en souriant, et répondit :

— Le lion qui a ses griffes dans sa proie dédaigne les jappements des chiens.

On prévint le sultan de ce qui se passait et on lui demanda : « Quels sont tes ordres? »

Il déclara :

— Je tiens ce cadi pour un des hommes les plus éminents de notre époque. Il est possible que ses ennemis cherchent à le perdre... D'ailleurs, je ne croirai que ce que j'aurai vu.

A l'aurore, le sultan, accompagné de quelques officiers, se présenta devant le cadi. Les lampes étaient encore allumées; l'adolescent était couché sur un tapis où s'étalaient des mares de vin ; des coupes étaient brisées, des roses et des narcisses jonchaient les dalles de la pièce, et le juge avait perdu jusqu'à la notion de sa propre existence.

Le sultan le réveilla doucement, et lui dit :

— Lève-toi, mon ami ! Le soleil s'est déjà levé...

Le cadi entendit et demanda :

— De quel côté du ciel s'est-il levé, le soleil?

— Du côté de l'orient, répondit le sultan.

— Louanges au Seigneur! s'écria le juge, car le prophète Mohammed a dit : « Les serviteurs de Dieu pourront se repentir de leurs fautes jusqu'au jour où le soleil se lèvera à l'occident. »

Il ajouta :

— Je demande pardon à Dieu, et je ferai pénitence.

— Dans la situation où tu te trouves, fit le roi, ton repentir est inutile. Ton crime est impardonnable : tu vas mourir.

On ligotta le cadi, qui s'écria :

— Je tiens à prononcer encore un mot... un mot qui rendra service au sultan !

— Qu'est-ce donc ? gronda le souverain.

Le juge leva un doigt, et dit :

— Parce que tu m'as condamné, ne crois pas que je ne vais plus te supplier de me pardonner...

— Tu t'exprimes à ravir, remarqua le sultan. Mais il serait absurde et contraire à la loi que ton éloquence te sauve la vie. Je crois bon de te faire précipiter du haut de la citadelle... Ce châtiment servira d'exemple au peuple.

Le cadi répondit :

— O maître du monde ! ta famille m'a toujours honoré de ses faveurs, et je ne suis pas le seul à avoir commis cette faute. Fais donc précipiter un autre coupable, afin que son châtiment me serve d'exemple !

Le sultan éclata de rire et gracia le juge. Le lendemain, il faisait dire à ses dénonciateurs : « Vous avez, tous, des défauts. Ne blâmez pas les défauts de vos frères. Vous avez tous des défauts. Quiconque voit son propre vice est indulgent pour autrui. »

—

LE PARFUM DES ROSES

Un sage était plongé dans une méditation profonde. Lorsqu'il sortit de son extase, un de ses compagnons lui dit, en plaisantant :

— Que nous rapportes-tu de ce beau jardin où tu te promenais?

Le sage répondit :

— J'avais résolu de remplir de roses le pan de ma robe et de vous les distribuer, mais le parfum des roses m'enivra tellement que le pan de ma robe s'échappa e ma main...

O rossignol, apprends du papillon comment il faut aimer ! Brûlé d'amour, il a rendu l'âme en silence.

LE SCORPION AIGRI

On demandait à un scorpion :

— Pourquoi ne sors-tu pas, en hiver ?

Il répondit :

— Quel respect a-t-on pour moi, en été, pour que je sorte aussi, en hiver ?

—

LE RETOUR

Au retour d'un long voyage, j'ai voulu revoir cette jeune fille que j'avais aimée d'un amour inexprimable. Pourquoi ne me suis-je pas rappelé qu'un sage a dit : « En hiver, les rameaux d'un arbre n'offrent à la colombe qu'un asile peu engageant. Consulte ton miroir, avant d'inviter une jeune fille à venir dormir dans tes bras. »

Cette jeune fille me regarda, et baissa les yeux. Autour de nous, dans l'air de cristal, des abeilles, ivres de printemps, nouaient une ronde dorée.

Je n'ai pas jugé bon de lui dire que j'avais son âge, mais que je n'étais pas resté toujours assis dans le jardin de ma demeure.

Sur des mers tempêtueuses, des navires m'ont longtemps porté. Couché dans le sable de lointains déserts, j'ai contemplé des étoiles inconnues, et des vents plus acides que le redoutable Meshâd ont sculpté ces rides de mon visage. Pourtant, la rose d'hier est toujours la rose...

« Les raisins que j'ai vendangés dans la joie ou dans l'amertume, d'autres en feront un vin précieux, mais laisse-moi te tendre cette grappe, jeune fille aux yeux baissés ! »

Je pensais cela et n'ai pas osé le lui dire, car je venais de me rappeler la parole du sage.

SAADI.

Traduit du persan par FRANZ TOUSSAINT.

CRISE PÉDAGOGIQUE
ET ANARCHISME UNIVERSITAIRE

—

Bien peu de professeurs interrogés habilement (sauf, bien entendu, les professeurs de la Sorbonne) hésiteraient à avouer leur mépris de l'enseignement supérieur contemporain. On sait, d'autre part, ce qu'en pensent les étudiants. L'insurrection des meilleurs esprits de notre temps contre les prétentions, la barbarie, le despostime sorbonnique a suscité leur enthousiasme pour toute entreprise contre la Sorbonne. Harcelée de tous côtés, celle-ci n'a point trouvé de défenses dans la presse, ou si timides, ou si partiales qu'il est plus charitable de ne les point rappeler (1). Mais était-ce facile de la défendre contre l'autorité d'adversaires tels que MM. Bouasse ou Lasserre, tous deux universitaires de rare mérite, connus l'un comme physicien, l'autre comme littérateur, ou contre l'ingéniosité des deux jeunes critiques qui, sous le pseudonyme vite dévoilé d'Agathon, cachaient la collaboration de MM. Massis et de Tarde ? D'ailleurs, indépendamment du talent de ses ennemis, la Sorbonne s'appliquait à leur donner raison par son silence ou par ses arguties en réponse à des reproches nettement formulés. Bref, son attitude fut piteuse, et jamais écolier pris en faute ne fit plus mauvaise figure dans la crainte des pensums que ces grands professeurs qui, devant un public attentif à leurs explications, ne songeaient qu'à se cacher sous leur chaire. Cependant ces attaques contre la mauvaise foi, l'ignorance ou la sottise des titulaires et maîtres de conférence ne laissaient personne indifférent, car, derrière quelques pédants visés, elles atteignaient et par là révélaient un désordre de l'enseignement tout entier. Les maîtres de Sorbonne, disait-on, incapables de rien comprendre à la culture classique, s'acharnent à la détruire ; or, ce sont eux les inspirateurs, les organisateurs de la fameuse réforme scolaire

(1) Nous faisons allusion aux articles publiés par M. Aulard dans *le Siècle*, et par M. Bouglé dans *la Dépêche de Toulouse*.

de 1902, qui, mise en pratique dans les lycées, abaissa aussitôt le niveau d'instruction au-dessous de rien. En outre, et pour les mêmes raisons, compliquées peut-être de passions démocratiques, ils s'efforcent d'ouvrir leurs cours et leur maison à l'ignorance ambitieuse des « primaires » et, pour en faciliter l'accès, transforment la Sorbonne en école communale. On décrivait encore une oligarchie de pédagogues ignares et malfaisants dépendant eux-mêmes d'une administration trop centralisée, se faisant volontiers laquais des politiciens au pouvoir et, sous la dépendance de ceux-ci plaçant tous les lycées toutes les écoles, finalement tous les esprits des enfants et des jeunes hommes. On convenait enfin que dans l'enseignement ce n'était plus que ruines et troubles par leur faute et que, de toutes les tâches promises ou souhaitées par les professeurs de la Sorbonne, c'était décidément la seule qu'ils s'étaient montrés capables d'accomplir.

Au réquisitoire formé déjà par les livres de MM. Bouasse (1), Massis et Tarde (2), Pierre Leguay (3), par divers articles de journaux (4), M. Pierre Lasserre, véritable promoteur de cette campagne (5), apporte la pièce définitive avec son livre : *la Doctrine officielle de l'Université.* Son plus grand bienfait, c'est qu'il éclaire autant les positions des adversaires de la Sorbonne que les remparts de celle-ci. Dans un assaut aussi compact, il n'est point sûr en effet que chaque combattant s'élance animé d'un sentiment pareil, et il est encore moins vrai que les haines les plus violentes soient toujours les mieux justifiées. Suffiraient-elles même à maintenir l'accord ? Agathon réclame à grands cris des idées générales, mais M. Bouasse intitule l'un de ses articles visant l'enseignement d'aujourd'hui : « Contre les idées générales. » L'un appelle la spécialisation et l'autre la maudit. Tel déplore la fin de l'érudition et tel autre s'indigne de la voir tout envahir. Faut-il, devant ces contradictions, donner raison à la Sorbonne quand elle néglige ses accusateurs ?

(1) Bouasse, *Bachot et Bachotage*, Paris, Lethielleux, 1910.
(2) Agathon (MM. Massis et Tarde) : *L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne*, Paris, Mercure de France, 1911.
(3) Pierre Leguay, *La Sorbonne contemporaine*, 1910.
(4) Cf. l'article de M. Albert, dans *l'Opinion*, 1er mai 1909.
(5) Par son cours professé à l'Institut d'Action Française : la doctrine officielle de l'Université. Cf. Pierre Lasserre, *La Science officielle : M. Alfred Croiset historien de la démocratie athénienne*, préface de Charles Maurras, 1909.

Qui serait tenté de le croire, malgré ces discordances, l'unanimité de certains reproches le rassure. Quant à la valeur de l'enseignement sorbonnique, toute intelligence saine, fût-elle médiocre, dit de même. Il est funeste et il est bête. Cette évidence grossière reste explicable de plus d'une façon, mais, indiscutable et, à première vue, saute aux yeux. Les divergences d'Agathon et de Pierre Lasserre se révèlent moins par le choix des objets critiqués que par l'esprit qui a guidé ce choix. Agathon n'est guère qu'un moraliste et Pierre Lasserre est avant tout philosophe.

Les critiques de l'un et de l'autre peuvent justement servir de type à deux classes de griefs contre la Sorbonne. Agathon croit le système des fiches à peu près nuisible en soi ; il souhaiterait moins de papier noirci et plus de pensées remuées. Pierre Lasserre reprocherait plutôt aux sorbonniens de dresser d'inutilisables catalogues ; mais aurait-il beaucoup moins de goût au tumulte des idées ? Pour préciser notre pensée, déterminons les positions de Lasserre, adversaire de la Sorbonne, par rapport à ses alliés plutôt qu'à ses ennemis, alors pourra-t-on constater peut-être qu'un ouvrage polémique survenu aprèstant d'autres réussit à ne contenir aucune redite.

Ce qu'Agathon reproche à la Sorbonne (la guerre aux humanités), Pierre Lasserre le lui reproche aussi. Elle les chasse de ses cours, elle les proscrit des programmes qu'elle suggère. Mais cette disposition des humanités afflige MM. Massis et de Tarde, surtout, semble-t-il, parce qu'elle entraîne celle des idées générales. « Dans les cours renommés, nous disent-ils, véritables conservatoires de la haute culture française, où l'on avait coutume de trouver des *idées générales* précises, du goût littéraire, de la finesse, de la mesure, de sobres synthèses, on n'entend plus parler aujourd'hui que de méthode scientifique et de bibliographie. L'explication personnelle des auteurs, l'analyse des idées ont fait place au commentaire philologique, à l'étude des sources, à l'exégèse, à la chronologie et à la filiation des textes... Le principe de cette transformation considérable, ajoutent-ils, son but essentiel, c'est l'obsession de la triomphante méthode des sciences physiques. Une impérieuse analogie, tout extérieure, a conduit quelques esprits à user, pour les sciences littéraires et humaines, des instruments et des procédés réservés jusqu'ici aux sciences de la matière. De

là le calque minutieux et puéril des études littéraires sur les études scientifiques, la recherche de l'impersonnel, l'élimination systématique, et d'ailleurs en vain poursuivie, de toute originalité, de toute marque individuelle dans le labeur des étudiants (1). » Le tort des maîtres de la Sorbonne, au dire d'Agathon, c'est donc d'introduire un fantôme de science là où la science réelle ne trouve point accès. Il ne conteste pas que les besognes d'érudits ne soient « des recherches dont l'utilité ne peut être mise en doute, mais à condition que de servantes, elles ne veuillent pas passer maîtresses et ne prétendent régner là où elles ne doivent qu'obéir (1) ». Tout au contraire, par pédantisme et par ignorance à la fois, l'école de Lanson réduit les lettres à l'histoire littéraire, plus spécialement à la bibliographie, pour se donner l'illusion d'accomplir un travail de laboratoire. « Toute explication du contenu d'un texte, déclare son chef, doit prendre la forme d'une explication historique. » Ce qui signifie, comme nous l'indique Agathon, que lire un texte n'est plus désormais « pénétrer son sens, y chercher un accroissement de vie intérieure, un excitant spirituel, mais se borner strictement à une description extérieure et pour ainsi dire matérielle de ses éléments, analyser son vocabulaire, sa syntaxe, avec la sécheresse d'un inventaire, reléguer de parti pris au second plan tout ce qui donne aux ouvrages de l'esprit leur véritable raison d'être, leur vertu agissante, non seulement passée, mais actuelle, sur les sensibilités et les intelligences (2). » L'un des aspects de cette folie à prétentions scientifiques est la manie des fiches. Le principal exercice proposé par un professeur de Sorbonne à son disciple est l'inscription de quelques centaines de titres d'ouvrages relatifs à un sujet de mémoire ou de thèse sur un nombre égal de rectangles en carton égayé parfois de diverses couleurs.

Pour rendre dignes de cette tâche ardue et nouvelle les candidats à la licence, on dut réformer l'examen ; pour soumettre les futurs agrégés à ces disciplines profitables, on institua le diplôme d'études supérieures. Enfin la Sorbonne compléta son œuvre novatrice en peuplant d'auditeurs forcés le cours de pédagogie professé par Durkheim à l'Ecole Normale. Lanson

(1) Agathon, *L'Esprit de la nouvelle Sorbonne*, pp. 22-24.
(2) *Id.*, *Ibid.* p. 29.
(3) *Id.*, *Ibid.*, p. 29

dans ses réformes fut imité par ses collègues et bientôt surpassé. Seignobos, qui n'admet d'autres idées générales que celles de La Palice, en y ajoutant quelques préjugés huguenots, réduisit l'histoire à une technique d'archiviste, mais d'archiviste décérébré. Durkheim enfin, moraliste officiel et grand-prêtre de la Sociologie, estimant une spécialisation étroite le seul rôle de l'individu, recommanda franchement le rétrécissement de l'intelligence. Leur arrière-pensée commune, signalée par Agathon, est le désir de « brimer » le talent et toutes les qualités « personnelles » de l'esprit, d'abaisser celui-ci au rôle d'un classeur, d'un biblorapthe, d'une presse à copier.

Dessein mieux dévoilé encore, à en croire Agathon, par les entreprises sorbonniques contre l'enseignement de la philosophie. « Il n'existe plus, nous affirme-t-il, un seul cours proprement philosophique. Dans le dernier des lycées de Paris et même de province la philosophie est mieux traitée, on lui fait une place plus importante qu'à la Faculté des lettres (1). » Au lieu de l'enseigner, Durkheim catéchise les sociologues néophytes, Lévy-Bruhl se met en quête du mysticisme chez les sauvages, Lalande « disserte sur la méthode de sciences qu'il ignore », Delbos, « historien excellent », enseigne la philosophie, et Delacroix, autre historien, mais pas excellent, s'embarrasse d'un cours de psychologie. Tableau que complètent Rodier, « érudit philologue continuant ses recherches sur l'histoire de la philosophie grecque », et Bouglé, « lieutenant de M. Durkheim ». Ainsi « psycho-physiologie, méthodologie, histoire des doctrines, telles sont les diverses branches en quoi s'est morcelée l'ancienne philosophie défunte... Aucune unité, aucune cohésion, si ce n'est administrative, entre ces divers professeurs. Peut-être un esprit commun les anime-t-il et c'est précisément l'horreur de toute philosophie... Spécialistes résolus, ils traitent de rabâchage tout essai de synthèse originale. » Ou plutôt, ils n'en acceptent qu'une seule, sorte de métaphysique épaisse déguisée en science, élevée à la dignité de doctrine officielle (car MM. Massis et de Tarde ont reconnu qu'il demeurait, comme au temps de Cousin, une doctrine officielle dans l'Université et cette vérité, qui n'est chez eux qu'une incidente, fera le fond des critiques dirigées contre l'Université par Pierre Lasserre), cette doctrine officielle, imposée aux

(1) Agathon, *L'Esprit de la nouvelle Sorbonne*, pp. 929-3.

étudiants sous peine d'échec aux examens, c'est la sociologie de Durkheim. J'ajoute de Durkheim, car Agathon dirait volontiers la sociologie tout court, et croirait facilement qu'il n'en est point d'autre. Aussi la prend-il complaisamment pour ce qu'elle s'efforce de paraître : une théorie de la subordination individuelle à la société, ou, pour parler hébreu, à « l'être social ». En acceptant l'interprétation qu'il en fait, cette sociologie présente « un premier et décisif caractère » : l'horreur de tout ce qui est individuel, de tout ce qui a sa fin dans l'individu. « L'homme concret vivant, dit Durkheim, n'est explicable que sociologiquement. » Autrement dit : « Ce qu'il y a de plus essentiel, ce qui a seul du prix dans l'individu, c'est ce qu'il tient du groupe et par quoi il ressemble au modèle collectif, c'est enfin ce qu'il a de moins personnel. » Pour MM. Massis et de Tarde, cet écrasement de l'individu sous les faits sociaux est la philosophie naturelle aux passions de la Sorbonne. Tout à l'heure, on refusait à la singularité d'un esprit aucune part du travail intellectuel, maintenant on justifie cette transformation de la pensée en machine. L'individu n'a qu'à se soumettre au grand être social. La morale n'est que contrainte, l'activité que spécialisation, le travail sorbonnique que dépouillement de textes et collation de fiches.

De telles tendances devaient conduire la Sorbonne à désirer la jonction de l'enseignement supérieur à l'enseignement primaire par-dessus le secondaire saccagé. Les réformes de 1902 inspirées par un Lanson et par un Seignobos n'avaient d'autre but que d'éliminer progressivement, de semer en cours de route le latin et le grec des anciennes études classiques. De même en 1907, on essaya de les exclure des programmes de licence et d'agrégation et l'on y réussit à quelques simulacres près. Le décret d'avril 1910 sur les équivalences primaires fut le complément de ces manœuvres. D'après Agathon, l'horreur de la Sorbonne pour les individualités en est encore la cause. Tous les individus se valent et ont droit à la même culture. Un enseignement classique (son nom ne l'indique-t-il pas ?) est un enseignement de « classe », c'est une culture de bourgeois. « L'enseignement secondaire, dit Seignobos, est celui qui conserve le plus de l'ancien régime. Il est fondé sur un principe commercial, donc aristocratique, ouvert seulement aux enfants de la bourgeoisie qui peuvent payer... Il n'est

donc pas démocratique et il n'est qu'imparfaitement scientifique (1). » Lanson ne parle pas autrement : « Si... nous marchons vers un recrutement de plus en plus démocratique, si le problème de la gratuité qui est à l'ordre du jour et sera peut-être résolu demain doit installer la démocratie même dans l'enseignement secondaire, c'est notre devoir de nous préoccuper de donner à notre clientèle... un programme et une direction qui lui soient appropriés (1). » Il faut « abaisser l'enseignement », le rendre « plus modeste pour lui donner plus de prise ». Bref, il faut convertir le secondaire en primaire ; les élèves de celui-ci passant ensuite au supérieur auront sans doute une sensation de descente...

Et une fois le primaire au lycée, pourquoi ne pas le mettre aussi à la Sorbonne ? En bons logiciens, les mêmes réformateurs ont obtenu l'équivalence légale des diplômes secondaires et primaires. Les certificats d'aptitude au professorat dans les écoles primaires supérieures et dans les écoles normales d'instituteurs sont assimilés au baccalauréat. De toutes ces fantaisies brouillonnes, quel plus grand mal résulte, au dire d'Agathon ? Une démoralisation de l'enseignement, un abaissement des mœurs, un abandon des carrières libérales « aux plus brutales passions, à la haine et à l'envie ». La Sorbonne, en contraignant ses élèves à l'accomplissement de tâches grossières, tue quelquefois en eux l'intelligence et toujours la personnalité. Elle en fait des machines « sociales » telles que les peut rêver un Durkheim. Elle oblige les lycées au même œuvre négatif, ce faisant elle dégrade les caractères des écoliers et des étudiants en les privant des enthousiasmes salutaires dont les nobles études échauffent la jeunesse. Elle compromet à jamais cet *idéalisme* qui faisait le fonds solide... de notre éducation nationale « et qu'entretenait au lycée la culture classique, à la Sorbonne le maniement des idées générales »...

L'ouvrage de M. Bouasse, *Bachot et Bachotage*, apporte contre la Sorbonne des charges d'autre nature. Cette fois, c'est un « scientifique » qui lui fait son procès, mais c'est d'un autre ton que celui de MM. Massis et de Tarde. M. Bouasse est grand ennemi des « idées générales » et tandis qu'Agathon accuse la Sorbonne de trop spécialiser, il lui reproche de ne pas songer aux spécialisations que réclame la vie et de remplacer

(1) Agathon, *l'Esprit de la nouvelle Sorbonne*, pp. 142-143.

l'enseignement utilitaire par des promenades dans les nuages. M. Bouasse serait-il un hébertiste parmi les théoriciens de la spécialisation qui suspecterait de modérantisme Seignobos, Langlois et Durkheim?

L'accord de ses critiques avec celles de Pierre Lasserre montre suffisamment qu'il n'en est rien. A tel point qu'on peut confondre en un même exposé leur analyse du mal et les remèdes que chacun d'eux propose. Comme Agathon, Lasserre juge la nouvelle Sorbonne résolument hostile à la culture classique, mais les raisons qu'en fournit Agathon (principalement l'obsession des méthodes scientifiques) ne lui paraissent pas suffisantes. Des hommes, il faut remonter aux institutions. Agathon nous montre quelques sorbonniens contre la raison. Lasserre présente contre la raison et contre la patrie, non point l'ensemble des universitaires, mais l'institution même de l'Université. Ce n'est point l'initiative de MM. Lanson, Durkheim, Seignobos et autres qui saurait susciter péril aussi réel. Le mal vient de plus loin. Tout au plus sont-ils capables d'accélérer sa marche et d'aider à sa dispersion. Mais une collection d'idées fausses dès la fondation de l'Université est devenue la réserve philosophique de l'enseignement officiel. Leur fausseté aujourd'hui paraît plus évidente : leur malfaisance a plus d'éclat.

Les causes que donnent à leur barbarie proclamée les maîtres de Sorbonne ne sont pas chez tous absolument les mêmes. Du moins revêtent-elles des états d'esprit communs. Lavisse, par exemple, ne croit plus les humanités adaptées encore à l'éducation de notre temps. Le progrès, la démocratie et autres nébuleuses les condamnent à disparaître. Elles n'étaient bonnes qu'au XVIIe siècle, mais les mœurs ont assez changé depuis la Révolution pour qu'on puisse libérer les esprits de ces entraves surannées. Tant de nouveautés sont écloses dans l'intelligence humaine! le désir de savoir, le besoin de connaître la nature, tout ce qui manquait apparemment aux gens du siècle où naquirent Descartes, Pascal et Fermat. Remplaçons les mornes études classiques par des besognes attrayantes, les désolants commentaires de textes latins et grecs par d'agréables évocations des somptuosités de Rome et d'Athènes. — La foi huguenote de M. Seignobos lui défend sans doute cette attitude épicurienne, mais il donne de sa haine des huma-

nités des raisons presque pareilles. Elles sont d'ailleurs d'une clarté qui met tout de suite en défiance, car elles sont simples dans le sens où l'on emploie le mot en certaines campagnes pour désigner les pauvres d'esprit. Ce n'est plus au XVIIe siècle d'après lui que les humanités pouvaient être utiles, mais seulement au Moyen Age, car elles n'étaient alors qu'un genre d'instruction professionnelle donnée aux nobles pour qu'ils apprissent l'art de tourner galamment les vers. Par routine, et par la faute des Jésuites, qui eurent sur notre enseignement l'influence fâcheuse connue de tous, nous subissons encore dans notre instruction cet apprentissage d'oisifs destinés à la vie mondaine. Il n'est qu'un remède : la transformation des lycées en ateliers et en écoles primaires. Plus démocrate encore que MM. Lavisse et Seignobos, M. Lanson s'avise du caractère aristocratique des établissements où l'on paie ses études. Mais le remède opposé à cet abus reste le même que le précédent. — M. Durkheim, pour des raisons de sociologue aboutit aussi à la même conclusion. Si légère soit-elle, elle permet de discerner, parmi les passions qui animent ces professeurs de Sorbonne, le germe égaré d'une idée juste. Ils souhaitent un enseignement utilitaire et s'efforcent de le définir. MM. Bouasse et Lasserre le réclament aussi. Leurs communs désirs, dira-t-on, ne se distinguent donc que par une différence de qualité ? exactement ; tout comme les vœux d'un homme sain et les chimères d'un aliéné.

Il est en effet deux façons de concevoir l'enseignement utilitaire. MM. Bouasse et Lasserre nous expliqueront quelle est la bonne, mais la mauvaise, c'est le rêve allemand de la culture encyclopédique et c'est lui qui fait l'utopie directrice des réformes scolaires de 1902, comme de la guerre aux humanités. Les nouveaux programmes des lycées, précédant et préparant l'enseignement sorbonnique forment une véritable éducation de la barbarie, dangereuse parce qu'elle est habile et peut-être efficace durant toute la vie de qui la subit en sa jeunesse.

Les trois aspects de la barbarie scolaire sont l'emploi de la « méthode directe » dans les classes des langues vivantes, le morcellement des programmes et des heures de leçons, enfin la dictée des cours, particulièrement des cours scientifiques.

Il est certain qu'on abusa jadis dans l'étude des langues de

la « méthode indirecte », autrement dit des exercices de traduction. Mais, pédagogiquement, ils étaient défendables, et participaient un peu des mérites de la version et du thème latins. Au contraire, la « méthode directe », c'est-à dire la conversation et la démonstration orale, même si elle apprend rapidement à parler une ou plusieurs langues étrangères, fait peut-être payer trop cher le profit qu'on en tire. L'obligation pour le professeur d'enseigner un grand nombre de mots transforme en travaux mnémotechniques des classes qu'on peut dire à peu près perdues. Il eût fallu souhaiter un compromis délicat entre les deux méthodes. Les réformateurs de 1902 lui préfèrent un usage barbare, « satisfait, dit M. Bouasse, de pouvoir demander une chambre dans un hôtel », et qui semble tendre, selon le mot de Lasserre, « à la formation d'un portier d'hôtel international ou d'un pisteur interprète ».

Mais on devine la hantise inexprimée des rédacteurs de programmes : celle de la culture encyclopédique. L'introduction de « Berlitz » au collège est le plus saisissant des maux qu'elle engendre, mais il en est beaucoup d'autres. On s'est dit que le lycée devait former des citoyens aptes à toutes les professions; qui ont besoin, par conséquent, de latin, de grec, de langues vivantes, d'histoire, de géographie, de mathématiques et de sciences, et comme toutes ces matières serrées les unes contre les autres s'embarrassaient mutuellement, on pensa retirer les moins utiles et les moins profitables en en sortant le grec et le latin. De toutes et à tous on veut donner une petite part, mais si petite qu'elle équivaut à rien, en fait, et, malgré le morcellement des leçons divisées en classes d'une heure chacune, on n'enseigne que des bribes d'encyclopédie. A peine la traduction latine commence-t-elle à intéresser l'attention lente des élèves que la cloche annonce le temps d'une manipulation ou d'une lecture de langues vivantes. Mais c'est simplement, transportée dans la pratique, la conséquence d une erreur théorique infiniment plus grave, qui est la croyance en l'égalité absolue, quant à la valeur et quant au mérite, de toutes les connaissances humaines.

On en peut déduire la dernière forme de la barbarie scolaire : l'usage de dicter tous les cours. Il est singulièrement funeste à l'enseignement des sciences. A quoi sert, par exemple, un cours de mathématiques qui n'apprend point la mise en ques-

tion d'un problème ? Mais avec le préjugé encyclopédique, l'éducateur se tient pour satisfait d'un élève capable de lui réciter sans comprendre un théorème ou une formule et la liste complète des os du crâne.

Cette barbarie scolaire, ce « bachotage », selon l'expression de M. Bouasse, œuvres des programmes de Sorbonne, prépare la barbarie sorbonnique, comme il sied à un enseignement secondaire qui doit acheminer vers l'enseignement supérieur. A ces « primaires » sortis du lycée convient seule la spécialisation étroite. Mais non pas la spécialisation dans une profession utile, celle que réclame toute carrière quelle qu'elle soit, la spécialisation dans un travail inutile ou en vue de professions qui la demanderaient beaucoup moindre ou enfin compromise d'une prétention à la « culture générale » qui la fait définitivement nuisible. Ce sont les seules spécialisations, à la fois lourdes et vaines, que peut donner l'enseignement des Facultés. A celle des Lettres, on s'en tire par les dépouillements et les cataloguages, à celle des Sciences, on se contente, sous le prétexte de préparer à des licences, de répéter indéfiniment les mementos à peine surchargés du baccalauréat.

Agathon a déjà mis en évidence le ridicule, voire le véritable comique de la critique de Lanson et de l'histoire de Seignobos. Lasserre, qui l'accuse davantage, se défend cependant de le suivre en ceci. Il est facile de railler l'érudition, mais la raillerie n'est point toujours juste. Des inventaires consciencieux, des fiches exactement remplies sont après tout d'excellentes besognes, l' « étude du subjonctif dans Montaigne » peut prêter à des exercices pédagogiques estimables, mais pour que l'analyse érudite et la bibliographie ne restent pas des fatras encombrants, il faut que toute recherche soit guidée par une idée, comme toute expérience par une hypothèse. Faites au hasard, elles étouffent par leurs monceaux les notes utiles qu'elles contiennent. Les recueils de MM. Mornet et Baldensperger ne peuvent guère servir que de soporifiques. En outre, l'accumulation de documents autour d'un écrivain par des esprits chétifs leur suggère les pires théories de Taine. Ils pensent retrouver le génie littéraire dans des cartons d'archives. Ils consacrent leur effort à satisfaire leur goût de « paperasses ». Alphonse Daudet aurait imaginé un vieux commis de bibliothèque, autodidacte et familier des livres, soumis à des passions

semblables, mais elles sont indignes des agrégés et des docteurs de Sorbonne. Ils entourent alors la futilité de leurs travaux d'un lourd appareil scientifique : on retrouve par des recherches numériques sur les œuvres la date exacte de chacune des *Contemplations*, alors que le manuscrit de Victor Hugo la livrerait plus simplement ; on s'amuse à décomposer en syllabes métriques la prose des grands écrivains ; on intitule *loi de corrélation de la littérature et de la vie*, *loi des influences étrangères*, des banalités du genre de celles-ci : la littérature est l'expression de la société, la littérature d'un pays peut exercer son influence sur un autre... De même, ce n'est point son érudition qu'il faut reprocher à l'histoire contemporaine, mais c'est de confondre l'histoire avec l'érudition (1). Langlois, bibliographe éminent, ne voit dans chaque siècle que des casiers de bibliothèques à remplir. Cependant, comme les préjugés politiques portent aussi fort chez nos historiens de Sorbonne que chez un Michelet ou un Henri Martin, ils donnent comme faits accomplis ou devant s'accomplir chacune de leurs opinions. Seignobos et Aulard ne sont que des pamphlétaires haineux, mais hypocrites, qui se déguisent en savants.

La « culture encyclopédique » du lycée ne sert aussi qu'à asservir les étudiants de la Faculté des lettres à la fantaisie des Sorbonniens, ou, si l'on voit plus clair, à la doctrine d'Etat qu'ils enseignent en abêtissant. A la Faculté des Sciences, nous révèle M. Bouasse, elle se continue sous forme de « bachotage » plus ou moins prétentieux dont les études du P. C. N. font le meilleur exemple. « En un an, écrit-il, il s'agit d'apprendre... la Physique, la Chimie, la Botanique, la Zoologie, et la Géologie... Pourtant la science n'a vraiment de pouvoir éducateur qu'à la condition d'entrer dans le détail. Un extrait, un condensé de science est le plus niais, le plus insupportable des verbiages, précisément parce qu'il est trop plein de choses. » Autrement dit, et pour tout résumer, la pédagogie vraiment utilitaire ne doit pas prétendre à l'instruction encyclopédique. Cette pseudo-instruction ne fait que des « primaires » condamnés aux plus médiocres spécialisations, incapables, pour mieux dire, de se bien spécialiser, impuissants à accomplir honnêtement les métiers que la vie leur impose.

(1) La critique de l'histoire sorbonnique, dans l'ouvrage de M. Pierre Lasserre, est due à la collaboration de M. René de Marans.

On peut deviner déjà la conclusion de Pierre Lasserre ; la pédagogie de l'enseignement secondaire et supérieur est viciée par les préjugés démocratiques que l'université tient de son origine. La chimère d'un enseignement commun à tous où le primaire rejoindrait la Sorbonne s'oppose aux humanités autant qu'à l'enseignement utilitaire véritable par souci d'égalité scolaire. Nos pédagogues pensent se tirer d'affaire en faisant succéder la spécialisation érudite à de molles encyclopédies. Les remèdes proposés par MM. Bouasse et Lasserre aideront à dégager le mal politique qui se cache sous la crise universitaire contemporaine, mal dont Agathon ne paraît pas vouloir donner le seul diagnostic qui permette la guérison.

M. Bouasse à maintes reprises dénonce une culture encyclopédique qui, sous prétexte d'enseigner des généralités, réduit à la nullité chaque portion de connaissances acquises. On dupe le public et parfois les meilleurs esprits en présentant comme un répertoire des « idées générales » des programmes bons tout au plus à fournir la matière d'un dictionnaire fort médiocre. Mais l'instruction publique n'a d'autre tâche que de préparer à gagner leur vie des citoyens fort inégaux par la richesse, l'activité et l'intelligence. Les mieux doués devraient choisir un enseignement pour l'élite, où l'on découvrirait les idées générales, la foule se contenter d'un enseignement utilitaire. Le remède proposé par Bouasse est la séparation de ces deux enseignements dont l'un serait l'ancien classique et l'autre l'enseignement spécial tel que Duruy songeait à l'établir. Celui-ci comprendrait la mathématique, la physique et la chimie, les langues vivantes et la dissertation française, mais enseignées dans un esprit utilitaire qui suffirait à le distinguer de l'enseignement primaire supérieur que M. Bouasse qualifie de « sordide ». Quant à l'enseignement classique, Pierre Lasserre, après Bouasse, s'applique à prouver qu'il est lui aussi un enseignement utile et qu'un « utilitarisme » bien entendu doit prendre la défense des humanités.

Le malheur, dit-il, est que certains de leurs défenseurs les considèrent comme un superflu exquis, comme le pur enseignement des grâces. « C'est à ce titre qu'elles leur sourient et leur inspirent des apologies... On voit, parfois, dans de bons plaidoyers, les soupirs d'un atticisme factice et vide, d'un atticisme sans substance et sans nourriture... se mêler aux seules

considérations par lesquelles les humanités puissent être à la fois valablement et dignement défendues : je veux dire celles qui se tirent de leur utilité positive pour la formation de bons esprits, de têtes solides capables de distinguer le vrai du faux, d'âmes égales à la civilisation de notre pays (1). » Ces maladresses seraient évitées si l'on ne s'obstinait point à confondre la généralité de la culture et l'encyclopédie des connaissances. « De même qu'un champ n'est pas fertilisé par le dépôt de toutes sortes de matières, mais par l'assimilation au sol de quelques matières bien choisies, ainsi la valeur d'un esprit n'augmente-t-elle pas en proportion de la quantité de ses connaissances, et les connaissances humaines sont-elles du prix le plus inégal du point de vue du perfectionnement qu'il reçoit de leur acquisition. Il est plus important de savoir résoudre une équation du premier degré à une inconnue que de connaître par cœur toute la systématique naturelle. De même, on ne peut comparer la science linguistique à la simple pratique du thème et de la version. Il y a des connaissances qui ne sont que des *notions* et il y a des connaissances qui sont des *arts*. C'est celles-ci qui peuvent « cultiver » et « former » un esprit parce qu'elles consistent dans une habileté à un certain ordre de combinaisons intellectuelles. Les sciences qui sont des arts et qui prennent ainsi une forte valeur pédagogique sont les plus parfaites des sciences. Elles reposent sur des axiomes (ou appels à l'évidence), elles procèdent par analyse et par enchaînement rationnel. Seules méritent de figurer dans l'enseignement de semblables sciences applicables à la pédagogie et qui sont capables, étant formelles, de rendre un esprit susceptible d'acquérir des aptitudes *spéciales*. Ainsi se combine naturellement la généralité à la spécialisation, et les humanités dont la matière est souple font-elles d'excellents professionnels appliqués à des tâches rigides — à la condition peut-être, ajoute M. Bouasse, qu'on ne prétende pas les imposer à tous et qu'on laisse les esprits moins fins et de qualité au demeurant fort honnête se diriger librement vers un enseignement plus précisément *utilitaire*. « Le bénéfice des classes bien faites... c'est que l'esprit possède un sens général et agile de l'ensemble des régions à explorer à propos de chaque genre d'objets, un pressentiment de tous les lieux d'où

(1) Pierre Lasserre, *La Doctrine officielle de l'Université*.

pourrait partir un accroc à sa solution, s'il n'y avait pas été voir. » Mais alors, « il n'y a pas de plus pernicieuse erreur pédagogique que celle qui consiste à considérer les lettres et les sciences comme des rivales entre lesquelles il s'agit d'établir une transaction. Il les faut au contraire concevoir et traiter en collaboratrices harmonieuses. » Il faut de plus, pour cela même, maintenir la primauté pédagogique des lettres sur les sciences. Le premier bienfait de l'étude des lettres est d'assurer à chacun la maîtrise nécessaire dans sa langue natale. Il est deux degrés, par exemple, dans la possession du français, l'élémentaire ou « primaire », qui est quelque chose d'accompli dans ses limites, mais qui réussit médiocrement à l'expression des idées abstraites, et le « secondaire » ou classique dont l'étude du latin demeure le meilleur instrument et qui se marque dans le maniement des idées abstraites et générales. Or, ce maniement de telles idées entraîne plus sûrement que l'étude des sciences l'habitude de discerner l'erreur et de reconnaître la vérité. Il reste ensuite à affirmer la primauté vis-à-vis des autres sciences, et toujours pour les mêmes raisons de pédagogie, de la science mathématique qui a le bonheur pour ainsi dire d'identifier la logique et la matière et où l'intelligible épuise la réalité de l'objet. Il faudrait encore faire une place dans les humanités aux éléments de l'astronomie et de la mécanique, qui prouvent sur des figures concrètes l'émouvante simplicité de sa méthode. Enfin, il faudrait distinguer, dans la philosophie, la valeur pédagogique inégale des différents systèmes et rendre l'histoire profitable en découvrant un ordre intelligent dans la multitude confuse des faits au lieu de réduire ceux-ci aux phases capricieuses d'une évolution fatale et sans logique.

Est-il une seule de ces réformes, et de ces projets indiqués par Bouasse, précisés par Lasserre, qui n'emporte l'adhésion du bon sens et où n'éclate la lumière de la raison la plus saine? On devine cependant quelles difficultés pratiques rencontrerait la moindre tentative de leur application, mais avant Pierre Lasserre, nul n'avait osé ou voulu dénoncer la nature politique de ces difficultés, racines tenaces d'un mal incessamment accru, dont un changement de régime, pour parler net, « un coup de force », constituerait pourtant le remède radical.

Ces causes inavouées d'anarchie sont l'institution universi-

taire d'abord, l'état démocratique ensuite. « Depuis un siècle qu'elle existe, écrit Pierre Lasserre, l'Université est dominée par deux traditions ennemies qui l'emportent alternativement l'une sur l'autre, selon les déplacements de la puissance politique, et les variations de l'esprit public : sa tradition pédagogique, littéraire, scientifique et proprement universitaire, sa tradition religieuse. L'une est la tradition de ses fonctions, l'autre est la tradition de ses origines ». Comme il devait arriver ,la tradition de ses origines arrive à détruire celle de ses fonctions. Elle contient en soi et entretient pieusement la religion révolutionnaire parce que l'Université est une création dela Révolution ou si l'on veut de Napoléon, mais qui ne fit que continuer par cette œuvre une entreprise révolutionnaire : l'asservissement de l'instruction publique à l'autorité de l'Etat.

En fait, la Révolution française marque une interruption de la culture intellectuelle en France. Elle détruisit l'ancien régime de l'instruction publique, qui était une collaboration libre de l'Etat avec l'Eglise, elle transforma la culture classique ou non classique en doctrine officielle de l'Université. La religion révolutionnaire, désireuse de posséder une manière de philosophie, s'en remit à la complaisance des professeurs pour l'élaborer et la prêcher, au pouvoir des administrateurs pour l'imposer aux subalternes indociles. Un tel enseignement directement intéressé aux luttes civiques dissimule une machine politique et l'histoire des idées nous montre en effet le règne d'un Cousin dans les temps qui négligeaient un Cournot ou un Comte. Sciences et Lettres cessent d'être des recherches de la vérité et de la beauté, ou des disciplines pédagogiques, pour devenir des encensoirs balancés par des thuriféraires à diplômes devant l'autel du pouvoir, aujourd'hui l'Empire, demain la Démocratie. Ainsi naquit, domestique des régimes successifs, la philosophie universitaire.

Elle est essentiellement la justification, l'apologie de l'individualisme révolutionnaire sous sa double forme : métaphysique romantique, démocratie sociale. Elle prend sa source dans les marais germaniques et sanctionne de l'autorité de ses maîtres les billevesées post-kantiennes. Les plus célèbres philosophes du dix-neuvième siècle, sauf peut-être un Bergson, que M. Lasserre a la sagesse de mettre à part, mais certaine-

ment un Cousin, partiellement un Ravaisson, totalement un Lachelier témoignent de cette soumission de la raison française aux nuées allemandes dont les ténèbres laissent les meilleurs esprits sans défense contre les mauvais coups d'un état républicain. L'erreur encyclopédique elle-même n'est point autre chose que la pédagogie du panthéisme. Il est vrai que la Sorbonne contemporaine, par sa défiance des synthèses et son goût de l'érudition étroite, paraît opposer une défense de la critique contre le spiritualisme et la rhétorique de l'ancienne université, mais ce n'est qu'une apparence. Ces dépouillements et ces fiches par mille détours arrivent à servir la sociologie ; Lanson et Seignobos travaillent pour Durkheim et celui-ci donne une autre forme plus laide et plus épaisse à l'éternel romantisme de Sorbonne, je veux dire à la louange tantôt libérale, tantôt socialiste, de l'idole démocratique.

Elle prend d'ailleurs aujourd'hui, dans des Facultés où les juifs et les protestants sont les maîtres, où pénètrent les oligarchies cohérentes auxquelles des Français désunis par la démocratie sont incapables de barrer la route, une saveur de sincérité, un accent étranger qui force l'attention des curiosités les plus indolentes. L'intelligence barrée de préjugés huguenots ou français par naturalisation, nullement par le cœur, les professeurs contemporains de la Sorbonne, à suivre plus longuement qu'on ne le peut faire ici le cours de leurs passions muées en théorie, ne nous révéleraient plus seulement une Université hostile à la raison, mais une Université ennemie de la France, une Université contre la patrie. Rappelons seulement de quel côté se trouvèrent ces « intellectuels » démocrates, aux pires périodes de l'Affaire Dreyfus !

Comme remède à la domination des « primaires » en Sorbonne, Agathon propose d'instituer un examen, que les étudiants devraient subir avant d'entrer aux facultés, une sorte de certificat de culture générale. Mais, outre la vanité de toutes les sortes d'examens, le remède n'est-il pas trop faible contre un mal attaché à la nature de l'enseignement tout entier corrompu par sa dépendance vis-à-vis de l'Etat ? De plus, cette culture générale dont MM. Massis et de Tarde souhaitent le retour dans les grandes chaires correspond-elle exactement aux humanités réclamées par MM. Bouasse et Pierre Lasserre ? Certains passages de *l'Esprit de la Nouvelle Sorbonne* le feraient

facilement croire, mais d'autres prouvent des préoccupations très différentes. On peut se demander parfois, et malgré toute protestation, si la Sorbonne rêvée par Agathon ne serait pas un concert d'éloquences creuses et sonores où Cousin et Villemain rivaliseraient avec Brunetière. Nulle part le désaccord d'Agathon et de Lasserre n'apparaît mieux que dans la critique, faite par tous deux, des insanités de Durkheim. La sociologie de celui-ci, sous prétexte de soumettre l'individu à la société (noble but et grand effort qui furent ceux de tous les contre-révolutionnaires du XIXe siècle), dénature la réalité sociale en la ramenant toute à des formes primitives, très souvent douteuses et où la dignité individuelle est en effet méconnue. Mais cette substitution de causes fantaisistes aux causes réelles des institutions sociales cache une arrière-pensée révolutionnaire et démocrate (M. Bouglé nous l'a clairement fait voir) : une morale fondée sur la division du travail et quelques rêveries sur le totem permettent d'affirmer que tout ce qu'il y a de traditionnel dans l'éducation intellectuelle et morale des Français et dans les institutions de la société française est à détruire. C'est ce que Pierre Lasserre reproche à Durkheim ; Agathon lui fait plutôt grief de n'être point individualiste alors qu'il est en réalité un anarchiste plus roué que les autres et qui entreprend de détruire la société en calomniant ses origines et chacune de ses institutions.

Du reste, toutes les critiques d'Agathon contre la Sorbonne partent d'une diminution de la valeur intellectuelle et morale de l'individu qu'elle entreprendrait à propos de tout ordre d'études. Cela montre que la philosophie d'Agathon n'est pas très loin de la philosophie sorbonnique ; l'une et l'autre sont individualistes et démocratiques. MM. Massis et de Tarde, livrés à leur seule intelligence, seraient devenus peut-être de parfaits normaliens ; les révoltes d'une sensibilité généreuse et délicate les ont soulevés contre un régime universitaire, conséquence directe d'un régime politique auquel je suis sûr qu'ils gardent leur sympathie. Ce sont de purs sentimentaux (1). Et leur œuvre ironique et passionnée ne fut point inutile, tout au contraire ! Seulement, M. Bouasse et plus

(1) Cf. Henri Clouard, *la Sorbonne et la culture française. — Lettre à Agathon* (Revue critique des Idées et des Livres, 15 juin 1911), et Pierre Gilbert : *Belle jeunesse* (*ibid.*, 10 août 1912).

encore M. Pierre Lasserre parlent uniquement le langage de la raison. L'ouvrage de celui-ci, *la Doctrine officielle de l'Université*, n'est même pas un livre contre la Sorbonne ; c'est à propos du désordre de l'enseignement contemporain en France l'esquisse de la pédagogie classique, la définition précise et souple à la fois des humanités qui apprend à comprendre le sens subtil de leur beau nom. C'est enfin, et telle que la peut donner le grand écrivain du *Romantisme français*, l'admirable psychologue de certaines pages sur la corruption des passions, ou sur l'esprit panthéistique, la promesse d'un retour de la philosophie à la tradition classique, semblable à celui qu'accomplissent aujourd'hui les lettres sous l'inspiration de Charles Maurras.

GILBERT MAIRE.

POÈMES

—

FIN DE NUIT

Le silence se fit entendre. C'était l'heure
Douce de Nuit où tout s'éveille, où tout bruit
Avec tant de douceur que, lorsqu'on passe, on dit :
Quel silence ! Et si l'on s'arrête, notre leurre
Disparaît, car le bruit de nos pas suffisait
Pour voiler ce que l'air nocturne nous disait.

Chants si doux qu'on dirait le silence qui pleure.

Qui pleure de bruire et s'égoutte en frissons.
On se taît pour entendre un éveil de buisson,
Glissements de rosée errants en traînes pâles,
Gazouillis du ruisseau cravatant des troncs d'ifs,
Murmures, froissements, glissements si furtifs
Qu'on les suit, puis les perd comme des feux d'opale.

Les esprits de la nuit chantent à l'unisson...

Du silence qui vibre et semblable, peut-être,
A celui qu'on perçoit lorsque s'enfuit notre être
A l'ultime minute de vie ; un doux bruit,
Un bruit de nuit, un bruit d'adieu, un bruit de rêve,
D'envol doux de hamac où se berce sans trêve
Le faune familier des charmilles de Nuit ;

Et d'écharpes de sons le jardin s'enchevêtre

Quand, de l'aube, la nuit vient à pâlir; si peu
Que c'est, un peu plus blanc, le clair de lune bleu,
Ou le reste du crépuscule de la veille
Qui craintif de la mort au combat du couchant
S'est caché, tel un déserteur, au creux d'un champ,
Et ressort maintenant comme ceux qu'on surveille

Plus tremblant, plus livide et tout près de l'aveu.

Ce sont, dans les lointains, des déploiements de voiles,
Et c'est l'immense paix dont tremblent les étoiles,
Car l'angoisse leur vient de perdre leur clarté,
Le front des marronniers de ses ombres s'effeuille,
Une chauve-souris erre comme une feuille,
Et devant l'infini s'éteint la volupté.

Tout tremble d'un mystère au profond de ses moelles.

L'ombre, treille qui tombe, abandonne les murs,
Dans une heure ils auront la couleur des blés mûrs,
Les salpêtres déjà s'en vont de leurs mémoires,
Sur les fruits la rosée en duvet restera,
Au grand jour l'œil en pleurs d'un lys se séchera,
L'aube naît, tout le ciel de cris d'oiseaux se moire,

Tout semble se hausser vers ce bon clair obscur.

Tout ce qu'on devinait à nos yeux se précise.
De voiles bleus soudain la ligne des cytises
Se dégage. Un parfum est devenu rosier.
Le jardin lumineux nous paraît moins immense :
Ses murs étaient si près ? et si pleins de nuances ?
L'on s'étonne de voir si bas les cerisiers,

Et la Nuit qui s'en va peu à peu nous dégrise.

L'ombre quitte à regret le bronze des cyprès
Et remonte, en nuée, au ciel plus azuré
Que bientôt les mille cris d'oiseaux déchiquettent,
Au massif s'élargit la coupe des crocus,
Le clocher au lointain délivre un angélus,
Les abeilles déjà commencent leurs enquêtes :

La nature a des bruits qui semblent s'empourprer.

Dans la brise l'aurore a mis ses odeurs fortes,
Et réveille partout des « Bonjours » sur les portes,
Des voix sur le chemin, des rires au lavoir, —
La vie a regarni les vides du silence
Et tandis que partout on la sent qui s'élance,
Soudain grave on attend curieux de savoir

Ce qu'au cœur d'aujourd'hui tout le grand jour apporte.

DU BRUIT DANS LE BOUDOIR

La fenêtre du boudoir s'ouvre
Sur la paix d'un parc, à minuit.
Dans un cadre de petit Louvre
Je rêve, en écoutant la nuit.

Du bassin plus rien ne s'élance ;
Le bois d'automne est sans rumeur ;
J'ausculte pourtant le silence
Comme le rêve d'un dormeur.

La lune vers moi, sous un meuble,
Glisse des linceuls de clarté,
Et tout à coup l'ombre se meuble
De ce que le grand jour nous tait.

Le bruit fin d'un filet de sable,
Un son qui meurt, un frisson flou,
Un frôlement insaisissable
Dans la pièce entre... à pas de loup.

C'est comme un glissement de chute,
Un vol s'exerçant a poco,
L'adieu furtif d'une minute,
L'éveil indiscret d'un écho.

Est-ce la bergère dans l'ombre
Faisant au voltaire un aveu ?
Le clitis de la partie d'hombre
Entre ombres sur la table à jeu ?

La romance à la bergamote
Qu'exhale un aïeul au pastel?
Le Temps que lentement grignote
L'heure à l'émail bleu du cartel ?

Les conversations surprises
Froissant leurs satins à mi-voix
De vieux coussins s'offrant en prises
De la poussière d'autrefois ?

La vibration que prolonge
Le cœur d'un stradivarius
Songeant au shakspearien songe
S'irradiant sous Sirius?

Ce frisson de son, qu'est-ce, en somme?
Sont-ce d'un esthète raton
Les dents grinçant d'un ton vert pomme
Détonnant sur un plus doux ton?

Sont-ce aux vieux lampas les vibrances
De cœurs d'amour inapaisés ?
Ou dans le coffre aux remembrances
Un tendre éveil d'anciens baisers ?

M'approchant d'où le bruit s'exhale,
Je vois en un vase un bouquet,
Bouquet mourant qui s'épétale
Comme au vent d'octobre un bosquet.

Plus pâle la fleur s'en va toute
En pleurs de chair passionnés
Et glisse, lentement dissoute,
Dans l'encens de parfums fanés.

Le court envol, chaque minute,
Vient sur le marbre s'affermir,
Et c'est à ce doux bruit de chute
Que, bercé, je veux m'endormir.

RAOUL TOSCAN.

LA FIN D'UNE LÉGENDE

—

L'ORIGINE LORRAINE DE CHOPIN

—

Quand le lecteur jette ses regards sur une biographie de Chopin, celle d'Elie Poirée, par exemple, il ne peut s'empêcher de remarquer que ce dernier donne au père du musicien une origine lorraine. Si, subitement intéressé par ce détail, il cherche dans sa bibliothèque l'opinion des autres auteurs à ce sujet — et ils sont nombreux : Szulc, Liszt, Mme Andeley, Mme Landowska, etc..., — il s'apercevra bientôt que des détails très précis viennent confirmer l'opinion d'Elie Poirée ; mais en même temps il remarquera que rien de bien net ne se dégage de tous les renseignements qu'il pourra recueillir.

Elie Poirée, en effet, dit dans le numéro du *Courrier musical* consacré à Chopin (janvier 1910) :

« Son père, Lorrain, mais originaire de la Pologne », et dans la collection : *les Musiciens célèbres :*

Son père, Nicolas Chopin, Lorrain d'origine, avait, après bien des tribulations depuis son départ de Nancy...

Cependant le même auteur relate l'opinion de A. Szulc :

D'après un biographe, M. A. Szulc, Nicolas aurait été le fils naturel d'un gentilhomme polonais, qui, ayant accompagné Stanislas Leczinski en Lorraine, aurait pris le nom de Chopin. On a supposé également que le père du compositeur descendait d'un certain Szop, valet au service de Stanislas, qui aurait suivi son maître à Nancy. Dans les deux cas, cette origine polonaise serait une explication très plausible du long voyage entrepris vers 1730 à travers l'Europe par Nicolas pour retrouver sa véritable patrie, voyage que le fils devait faire quarante ans plus tard, en sens inverse, et sans esprit de retour.

Le *Dictionnaire des musiciens* et les divers dictionnaires

que l'on peut consulter sont encore plus précis ; ils disent que le père de Chopin naquit à Nancy, le 17 août 1770, et descendait de Nicolas Chuppin, trompette du duc de Lorraine en 1667.

Enfin, Mme Wanda Landowska, ici même, en 1911, apporta encore quelques données à cette histoire déjà bien embrouillée :

L'arrière-grand-père de Chopin était Polonais, c'était un courtisan du roi Stanislas Leczinski qu'il avait accompagné en Lorraine. Il s'appelait Nicolas Szop (lisez Chop). Vers 1714, il obtint l'autorisation du roi d'ouvrir à Nancy un commerce de vin, en association avec un de ses compatriotes, Jean Kowalski (Kowal, forgeron). Comme cela se pratiquait alors, les deux associés traduisirent leurs noms en français, et leur vin portait la marque : Ferrand et Chopin. Le fils de Nicolas Szop, Jean-Jacques Chopin, était maître d'école, et son fils cadet fut le père de Chopin. Ces documents, peu connus en France, se trouvent aux archives de Nancy.

Nous conçûmes donc le plan de retrouver les documents dont parle Mme Landowska, et d'autres, peut-être encore, qui ne sauraient manquer d'exister, si vraiment la famille de Chopin a fait un si long séjour dans la capitale de Lorraine. En même temps, nous espérions tirer au clair ce petit point d'histoire.

Nous devons dire tout de suite que nous avons été déçu. Malgré de très sérieuses recherches, faites en partie avec l'aide de M. Denis, archiviste municipal de Nancy, que nous devons remercier ici, nous n'avons pu trouver aucune trace du séjour à Nancy des ancêtres de Chopin. Certes, c'eût été avec un vif plaisir que nous eussions ajouté, au livre d'or de notre chère ville, le nom du grand musicien polonais, mais Nancy trouve dans son histoire assez de grands noms pour n'avoir pas besoin de s'approprier des légendes.

Nous trouvons pour la première fois, à Nancy, le nom de Chopin ou plutôt de Chuppin, au XVIe siècle. A cette époque, en effet, vivaient trois peintres célèbres : Médard Chuppin, Charles, son fils, et Nicolas, son petit-fils. Le premier termina au couvent des Cordeliers une reproduction de la Cène, de Léonard de Vinci, longtemps attribuée à ce dernier, et qui subsista jusqu'en 1881, époque à laquelle on l'effaça, car elle

était abîmée. (Pfister, *Histoire de Nancy*.) D'ailleurs, la copie en existe au musée lorrain.

Mais cette importante famille disparaît bientôt complètement : en 1624, on trouve relatée la mort du dernier des Chuppin, dans un registre spécial des archives municipales.

En 1667, on ne trouve aucune trace de Nicolas Chuppin, trompette du duc de Lorraine, de qui un des biographes fait descendre le père de Chopin.

En tous cas, à la fin du XVIIe siècle, et au début du XVIIIe, le nom de Chuppin avait complètement disparu de la ville de Nancy. Nous n'avons pu le rencontrer ni aux Archives départementales, ni aux Archives municipales.

A vrai dire, nous ne le retrouverons plus, et même, chose curieuse, alors que, en beaucoup d'autres villes, de pareilles recherches eussent certainement amené la découverte d'un ou plusieurs Chopin (ou Chuppin, ou Choupin), nous n'avons pas même rencontré ce nom sur les registres des sols de paroisse qui ont servi à nos recherches. Cependant, nous devons exposer en détail la manière dont nous avons procédé, pour écarter les diverses hypothèses émises par les historiens et pour démontrer que le seul nom se rapprochant de celui de Chopin : Chope, trouvé en 1770, à la paroisse Sainte-Epvre, n'avait rien de commun avec celui de l'auteur des Nocturnes.

Examinons tout d'abord l'hypothèse de l'arrivée à Nancy d'un courtisan du roi Stanislas, suivant Mme Landowska, d'un valet du roi, suivant A. Szulc. Mme Landowska a dit ici même que, vers 1714, il obtint du roi l'autorisation d'ouvrir à Nancy un commerce de vins, dont la marque était Ferrand et Chopin. Eh bien : 1° en 1714, le roi de Pologne ne pensait pas encore à venir à Nancy, où il n'arriva qu'en 1737 ; 2° on ne retrouve pas, dans les registres de sols des paroisses de cette époque, sur lesquels figuraient *tous* les habitants, même les pauvres, marqués « mortepaye », on ne retrouve pas de commerçant du nom de Chopin ou de Szop. Il n'existe pas plus de Ferrand et Chopin dans les patentes des commerçants de cette époque. De même, il n'existe pas trace, vingt ans plus tard, ni à aucune époque, d'un Jean-Jacques Chopin, maître d'école. Les noms des maîtres d'école ont pourtant été gardés. D'ailleurs, comment pourrait-il se faire qu'un si long séjour à Nancy de cette famille n'ait laissé aucune trace, alors qu'on

retrouve facilement, au cours des mêmes recherches, combien de noms glorieux à Nancy, parmi lesquels nous citerons seulement ceux de Drouot et de Hugo ?

Enfin, on pouvait encore admettre que ce valet, ou ce courtisan, ait suivi son maître non à Nancy, mais à Lunéville ou à Commercy, où Stanislas a résidé. A Lunéville, M. Rousset, archiviste municipal, a fait les recherches nécessaires, et n'a rien trouvé non plus. Nous nous sommes rendus nous-même à Commercy, où nous n'avons pas été plus heureux.

Pour compléter notre documentation, nous avons voulu nous assurer que pas un Chopin n'était entré à Nancy à cette époque, et cela fut relativement facile à confirmer, grâce à l'existence des lettres de Bourgeoisie. En effet, dès 1570, n'entrait pas à Nancy qui voulait, ainsi qu'en fait foi le passage suivant, extrait de l'ouvrage de Henri Lepage : *les Archives de Nancy* :

Une ordonnance de Charles III du 26 août, 1570, réglant à 12 francs le droit de bourgeoisie, prescrit à tous ceux qui voudront venir résider à Nancy d'en faire la déclaration aux prévôts et deux de ville, et enjoint, sous peine d'amende, aux propriétaires qui loueront leurs maisons à des nouveaux venus d'en informer les magistrats. En 1586, il est ordonné aux propriétaires de ne louer à personne avant d'en avoir averti les deux de ville, lesquels visiteront la maison pour voir combien de ménages on y peut loger commodément et s'assurer si les locataires ont acquitté le droit de bourgeoisie, qui sera à l'avenir de 40 francs.

Donc dès 1570, il existait un registre de lettres de Bourgeoisie, auquel personne ne pouvait échapper. Le Polonais Szop n'aurait pas pu s'y soustraire plus qu'un autre.

Dès 1714, nous avons recherché dans les lettres de Bourgeoisie octroyées aux nouveaux entrants, tantôt dans les registres spéciaux, tantôt dans les archives annuelles de la ville : nous n'avons pas pu découvrir un nom voisin de celui de Chopin. A l'époque de l'arrivée de Stanislas en Lorraine, en 1737, nous avons pu lire beaucoup de noms de Polonais ayant probablement accompagné leur roi à Nancy. Le nom de Chopin n'y figurait point.

Vainement encore, nous avons continué nos recherches pour chaque année après 1714, tant sur ces listes d'entrants que sur les registres de sols de paroisse.

Naturellement, nous avions essayé de trouver, en premier

lieu, l'acte de baptême de Nicolas Chopin, qui, disait-on, était né à Nancy le 17 août 1770. A ce moment, Nancy possédait sept paroisses, dont les curés tenaient fidèlement à jour les actes de baptême.

Ne trouvant rien à la page du 17 août, nous avons cherché les autres jours de l'année, et même les années précédentes et suivantes.

Nous n'eûmes pas plus de succès.

Enfin, un jour que nous relevions les noms des habitants sur les registres de sols de la paroisse Sainte-Epvre, pour l'an 1770, un nom se présenta à nos yeux :

> N° 74. Dominique Dedon, tailleur d'habis
> Joseph Chope C. p. menuisier
> frs prevot cordonnier.

et plus loin :

> N° 337. Dominique Tiot, vendant vin
> Le nomme Guinot boucher
> Chope C. p. menuisier

Il existait donc à Nancy, en 1770, un nommé Chope, dont le nom s'accorde assez bien avec celui de Szop, qui, suivant Mme Landowska, se prononce Chope.

Nous pensâmes être, cette fois, sur la bonne voie et nous résolûmes de suivre la trace de ce Chope autant qu'il était possible.

En 1771, nous retrouvons le second seulement ; en 1774, nous les retrouvons tous deux, mais devenus beaucoup plus pauvres, car ils ne payaient plus que 10 sols au lieu d'une livre. En 1775, ils disparaissent de Nancy ; en 1776, à la paroisse Saint-Epvre, au 234, nous trouvons J. Jobe, compagnon menuisier.

En 1780, on trouve encore Joseph Schob, menuisier, qui paye 44 sols. En 1781, 1784, 1788, nous pouvons toujours suivre sa trace.

Pendant ce temps, il s'était marié et avait eu deux enfants : là encore, nous espérions relever la naissance d'un fils : nous ne trouvâmes que deux filles, l'une, Marie-Marguerite, l'autre Marie.

La révolution arriva. Les registres de sols des paroisses

furent remplacés à Nancy par des listes d'habitants beaucoup plus détaillées.

En 1795, 1796, 1798, Joseph Chobe, menuisier, habitait rue de l'Union, avec sa femme et sa fille Marie. L'autre était morte.

En 1807, il est porté sur les listes comme ancien menuisier : il avait alors 63 ans.

Enfin, en 1810, le 3 septembre, Joseph Chope mourait.

Notre confiance première s'était évanouie dès que nous eûmes la certitude que le menuisier Chope n'avait pas eu de fils. La lecture de son acte de mariage vint nous enlever nos derniers doutes, que nous pouvions avoir encore : il nous apprenait, en effet, que le nommé Joseph Choube, dit Chope, était le fils du maire de Bidestroff, près de Metz.

Le seul homme à Nancy dont le nom se rapprochait de celui de Chopin était donc originaire de Bidestroff : son père était maire de ce pays, ce qui prouvait qu'il y était installé depuis longtemps. De plus, cet homme n'avait pas de fils. Nous étions donc assuré qu'il n'y avait aucun rapport entre lui et la famille de Chopin.

Voilà quels furent les résultats de nos recherches aux archives de Nancy. Comme nous l'avons déjà dit, elles furent complétées par des investigations aussi vaines à Lunéville et à Commercy.

Recherches stériles, arides, recherches négatives, et peu attrayantes. Mais nous espérons qu'elles suffiront à détruire la légende de l'origine lorraine de Chopin. Cette origine demeure plus que jamais mystérieuse. Nous avons essayé vainement d'avoir en Pologne quelques indices pouvant nous mettre sur la voie, et nous craignons bien que ce petit point d'histoire musicale demeure à jamais inexpliqué.

ANDRÉ LÉVY.

Nancy, mai 1912.

LA
CONQUÊTE DE LONDRES

I

Le rideau de la Comédie-Française venait de tomber solennellement sur le premier acte et nos deux Américains en avaient profité pour sortir du vaste théâtre surchauffé. Ils furent des premiers à revenir et passèrent le reste de l'entr'acte à regarder la salle récemment débarrassée de ses proverbiales toiles d'araignées et décorée de fresques illustrant le répertoire classique. Au mois de septembre, les spectateurs sont relativement rares au Théâtre-Français et ce soir-là le drame, *l'Aventurière* d'Emile Augier, n'avait aucune prétention à la nouveauté. Plusieurs loges étaient vides, d'autres occupées par des gens aux allures provinciales ou étrangères. Les loges se trouvent loin de la scène près de laquelle nos spectateurs avaient pris place; mais, même à distance, Rupert Waterville pouvait apprécier certains détails, car l'élégante lorgnette dont il se servait au théâtre était d'une puissance remarquable. Il savait que cette manière de faire manquait de distinction et qu'il est peu délicat de diriger sur une dame cet instrument aussi dangereux qu'un pistolet à deux coups, mais la curiosité avait toujours été son péché mignon et il était sûr, en tout cas, que le soir où on représentait cette pièce surannée (c'est ainsi qu'il se plaisait à qualifier le chef-d'œuvre d'un Académicien), il ne serait observé par aucune personne de connaissance. Aussi, debout, le dos à la scène, il jeta un regard circulaire sur les loges, tandis que plusieurs de ses voisins l'imitaient avec peut-être encore plus de sans-gêne.

— Pas une séule jolie femme, — remarqua-t-il en s'adressant à son ami. Littlemore, resté à sa place et occupé à regarder le nouveau rideau d'un air ennuyé, accueillit cette observation avec un profond silence. Il se laissait rarement entraîner à commettre ces *indiscrétions optiques :* il était souvent venu à Paris et la capitale de la France n'avait plus pour lui ni sur-

prises, ni curiosités en réserve... du moins, il se l'imaginait.

Waterville n'était pas aussi blasé. Tout à coup, il s'écria, non sans agitation :

— Par Jupiter! Je vous demande pardon... je lui demande pardon... Il y a tout de même une femme dont on peut dire... (il s'arrêta un instant pour l'examiner) qu'elle a un certain genre de beauté.

— Quel genre? — demanda Littlemore d'un air distrait.

— Oh!... extraordinaire... indescriptible.

Littlemore ne prit pas garde à cette réponse; mais, au bout d'un moment, il s'entendit interpeller par son ami.

— Auriez-vous l'obligeance de m'accorder une faveur?

— Je vous en ai accordé une en venant ici, — dit Littlemore. La chaleur est insupportable et la pièce ressemble à un dîner préparé par la fille de cuisine. Les acteurs sont tous des doublures.

— Répondez simplement à cette question : voyons... est-elle respectable? — répliqua Waterville, indifférent à l'épigramme de son ami.

Littlemore poussa un grognement sans tourner la tête.

— Vous voulez toujours savoir si les femmes sont respectables... Que diable cela peut-il vous faire?

— J'ai commis de telles bévues que j'ai perdu toute confiance, — dit le pauvre Waterville, pour lequel la civilisation européenne avait tout le mystère de la nouveauté et qui, depuis six mois, s'était trouvé en face de problèmes jusqu'ici insoupçonnés.

Chaque fois qu'il rencontrait une très jolie femme, il était sûr de découvrir qu'elle appartenait à la classe que représentait l'héroïne du drame d'Augier et chaque fois que son attention était attirée par une personne d'apparence tapageuse, il était plus que probable qu'il avait affaire à une comtesse. Les comtesses paraissaient si superficielles et les autres si correctes. Littlemore, lui, les reconnaissait d'un coup d'œil; il ne commettait jamais d'erreurs.

— Lorsqu'il ne s'agit que de les regarder, cela n'a pas beaucoup d'importance, je suppose, — continua naïvement Waterville en réponse à la question assez cynique de son compagnon.

— Vous les dévisagez toutes également, — répliqua Little-

more sans se déranger, — sauf lorsque que je vous dis qu'elles ne sont pas respectables... Oh! alors, vous ne les quittez pas des yeux.

— Si votre opinion sur cette dame est défavorable, je vous promets de ne plus la regarder. C'est la personne assise dans la troisième loge à partir du couloir; elle est en blanc avec des fleurs rouges, — ajouta-t-il, comme Littlemore se levait lentement et se tenait debout à côté de lui.

— Un jeune homme se penche en avant; c'est lui qui a éveillé mes soupçons. Voulez-vous ma lorgnette?

Littlemore regarda vaguement autour de lui.

— Non, merci, ma vue n'est pas mauvaise. Le jeune homme a l'air d'un bien bon jeune homme, — ajouta-t-il, un instant après.

— Oh! excellent!... seulement il est beaucoup plus jeune que sa compagne. Attendez qu'elle tourne la tête.

Cela ne tarda guère, car la dame, qui venait apparemment d'échanger quelques mots avec l'ouvreuse à la porte de la loge, se présenta face au public. C'était un beau visage, aux traits bien dessinés, aux lèvres souriantes, éclairés par deux yeux rieurs, le front garni de légers frisons noirs et ayant à chaque oreille un diamant assez gros pour être aperçu à travers le Théâtre Français. Littlemore la regarda et poussa une brusque exclamation.

— Donnez-moi la jumelle, — dit-il.

— La connaissez-vous? — demanda son compagnon.

Littlemore ne répondit rien; il se contenta de contempler la dame en silence, puis rendit la jumelle.

— Non, elle n'est pas respectable.

Il se laissa retomber sur son siège et, comme Waterville restait debout :

— Asseyez-vous, je vous en prie, je crois qu'elle m'a vu.

— Vous craignez donc d'être vu? demanda l'infatigable questionneur en reprenant sa place. Littlemore hésita :

— Je ne veux pas gâter son jeu.

L'entr'acte étant fini, le rideau se releva.

C'était Waterville qui avait eu l'idée d'aller au théâtre. Littlemore, toujours disposé à ne pas faire ce qu'on lui proposait, avait été d'avis de profiter de cette ravissante soirée pour aller tout simplement s'asseoir et fumer à la porte du Grand Café

sur la partie la mieux fréquentée du boulevard. Cependant Rupert Waterville jouit du second acte encore moins que du premier, qui déjà lui avait semblé lourd. Il commençait à se demander si son compagnon désirerait rester jusqu'à la fin; réflexion bien inutile, car, maintenant qu'il était au théâtre, Littlemore, vu sa répugnance bien connue à faire quoi que ce soit, ne serait certes pas disposé à s'en aller. Waterville se perdait aussi en conjectures sur ce que son ami pouvait bien savoir sur la personne de la loge. A une ou deux reprises, il lui jeta un coup d'œil ; évidemment, il ne suivait pas la pièce, il pensait à autre chose... il pensait à cette femme. Lorsque le rideau tomba de nouveau, Littlemore resta à sa place, comme d'ordinaire, pour laisser passer ses voisins qui écrasaient ses genoux (il avait de longues jambes) contre leurs propres protubérances. Resté seul avec Waterville aux fauteuils d'orchestre : — Je crois, — dit-il, — qu'après tout... je voudrais la revoir. — Il parlait à son ami comme si celui-ci avait été au courant. Waterville ne l'était pas du tout, mais comme il avait sans doute bien des choses à apprendre, il sentit qu'il ne perdrait rien à être un peu discret. Aussi ne fit-il aucune question et se contenta-t-il de dire : — Eh bien, voici la lorgnette.

Littlemore lui lança un regard d'indulgente compassion.

— Je n'ai pas l'intention de la fixer avec cette horrible machine, je veux la voir comme j'avais l'habitude de la voir autrefois.

— Comment la voyiez-vous donc? — demanda Waterville, renonçant à être discret.

— Dans l'arrière-piazza, à San Diego. — Et comme son interlocuteur restait confondu de cette information, Littlemore ajouta : — Sortons afin de pouvoir respirer à l'aise et je vous en dirai davantage.

Ils se frayèrent un passage jusqu'à la porte basse et étroite, plus digne d'un terrier à lapins que d'un grand théâtre, par laquelle on passe des fauteuils d'orchestre dans le couloir et, comme Littlemore marchait en avant, le candide Waterville remarqua qu'il jetait un coup d'œil sur la loge dont les occupants les intéressaient l'un et l'autre. Le plus intéressant des deux, la femme, avait le dos tourné à la salle, elle paraissait se disposer à sortir de la loge à la suite de son compagnon, mais,

comme elle n'avait pas mis son manteau, il était évident qu'ils n'allaient pas quitter le théâtre.

Le désir qu'avait manifesté Littlemore de respirer l'air pur ne l'entraîna pas jusque dans la rue, il passa son bras à celui de Waterville et, arrivés tous deux au bas du bel escalier d'un style si froid qui monte au foyer, ils se mirent à le gravir en silence.

Littlemore avait horreur de tout plaisir actif; mais son ami se dit que, maintenant qu'il était lancé, il allait chercher la dame que d'un mot il semblait avoir classée. Le jeune homme se résigna pour le moment à ne faire aucune question et les deux amis entrèrent nonchalamment dans la salle étincelante où l'admirable statue de Voltaire par Houdon, que reflètent plusieurs miroirs, est contemplée bouche bée par des visiteurs à l'esprit moins subtil que le génie ressuscité dans ces traits si vivants. Waterville savait que Voltaire était très spirituel; il avait lu *Candide* et avait eu déjà plusieurs occasions d'admirer la statue. Le foyer était loin d'être encombré; deux ou trois douzaines de personnes, au plus, circulaient librement sur le parquet ciré, plusieurs autres groupes avaient passé sur le balcon qui surplombe la place du Palais-Royal. Les fenêtres étaient ouvertes et les brillantes lumières de Paris donnaient à cette soirée l'éclat d'une fête officielle ou d'une journée de révolution. Un murmure de voix semblait monter de la rue; et, même du foyer, on entendait de temps en temps le lent cliquetis des sabots de cheval et le roulement des fiacres maladroitement conduits sur l'asphalte dur et lisse. Un monsieur et une dame, le dos tourné, se trouvaient devant la statue de Voltaire; la dame était tout en blanc : vêtements et chapeau. Littlemore sentit, comme tant d'autres personnes en cet endroit, ce que ce décor avait d'éminemment parisien, et il partit d'un éclat de rire singulier.

— Que cela me semble drôle de la voir ici ! La dernière fois, c'était au Nouveau-Mexique.

— Au Nouveau-Mexique?

— A San Diego.

— Ah ! dans l'arrière-piazza, dit Waterville. Il ignorait où se trouvait San Diego, car si, à l'occasion de sa nomination récente à un poste diplomatique peu important à Londres, il

s'était mis à étudier la carte de l'Europe, il avait plutôt négligé la géographie de son propre pays.

Ils n'avaient pas élevé la voix et ils ne se trouvaient pas près de la dame en blanc ; mais tout à coup, comme si elle les avait entendus, elle se retourna. Ses yeux rencontrèrent tout d'abord ceux de Waterville et, dans ce regard, il vit que, si elle les avait entendus, ce n'est pas qu'ils eussent parlé haut, mais à cause de la finesse extraordinaire de son ouïe. Il ne discerna aucun signe de reconnaissance dans ses yeux, même lorsqu'ils s'arrêtèrent pour la première fois sur George Littlemore. Puis soudain ils s'illuminèrent, une délicate rougeur colora son visage et son sourire en apparence stéréotypé s'épanouit davantage. Elle se retourna complètement, s'arrêta, l'air bienveillant, les lèvres entr'ouvertes et, d'un geste presque impérieux, tendit une main gantée jusqu'au coude. Elle était même encore plus jolie qu'à distance.

— Ah ! par exemple ! — s'écria-t-elle, si haut que les gens de la salle purent se croire interpellés personnellement. Waterville était surpris ; même après la mention de l'arrière-piazza ; il ne s'attendait pas à ce qu'elle fût Américaine. A l'ouïe de cette exclamation, le compagnon de la dame se retourna ; c'était un jeune homme mince, au teint frais, en habit de soirée ; il tenait ses mains dans ses poches ; Waterville se dit que lui, du moins, ne devait pas être Américain. Très grave en apparence pour un jeune homme si dissipé, il toisa Waterville et Littlemore, tous deux cependant aussi grands que lui, d'un coup d'œil hostile et dédaigneux ; puis il revint se planter devant la statue de Voltaire comme s'il avait été prévenu que sa compagne rencontrerait probablement des personnes qu'il ne connaîtrait pas et ne tiendrait, peut-être, nullement à connaître. Ceci tendait à confirmer l'assertion de Littlemore sur le peu de respectabilité de la dame ; celle du jeune homme au contraire crevait les yeux.

— Au nom du ciel ! d'où tombez-vous ? — demanda-t-elle.

— Je suis ici depuis quelque temps, — dit Littlemore en s'avançant pour lui serrer la main, mais sans empressement. Malgré un léger sourire, il paraissait plus sérieux qu'elle ; il ne la quittait pas des yeux, comme si elle avait été quelque peu dangereuse ; on eût dit un homme extrêmement prudent, s'ap-

prochant d'un animal gracieux, à la fourrure soyeuse, ayant parfois la manie de mordre.

— Ici, à Paris, dites-vous ?

— Non, tantôt ici, tantôt là, en Europe presque toujours.

— Eh bien, c'est drôle que je ne vous aie pas rencontré.

— Mieux vaut tard que jamais, — dit Littlemore avec un sourire un peu forcé.

— Vous avez l'air très naturel, — continua la dame.

— Vous aussi, ou très charmante, ce qui revient au même, — répondit Littlemore en riant, cherchant visiblement à se donner un air dégagé.

Il semblait qu'en la rencontrant après un si long laps de temps il l'avait trouvée plus imposante qu'il ne s'y était attendu, lorsque, de son fauteuil d'orchestre, il avait résolu de monter pour la voir. Comme il parlait encore, le jeune homme de la loge, renonçant à inspecter la statue de Voltaire, se retourna nonchalamment sans regarder ni Littlemore ni Waterville.

— Il faut que je vous présente à mon ami, — continua-t-elle. Sir Arthur Demesne... M. Littlemore; M. Littlemore... Sir Arthur Demesne. M. Littlemore est un de mes compatriotes, un vieil ami; je ne l'avais pas vu depuis des années ! Depuis combien de temps ?... Ne comptons pas ! Je suis étonnée que vous m'ayez reconnue, — dit-elle en s'adressant à Littlemore, — je suis terriblement changée.

Tout cela était débité d'une voix claire et gaie, d'autant plus distincte qu'elle parlait avec une sorte de lenteur caressante. Les deux hommes, pour faire honneur à leur présentation, échangèrent un silencieux regard ; l'Anglais même rougit légèrement. Il paraissait un peu embarrassé.

— Je ne vous ai pas présenté à beaucoup de personnes jusqu'ici, — dit-elle.

— Oh ! peu m'importe, — dit Sir Arthur Demesne.

— Ah ! par exemple, c'est drôle de vous voir ici — s'écria-t-elle en regardant toujours Littlemore. Vous avez changé aussi, je m'en aperçois.

— Non en ce qui vous concerne.

— C'est ce dont je veux me rendre compte. Pourquoi ne présentez-vous pas votre ami ? Je vois qu'il meurt d'envie de me connaître.

Littlemore procéda à cette cérémonie en la réduisant à sa plus simple expression ; il jeta un coup d'œil sur Rupert Waterville et murmura son nom.

— Vous ne lui dites pas mon nom ! — s'écria la dame, tandis que Waterville lui faisait un profond salut, — j'espère que vous ne l'avez pas oublié ?

Littlemore se permit alors de lui jeter un regard plus pénétrant. « Ah !... lequel ? » semblait-il dire.

Elle répondit à cette question muette en tendant la main à Waterville comme elle l'avait fait à Littlemore.

— Heureuse de faire votre connaissance, monsieur Waterville. Je suis Mme Headway, vous aurez peut-être entendu parler de moi... surtout si vous avez été en Amérique... plutôt dans les villes de l'Ouest qu'à New-York. Vous êtes Américain? Oh ! alors, nous sommes tous compatriotes... sauf Sir Arthur Demesne. Laissez-moi vous présenter : Sir Arthur Demesne... M. Waterville... M. Waterville... Sir Arthur Demesne. Sir Arthur Demesne est membre du Parlement. N'a-t-il pas l'air jeune ?

Et, sans attendre de réponse, elle fit brusquement une autre question en remontant ses bracelets sur ses longs gants souples.

— Eh bien ! monsieur Littlemore, à quoi pensez-vous ?

Justement, à ce moment-là, Littlemore se demandait s'il avait perdu la mémoire, car le nom qu'elle venait de prononcer n'éveillait en lui aucun souvenir, mais il ne pouvait guère le lui dire.

— Je pense à San Diego.

— Ah ! oui, à l'arrière-piazza, chez ma sœur. Oh ! grâce, c'était trop horrible ! Elle est partie maintenant ; je crois qu'il n'y reste plus personne.

Sir Arthur Demesne tira sa montre de l'air d'un homme qui ne pouvait prendre aucun intérêt à ces souvenirs de famille ; il paraissait combiner le sang-froid aristocratique avec une certaine timidité naturelle. Il suggéra qu'il était temps de rentrer dans la loge, mais Mme Headway ne prêta aucune attention à cette remarque. Waterville, lui, désirait qu'elle restât encore ; il lui semblait contempler un charmant portrait. Ses cheveux plantés très bas, aux belles ondulations serrées, étaient d'une nuance de noir rare de nos jours, l'éclat de son teint

faisait penser à une fleur blanche et son profil, lorsqu'elle tournait la tête, avait la délicatesse et la pureté d'un camée.

— Ce théâtre, vous savez, est le premier de Paris, dit-elle à Waterville, comme si elle voulait faire des frais. Et voici Voltaire, le célèbre écrivain.

— J'adore la Comédie-Française, — répondit Waterville en souriant.

— Abominable salle! nous n'avons pas entendu un mot, dit Sir Arthur.

— Ah! oui... dans les loges! murmura Waterville.

— Je suis un peu désappointée, poursuivit Mme Headway, mais je désire voir ce que devient cette femme.

— Doña Clorinde? Oh! je suppose qu'on la tue; on tue généralement les femmes dans les pièces françaises, — dit Littlemore.

— Cela me rappellera San Diego, — s'écria Mme Headway.

— Ah! non, à San Diego, ce sont les femmes qui tuaient.

— Elles ne semblent pas vous avoir tué, vous, — répliqua malicieusement Mme Headway.

— Non, mais je suis criblé de blessures.

La dame se retourna vers l'œuvre d'Houdon.

— Regardez cette statue, elle est très remarquable... Quel modelé merveilleux!

— Vous êtes peut-être en train de lire M. de Voltaire? — suggéra Littlemore.

— Non, mais j'ai acheté ses œuvres.

— Ce n'est pas une lecture convenable pour les dames, — dit sévèrement le jeune Anglais, en offrant son bras à Mme Headway.

— Oh! vous auriez bien dû me le dire avant que j'en fasse l'achat! — s'écria-t-elle avec une consternation exagérée.

— Je ne pouvais imaginer que vous alliez acheter cent cinquante volumes.

— Cent cinquante? Je n'en ai acheté que deux.

— Oh! deux ne vous feront peut-être pas de mal, — dit Littlemore, avec un sourire.

Elle lui darda un regard aigu, plein de reproches.

— Je sais ce que vous voulez dire... je suis déjà trop mauvaise. Eh bien, quelque mauvaise que je sois, *vous devez venir me voir.*

Elle lui lança le nom de son hôtel et s'éloigna avec son Anglais.

Waterville suivit ce dernier du regard avec un certain intérêt; il avait entendu parler de lui à Londres et avait vu son portrait dans *Vanity Fair.*

Il n'était pas encore temps de descendre, quoi qu'en eût dit Sir Arthur Demesne, aussi Littlemore et son ami passèrent-ils sur le balcon du foyer.

— Headway! Headway? Où diable a-t-elle pêché ce nom-là? — se demanda Littlemore, comme ils plongeaient tous deux leurs regards dans l'ombre frémissante de vie.

— C'est celui de son mari, je suppose, hasarda Waterville.

— Duquel? Le dernier s'appelait Beck.

— Combien en a-t-elle eu? — demanda Rupert, désireux d'apprendre pourquoi Mme Headway n'était pas respectable.

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais ce ne serait pas difficile à découvrir, car je crois qu'ils sont tous en vie. Quand je l'ai connue, elle était Mme Beck, Nancy Beck.

— Nancy Beck! — s'écria Waterville stupéfait, en songeant à ce joli et délicat profil d'impératrice romaine. Il restait encore bien des choses à éclaircir. C'est ce que fit son compagnon en quelques mots avant de rentrer dans la salle, admettant toutefois qu'il n'était pas en mesure de préciser la situation actuelle de l'Américaine.

Mme Headway rappelait à Littlemore son séjour dans le Far-West; il s'était écoulé au moins six ans depuis leur dernière rencontre. Il l'avait beaucoup vue dans plusieurs endroits différents, surtout dans le Sud-Ouest. On ne s'expliquait pas très bien ces déplacements continuels, si ce n'est que Nancy cherchait exclusivement à faire de nouvelles connaissances. On la supposait alors mariée à un certain Philadelphus Beck, rédacteur en chef du journal démocratique, *la Sentinelle du Dakotah;* mais Littlemore ne l'avait jamais aperçu (les époux vivaient séparés) et, à San Diego, on avait l'impression que M. et Mme Beck avaient renoncé à jouer la comédie du mariage. Littlemore se souvenait maintenant avoir entendu dire qu'elle était en instance de divorce. Elle obtenait ses divorces très facilement, elle déployait tant de séduction devant les juges! Un juge, dont il avait oublié le nom, lui avait déjà fait obtenir un ou deux divorces et le bruit courait que ce n'était pas les

premiers. Elle avait divorcé extrêmement souvent. Lorsqu'il l'avait rencontrée tout d'abord en Californie, elle s'appelait Mme Grenville et il avait cru comprendre que ce n'était pas un nom acquis en union légitime, mais celui de ses parents repris après la dissolution d'un mariage malheureux. Les épisodes de ce genre ne lui avaient pas manqué; ses unions étaient toujours malheureuses, et elle avait déjà porté une demi-douzaine de noms. C'était une femme charmante, surtout pour le Nouveau-Mexique, mais elle avait divorcé trop souvent; vraiment elle abusait de la crédulité humaine : elle devait avoir répudié plus de maris qu'elle n'en avait épousé.

A San Diego, elle demeurait chez sa sœur, dont l'époux du moment (elle aussi avait divorcé) était le gros bonnet de l'endroit ; il tenait une banque, toujours le révolver au poing. Il n'avait jamais permis que Nancy se trouvât sans foyer pendant ses vacances conjugales. Elle avait commencé très jeune et elle pouvait avoir maintenant trente-sept ans. Voilà tout ce que Littlemore entendait en disant qu'elle n'était pas respectable.

La chronologie de Nancy Beck était un peu embrouillée ; sa sœur du moins avait un jour avoué à Littlemore que, pendant tout un hiver, elle n'avait pas su qui était le mari de Nancy Beck. Celle-ci s'était fait une spécialité des directeurs de journaux. Ils devaient avoir tous été de véritables bandits, car son amabilité à elle était manifeste. Nul n'ignorait qu'elle n'avait jamais agi qu'en légitime défense. En définitive, elle n'était pas restée inactive : c'était l'essentiel maintenant.

Très jolie, bonne enfant, heureusement douée, elle comptait parmi les femmes les plus agréables du pays. C'était un produit caractéristique du Far-West, une fleur de la région du Pacifique, ignorante, mal dégrossie, audacieuse, mais pleine d'entrain, de courage et d'intelligence naturelle, et faisant même preuve d'un certain bon goût intermittent et imprévu. Elle disait souvent qu'elle n'avait besoin que d'une occasion... apparemment elle l'avait trouvée. Il fut un temps où Littlemore n'aurait pu supporter la vie sans elle. Il avait établi un rancho pour le bétail ; San Diego était la ville la plus proche ; il y allait souvent à cheval pour la voir. Quelquefois, il y demeurait une semaine, lui rendant visite chaque soir. La chaleur était extrême ; ils restaient assis dans l'arrière-piazza. Nancy était alors aussi attrayante et presque aussi bien mise qu'au-

jourd'hui. A la voir, elle aurait pu être transportée d'un coup de baguette de cette ancienne colonie poussiéreuse jusque dans la capitale des bords de la Seine.

— Les femmes du Far-West sont étonnantes, — dit Littlemore ; comme pour Nancy, il ne leur faut qu'une occasion.

Il n'avait pas été amoureux d'elle ; aucune sentimentalité entre eux. Cela aurait pu être sans doute, mais le fait est que l'amour n'était pas venu. Headway apparemment avait succédé à Beck, sans préjudice peut-être d'autres dans l'intervalle. Elle ne faisait partie d'aucune espèce de société : elle n'avait qu'une réputation locale (les journaux, ceux du moins dont elle n'avait pas épousé les directeurs, l'appelaient l'élégante et accomplie Mme Beck), mais dans cet immense continent la localité était étendue. Elle ignorait tout de l'Est et à cette époque-là, au dire de Littlemore, elle ne connaissait pas New-York ; mais bien des choses peuvent arriver en six années ; évidemment elle avait grimpé. L'ouest nous envoie tout au monde (Littlemore parlait en vrai New-Yorkais) ; il finira sans doute par nous envoyer nos jolies femmes.

Cette petite créature faisait mine de dédaigner New-York ; déjà alors elle rêvait et parlait de Paris, qu'elle semblait ne devoir jamais connaître ; voilà comment elle avait fait son chemin au Nouveau-Mexique.

Son ambition, ses pressentiments lui donnaient la confiance que l'avenir lui réservait de plus hautes destinées. Même à San Diego, elle avait pu se faire une idée de son petit Sir Arthur, car, de temps à autre, quelque Anglais de passage se trouvait à sa portée. Ils n'étaient pas tous baronnets et membres du Parlement, mais ils la reposaient des directeurs de journaux. Que ferait-elle de sa nouvelle conquête? Littlemore se le demandait non sans curiosité. Certainement, elle devait rendre Sir Arthur heureux, si toutefois la chose était possible, ce qui ne sautait pas aux yeux. Elle paraissait fort somptueuse ; Headway avait probablement amassé un magot, ce qui n'avait été le cas d'aucun de ses prédécesseurs. Jamais elle n'acceptait de cadeau d'argent ; Littlemore en était certain.

Comme les deux amis allaient rentrer dans la salle, Littlemore, qui avait donné tous ces détails d'un ton humoristique, non sans une nuance de mélancolie inséparable de tout retour en arrière, partit d'un soudain éclat de rire :

— Le modelé d'une statue et les œuvres de Voltaire ! s'écria-t-il au souvenir de deux ou trois choses qu'elle avait dites. C'est drôle de la voir essayer d'atteindre ces hauteurs, car au Nouveau-Mexique elle ignorait totalement ce que c'est que de modeler.

— Elle ne m'a cependant pas paru prétentieuse, — répliqua Waterville, vaguement disposé à la traiter avec indulgence.

— Oh, non ! Elle est seulement, comme elle le dit elle-même, terriblement changée.

Revenus à leurs places avant le commencement du troisième acte, ils jetèrent encore un coup d'œil sur la loge de Mme Headway. Renversée en arrière, elle s'éventait lentement, les yeux fixés sur la salle, comme si elle avait guetté le retour de Littlemore. Sir Arthur Demesne était assis à côté d'elle, l'air sombre, son menton rond et rose reposant sur un faux-col haut et empesé ; ni lui ni elle ne semblaient parler.

— Etes-vous sûr qu'elle le rend heureux ? demanda Waterville.

— Oui, c'est la manière qu'ont ces gens-là de le montrer.

— Mais va-t-elle partout ainsi seule avec lui ? Où est le mari ?

— Elle a probablement divorcé.

— Croyez-vous qu'elle désire épouser le baronnet ? — demanda Waterville comme si son compagnon était omniscient.

Littlemore trouva amusant de le paraître momentanément.

— C'est lui qui veut l'épouser, je gage.

— Pour se voir imposer le divorce, comme les autres ?

— Oh ! non ; cette fois elle a ce qu'elle veut, — dit Littlemore, comme le rideau se levait.

Il laissa s'écouler trois jours avant de passer à l'hôtel Meurice, qu'elle lui avait indiqué, et nous pouvons profiter de cet intervalle pour ajouter quelques mots au récit qu'il avait fait lui-même. George Littlemore avait résidé dans le Far-West pour essayer comme tant d'autres de remplir ses poches vidées par des folies de jeunesse. Il échoua dans ses premières tentatives. Le temps n'est plus aux rapides fortunes, même pour un jeune homme placé comme Littlemore. Son père lui avait laissé en mourant une position aisée, acquise dans l'importation du thé et on pensait que le fils aurait hérité de ses capacités commerciales.

Mais George Littlemore dissipa son patrimoine et il mit un certain temps à découvrir ses deux véritables talents : le dressage des chevaux et une faculté de fumer illimitée, et son inaptitude pour toutes les carrières dites libérales. Envoyé à Harvard pour cultiver ses dispositions naturelles, il les développa si bien qu'on fut obligé de les réprimer.

On l'envoya faire un séjour momentané dans un des ravissants villages de la vallée du Connecticut. Son expulsion le sauva en ce sens qu'elle le détacha de son milieu et ruina ses ambitions, qui avaient été insensées. A l'âge de trente ans, Littlemore n'avait étudié aucun des arts utiles, si ce n'est le grand art de l'indifférence. Il en fut tiré par un heureux hasard. Afin d'obliger un ami encore plus besoigneux que lui, il avait acheté pour une somme modique (produit d'une heureuse partie de *poker*) une action d'une mine d'argent qui, de l'aveu même du naïf vendeur, était totalement dépourvue de métal. Littlemore visita la mine et reconnut l'exactitude de cette anomalie. Deux ans après, elle fut prouvée fausse par un actionnaire qui, piqué par la curiosité et persuadé qu'une mine d'argent sans argent est aussi rare qu'un effet sans cause, parvint, par la seule force de son raisonnement, à voir luire le métal précieux. La découverte fut agréable à Littlemore et devint le commencement de cette fortune qu'il avait poursuivie pendant tant de tristes années dans les endroits les plus sauvages, désespérant toujours de l'atteindre. Peut-être ne le méritait-il guère, car il n'avait jamais fait preuve de beaucoup d'ardeur.

C'est avant son succès qu'il avait fait la connaissance de la dame maintenant établie à l'Hôtel Meurice.

Devenu le plus gros actionnaire d'une mine rapportant de scandaleux bénéfices, il avait pu acheter, entre autres, un rancho à bétail dans le Montana, beaucoup plus important que les quelques acres arides près de San Diego. Grâce à ce rancho et à ces mines, valeurs de tout repos, il eut bientôt le sentiment qu'il n'avait plus à s'occuper outre mesure de la source de ses revenus (obligation qui, pour un homme de son tempérament, gâte tout) et cette sécurité ne fit qu'augmenter encore son impassibilité naturelle. Celle-ci avait été mise à de rudes épreuves. Ainsi, à plus de quarante ans déjà, s'étant marié avec une jeune fille de vingt-trois ans, qu'il aimait et qui s'imaginait avoir de longues et heureuses années devant

elle, il avait perdu sa femme, un an seulement après son mariage, trois ans environ avant le moment dont nous parlons. Elle lui avait laissé une petite fille, confiée maintenant aux soins de la sœur unique de Littlemore, Mme Dolphin, femme d'un *squire* anglais et vivant dans une morne propriété du Hampshire.

Celle-ci avait charmé son seigneur et maître pendant un voyage de M. Dolphin aux Etats-Unis, dont il voulait étudier les institutions. Il fut surtout intéressé par les jolies filles des grandes villes et il revint, un ou deux ans plus tard, épouser Miss Littlemore, qui, à l'encontre de son frère, n'avait pas gaspillé son patrimoine. Sa belle-sœur, mariée beaucoup plus tard et venue en Europe à cette occasion, était morte, une semaine après la naissance de sa petite fille, à Londres, où elle s'imaginait trouver des médecins infaillibles. Le pauvre Littlemore, tout en renonçant momentanément à son enfant, resta dans ces régions peu séduisantes afin de se trouver à portée de la *nursery* du Hampshire.

Il était d'un extérieur assez remarquable, surtout depuis que ses cheveux et sa moustache avaient blanchi. Grand et vigoureux, d'élégante tournure quoique se tenant mal, il paraissait intelligent, mais indolent, et souvent on lui attribuait une importance dont il était loin d'avoir conscience. Son regard était à la fois calme et pénétrant, son sourire vague et indécis, mais nullement affecté. Sa principale occupation aujourd'hui consistait à ne rien faire, ce dont il s'acquittait avec une sorte de perfection artistique. Cette faculté excitait une réelle envie chez Rupert Waterville, de dix ans plus jeune que lui et qui avait trop d'ambitions et de soucis (peu importants, mais nombreux) pour pouvoir rester inactif. Il considérait cette indolence comme un grand mérite et espérait y arriver un jour : elle rend l'homme si indépendant ; il a ses ressources en lui-même. Littlemore pouvait rester toute une soirée sans dire mot et sans bouger, à fumer des cigares en contemplant ses ongles d'un air distrait. Comme il était bon garçon et seul artisan de sa fortune (tout le monde le savait), on ne pouvait attribuer cette attitude à un manque d'intelligence ou à une humeur morose, mais à un fonds de souvenirs, à une expérience de la vie qui lui donnaient matière à des réflexions sans fin. Waterville espérait qu'en usant bien du temps présent et en se mettant à

l'affût de toutes les occasions, lui aussi, à quarante-cinq ans, aurait peut-être le loisir de regarder ses ongles. Il pensait qu'une telle contemplation, dans son expression symbolique, du moins, était la marque d'un homme du monde. Waterville, comptant probablement sans l'ingratitude ministérielle, se croyait lancé dans sa carrière diplomatique. Il était le plus jeune des deux secrétaires qui rendaient le personnel de la légation des Etats-Unis exceptionnellement nombreux et en ce moment il jouissait de son congé annuel. Il sied à un diplomate d'être impénétrable et, quoique en somme il n'eût pas pris Littlemore pour modèle (il y en avait de préférables dans le corps diplomatique à Londres), il se crut impénétrable quand, un soir, à Paris, comme on lui demandait ce qu'il voudrait faire, il répondit qu'il voudrait ne rien faire et rester assis pendant un temps interminable devant le Grand Café, sur le boulevard de la Madeleine (les cafés lui plaisaient beaucoup), se faisant servir une succession de demi-tasses. Il était très rare que Littlemore désirât aller même au théâtre et il ne se trouvait ce soir-là à la Comédie-Française que sur les instances de Waterville. Celui-ci assistait au *Demi-Monde*, quelques jours auparavant ; on lui avait dit que *l'Aventurière* était un développement différent du même sujet... le châtiment infligé aux femmes peu scrupuleuses qui tentent de s'introduire dans les familles honorables. Il lui semblait que, dans les deux cas, ces dames avaient mérité leur sort, mais il regrettait que, pour cette œuvre de justice, il eût fallu tant de mensonges aux représentants de l'honneur. Sans être intimes, Littlemore et lui étaient très bons amis et passaient ensemble beaucoup de leur temps.

Il se trouva après tout que Littlemore était bien aise d'être allé au théâtre, car cette nouvelle incarnation de Nancy Beck l'intéressait fort.

II

Néanmoins le retard apporté par Littlemore à sa visite était calculé : il avait pour cela plus de raisons qu'il n'est nécessaire d'en énumérer. Mais quand il se décida à la faire, Mme Headway se trouvait chez elle ; il ne fut pas surpris de rencontrer Sir Arthur Demesne dans son salon. Il eut l'impression que la visite de ce jeune homme avait déjà duré un certain temps, et pensa que, vu les circonstances, il ne tarderait pas à prendre

congé. Il devait savoir par leur hôtesse que Littlemore était un vieil ami. Sir Arthur avait, sans doute, des droits positifs; toute son attitude le faisait présumer; mais, plus ses droits étaient incontestables, plus il devait mettre d'empressement à s'effacer. Littlemore faisait ces réflexions, tandis que Sir Arthur Demesne restait là assis, sans faire mine de s'en aller. Mme Headway se montra fort gracieuse : elle avait toujours l'air de vous connaître depuis des siècles. Elle gronda Littlemore avec exagération de ne pas être venu la voir plus tôt, mais ce n'était que sa manière d'être aimable. En plein jour, elle paraissait un peu fanée, mais elle avait une expression qui ne se fanerait jamais. Elle occupait les meilleures chambres de l'hôtel et semblait vivre dans le confort et l'opulence. Elle avait à son service un courrier qui se tenait dans l'antichambre : évidemment, Mme Headway savait vivre.

Elle s'efforça d'amener Sir Arthur à prendre part à la conversation, mais le jeune homme s'y refusa sans bouger de place. Il souriait, silencieux, mais était visiblement gêné. Aussi la causerie roula-t-elle sur des lieux communs, ce qui n'était certes pas le cas autrefois dans les entretiens de Mme Headway avec ses amis. L'Anglais faisait peser sur Littlemore un regard étrange et malveillant que celui-ci, tout d'abord, attribua à la jalousie, non sans en rire dans sa moustache.

— Mon cher Sir Arthur, je vous serais bien obligée de vous en aller, — dit Mme Headway au bout d'un quart d'heure.

Sir Arthur se leva et prit son chapeau :

— Je croyais vous rendre service en restant.

— Pour me défendre contre M. Littlemore? Oh! il me connaît depuis ma tendre enfance; je sais ce qu'il peut faire de pire.

Et, comme il se retirait, elle lui adressa un charmant sourire, et ajouta à brûle-pourpoint :

— Je désire lui parler de mon passé.

— C'est justement ce que je voudrais entendre, — dit Sir Arthur, la main sur le bouton de la porte.

— Nous allons parler américain, vous ne nous comprendriez pas... Il parle un anglais très pur, — expliqua-t-elle de son petit ton suffisant, comme le baronnet venait de disparaître après avoir annoncé qu'il reviendrait dans la soirée.

— Il ignore donc votre passé ? — demanda Littlemore, s'efforçant de ne pas paraître impertinent.

— Je lui ai tout dit, mais il ne comprend pas. Ils sont si singuliers, ces Anglais... Je les crois un peu bêtes. Sir Arthur n'avait jamais entendu dire qu'une femme puisse... — Mme Headway s'arrêta court : Littlemore combla la lacune.

— De quoi riez-vous ? Qu'importe, il y a bien des choses en ce monde dont ces gens n'ont jamais entendu parler. Je les aime beaucoup cependant... c'est-à-dire, je l'aime, *lui:* Sir Arthur est un vrai *gentleman*. Vous savez ce que je veux dire? Seulement il reste trop longtemps et il n'est pas amusant. Je suis bien aise de vous voir, cela me change.

— Voulez-vous dire par là que je ne suis pas un *gentleman ?* demanda Littlemore.

— Oh si! du moins, vous l'étiez, autrefois, au Nouveau-Mexique. Je crois même qui vous étiez le seul... et j'espere que vous l'êtes encore. C'est pourquoi je vous ai reconnu l'autre soir. J'aurais pu vous éviter, vous savez?

— Vous le pouvez encore, si le cœur vous en dit. Il n'est pas trop tard.

— Oh ! non, ce n'est pas ce que je veux. Je veux que vous m'aidiez.

— Que je vous aide?

Mme Headway regarda un moment du côté de la porte.

— Croyez-vous que cet homme soit encore là ?

— Ce jeune homme... votre pauvre Anglais ?

— Non, je veux dire Max; Max est mon courrier, — dit Mme Headway d'un ton un peu solennel.

— Je n'en ai pas la moindre idée, voulez-vous que je regarde?

— Non, j'aurais à lui donner un ordre et je ne sais au monde que lui commander. Il reste là assis pendant des heures! Moi, avec mes goûts simples, je n'ai pas le moyen de l'employer. J'ai peur de manquer d'imagination.

— Le fardeau des grandeurs! — dit Littlemore.

— Oui, je suis tout à fait dans les grandeurs, mais, en somme, j'aime ça; j'ai peur seulement que Max entende. Je parle si haut... encore un défaut dont je tâche de me corriger.

— Pourquoi voulez-vous être différente?

— Parce que tout est différent maintenant, — répliqua Mme Headway avec un léger soupir; puis, brusquement, elle ajouta : Saviez-vous que j'avais perdu mon mari?

— Voulez-vous dire... hum! Monsieur?... — Littlemore fit une pause dont l'effet sembla échapper à Mme Headway.

— Je parle de M. Headway, — dit-elle avec dignité. J'en ai vu de toutes sortes depuis notre dernière rencontre : mariage, deuil, soucis, que sais-je?

— Vous en aviez déjà vu de toutes sortes, en fait de mariage? — hasarda Littlemore.

Mme Headway arrêta sur lui un regard doux et brillant, sans changer de couleur : Pas tant... pas tant...

— Pas autant qu'on aurait pu le croire.

— Pas autant qu'on l'a prétendu. Etais-je mariée, la dernière fois que je vous ai vu?... J'oublie.

— C'était un des bruits qui couraient, — dit Littlemore, — mais je n'ai jamais vu M. Beck.

— Vous n'y avez guère perdu... le misérable! J'ai fait certaines choses dans ma vie que je n'ai jamais comprises. Il n'est pas étonnant que d'autres ne les comprennent pas. Maintenant tout cela est fini! Etes-vous sûr que Max ne nous entend pas? — demanda-t-elle vivement.

— Du tout, mais si vous le soupçonnez d'écouter à la serrure, à votre place, je le renverrais.

— Oh! je ne crois pas; je cours sans cesse à la porte.

— Alors, il n'entend pas. Je ne me doutais pas que vous eussiez tant de secrets. Lorsque nous nous sommes quittés, M. Headway appartenait encore à l'avenir.

— Eh bien, maintenant, il appartient au passé. C'était un homme agréable; voilà un des actes de ma vie que je puis comprendre. Mais il n'a vécu qu'un an; il avait une névralgie au cœur. Il m'a laissé une très belle fortune.

Elle énumérait ces différents faits comme s'ils étaient exactement du même ordre.

— Je suis bien aise de l'apprendre; vous avez toujours eu des goûts dispendieux.

— J'ai de l'argent tant que j'en veux, — dit Mme Headway. M. Headway avait une propriété à Denver, qui a énormément augmenté de valeur. Après sa mort, j'ai essayé New-York. Je n'aime pas New-York, — dit-elle d'un ton qui résu-

mait, pour ainsi dire, tout un épisode de sa vie sociale. J'ai l'intention de vivre en Europe, j'aime l'Europe!

L'apparence prophétique de cette déclaration contrastait avec le ton de ses premières paroles qui semblait participer de l'histoire.

Littlemore prit un vif intérêt à tout cela et il était fort amusé par la conversation de Mme Headway : — Voyagez-vous avec ce jeune Anglais? — demanda-t-il avec ce sang-froid d'un homme qui veut pousser son amusement aussi loin que possible.

Elle s'appuya contre le dossier de son fauteuil et croisant les bras : — Ecoutez, monsieur Littlemore, vous savez, je suis à peu près aussi bonne enfant qu'autrefois en Amérique, mais je suis beaucoup moins ignorante. Il va sans dire que je ne voyage pas avec ce jeune homme... Il n'est qu'un ami.

— N'est-il pas un amoureux? — demanda Littlemore, non sans cruauté.

— Voyage-t-on avec son amoureux? Je ne veux pas que vous vous moquiez de moi, je veux que vous m'aidiez.

Elle fixa les yeux sur lui d'un air de tendre reproche qui aurait dû le toucher tant il y avait de douceur et de sérieux dans son regard.

— Ainsi que je vous l'ai déjà dit, j'ai pris en grande affection cette vieille Europe, il me semble que je ne la quitterai plus; mais ce que je voudrais, c'est en connaître un peu la vie. Il me semble que cela me conviendrait, si seulement on pouvait me mettre le pied dans l'étrier. M. Littlemore, — ajouta-t-elle après une pause, autant vaut que je sois tout à fait franche, car je n'ai aucune raison d'en avoir honte; je voudrais entrer dans la société, c'est à quoi je vise.

Littlemore s'accota dans son fauteuil, comme un individu qui, sachant qu'il aura un grand poids à soulever, cherche à trouver un point d'appui.

— Dans la société? — répéta-t-il d'un ton gai et jovial presque encourageant; il me semble que vous y êtes déjà avec des baronnets pour adorateurs.

— C'est justement ce que je désire savoir, — dit-elle avec une certaine impétuosité, — est-ce huppé un baronnet?

— Ils sont disposés à le croire; mais je ne suis pas très au courant.

— N'êtes-vous pas vous-même dans la société?

— Moi? Jamais de la vie! Où avez-vous pêché cette idée-là? Je n'y tiens pas plus qu'à ce numéro du *Figaro*.

Mme Headway eut un moment l'air extrêmement désappointé; Littlemore put voir qu'ayant entendu parler de la mine d'argent et du rancho à bétail et sachant qu'il vivait en Europe, elle avait espéré le trouver lancé dans le monde élégant. Mais elle se remit bien vite.

— Je n'en crois pas un mot. Que vous le vouliez ou non, vous êtes un *gentleman*.

— C'est possible, mais je n'en ai pas les habitudes. Littlemore hésita un moment, puis ajouta : — J'ai habité trop longtemps le Sud-Ouest.

Elle rougit et comprit instantanément plus même qu'il n'avait l'intention de dire. Mais, comme elle voulait se servir de lui et qu'il était plus important de paraître indulgente, ainsi que l'y portait son naturel (elle en avait conscience), que de le punir de sa cruelle remarque, elle se contenta de répondre d'un ton légèrement ironique :

— Qu'importe! Un *gentleman* est toujours un *gentleman*.

— Pas toujours, répliqua Littlemore en riant.

— Il est impossible que par votre sœur vous ne connaissiez pas quelque peu la société européenne, — dit Mme Headway.

A cette mention de sa sœur faite avec une légèreté étudiée dont il saisit très bien le motif, Littlemore tressaillit malgré lui : « Quel diable de rapport y a-t-il entre ma sœur et vous? » aurait-il été tenté de s'écrier. Cette allusion à Mme Dolphin lui fut désagréable. Elle appartenait à un autre ordre d'idées et il était hors de question que Mme Headway fît jamais sa connaissance, si c'était à cela qu'elle visait.

Il trouva une échappatoire.

— Que voulez-vous dire par société européenne? On ne peut se servir de cette expression et le terme est bien vague.

— Je veux dire la société anglaise, la société où vit votre sœur; c'est ce que j'entends par là, répliqua Mme Headway bien décidée à mettre les points sur les *i*. — Je veux parler des personnes que j'ai aperçues à Londres au mois de mai dernier à l'Opéra et au Parc et celles qui vont aux réceptions de la Reine. Lorsque j'étais à Londres, je demeurais dans un hôtel au coin de Piccadilly, d'où l'on plonge jusqu'au bas de St-James street

et je suis restée parfois des heures à ma fenêtre à regarder les gens passer dans leurs équipages. J'avais aussi le mien; lorsque je n'étais pas à la fenêtre, je faisais aussi mon tour. J'étais toute seule; je voyais tout le monde, mais je ne connaissais personne... je n'avais personne pour me donner des explications. Je ne connaissais pas Sir Arthur, alors; je ne l'ai rencontré qu'à Hombourg, il y a un mois : il m'a suivie à Paris, c'est ainsi qu'il est devenu mon invité. — Cette dernière assertion fut avancée par Mme Headway avec le plus grand calme, comme une chose toute naturelle, sans le moindre mouvement de vanité; il semblait qu'elle fût habituée à être suivie ou qu'un monsieur rencontré à Hombourg devait inévitablement la suivre. — J'ai passablement attiré l'attention à Londres, — continua-t-elle du même ton, c'était facile à voir.

— Vous l'attirerez partout où vous irez, — dit Littlemore, sans beaucoup de conviction.

— Je ne désire pas tant attirer l'attention, je trouve cela vulgaire, répliqua-t-elle avec une sorte de douceur nonchalante, comme si elle jouissait d'une idée nouvelle; elle avait évidemment l'esprit ouvert aux nouvelles idées.

— Tout le monde vous regardait l'autre soir au théâtre, continua Littlemore, comment pouvez-vous espérer passer inaperçue?

— Je n'en ai aucun désir; on m'a toujours regardée, et je suppose qu'on continuera. Mais il y a différentes manières d'être regardée; je sais de quelle manière je veux l'être et je saurai l'obtenir, croyez-le, s'écria Mme Headway.

Oui, certes, elle mettait les points sur les i.

Littlemore était assis là en face d'elle et, pendant quelques minutes, il resta sans mot dire. Des sentiments très divers combattaient en lui, et le souvenir d'autres endroits, d'autres entretiens s'insinuait dans son esprit. Autrefois, aucune barrière ne s'interposait entre eux; il l'avait connue comme on connaît les gens au grand Sud-Ouest. Elle lui avait plu infiniment dans une ville où il aurait été extrêmement ridicule de se montrer difficile. Mais il fallait pour cela les conditions de la vie là-bas ; son goût pour Nancy Beck était une émotion qui ne pouvait être éprouvée que dans une arrière-piazza. Nancy se présentait sous un jour différent : elle semblait vouloir être classée à nouveau.

Littlemore se dit que cela donnait trop de peine. Il l'avait prise d'une façon, il ne pouvait maintenant commencer à la prendre d'une autre. Il se demandait si elle allait devenir assommante ; il n'était pas facile de se figurer que Mme Headway fût capable d'une telle offense, mais elle pourrait devenir fatigante si elle s'obstinait à changer d'allure. Il eut un peu peur lorsqu'elle se mit à parler de société européenne, de Mme Dolphin et de certaines choses comme étant vulgaires. Littlemore était très bon garçon et son amour de la justice était plutôt supérieur à la moyenne de l'humanité, mais il y avait en lui une part d'indolence, de scepticisme et même de brutalité qui lui faisait désirer garder la simplicité de ses premiers rapports avec Mme Headway. Il n'avait aucun désir particulier de voir, selon l'expression mystique, une femme se relever : il ne croyait pas au relèvement des femmes ; il croyait tout à fait possible et éminemment désirable qu'elles ne descendissent pas plus bas, mais trouvait infiniment préférable pour la société qu'elles ne fissent aucune tentative de « mêler les genres ». En général, il ne prétendait pas dire ce qui était bon pour la société qui semblait être en assez mauvaise voie, mais il avait ses idées sur ce point spécial. Nancy Beck en quête de hautes récompenses, ce spectacle pourrait être amusant pour un simple spectateur, mais cela deviendrait un ennui, un embarras, si elle exigeait de lui une attitude moins passive. Il n'avait aucune intention d'être grossier, mais jugeait bon de montrer qu'il n'était pas homme à être mystifié.

— Ah ! vous obtenez tout ce que vous désirez, — dit-il en réponse à sa dernière remarque. — Il en a toujours été ainsi.

— Eh bien, je désire cette fois quelque chose de nouveau. Votre sœur habite-t-elle Londres ?

— Ma chère dame, que vous importe ma sœur ? — demanda Littlemore. Elle n'est pas femme à vous plaire.

Mme Headway resta un instant silencieuse : — Vous ne me respectez pas, — s'écria-t-elle soudain, d'une voix éclatante, presque gaie. Si Littlemore désirait, comme je l'ai déjà dit, conserver la simplicité de leurs anciennes relations, Mme Headway paraissait entrer dans ses vues.

— Ah ! ma chère madame Beck, — protesta-t-il vaguement sans s'apercevoir qu'il reprenait le nom qu'elle avait autrefois.

A San Diego, il ne s'était jamais demandé s'il la respectait ou non ; cette idée ne l'avait pas même abordé.

— En voilà la preuve ! Me donner ce nom odieux ! Ne me croyez-vous donc pas mariée ? Je n'ai pas eu de chances pour mes noms, — ajouta-t-elle d'un air pensif.

— Vous m'embarrassez beaucoup quand vous dites de pareilles folies. Ma sœur habite la campagne, la plus grande partie de l'année ; elle est très simple, assez ennuyeuse, peut-être même un peu étroite dans ses idées ; vous, vous êtes intelligente, pleine d'entrain et vous avez l'esprit large comme l'univers. Aussi je crois qu'elle ne vous plairait pas.

— Vous devriez être honteux de rabaisser ainsi votre sœur, — s'écria Mme Headway ; — à San Diego vous m'avez dit que c'était... la femme la plus charmante que vous connaissiez ; j'en ai pris note, vous voyez. Vous avez même ajouté qu'elle était justement de mon âge. Après tout cela, vous pouvez difficilement refuser de me présenter.

Et l'hôtesse de Littlemore eut un éclat de rire cruel.

— D'ailleurs, si elle est ennuyeuse, je ne le crains pas, c'est très distingué d'être ennuyeux ; je suis beaucoup trop gaie.

— En effet, beaucoup trop. Mais rien n'est plus facile que de connaître ma sœur, — répliqua Littlemore, sachant parfaitement qu'il ne disait pas la vérité. Puis, pour faire diversion, il demanda tout à coup :

— Allez-vous épouser Sir Arthur ?

— Ne trouvez-vous pas que je me suis mariée assez souvent?

— Peut-être... mais ce serait bien différent, vous entreriez ainsi dans une autre sphère ; un Anglais... c'est une sensation toute nouvelle.

— Si je me marie... je n'épouserai qu'un Européen, — dit Mme Headway d'un ton calme.

— Vous avez grande chance de réussir ; les Américaines sont très recherchées.

— Cette fois, il faut que l'homme que j'épouserai soit un homme accompli. J'ai à prendre une fameuse revanche. C'est pourquoi je veux avoir des renseignements sur Sir Arthur ; nous causons, nous causons, et vous ne m'avez rien dit.

— Je n'ai absolument rien à dire ; je n'ai jamais entendu parler de lui. Ne vous a-t-il rien raconté lui-même ?

— Rien du tout, il est très modeste ; il ne se vante jamais, il ne se fait pas valoir. C'est ce que j'aime en lui, c'est de si bon goût! J'aime qu'on ait bon goût, s'écria Mme Headway. — En attendant, vous ne m'avez pas dit que vous m'aideriez.

— Comment puis-je vous aider? Je ne suis rien, je n'ai aucune influence.

— Vous pouvez ne pas me mettre des bâtons dans les roues. Je veux que vous me le promettiez! — Elle fixa sur lui un regard brillant; ses yeux semblaient fouiller ceux de Littlemore.

— Grand Dieu! Comment pourrais-je vous mettre des bâtons dans les roues?

— Je ne suis pas sûre que vous le puissiez, mais vous pouvez l'essayer.

— Je suis trop indolent et trop stupide, dit Littlemore d'un ton de bonne humeur.

— Oui, répliqua-t-elle pensive, sans le quitter des yeux, je crois que vous êtes trop stupide... mais vous êtes aussi trop bon, ajouta-t-elle d'un air plus gracieux. Elle était presque irrésistible quand elle disait ces choses-là.

Ils causèrent encore pendant près d'un quart d'heure. A la fin, Mme Headway, prise de scrupules, lui parla de son mariage à lui, de la mort de sa femme, dont elle se tira plus heureusement, pensa Littlemore, que d'autres sujets.

— Si vous avez une petite fille, vous devez être bien heureux. Que je voudrais en avoir une! Oh Dieu! j'en ferais une femme charmante! Pas comme moi... toute différente!

Lorsque Littlemore se leva pour partir, elle l'engagea à venir la voir très souvent. Elle devait encore rester quelques semaines à Paris.

— Amenez donc M. Waterville.

— Votre ami anglais ne sera pas content que nous venions souvent, — dit Littlemore au moment de sortir.

— Je ne vois pas en quoi cela le concerne, — répondit-elle en le regardant fixement.

— Moi, non plus... mais il doit être amoureux de vous.

— Cela ne lui donne aucun droit. Miséricorde! si j'avais dû me gêner pour tous les hommes qui ont été amoureux de moi!

— Sans doute, cela aurait été épouvantable! Même en faisant ce qui vous plaît, vous avez eu une vie assez agitée. Mais

les sentiments de ce jeune Anglais paraissent lui donner le droit, lorsqu'on vient vous voir, de rester dans votre salon, l'air froissé et ennuyé. Cela pourrait devenir fatigant.

— Dès qu'il devient fatigant, je le renvoie, vous pouvez compter sur moi pour cela.

— Oh! dit Littlemore, peu importe, après tout.

Il avait fait tout à coup la réflexion qu'un tête-à-tête ininterrompu avec Mme Headway serait bien gênant pour lui.

Celle-ci sortit avec lui dans l'antichambre. M. Max le courrier avait heureusement disparu. Elle s'attardait un peu, et paraissait avoir encore quelque chose à dire.

— Au contraire,— dit-elle au bout d'un moment,— il aime que vous veniez, il veut étudier mes amis.

— Pourquoi?

— Afin de découvrir qui je suis; il pense que ceux-ci lui diront quelque chose. Un de ces jours, il vous demandera à brûle-pourpoint : « Après tout, quelle espèce de femme est-elle? »

— Il ne l'a pas encore découvert?

— Il ne me comprend pas, — dit Mme Headway, en jetant un coup d'œil sur le devant de sa robe, — il n'a jamais vu personne comme moi.

— Je veux bien le croire.

— Il vous posera cette question, vous verrez.

— Je lui dirai que vous êtes la plus charmante femme qui soit en Europe.

— Ce n'est pas une réponse, au reste, il le sait. Il désire savoir si je suis respectable.

— Il est bien curieux! s'écria Littlemore avec un éclat de rire.

Elle pâlit un peu; elle semblait épier ses paroles.— Ayez soin de le lui dire, dit-elle en souriant, mais sans reprendre ses couleurs.

— Respectable! Je dirais que vous êtes adorable! — Mme Headway resta encore un instant immobile.— Ah! vous êtes impossible!— murmura-t-elle. Et d'un brusque mouvement, elle rentra dans le salon en faisant onduler sa robe à traîne.

III

— « Elle ne doute de rien! » se dit Littlemore en revenant

de l'hôtel. Il répéta cette phrase à Waterville et ajouta : — Elle tient à être correcte, mais elle n'y réussira jamais tout à fait ; elle a commencé trop tard, ce ne pourra être qu'un à peu près ; mais comme elle ne s'en apercevra pas, cela importe peu.

Il affirma que, sous certains rapports, elle était incurable.

— Elle n'a aucune délicatesse, aucune discrétion, aucune nuance. C'est une femme qui vous dit subitement : « Vous ne me respectez pas! » Comme si c'était une chose qu'une femme peut dire!

— Cela dépend de ce qu'elle entend par là?

Watervillle aimait à comprendre le sens des choses.

— Plus elle entend par là, moins elle devrait le dire, — déclara Littlemore.

Mais il retourna à l'hôtel Meurice et, à la première occasion, y amena Waterville. Le secrétaire de légation, peu accoutumé à se trouver avec une personne d'un genre aussi douteux, s'attendait à trouver en elle un type extraordinaire. Il craignait qu'elle ne fût dangereuse, mais, au fond, il se sentait sûr de lui. Il ne pensait pour le moment qu'à son pays ou, du moins, au service de l'Etat, et il n'avait pas l'intention de se laisser détourner de cette allégeance.

D'ailleurs, pour lui, la femme idéale était bien différente de cette brillante fille de l'Ouest, avec ses toilettes, ses sourires, ses frous-frous, sa langue dorée. La femme de ses rêves aurait le sentiment de la mesure, le goût de l'intimité ; elle laisserait parfois les gens en repos. Mme Headway, au contraire, était personnelle, sans gêne, familière, elle protestait ou accusait à tout propos, exigeant des explications et des promesses, dictant des réponses, le tout accompagné d'innombrables sourires, jeux de prunelles et autres grâces du même genre qui ne laissaient pas que d'être légèrement fatigantes à la longue. Elle avait certes beaucoup de charme, un immense désir de plaire et une merveilleuse collection de robes et de colifichets, mais elle était trop empressée, trop prévenante, et ses interlocuteurs se trouvaient incapables de se monter au même diapason. Si elle désirait être reçue dans la société, ce n'était pas une raison pour que ses visiteurs désirassent l'y rencontrer, car l'absence de conventions faisait précisément l'attrait de son salon. Il y avait évidemment en elle plusieurs femmes très différentes ;

elle aurait dû se contenter de cette supériorité en quelque sorte numérique.

— C'est absurde à elle de vouloir escalader les hauteurs, — dit Littlemore à Waterville, — elle devrait savoir combien elle est plus à sa place au bas de l'échelle. — Elle semblait produire sur lui une vague irritation même dans ses efforts pour s'instruire. Elle se posait en critique important et discutait plusieurs œuvres de ce siècle avec autant de hardiesse que de liberté; cela constituait selon lui une espèce de réclame, un appel à la sympathie qui lui était naturellement désagréable, car il n'aimait pas modifier ses anciens jugements consacrés par certains souvenirs qu'on pourrait appeler tendres. Mme Headway possédait cependant un charme indéniable, elle causait à tout moment de véritables surprises. Waterville lui-même fut obligé d'admettre qu'il ne devait pas exclure de sa conception de la femme idéalement calme un élément d'imprévu. Il y a évidemment deux espèces de surprises dont une seule est réellement agréable, bien que Mme Headway se servît indifféremment de l'une et de l'autre. Elle avait les fusées d'enthousiasme, les étonnements singuliers, les curiosités bizarres d'une personne élevée dans un pays où tout est neuf et où beaucoup de choses sont laides et qui, avec un goût naturel pour les arts et les agréments de la vie, arrive tardivement à la connaissance des usages plus raffinés, des plaisirs plus élevés. Elle était provinciale, on ne pouvait le nier, cela sautait aux yeux; mais elle était aussi assez parisienne (si le parisianisme des gens se mesure à leur succès) en ce qu'elle saisissait les idées d'autrui et savait faire son profit de toutes les circonstances. — Donnez-moi seulement du temps et je saurai tout ce dont j'ai besoin, dit-elle à Littlemore, qui observait ses progrès avec un mélange d'admiration et de tristesse. Elle se plaisait à parler d'elle-même comme d'une pauvre petite sauvagesse s'efforçant de ramasser quelques miettes de savoir; preuve de modestie que ses traits délicats, ses ravissantes toilettes et sa vivacité rendaient encore plus piquante.

Elle étonna Littlemore en s'abstenant de toute allusion à Mme Dolphin. Peut-être lui faisait-il une grossière injure, mais il s'attendait à ce qu'elle ramenât le nom de sa sœur à chaque nouvelle rencontre : — Si elle veut seulement laisser Agnès tranquille, elle pourra faire ce qu'elle voudra, — dit-il à Water-

ville pour marquer sa satisfaction. — Ma sœur, en tout cas, ne voudra jamais la voir, et ce serait gênant d'avoir à le lui dire.

Mme Headway s'attendait à ce qu'on lui vînt en aide, elle le faisait entendre à Littlemore rien que par sa manière de le regarder, mais, pour le moment, elle ne lui demandait aucun service positif. Elle tenait sa langue en bride et attendait l'occasion; sous cette patience on sentait une espèce d'avertissement. En fait de visites, il faut avouer qu'elle n'était pas privilégiée. Sir Arthur Demesne et les deux Américains, autant du moins que ceux-ci avaient pu s'en rendre compte, composaient tout son salon. Elle aurait pu se faire d'autres amis, mais elle était très fière et préférait ne voir personne que de ne pas recevoir la meilleure société. Elle se flattait évidemment de paraître non négligée, mais seulement difficile à satisfaire. Il y avait à Paris une foule d'Américains, cependant, mais, de ce côté-là, elle ne cherchait pas à étendre ses connaissances. Les personnes comme il faut ne voudraient pas lui faire visite et rien n'aurait pu la décider à recevoir… les autres. Elle avait des idées très nettes sur les gens qu'elle voulait voir et ceux qu'elle voulait éviter. Littlemore s'attendait tous les jours à ce qu'elle lui demandât pourquoi il n'amenait pas quelques-uns de ses amis et il avait une réponse toute prête, une réponse assez banale, puisqu'elle se bornait à l'assurance conventionnelle qu'il désirait la garder pour lui. Elle lui aurait certainement riposté, non sans raison, que c'était une pauvre réponse. Mais les jours s'écoulaient sans qu'elle réclâmat rien de lui.

La petite colonie américaine à Paris est riche en femmes aimables, mais il n'y en avait pas une seule à laquelle Littlemore eût voulu demander comme une faveur de faire visite à Mme Headway. Elles eussent baissé dans son estime si elles avaient acquiescé à son désir, et il tenait à estimer celles auxquelles il demandait une faveur. Il mentionnait bien, à l'occasion, Mme Headway comme une petite Américaine de l'Ouest, très jolie et un peu bizarre, qui avait été autrefois pour lui une bonne camarade, mais elle n'en resta pas moins étrangère aux salons de l'avenue Gabriel et des rues qui entourent l'Arc de Triomphe. Demander seulement aux hommes d'aller la voir, c'eût été accentuer le fait qu'il ne le demandait pas aux dames, aussi ne le demanda-t-il à personne. D'ailleurs, il était un peu vrai qu'il voulait la garder pour lui-même ; il avait la fatuité

de croire qu'elle tenait plus à lui qu'à son Anglais. Néanmoins, il n'aurait jamais songé à l'épouser, cela va sans dire, tandis que l'Anglais semblait plongé dans la contemplation de cette vision. Mme Headway détestait son passé; elle le déclarait à tout propos, comme si c'était une chose du même ordre qu'un courrier malhonnête ou encore une draperie trop encombrante. On aurait donc pu supposer que, Littlemore se rattachant à son passé, elle devait le haïr aussi, et désirer le bannir de sa présence. Mais elle faisait une exception en sa faveur et si leurs anciennes relations lui étaient déplaisantes comme un chapitre de sa propre histoire, elle les appréciait assez comme un chapitre de celle de Littlemore. Il sentait qu'elle s'accrochait à lui : elle croyait qu'il pouvait lui venir en aide et qu'en fin de compte il le ferait. Elle semblait peu à peu s'être résignée à cette attente.

Mme Headway réussit parfaitement à maintenir l'harmonie entre Sir Arthur Demesne et ses amis américains qui passaient beaucoup moins de temps que lui dans son salon. Elle persuada aisément au baronnet que sa jalousie était sans motif et que ses autres visiteurs n'avaient aucun désir « de le pousser dehors », selon son expression, car il est ridicule d'être jaloux de deux personnes à la fois et Rupert Waterville, maintenant qu'il connaissait le chemin de son salon hospitalier, y faisait des apparitions aussi fréquentes que Littlemore. Ils avaient l'habitude de venir ensemble et bientôt leur rival se sentit plutôt soulagé par leur présence du poids de sa responsabilité. Cet aimable et excellent jeune homme, un peu borné, un peu prétentieux, encore hésitant devant la décision à prendre, se sentait parfois comme accablé par l'importance de son entreprise ; et, lorsqu'il se trouvait seul avec Mme Headway, cette tension d'esprit devenait presque pénible. Très svelte et très droit, il semblait plus grand qu'il ne l'était en réalité, ses cheveux fins et soyeux ondulaient sur son grand front blanc et la ligne de son nez était presque romaine. Malgré cela, il paraissait plus jeune que son âge, en partie à cause de son teint délicat et de la candeur quasi-enfantine de ses yeux bleus et ronds. Il était défiant et préoccupé de lui-même ; il prononçait certaines lettres avec difficulté, mais il avait les manières d'un jeune homme élevé pour remplir une place considérable dans le monde, chez qui une certaine correction était devenue instinc-

tive et qui, tout en se montrant parfois un peu maladroit dans les petites choses, devait se tirer honorablement des grandes. Très simple, il se croyait aussi très sérieux ; le sang d'une vingtaine de gentilshommes campagnards du Warwickshire coulait dans ses veines mêlé au fluide plus pâle qui colorait le long cou de la fille du banquier. Celui-ci, déçu dans son espoir d'avoir un comte pour gendre, avait consenti à considérer Sir Baldwin Demesne comme le moins inacceptable des baronnets. Un fils, l'unique rejeton de cette union, avait hérité du titre à l'âge de cinq ans, Sir Baldwin s'étant rompu le cou à la chasse. Sa mère désappointa une seconde fois son richissime père en se consacrant à l'enfant et en veillant sur lui avec une tendresse aussi égale que la flamme d'une bougie protégée par une main diaphane. Elle n'admit jamais, même au plus profond de son cœur, qu'il n'était pas le mieux doué des hommes et il fallut toute son intelligence, incomparablement supérieure à celle de son fils, pour entretenir cette illusion. Sir Arthur heureusement n'était pas un cerveau brûlé, il n'aurait jamais épousé une actrice ou une institutrice, comme l'avaient fait deux ou trois de ses camarades d'Eton. Lady Demesne, sans inquiétude à ce sujet, attendait avec une confiance au moins apparente que son fils fût nommé à quelque poste important. Il représentait au Parlement les instincts conservateurs d'une ville commerçante aux toits rouges et demandait régulièrement à son libraire tous les nouveaux livres d'économie sociale, décidé à donner une base solide à son attitude politique. Il n'était pas vaniteux, mais seulement mal renseigné... je veux dire... mal renseigné sur lui-même. Il se croyait indispensable au plan de l'univers, non comme individu, mais comme institution. Cette conviction était trop profonde pour se trahir par de vulgaires prétentions. Petit homme dans une grande situation, on ne le voyait cependant jamais se pavaner et pérorer; il éprouvait simplement une espèce de volupté à se croire le centre d'un cercle important. C'est comme lorsqu'on est couché dans un grand lit; sans prendre plus de place, on est plus à l'aise.

Sir Arthur Demesne n'avait jamais connu personne qui ressemblât à Mme Headway ; il ne savait à quel type la ramener. Elle différait totalement des Anglaises, tout au moins de celles qu'il avait fréquentées et cependant il était impossible de ne pas

reconnaître qu'elle avait un type à elle. Il la soupçonnait d'être provinciale, mais, tout à fait sous le charme, il arrangeait les choses en se disant que c'était de l'exotisme. S'il est provincial d'être exotique, elle partageait cette particularité avec beaucoup d'autres femmes charmantes. Il n'était pas dissipé et sa mère ne doutait pas qu'en cette matière délicate il ne se montrerait pas contrariant. Mais elle ne se serait pas attendue à ce qu'il s'éprît ainsi d'une veuve américaine de cinq ans plus âgée que lui, sans relations, et qui par moment ne semblait même pas se rendre compte qui il était. Bien que Sir Arthur ne l'approuvât pas, c'était précisément ce cachet d'exotisme qui lui plaisait; Mme Headway paraissait aussi peu que possible de la même race, de la même foi que lui : pas un atome du Warwickshire n'était entré dans sa composition. Elle aurait aussi bien pu être Hongroise ou Polonaise, avec cette différence qu'il comprenait un peu son langage. L'infortuné jeune homme était fasciné, bien qu'il ne s'avouât pas encore à lui-même qu'il était amoureux. Profondément convaincu de son importance, il devait se montrer très prudent, très réfléchi dans une situation de ce genre. Ce jeune homme avait arrangé sa vie et était résolu à se marier à trente-deux ans. Une longue lignée d'ancêtres veillait sur lui; il ignorait ce qu'ils auraient pensé de Mme Headway et ne savait guère ce qu'il en pensait lui-même; la seule chose dont il fût sûr, c'est qu'auprès d'elle le temps passait comme nulle part ailleurs.

Il en éprouvait un vague malaise, se demandant si on avait vraiment le droit de laisser le temps s'écouler ainsi. Mme Headway le charmait par la vivacité de sa conversation décousue, les particularités de son accent, les saillies de son esprit, les audaces de son imagination, ses mystérieuses allusions à son passé. Sans doute, il savait qu'elle avait un passé; c'était une veuve, non une jeune fille... et les veuves représentent essentiellement le fait accompli. Sans être jaloux de ses antécédents, il voulait les comprendre; et c'était justement la difficulté. Ce sujet s'illuminait parfois d'éclairs soudains sans que Sir Arthur pût jamais en avoir une idée d'ensemble. Il questionnait assez souvent Mme Headway, mais ses réponses étaient si inattendues qu'elles faisaient penser à ces points lumineux qui apparaissent tout à coup et semblent rendre plus épaisse encore l'obscurité qui les entoure. Elle avait

apparemment passé sa vie dans une province secondaire d'un état secondaire ; mais il n'en résultait pas qu'elle-même ait été inférieure. Elle se trouvait comme un lys parmi des chardons, et il y avait quelque chose de romanesque dans le fait qu'un homme de cette catégorie s'intéressait à une pareille femme. Il plaisait à Sir Arthur de croire qu'il était romanesque ; cela avait été le cas de plusieurs de ses ancêtres ; sans ce précédent, il n'aurait peut-être pas osé se fier à son propre sentiment.

Il était en proie à des perplexités dont un grain d'observation aurait suffi à le tirer. Il prenait tout à la lettre et n'avait pas pour deux sous d'esprit. Il restait assis là, attendant vaguement que quelque chose arrivât, sans se risquer à des déclarations imprudentes ; s'il était épris, c'était à sa manière, avec réflexion, inexprimablement, obstinément. Il attendait la formule qui justifierait sa conduite et les bizarreries de Mme Headway. Il ne savait guère d'où elle viendrait ; à son attitude, il semblait parfois qu'il allait la découvrir dans une des entrées recherchées qu'ils se faisaient servir lorsque Mme Headway consentait à dîner avec lui chez Bignon ou au Café Anglais, ou bien dans un des nombreux cartons qui arrivaient de la rue de la Paix et dont elle soulevait souvent les couvercles devant son adorateur. Il y avait des moments où il se lassait d'attendre en vain et alors l'arrivée des amis américains (il s'étonnait souvent qu'il y en eût si peu) semblait le soulager du poids de cette énigme et lui permettre de prendre un peu de repos. Cette formule, Mme Headway elle-même ne pouvait encore la donner, car elle ne se rendait pas compte de tout ce qu'elle devait impliquer. Elle parlait de son passé parce qu'elle pensait qu'il n'y avait rien de mieux à faire; elle était assez fine pour être convaincue qu'il valait mieux en tirer un heureux parti que de chercher à l'effacer. L'effacer était impossible, quel qu'ait été son désir de le faire. Mme Headway ne craignait pas d'altérer la vérité, mais maintenant qu'elle allait donner une nouvelle orientation à sa vie, elle désirait ne dire que les mensonges nécessaires et elle aurait été enchantée de ne pas être obligée d'en dire du tout. Quelques-uns cependant étaient indispensables et nous ne chercherons pas à examiner de plus près par quels ingénieux travestissements de la vérité elle amusait et mystifiait Sir Arthur. Elle savait qu'elle ne

pourrait jamais passer pour une femme du monde, mais il était possible qu'elle eût un grand succès comme une enfant de la nature.

IV

Dans leurs réunions, où chacun des interlocuteurs faisait force réserves mentales, Rupert Waterville ne perdait jamais de vue sa situation officielle ; plus d'une fois, il se demanda jusqu'à quel point il avait le droit d'encourager par sa présence les prétentions de Mme Headway à se donner comme le type de l'Américaine, même de l'Américaine *nouveau jeu*. En somme, il était à sa façon tout aussi perplexe que le pauvre Sir Arthur et en vérité il se flattait d'être aussi exigeant que n'importe quel Anglais. Que ferait-il si Mme Headway, s'autorisant de leurs relations actuelles, venait à Londres et demandait à la Légation de la présenter à la Reine? Il eût été si gênant de le lui refuser (et naturellement il faudrait le lui refuser) que Rupert se gardait bien de se laisser entraîner à des promesses tacites. Elle aurait pu donné ce sens aux paroles les plus insignifiantes; il savait combien les moindres gestes des diplomates sont étudiés et interprétés. Aussi s'efforçait-il de se conduire vraiment en diplomate avec cette femme séduisante, mais dangereuse.

Ils dînaient souvent tous les quatre ensemble (Sir Arthur poussait la confiance jusque-là). Mme Headway, en ces occasions, profitant d'un privilège accordé aux dames, même dans les meilleurs restaurants, avait coutume d'essuyer son verre avec sa serviette. Un soir, comme elle venait de polir sa coupe à champagne et la tenait à la lumière, la tête penchée en clignant légèrement des yeux, Waterville se dit qu'elle avait l'air d'une moderne bacchante. Au même instant, il s'aperçut que le baronnet la fixait aussi et il se demanda si la même idée ne lui était pas venue. Il tâchait de deviner souvent le sujet de ses pensées. Il avait souvent beaucoup conjecturé sur la classe des barons. Littlemore seul, à ce moment-là, n'observait pas Mme Headway ; il ne paraissait jamais l'observer, bien qu'elle l'observât souvent. Waterville se demandait, entre autres choses, pourquoi Sir Arthur n'avait jamais amené ses propres amis faire visite à Mme Headway, car il ne manquait certes pas d'Anglais à Paris pendant les quelques semaines qui

venaient de s'écouler. Il était intrigué de savoir si elle l'avait demandé et avait essuyé un refus : il aurait donné tout au monde pour le savoir. Il expliqua à Littlemore la raison de sa curiosité, mais celui-ci n'y prit pas grand intérêt. Littlemore dit cependant que, pour lui, elle l'avait certainement demandé ; elle ne se laissait jamais arrêter par fausse délicatesse.

— Elle a pourtant montré beaucoup de tact à notre égard, — remarqua Waterville, — elle ne s'est pas du tout montrée pressante en dernier lieu.

— C'est seulement parce qu'elle reconnaît que c'est inutile; elle pense que je suis un animal.

— Je voudrais bien savoir ce qu'elle pense de moi, dit Waterville, songeur.

— Oh ! elle compte sur vous pour la présenter à notre ministre. Il est heureux que notre représentant ici soit absent.

— Bah ! — répondit Waterville, — le ministre a déjà résolu plus d'un problème épineux, il saura résoudre celui-là : je ne ferai rien sans l'ordre de mon chef.

Il aimait beaucoup à parler de son *chef*.

— Elle ne me rend pas justice, — continua Littlemore au bout d'un moment, — j'ai parlé d'elle à plusieurs personnes.

— Ah ! Que leur avez-vous dit ?

— Qu'elle habite l'hôtel Meurice et désire voir des personnes agréables.

— Elles sont flattées, je suppose, que vous les considériez comme telles, mais elles n'y vont pas.

— J'ai parlé d'elle à Mme Bagshaw, et Mme Bagshaw m'a promis de venir.

— Oh ! — murmura Waterville, — vous appelez Mme Bagshaw une personne agréable ! Mme Headway ne voudra pas la voir.

— C'est justement ce qu'elle désire... pouvoir tourner le dos à quelqu'un !

Waterville prétendait que Sir Arthur se réservait de produire Mme Headway en surprise, peut-être pendant la prochaine saison de Londres. Il apprit bientôt sur ce sujet tout ce qu'il pouvait désirer savoir. Il avait une fois offert de conduire sa belle compatriote au Musée du Luxembourg, afin de lui donner quelques notions de l'Ecole française contemporaine. Elle n'avait pas

encore étudié cette collection malgré sa résolution de voir tout ce qu'il y a de remarquable (elle tenait toujours son Murray sur ses genoux, même lorsqu'elle se rendait chez le grand tailleur, rue de la Paix, auquel, à l'entendre, elle aurait donné nombre de renseignements) : car elle visitait généralement les musées avec Sir Arthur, et Sir Arthur ne prenait aucun intérêt aux peintres modernes de la France.

— Il dit que les peintres anglais sont bien supérieurs et que je dois attendre l'exposition de l'Académie Royale l'année prochaine. Il a toujours l'air de croire que je puis attendre, mais je n'ai attendu que trop longtemps.

Elle parlait de l'Anglais comme s'il était son mari ou son frère, son protecteur et son compagnon naturel.

« Je me demande, pensa Waterville, si elle se rend compte de l'effet qu'elle produit ? Si cela était, elle ne parlerait pas ainsi. » Et il conclut que, lorsqu'on arrive de San Diego, on n'a jamais fini d'apprendre et qu'elle aurait beaucoup à faire pour devenir une femme comme il faut. Intelligente comme elle l'était, Mme Headway avait bien raison de dire qu'elle ne pouvait attendre. Il lui fallait apprendre vite.

Elle écrivit un jour à Waterville pour lui proposer d'aller le lendemain visiter le Musée. La mère d'Arthur, en route pour Cannes, où elle allait passer l'hiver, s'était arrêtée trois jours à Paris et son fils devait naturellement lui consacrer tout son temps. Mme Headway semblait avoir les principes les plus sages sur les devoirs d'un homme bien élevé envers sa mère. Se trouvant ainsi tout à fait libre, elle indiqua à Rupert l'heure où il devait venir la chercher. Il fut exact au rendez-vous et il traversèrent ensemble la Seine dans la vaste calèche aux ressorts très élevés qui servait d'ordinaire à Mme Headway pour circuler dans Paris. Ce véhicule, avec Max, le courrier aux énormes favoris, sur le siège, avait l'air fort respectable ; cependant Sir Arthur, d'après ce qu'elle répéta à ses autres amis, l'avait assurée qu'à Londres, l'année prochaine, on ferait les choses beaucoup mieux pour elle. Les deux autres amis en conclurent naturellement que le baronnet prenait les choses tout à fait au sérieux : Waterville, du reste, s'y était attendu. Littlemore se contenta de remarquer qu'à San Diego elle se promenait dans un *buggy* branlant aux roues crottées, traîné le plus souvent par une mule. Waterville se demandait, non

sans une vive curiosité, si la mère du baronnet consentirait à faire la connaissance de Mme Headway. Elle devait bien se douter que si son fils était retenu si longtemps à Paris, à l'époque de l'année où les Anglais de la haute société tirent aux perdreaux, une femme en était responsable.

— Sa mère demeure à l'Hôtel du Rhin et je lui ai fait comprendre qu'il ne devait pas la quitter tant qu'elle serait ici, — dit Mme Headway, comme ils montaient la rue de Seine. — Son nom est Lady Demesne, son titre complet est l'honorable Lady Demesne, car elle est fille de baron ; son père, autrefois banquier, rendit je ne sais quel service au gouvernement (on les appelle les *Tories*, vous savez) et fut élevé à la pairie. Vous voyez qu'on *peut être élevé*. Elle a pour dame de compagnie une femme du meilleur monde.

Mme Headway lui donna tous ces renseignements avec un sérieux qui le fit sourire ; il se demandait avec étonnement si elle s'imaginait qu'il ignorait le titre qu'on donne aux filles de barons. En cela Mme Headway montrait qu'elle était foncièrement provinciale ; elle exagérait toujours la valeur de ses connaissances et supposait que les autres étaient aussi ignorants qu'elle. Il remarqua aussi qu'elle ne nommait plus Sir Arthur et disait *lui* avec une familiarité toute conjugale. Elle s'était si souvent et si facilement mariée, qu'elle commettait sans cesse des bévues sous ce rapport.

V

Ils se promenèrent ensemble dans la galerie du Luxembourg. Mme Headway regardait tous les tableaux sans s'arrêter longtemps devant un seul, parlant haut, comme d'ordinaire, et accordant une attention exagérée aux mauvaises copies que l'on faisait de plusieurs toiles médiocres ; malgré cela, elle était d'agréable compagnie et recevait avec reconnaissance les renseignements qu'on lui donnait. En la voyant si prompte à saisir les explications, Waterville se dit qu'avant de quitter le Musée elle aurait des notions suffisantes pour pouvoir aisément, aux prochaines expositions de Londres, discuter sur la valeur respective des écoles française et anglaise. Littlemore et lui avaient déjà remarqué plus d'une fois qu'elle était un composé d'éléments passablement hétéroclites ; sa conversation, sa personnalité même étaient faites de pièces et de mor-

ceaux, de provenances diverses, assemblés au hasard par des coutures très visibles. Lorsque Mme Headway et Rupert eurent ainsi parcouru les différentes salles du palais, elle lui proposa, au lieu de rentrer directement, de faire un tour dans les jardins qu'elle désirait beaucoup voir, persuadée à l'avance qu'ils lui plairaient. Elle avait parfaitement saisi la différence entre le vieux et le nouveau Paris et senti la puissance des souvenirs romanesques du quartier Latin aussi complètement que si elle avait profité de tous les avantages de la culture moderne. Le soleil d'automne chauffait les allées et les terrasses du Luxembourg ; les feuillages des arbres taillés régulièrement, déjà roussis çà et là, formaient une épaisse dentelle sur le ciel blanc rayé de lignes d'un bleu très pâle. Les corbeilles de fleurs près du palais offraient un ensemble bariolé du rouge et du jaune le plus vif, et le soleil caressait les murs gris mat de la partie du rez-de-chaussée exposée au midi. En face, sur les longs bancs verts étaient assis un régiment de nourrices aux joues hâlées, aux bonnets et aux tabliers blancs, donnant le sein à autant de paquets d'étoffes blanches. D'autres bonnets blancs erraient dans les allées, suivis de petits Français aux cheveux bruns; les chaises de paille étaient réunies et empilées en certains endroits et, plus loin, disséminées de côté et d'autres. Une vieille dame en deuil, aux cheveux blancs retenus au-dessus des tempes par de grands peignes noirs, était assise sur le bord d'un banc en pierre trop haut pour sa petite taille. Immobile, l'œil fixe, elle regardait devant elle, tenant à la main une grande clef de porte. Sous un arbre, un prêtre lisait et l'on pouvait à distance voir ses lèvres remuer; un jeune soldat de très petite taille, aux pantalons garance, passa nonchalamment devant eux, les mains enfoncées dans ses poches, qu'elles gonflaient démesurément. Waterville et Mme Headway s'étaient assis sur des chaises de paille.

— Ceci me plaît, — dit l'Américaine au bout d'un instant, — plus même que les peintures de la galerie, c'est un vrai tableau.

— Tout en France forme tableau, — répliqua Waterville, même ce qui est laid ; tout est pittoresque.

— Eh bien, j'aime la France, — continua Mme Headway avec un petit soupir assez singulier en pareille circonstance; puis, soudain, elle ajouta avec une impétuosité aussi inexplicable que son soupir :

— Il m'a demandé d'aller lui faire visite, mais je lui ai répondu que je ne le voulais pas. Elle peut venir me voir si le cœur lui en dit.

Cette sortie était si inattendue que Waterville en fut légèrement décontenancé; mais il s'aperçut bien vite que Mme Headway était revenue par une tangente à sir Arthur Demesne et à son *Honorable mère*. Waterville aimait à être au courant des affaires d'autrui, mais il lui était désagréable qu'on pût l'en soupçonner; aussi, bien que curieux de voir quel accueil la vieille dame (c'était sa manière d'appeler Lady Demesne) ferait à sa compagne, il était assez vexé de cette confession intempestive : il ne s'imaginait pas être aussi intime avec elle. Pour Mme Headway, l'intimité allait de soi, ce qui n'était certes pas fait pour plaire à la mère de Sir Arthur. Waterville feignit de ne pas comprendre, mais elle ne s'expliqua pas et se contenta de poursuivre :

— C'est bien le moins qu'elle fasse le premier pas. J'ai été très bonne à l'égard de son fils, ce n'est pas une raison pour que j'aille chez elle, mais c'est une raison pour qu'elle vienne chez moi. D'ailleurs, si elle désapprouve ma conduite, qu'elle me laisse tranquille. Je désire entrer dans la société européenne, mais j'y pénétrerai à ma guise. Je ne veux pas courir après les gens, je veux qu'ils courent après moi. C'est ce qui arrivera, je crois, un jour ou l'autre.

Waterville écoutait, les yeux fixés sur le sol. Il sentit qu'il rougissait légèrement : il y avait quelque chose chez Mme Headway qui le choquait et le mortifiait tout à la fois. Littlemore avait bien raison de dire qu'elle manquait de nuances. Elle était terriblement précise dans ses discours; ses motifs, ses impulsions, ses désirs crevaient les yeux. Elle avait besoin de voir, d'entendre ses propres idées. Dès qu'une pensée la saisissait fortement, Mme Headway l'exhalait en paroles, mais ses paroles n'étaient pas toujours l'expression d'une pensée.

Véhémente, elle s'écria : — Si elle se décide à venir, alors... oh! alors, je serai parfaite pour elle, je ne la laisserai pas m'échapper; mais elle doit faire la première démarche. J'espère, je l'avoue, qu'elle sera aimable.

— Peut-être ne le sera-t-elle pas, — dit Waterville avec malice.

— Eh bien, si elle ne l'est pas, je m'en moque. Il ne m'a jamais dit quoi que ce soit sur sa mère, jamais un mot sur

aucun des membres de la famille. On pourrait croire, ma parole, qu'il en est honteux.

— Je ne crois pas que ce soit cela.

— En effet, je sais ce que c'est, c'est simplement de la modestie. Il n'aime pas se vanter... il est trop distingué. Il ne veut pas m'éblouir, il veut que je l'aime pour lui-même. Ah ! certes, je l'aime, — ajouta-t-elle un instant après, — mais je l'aimerai encore plus s'il amène sa mère. On le saura en Amérique.

— Croyez-vous faire impression en Amérique ? demanda Waterville en souriant.

— Cela leur prouvera que l'aristocratie britannique me rend visite : ils ne seront pas contents.

— Ah ! sûrement les Américains ne voudraient vous priver d'aucun innocent plaisir.

— Ils m'ont privée des marques de la plus simple politesse... pendant mon séjour à New-York. N'avez-vous jamais entendu raconter comment ils m'ont traitée quand je suis arrivée de l'Ouest ?

Waterville ouvrit de grands yeux : cet épisode lui était tout à fait inconnu. Mme Headway se tourna vers lui, sa jolie tête rejetée en arrière comme une fleur battue par le vent ; ses joues se colorèrent, une lueur plus vive brilla dans ses yeux.

— Ah ! mes chers New-Yorkais ! Ils sont incapables de grossièreté ! — s'écria le jeune homme.

— Vous êtes New-Yorkais... je comprends ! mais je ne parle pas des hommes... ceux-ci se sont assez bien conduits, quoi qu'ils n'aient rien empêché.

— Rien empêché ? Que voulez-vous dire ?

Waterville n'y comprenait goutte. Mme Headway resta un instant silencieuse, ses yeux, qui brillaient un peu, semblaient contempler des images absentes.

— Qu'avez-vous entendu dire là-bas sur moi ? Vous n'allez pas prétendre qu'on ne vous a rien dit ?

Il ne savait rien de rien ; jamais il n'avait été question de Mme Headway à New-York. Incapable de mentir, il fut obligé de l'avouer : — J'ai été absent, et en Amérique je ne sortais jamais. Il n'y a rien à voir à New-York, sauf les petits garçons et les petites filles.

— Les vieilles femmes en tout cas ne manquent pas. Elles avaient décidé entre elles que je n'étais pas respectable. Je

suis très connue dans l'Ouest, de Chicago à San Francisco... au moins de réputation. N'importe qui là-bas peut vous le dire. A New-York, on avait décidé que je n'étais pas assez vertueuse ! *Pas assez vertueuse pour New-York !* Que dites-vous de cela ?

Elle fit entendre un petit rire argentin. Waterville ne sut jamais si cet aveu avait beaucoup coûté à son orgueil ; la crudité même de l'expression semblait indiquer qu'elle n'avait pas d'orgueil et cependant il y avait dans son cœur un point horriblement sensible (il le découvrait maintenant), qui tout à coup s'était mis à battre. — J'avais pris une maison pour l'hiver... une des plus élégantes de New-York... mais je suis restée seule, ces dames ne me trouvaient pas assez comme il faut. Telle que vous me voyez, je n'ai pas eu de succès. Je vous dis la vérité, coûte que coûte ! Pas une honnête femme n'est venue me voir !

Waterville se sentait embarrassé ; tout diplomate qu'il était, il ne savait quel parti prendre. Bien que l'incident lui parût des plus curieux et qu'il fût bien aise de connaître les faits de première source, il ne comprenait qu'imparfaitement pourquoi Mme Headway s'était crue obligée de lui dire la vérité. Il ignorait absolument que cette femme remarquable eût passé tout un hiver à New-York, preuve irréfutable que son arrivée et son départ avaient passé presque inaperçus. Inutile de prétendre qu'il s'était souvent absenté, car sa nomination ne datait que de six mois et l'échec de Mme Headway avait précédé cet événement.

Il eut soudain une idée lumineuse. Sans chercher à expliquer, à atténuer ou excuser la conduite des New-Yorkaises, il se hasarda simplement à passer sa main sur celle de Mme Headway et s'écria aussi tendrement que possible :

— Que je regrette de n'avoir pas su que vous étiez là !

— Les hommes ne m'ont pas manqué... mais ils ne comptent pas ; à moins qu'ils ne rendent un service réel, ils sont plutôt gênants ; plus vous en recevez, plus cela paraît louche. Les femmes m'ont tout simplement tourné le dos.

— Elles avaient peur de vous... elles étaient jalouses, — dit Waterville.

— C'est bien aimable à vous de vouloir expliquer les choses, mais il y a un fait positif : pas une n'a franchi ma porte. Inu-

tile de chercher à l'atténuer ; je sais ce qui en est. A New-York, ne vous en déplaise, j'ai fait fiasco.

— Tant pis pour New-York, — s'écria Waterville, tout à fait monté, comme il l'avoua plus tard à Littlemore.

— Et maintenant vous savez pourquoi je désire entrer dans la société ici ?

Elle se leva très vivement et se planta devant lui ; elle abaissa les yeux sur lui avec un sourire sec et dur. Ce sourire même était une réponse à sa dernière question : il exprimait un puissant désir de vengeance. Bien que décontenancé par la brusquerie de ses manières, Waterville, toujours assis, répondit à son regard et il sentit qu'enfin, à la lueur de ce sourire, à l'éclair de cette question presque féroce, il comprenait Mme Headway.

Celle-ci se détourna et se dirigea vers une des sorties. Il la suivit avec un sourire un peu vague, embarrassé de son ton tragique. Evidemment, elle comptait sur lui pour l'aider à prendre sa revanche et il se disait, tout en marchant, que sa mère, ses sœurs et ses innombrables cousines s'étaient probablement trouvées complices des avanies dont Mme Headwa y avait souffert, mais qu'en somme on ne pouvait le leur reprocher. Elles avaient eu raison de ne pas faire visite à une femme qui pouvait parler ainsi de ses griefs contre la société. Que Mme Headway fût respectable ou non, leur instinct ne les avait pas trompées, car, en tout cas, elle était vulgaire. La société européenne finirait peut-être par la recevoir, mais elle aurait bien tort. Waterville se disait, non sans un mouvement de fierté, que New-York pouvait juger ces questions-là à un point de vue plus élevé que Londres. Ils marchèrent ainsi un certain temps sans parler ; à la fin, Waterville sentit le besoin d'exprimer franchement la pensée qui l'obsédait : — Je déteste cette expression *entrer dans la société* ; c'est une ambition qu'on ne doit pas avouer ; on doit se considérer comme de la société, comme en faisant partie et estimer que si l'on a de bonnes manières on possède la chose la plus importante au point de vue mondain. Le reste regarde les autres.

Mme Headway parut un instant ne pas comprendre, puis elle s'écria :

— Eh bien, il faut croire que je n'ai pas de bonnes manières ; en tout cas, je ne suis pas satisfaite ! Sans doute, je ne

parle pas comme je devrais, je le sais bien, mais laissez-moi d'abord obtenir ce que je veux... alors je choisirai mes expressions. Si j'en arrive là, je serai parfaite, ajouta-t-elle, tremblante d'irritation. Ils avaient atteint la grille du jardin et s'arrêtèrent un instant en face des arcades de l'Odéon avec leurs étalages de livres. Waterville leur jeta un rapide coup d'œil d'envie tout en attendant l'équipage de Mme Headway, qui était allé se ranger plus loin. Le courrier Max, assis à l'intérieur, sur les coussins rembourrés, s'était assoupi. La voiture s'ébranla sans qu'il s'en aperçût et il ne revint à lui que lorsqu'elle s'arrêta de nouveau. Il se réveilla en sursaut, écarquilla les yeux sans trahir le moindre embarras et sortit du véhicule.

— J'ai appris cela en Italie, c'est ce qu'on appelle la *siesta*, dit-il avec un agréable sourire, en tenant la portière pour Mme Headway. .

— Ah ! je sais bien que vous l'avez appris ! riposta-t-elle avec un rire de bonne humeur; et elle monta dans la voiture suivie de Waterville. Celui-ci ne s'étonnait pas de la voir gâter son courrier; elle ne pouvait faire autrement. Elle a encore beaucoup à apprendre, se dit-il. Cet incident jeta un jour ironique sur le désir qu'elle avait de pénétrer dans la société, sans réussir toutefois à distraire ses pensées du sujet qu'elle discutait avec Waterville, car, comme Max montait sur le siège et que la voiture s'ébranlait, elle lança ce nouveau défi :

— Quand une fois tout ira bien pour moi ici, je pourrai faire un pied de nez à New-York! Vous verrez quelle grimace feront ces dames.

Waterville savait que sa mère et ses sœurs ne feraient pas de grimace, mais il sentit à nouveau comme la voiture roulait vers l'hôtel Meurice que maintenant il comprenait Mme Headway. Au moment où leur équipage allait entrer dans la cour de l'hôtel, une voiture passa devant eux et quelques instants après, lorsque Waterville eut aidé sa compagne à mettre pied à terre, il vit Sir Arthur Desmesne descendre de l'autre véhicule. En apercevant Mme Headway, Sir Arthur tendit la main à une dame assise dans le coupé. En la voyant émerger avec lenteur et dignité, Waterville devina que le baronnet amenait sa mère faire visite à Nancy Beck. Lady Demesne était blonde, encore jeune, assez grande, douce, tranquille, simple dans sa mise, mais vraiment imposante. Le triomphe de Mme Headway com-

mençait : Lady Demesne, douairière, avait fait le premier pas. Waterville se demanda si les New-Yorkaises, averties par quelque courant magnétique, faisaient d'horribles grimaces. Mme Headway saisit d'un coup d'œil la situation, mais ne se montra ni trop prompte à s'attribuer l'honneur de la visite, ni trop lente à y répondre. Elle resta un instant immobile, souriant à Sir Arthur.

— Je voudrais vous présenter ma mère, elle désire beaucoup vous connaître.

Et le baronnet s'approcha de Mme Headway. Lady Demesne avait pris son bras.

A la fois simple et circonspecte, elle avait toutes les qualités de la matrone anglaise.

Mme Headway tendit la main, sans avancer d'un pas, comme pour attirer à elle sa visiteuse et Waterville l'entendit lui dire :

— Vraiment, c'est trop aimable de votre part.

Il allait s'éloigner lorsqu'il fut arrêté par un geste amical du jeune Anglais, qui venait de livrer sa mère aux effusions (on peut presque le dire) de Mme Headway.

— Je ne pense pas vous revoir... je pars.

— Alors, adieu, — dit Waterville. — Vous retournez en Angleterre ?

— Non, je vais à Cannes avec ma mère.

— Allez-vous y rester ?

— Jusqu'à Noël, probablement.

Les dames, escortées par M. Max, venaient d'entrer dans l'hôtel; au bout d'un moment, Waterville prit congé de son interlocuteur. Il sourit, se disant que Sir Arthur Demesne n'avait évidemment pu obtenir de sa mère une concession qu'au prix d'une autre concession.

Le lendemain, il alla chez Littlemore, où il était invité une fois pour toutes. Il le trouva, comme d'ordinaire, fumant un cigare tout en parcourant une douzaine de journaux. Littlemore avait un grand appartement et une cuisinière accomplie. Il s'était levé tard et avait passé la matinée à arpenter la chambre, regardant de temps en temps par les fenêtres en saillie sur la place de la Madeleine. Ils n'avaient pas été cinq minutes à table que Waterville annonça que Mme Headway allait être abandonnée par Sir Arthur, qui partait pour Cannes.

— Ce n'est pas une nouvelle pour moi, répliqua Littlemore, il est venu hier soir me dire adieu.

— Vous dire adieu ? Quelle politesse subite !

— Il n'est pas venu par politesse, mais par simple curiosité. Ayant dîné ici, il avait un prétexte pour faire visite.

— J'espère que cette curiosité a été satisfaite ? remarqua Waterville, comme quelqu'un qui pouvait comprendre un pareil sentiment.

Littlemore hésita : — Eh bien, je ne crois pas. Il s'est assis là quelque temps et nous avons parlé de tout, sauf de ce qu'il désirait savoir.

— Et que désirait-il savoir ?

— Si je savais quelque chose de défavorable sur Nancy Beck.

Waterville ouvrit de grands yeux.

— L'a-t-il appelée Nancy Beck ?

— Nous n'avons pas fait mention d'elle... mais je voyais ce qu'il désirait que je misse ce sujet sur le tapis ; or... c'est ce que je ne voulais pas.

— Pauvre homme ! — murmura Waterville.

— Pourquoi le plaignez-vous ? — dit Littlemore. — On n'a jamais plaint les admirateurs de Mme Beck.

— Mais lui, naturellement, veut l'épouser.

— Qu'il le fasse alors. Je n'ai rien à y objecter.

— Il croit qu'il y a dans le passé de Nancy Beck des choses dures à avaler.

— Alors qu'il renonce à elle.

— Comment le pourrait-il, s'il l'aime ? — demanda Waterville du ton d'un homme qui pouvait aussi comprendre ce sentiment.

— Ah ! mon cher, c'est à lui d'en décider ; en tout cas, il n'a pas le droit de me faire une question comme celle-là. Au moment de partir, il l'a eue au bout de la langue ; il restait là sur le pas de la porte... il ne pouvait me quitter... il était sur le point de la laisser échapper. Il me regarda droit dans les yeux, je le regardai également bien en face ; nous sommes restés ainsi presque une minute. Puis, il résolut de se taire et se retira.

Waterville écouta ce récit avec un intérêt intense.

— Et s'il vous avait interrogé, qu'auriez-vous répondu ?

— Qu'en pensez-vous ?

— Vous auriez répondu que sa question était un peu perfide.

— Cela équivaudrait à admettre le pire.

— Oui, — dit Waterville d'un air songeur, — vous n'auriez pu le faire ; d'un autre côté, s'il vous avait mis sur la conscience de lui dire si c'était une femme qu'on pouvait épouser, cela aurait été très gênant.

— Oui, assez gênant. Heureusement il n'est pas autorisé à faire appel à ma conscience. Rien ne s'est passé entre nous qui lui donne le droit de me questionner sur Mme Headway. Comme elle et moi nous sommes très bons amis, il ne peut s'attendre à ce que je lui donne des renseignements confidentiels.

— Tout de même vous ne croyez pas que ce soit une femme qu'on épouse, — s'écria Waterville, — et si un homme vous faisait cette question vous le renverseriez probablement à terre d'un coup de poing, mais ce ne serait pas là une réponse.

— Je n'en ferais pas d'autre, dit Littlemore.

Il ajouta un moment après : — Dans certains cas, c'est un devoir de se parjurer.

Waterville prit un air grave : — Dans certains cas ?

— Oui, lorsque l'honneur d'une femme est en jeu.

— Je vois ce que vous voulez dire. Dans le cas où lui-même y serait intéressé.

— Lui ou un autre, peu importe.

— Je trouve que cela importe beaucoup, je n'aime pas qu'on se parjure, — dit Waterville, — c'est une question très délicate.

Ils furent interrompus par l'entrée du domestique apportant le second plat. Littlemore, tout en se servant, se mit à rire : — Que ce serait drôle de la voir mariée à cet être supérieur !

— Ce serait une grande responsabilité.

— Responsabilité ou non... ce serait bien amusant.

— Comptez-vous lui venir en aide ?

— Le ciel m'en préserve ! Mais j'ai l'intention d'engager un pari sur elle.

Waterville jeta à son ami un regard attristé ; il le trouvait étrangement superficiel. La situation était, en somme, très difficile. Il posa sa fourchette et poussa un léger soupir.

(*A suivre.*)

HENRY JAMES.

Traduit de l'anglais par AUGUSTE MONOD.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

XVIIIe Lettre à l'Amazone.

Parfois, mon amie, votre philosophie de la vie me déconcerte, c'est-à-dire me fait réfléchir selon un sens auquel je n'avais pas encore pensé, et j'en tire une meilleure connaissance de la sensibilité féminine, car si vous êtes une Amazone, vous êtes une femme d'abord et vous obéissez à votre physiologie particulière. J'ai donc eu beaucoup de peine, non à comprendre peut-être, mais à admettre votre discipline du plaisir, tel que vous l'avez soumis à votre volonté, tel que vous l'avez soustrait au besoin et à l'occasion, tel que vous prétendez le faire rentrer dans le cercle de l'intelligence. Il y a là un mécanisme qui restera toujours pour moi un peu obscur et qui doit le rester, probablement, tant que je n'aurai pas changé de sexe, comme le devin Tirésias, lequel d'ailleurs n'en tire aucun profit, mais encourt au contraire la colère des déesses pour avoir déclaré que, dans l'amour physique, la plus grande part du plaisir revenait aux femmes. Elles cultivaient déjà l'hypocrisie, bien décidées, dès ces temps primitifs, à ne jamais paraître soumises au désir, à s'enfermer dans leur célèbre pudeur, et à ne céder qu'en victimes à la lubricité masculine, tout en se réservant de la partager et de la dépasser au fond de leur cœur. Voici une digression du genre appelé association passive des idées. Un mot et se déclanche comme une sonnerie d'horloge la suite des imaginations qu'il commandait. Je ne suis pas cependant tout à fait hors du sujet et d'ailleurs je connais l'art de les joindre, même les plus lointains, et de les faire tous concourir à mon but. Reparlons donc de Tirésias, qui avait froissé la pudeur de Junon et l'avait excitée à une manifestation que l'on peut appeler hypocrite, mais que l'on peut aussi trouver parfaitement conforme à la nature même des femmes, qui ne connaissent le désir que dans la passion et qui sont soustraites, par le mécanisme même de leur organisme, à ce tyran des hommes, le besoin. Le besoin trouble le corps, trouble aussi l'esprit, qui en dépend étroitement, le rend aveugle devant le choix, inapte à se plier à cette discipline du plaisir, qui le rend plus délicat, plus conscient, et, de fonction, le transforme en faculté, donc en quelque chose d'intellectuel et de volontaire. Les femmes peuvent donc, bien mieux que les

hommes, discipliner leurs appétits d'amour, et ce qu'il y a en vous d'amazonien ne vous soumet pas cependant à la fureur indiscrète des mâles. De là cette liberté dans le choix, qui donne au plaisir toute sa valeur, en même temps qu'il lui enlève ce qu'il a de trop instinctif et de trop animal. J'y reconnais la supériorité d'une âme profondément païenne, qui entend n'obéir à la nature que dans la mesure de son consentement et qui ne sera esclave qu'autant qu'elle a décidé de l'être, et alors avec délices. Ce que je dis là, que je pense et que vous pensez, plus clairement encore que moi-même, est tellement en dehors de la morale courante, qui est la morale chrétienne, qu'il faut, je crois, quelque courage pour l'exposer tout haut avec cette insistance. Il est convenu que les plaisirs ont besoin d'une excuse et que la seule qu'ils puissent avoir est qu'ils sont impérieux. On cède à la force d'un désir, à la tentation d'une rencontre, mais choisir, mais avouer que l'on se sert de toute son intelligence et de toute sa volonté pour comprendre son plaisir à l'heure même où il semble que, si on le goûte, ce devrait être au moins avec inconscience et une sorte de honte. N'est-il pas convenu qu'on doit être triste après l'amour ? On a mis cette pensée sublime en latin, pour ménager la pudeur des femmes, qui en ont très peu. Je crois qu'elle concerne aussi les Amazones, qui devraient par cette attitude manifester le regret d'avoir cédé aux attraits de la chair. C'est un sentiment que pour ma part je n'ai jamais éprouvé et, comme il faut juger de toutes choses d'après soi, je le tiens pour une invention des moralistes qui ont peut-être confondu avec la tristesse la dépression physique qui suit une grande dépense de forces. Mais peut-être aussi une tristesse véritable vient-elle après la joie suprême éclairer les hommes sur la vanité d'un plaisir qu'ils n'ont pas délibérément choisi d'éprouver et que le hasard du besoin leur imposa. Même en ce cas, cependant, j'estime que l'adage exagère, car moi qui ne m'y conformai pas, je ne puis pourtant, hélas! me vanter comme vous, mon amie, de n'avoir cédé qu'à des plaisirs volontaires et choisis avec discernement. Je mets hélas! pour flatter votre philosophie de la volonté, car je ne regretterai jamais le temps où, cédant à mes instincts naïfs, je suivais, comme dit Ronsard, « les poutres hennissantes » et même celles qui ne hennissaient pas. On ne doit pas rougir de ses instincts. Ils ont leur valeur, précisément comme guides du plaisir, encore qu'ils nous trompent la moitié du temps. Mais cela, il ne faut pas le reconnaître; il faut se dire au contraire que l'instinct assouvi porte en soi sa récompense, même quand on ne l'a pas bien nettement sentie. Pas de remords! L'action m'a été joie jusqu'au seuil de la plus triste expérience, et que la joie seule demeure.

Mais si votre discipline vous garantit de l'obéissance à l'instinct, je ne crois pas non plus que vous admiriez beaucoup cette maxi-

me de philosophie borgne : vaincre ses passions! Que deviennent-ils donc, ceux qui ont réussi cette œuvre de destruction? Vaincre ses passions! Et pourquoi donc? Je conçois qu'on veuille les dresser, les assouplir, les dominer, mais que ce soit pour les rendre plus obéissantes, afin d'en jouir plus facilement et avec plus de fruit. Les passions de l'amour seront toujours les sources de la joie, même si elles sont imprégnées de cette amertume ou de cette salure qui en remonte le goût. Loin d'en écarter sa vie, il faut l'y plonger tout entière, en prenant soin, toutefois, de ne pas la noyer, et pour cela je trouve bon que l'on cherche à conserver l'intégrité de sa conscience. Le plaisir, on se mettra toujours face à face avec lui, les yeux dans les yeux, et on ne lui jettera pas de regards langoureux d'esclave, mais des regards de maître : il n'y a que les maîtres qui savent obéir, parce qu'ils savent commander.

Mais laissons aussi le hasard intervenir dans la préparation des bonnes fortunes. Les meilleures auront peut-être été celles que nous fûmes sur le point de dédaigner. On ne sait jamais ce que contient une femme, et nous ne savons pas ce que nous contenons avant d'avoir rencontré celle qui saura émouvoir les derniers secrets de nos nerfs et de notre sang. Elles sont de trois sortes : les femmes qui se prêtent, les femmes qui se donnent, les femmes qui prennent, et celles-ci seules vaudraient la peine d'être aimées, si l'amour était volontaire. Mais comment savoir avant l'expérience? Il ne faut donc rien rejeter. Les yeux, les gestes, tout est trompeur et surtout la beauté. Une femme n'est pas belle, elle le devient à force d'être aimée, et ne le sera pleinement qu'en la mesure où elle prend part au festin. Ce n'est pas une page de confessions que je vous envoie, mon amie, mais vous comprenez cependant qu'en ces choses on ne peut parler que d'après sa propre expérience et d'après ses propres tendances. Il faut de grandes précautions pour affirmer que les modes d'un acte aussi secret que l'amour sont ou ne sont pas selon la vérité universelle. Je vous dirai, d'ailleurs, que la seule vérité que je reconnaisse, c'est la mienne. Il n'y a pas de science de l'amour, il n'y a qu'une série de faits particuliers qui ne se rejoignent que par ce qu'ils ont de plus général et de plus banal. Par conséquent, il n'y a pas non plus de science de l'homme, ni de science de la femme. On est là dans l'inconnu et dans l'illusion. Même, on erre quand on veut s'analyser soi-même ; on juge ses tendances passées avec son esprit d'aujourd'hui, qui n'est plus le même que celui d'autrefois, actes et jugement ne s'emboîtent plus. Ah! qu'il serait bien plus sage de vivre, de simplement vivre. Mais la pensée double et décuple la vie : tout de même, réfléchissons et regardons en nous-mêmes.

Je m'y vois bien différent de ce que je fus, tellement que parfois

je ne me reconnais plus. Mais je regarde cependant dans mon cœur avec plaisir, car j'y vois une figure nouvelle par laquelle il est illuminé.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Notes sur le choix d'un sujet. — J'ai le loisir de reprendre aujourd'hui certaines réflexions semées au hasard des chroniques et de leur donner quelque précision, quelque relief.

Les grands poètes semblent avoir prouvé que le choix du sujet était chose au moins inutile et que tous les sujets leur étaient bons. Si l'on considère la variété des sujets traités, et non choisis, par Hugo, on estime, tout d'abord, que le seul lien qui soit entre eux tient à la haute personnalité de l'écrivain.

A la réflexion, le point de vue se déplace : certes, ils sont divers les thèmes qui ont sollicité le génie de cet homme, mais ils ont tous, par leur nature, par leur enchaînement, aussi bien que par leur apparent éloignement, servi, dans le même sens, une même pensée. Il y a, entre eux, cette unité secondaire qu'ils ont été développés par le même esprit ; mais on ne tarde pas à constater une unité primitive tenant à ce qu'ils étaient tous susceptibles de fusion homogène et simultanée dans le même vase.

Ce renversement des propositions n'est pas une opération gratuite et, d'autre part, il ne doit rien à l'évidence. Je ne sais s'il faut dire : Victor Hugo s'est montré capable de traiter les sujets les plus divers, ou s'il faut dire : il y a eu, au début du dix-neuvième siècle, un moment où des sujets poétiques fort divers ont été susceptibles d'émouvoir un même grand poète et l'ont, en fait, déterminé.

Les conditions de la vie renouvelant sans cesse les objets, l'âme réclamant sans cesse une nourriture nouvelle, les sujets de poèmes changent d'âge en âge. Il ne faut pas croire que l'apport des thèmes nouveaux accroisse le patrimoine dans une mesure régulière. Certains sujets en chassent d'autres, et cela fait penser à la mémoire humaine qui se dilate de jour en jour pour accepter de nouveaux faits, mais qui abandonne au néant la partie la moins adhérente de ses réserves. Certes, le bilan définitif se traduit par une augmentation; la perte nécessaire demeure inférieure au gain ; mais il y a perte.

En matière de poésie, la perte n'a pas souvent un caractère définitif; il y a, dans chaque époque, des sujets qu'on ne peut plus traiter ; mais ces prohibitions demeurent temporelles et le système de rénovation le plus courant consiste à reprendre d'anciens sujets, comme on reprend d'anciennes manières...

Qu'on se garde bien de voir dans la présente chronique les expres-

sions d'un dogmatisme. La lecture quotidienne d'un ou deux volumes de vers est bien faite pour mettre en déroute toute idée préconçue et pour substituer les procédés de la critique expérimentale à ceux d'une critique *à priori*.

J'ai désormais lieu de croire que le commun des poètes aggrave l'inutilité fondamentale de sa production en choisissant des sujets de poèmes en dehors de ce qui est proprement sa compétence, et en dehors de notre intérêt. Le but de la création poétique est, sans nul doute, d'exprimer ce qui est éternel. Mais tout homme tenant la plume n'est pas apte à faire de l'éternité avec une matière quelconque. Ils sont rares ceux qui, dès qu'ils s'attachent à un objet, savent le délivrer de la double servitude du temps et de l'espace. Or, ce don merveilleux peut, seul, assurer au poème créé une signification à la surface du monde et la survivance dans l'avenir.

Les poètes le savent qui, cependant, peuvent tomber dans deux excès contraires. Les uns, argumentant de l'exemple des maîtres, s'attaquent, sans leur faire subir de transformation appréciable, aux grands thèmes poétiques déjà exploités avec honneur et profit. La poésie épique, la poésie descriptive et la poésie dramatique ont le plus à se plaindre de ce manque d'invention.

Le lecteur d'un grand théâtre parisien me disait, un jour, qu'il recevait en moyenne, chaque semaine, deux *Vercingétorix* et un *Villon !*

Or, j'ai devant moi, en ce moment, les trois derniers livres de vers qui me sont parvenus et dont je devrai bien parler quelque jour. J'ouvre ces livres à la table des matières. Deux de ces trois livres contiennent chacun un poème exactement intitulé : *Venise*. Pur hasard ! Je me reporte à ces deux poèmes : ils procèdent, dans les deux livres, par strophes de quatre alexandrins... Je peux prendre une strophe de l'un et la placer dans l'autre, je mets au défi toute personne même prévenue de soupçonner la supercherie. Je reviens à la table des matières ; je trouve dans un livre : *Ode à la lune*, et, dans l'autre : *Séléné*. Je me reporte aux poèmes ; ils sont respectivement composés de strophes de quatre alexandrins parfaitement interchangeables. Pur hasard ! Les autres poèmes s'appellent, ici, *Manon*, là, *Bathilde*. Dans le troisième livre, je trouve une galerie complète : *Madame de Pompadour*, *la Princesse de Lamballe*, *Marie Stuart*.

Bien entendu, je ne tire aucune conclusion de ces remarques. Je sais seulement que demain je recevrai trois autres livres, selon toute probabilité. Un des trois contiendra, sans nul doute, un poème intitulé *Venise*; dans les trois bouquins, il y aura des poèmes dont je devine par avance les titres, qui seront : *Clair de Lune*, *Marion*

Delorme, *Brunehaut*, *Elisabeth d'Angleterre*, *Rubens*, etc... Pures coïncidences dont je ne songerai pas à m'étonner!

Je ne cherche pas à décourager les poètes qui s'attaquent aux sujets en question : j'aurais contre moi l'exemple des maîtres qui ont réalisé des chefs-d'œuvre d'éloquence, de langue ou de métrique avec des sujets analogues. Je représenterai seulement aux poètes qui ne craignent pas de se mettre à leur table de travail dans le dessein d'écrire un poème sur *Marguerite de Navarre*, qu'ils n'ont plus aucune raison de s'arrêter en si beau chemin, et qu'ils peuvent faire, par la même occasion, un sonnet sur *Marguerite de Valois*, un autre sur *Marguerite d'Anjou*, une ballade sur la *Marguerite* de *Faust*, une ode à *Sainte Marguerite*. Je passe les innombrables princesses dont l'encyclopédie donne une liste scrupuleuse...

Mais tout cela n'est point une plaisanterie. On ne le répétera jamais assez : les poètes conservent les yeux sur leurs œuvres avec une complaisance qui évite le salutaire découragement. J'aime trop la poésie pour ne pas jouer le rôle de conscience trouble-fête...

Mais j'ai parlé des deux excès contraires... S'il est vrai que l'un de ces excès consiste à traiter sans discernement des sujets réputés poétiques depuis des siècles qu'il est des poètes et qui riment, l'autre excès consiste à rechercher, pour leur nouveauté, les thèmes offerts par l'extrême actualité.

Sur trois livres de poèmes, en cette année 1912, deux, pour le moins, contiennent une pièce intitulée : *la Conquête de l'air*, ou encore *l'Avion*, ou *Aux Aviateurs*.

Bien que j'estime qu'il y ait tout intérêt, pour le poète, à prendre dans la vie moderne la matière d'une inspiration neuve, je ne peux toutefois pas approuver ce choix que font souvent les poètes de certains objets qui, par nature, forment la partie la plus transitoire, la plus sûrement caduque de l'époque contemporaine.

Et cependant, ne trouvons-nous pas, dans notre temps, autour de nous, les meilleurs, les plus émouvants sujets de poèmes? N'est-il pas possible de faire de l'éternité avec cette belle matière que nous offre la vie moderne? Certes, il nous faut rejeter tout ce qui, dans cette vie moderne, semble plus particulièrement la proie de la minute, tout ce qui est soumis à la mode et au vieillissement ; il nous faut éliminer tout ce qui est si étroitement propre à notre sol que les âmes étrangères ne le pourraient comprendre. Mais la nature et les hommes demeurent offerts à notre méditation : ce sont là des objets sans cesse nouveaux, à coup sûr inépuisables.

J'ai dit la nature et les hommes ; je dirai plus justement l'homme dans la nature. Plus vivement que jamais la figure humaine sollicite les poètes ; et n'est-elle pas le plus digne objet que puisse se proposer l'art des hommes? Pour la nature même, c'est par la présence de

l'homme qu'elle apparaît vivifiée. La poésie a connu de remarquables paysagistes; il semble qu'aujourd'hui elle veuille surtout réaliser des portraits et des paysages animés.

A une époque où la peinture répudie l'anecdote, les sujets de genre, les tableaux historiques et mythologiques, pour se consacrer avec inquiétude et passion à l'étude du corps humain, la grande masse des poètes demeurera-t-elle uniquement soucieuse de graver des sonnets sur le piédestal des monuments funéraires ou de rimer des ballades en marge des vieilles gravures.

Certes, il ne m'appartient pas de proposer des conseils à ces messieurs les poètes, dont le moins habile est encore un homme fort adroit. Mais je sens bien que le fait de lire un grand nombre de recueils de vers confère une farouche compétence.

Combien s'écrirait-il, chaque année, de poèmes, si chaque écrivain, au moment de saisir la plume, enquêtait avec impartialité sur la nouveauté *effective* de son sujet, sur l'urgence, sur la nécessité de son sujet, sur la profonde généralité de ce même sujet?

Mais je suis parti sur ces mots : Du choix d'un sujet, et je sais bien que je n'ai pas dit la centième partie des choses essentielles. Je ne m'arrête pas sans ennui...

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Evelyne Moncœur : *L'Incomparable*, B. Grasset, 3.5o. — Simone Bodève : *La petite Lotte*, Ollendorff, 3.5o. — Comtesse F. de Baillehache : *Les Ombres passent*, B. Grasset, 3.5o. — Franz Toussaint : *Gina Laura*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Pierre Lasserre : *Le Crime de Biodos*, Plon, 3.5o. — Auguste Bailly : *Les Chaînes du passé*, B. Grasset, 3.5o. — Jean des Broquetons : *L'Amour meurt*, J. Tallandier, 3.5o. — Charles Foley : *Pernette en escapade*, J. Tallandier, 3.5o. — René Perront : *Marius Pilgrins*, Ollendorff, 3,5o. — Pierre Mac Orlan : *La Maison du Retour écœurant*, Bibliothèque humoristique, 3.5o. — Comtesse van den Steen : *Profils de Gosses*, « Temps présents », 3.5o.

L'Incomparable, par Evelyne Moncœur. Ceci est une œuvre d'homme. Est-ce une bonne œuvre ou une mauvaise action? L'auteur a su réunir, sous la même couverture, tous les péchés des femmes de lettres. Je ne dis pas : des femmes tout court, car les femmes de lettres ne doivent pas rendre *les autres* responsables de leurs crimes d'imagination. Etant moi-même une femme de lettres, j'ai bien le droit de savoir en quoi pèchent le plus souvent mes aimables consœurs et constater le côté mérité, sinon méritoire, de la satire. Les Evelyne Moncœur ont le tort, malgré leur talent, de généraliser les cas exceptionnels en prétendant tirer d'une situation équivoque des exemples ou des excuses pour tous les mauvais cas dans lesquels se mettent certaines femmes. Personnellement je n'ai jamais prétendu à la légitimité d'une manière de vivre anormale. Je crois que nous avons

toutes le droit de relater, en nos romans, des faits excessifs, mais que nous ne pouvons pas en déduire des propagandes par ces mêmes faits. Je comprends très bien que, pour atteindre le grand public, il faut avoir l'air de gémir sous le joug de la fatalité ou de lever l'étendard de la révolte; mais, à mon humble avis, il vaudrait mieux écrire pour sept personnes qui vous comprendraient qu'écrire pour cent qui, ne saisissant pas toutes les nuances d'un parti pris d'exagération ou ne comprenant pas ce qu'il peut y avoir d'humain dans un acte inhumain, seraient inutilement scandalisées. Or, depuis une dizaine d'années, les femmes de lettres ont une fâcheuse tendance à se croire des êtres normaux et, se sentant capables de fonder une nouvelle religion ou une nouvelle façon d'aimer, elles ont passé du récit romanesque à la propagande par leurs faits de guerre... imaginative. J'en connais qui trouvent l'adultère une chose absolument juste et la manière dont elles s'efforcent d'attendrir leur public est une abominable comédie. Les autres peuvent s'y laisser prendre. Evelyne Moncœur, en se déclarant « la plus tendre et la plus géniale », administre à toutes les prêtresses de la liberté amoureuse, pour ne pas dire du libertinage, une formidable volée de bois vert et toutes les consœurs qui s'imaginent que leur très lâche tempérament, leur cerveau dérangé, peuvent leur tenir lieu de morale, pour peu qu'elles écrivent en un français possible, sont des Incomparables. Nous avons connu des *Livres pour toi* qui exaltaient la seule qualité virile des Messieurs, au mépris de leur intelligence, et des odes passionnées de poétesses plus émerveillées du mâle que du littérateur. L'héroïne de ce roman lyrique est une petite sotte, infatuée de puissance physique et surtout bien incapable de juger l'étendue de son impuissance intellectuelle, qui trouve le plaisir de séduire un pauvre homme très au-dessus du bonheur d'être vraiment aimée pour elle-même. Son héros est un certain industriel du théâtre qui répand les doctrines incendiaires non pour le plaisir d'incendier, lui, mais pour gagner sa vie terre à terre de mari fort placide encombré d'enfants à nourrir et d'une grosse nourrice, légitimement sa femme. Ici se place le grand trémolo accompagnant l'hymne à la passion brûlante dont la seule qualité est de brûler ces vieilles paperasses administratives qu'on nomme les remords ou seulement les sentiments de quelques convenances. On s'enlève réciproquement et l'on part pour des châteaux en Espagne, les vulgaires auberges où vont coucher, à tant la nuit, les sublimes amours défendues. Mais le pauvre amant, homme de théâtre et moraliste de carton, d'ailleurs pauvre diable seulement coupable d'ignorer les lois du retour des choses, comme, sans doute, il ignore toute espèce de psychologie naturelle, n'a pas prévu l'*heure du maletier!* Il survient un beau rastaquouère : Don Pablo, le fameux rasta qui est le secret idéal de toutes les créatures *incomparables* du genre de notre

héroïne et il enfonce l'autre idéal, celui du théâtre, dans ses troisièmes dessous. Je m'en voudrais de ne pas citer l'adieu de cette personne romanesque à son faiseur de drame incendiaire : « Je m'éloigne, Félix, moi, Bienfaisante, Œuvre de beauté, Source de joie. Je m'éloigne, chargée de votre reconnaissance : car aux étages inférieurs de la vie, parmi les somnolences familiales, vous vous attardiez, lorsque je suis passée et je vous ai enseigné... Adieu, Félix, soyez heureux : vous n'entendrez plus les paroles chaudes de mes lèvres et ne goûterez plus leurs caresses. Mais elles vous ont appris, avec le bonheur même, le droit d'en jouir. » Je ne connais pas le Monsieur de lettres qui peut tourner ainsi le billet de Cloris... à Cloris, mais je le tiens pour un homme d'esprit. Il a montré une jolie pitié en l'honneur des pères nobles jouant le rôle d'incendiaire afin de nourrir leur petite famille et une impitoyable verve contre les *incomparables* ridicules qui encombrent décidément les rues des enfants... qu'elles ne font pas! Honneur à lui, mais je lui conseille de porter des lunettes... en acier!...

La petite Lotte, par Simone Bodève. La triste existence narrée en tous ses détails, peut-être avec trop de détails, de pauvres gens qui sont leurs propres victimes. Entre les gens du peuple et la classe des employés, déjà des bourgeois par la régularité de leurs fonctions, il y a des déclassés, des ouvriers sans ouvrage délimité, essayant de devenir le fondateur d'atelier ou de chantier hors le commerce ordinaire. Le mari de Lise est un brave garçon possédant les manies bourgeoises, le goût de la petite maison de campagne, la passion de certain luxe qu'il suppose être nécessaire à son cerveau, le café-concert ou le théâtre. La vérité est qu'il a des aspirations à la paresse, cette grand'mère de tous les vices. La pauvre Lise est d'une race timorée, d'esprit étroit, ne croyant à rien d'autre qu'au travail de la bête de somme. Elle se reproche une distraction comme un crime et ne sait pas témoigner son amour à son mari, qu'elle aime pourtant à sa façon. Alors le mari cherche des compensations et les seules compensations qui s'offrent tout de suite aux classes d'instruction modeste ce sont les cafés où l'on débite de l'idéal à trente centimes le verre! Le mari de Lise boit et fait des enfants à sa femme qui commence à l'apprécier, hélas ! au point de vue charnel. La petite Lotte, née la première de cette union mal assortie, joint à l'entêtement de la mère le cerveau un peu aventureux du père. Elle rêve en travaillant ferme, cependant elle possède une conception plus raisonnable de la vie que ses parents. Ici se place l'incident regrettable changeant à la fois la portée du livre et la valeur des cerveaux qui s'y forment. Le père, ivre, abuse de la petite Lotte. Est-ce la victime ordinaire? Non, puisque les parents ne sont pas obligés aux promiscuités habituelles des taudis d'ouvrier. Est-ce une exception? Non,

puisqu'on excuse, jusqu'à un certain point, l'entraînement du père beaucoup plus enivré du souvenir de Lise, à laquelle ressemble Lotte, que de boisson. Maintenant, toute l'idylle entre Lotte, désormais terrorisée par la séduction paternelle, et le jeune savant de dix-huit ans qui la rencontre au Moulin-Rouge semble trop fantaisiste pour le cadre sérieux de l'œuvre. Cette œuvre, très supérieure à *Son Mari*, du même auteur, est pourtant encore encombrée d'une foule de détails et de portraits de types à côté qui forcent l'intérêt à dévier perpétuellement. Je sais bien que le vrai, quand on l'étudie de très près, paraît ne plus être vraisemblable; mais il faut savoir couper la communication à temps. Les oreilles humaines ne sauraient tout entendre à la fois. La petite Lotte est déjà une exception . quoique dans la réalité; le type du jeune étudiant calculateur et amoureux pour le bon motif est une autre exception; ou les deux, s'unissant, sortent à la fois du réel.

Les Ombres passent, par F. de Baillehache. C'est une histoire de peintre au doux pays de Hollande. Elevé par des gens sévères, les uns teintés de philosophie, les autres de protestantisme, ce pauvre gamin naïf garde toutes les naïvetés de l'enfance jointes aux manières un peu pédantes de l'étudiant sérieux. On lui a dit, cependant, dès le début de sa vie, que nous ne pouvions saisir que des apparences, que ceux que nous croisions sur notre chemin n'étaient que les ombres de ces mêmes passants ; seulement il est jeune, il est aimant et s'imagine réformer le monde en y mettant du sien. Petit à petit, il abandonne les ombres humaines pour se rapprocher des réalités divines, il entre au couvent... où on lui demande pourtant la forte dot et, à défaut de l'argent, le génie. Cette histoire n'est pas gaie ; mais le type, un peu mystique, de ce garçon hollandais venant à Paris armé de son amour candide pour le travail est très intéressant et détaillé avec grand soin.

Gina Laura, par Franz Toussaint. Sous les dentelles transparentes de l'esprit le plus alerte et le plus ingénieux, on voit la statue romantique de l'amour fané. On l'a bien habillé et fait babiller, mais il pleure ou il a dû pleurer beaucoup. Ce jeune homme, bien moderne, tout occupé des nuances de l'heure, ne semble se soucier que des gestes jolis, des jambes dansantes ou gantées du gris perle de l'attente vaine, et, au fond, il ne pardonne pas à la femme de se montrer l'idole tombée, celle qu'on admire sans pouvoir lui trouver d'autre excuse que la légèreté de ses petits pieds sur le chemin du mal. Gina Laura est-elle si coupable d'avoir été la victime d'un attentat, alors que son enfance la rendait complètement irresponsable de ses actes ? On ne comprend pas bien même pourquoi elle consent à payer, plus tard, de sa vie ce moment d'inattention tout à la charge de ses parents De ces mille et une fantaisies sur la même corde, de ces passages brossés à

la houppe à poudre, si peu appuyés qu'on les rêve au lieu de les voir, il ressort l'éternelle et terrible leçon qui châtie les sens en faveur de la jalouse morale du sincère amour. Touchés par la vérité d'une passion, ni l'homme ni la femme ne peuvent admettre le partage, fût-il anticipé, et ils préfèrent mourir pour se refaire une virginité. Dans le cas qui nous occupe, si le Monsieur ne meurt pas, c'est simplement parce qu'il ne vit plus qu'à l'état spirituel, pour ne pas dire à l'état de pur esprit.

Le Crime de Biodos, par Pierre Lasserre. J'ai déjà presque lu cette sombre histoire dans la *Gazette des Tribunaux* où elle était plus sombre encore ; mais il fallait en tirer les lumières psychologiques nécessaires au bon entendement de ces différents caractères de criminels. Le jeune et très sympathique provincial pris au piège d'une mauvaise passion est obligé de percer à jour une intrigue à la fois brutale et si perverse qu'on ne se croirait pas en pays de province, dans ces calmes contrées où la nature prodiguant ses trésors devrait au contraire lénifier les cerveaux. François de Poyanne, ayant heureusement échappé aux griffes de la justice chercheuse de coupable quand même, épousera une charmante fille qui l'attendait en déplorant son personnel aveuglement. Hélas ! N'y a-t-il pas au bagne des François de Poyanne victimes de leur chevalerie d'amoureux, alors que les coquettes, seules coupables de leurs crimes, demeurent libres ?

Les Chaînes du passé, par Auguste Bailly. Une femme ardente, uniquement consumée au service d'un amour aussi légitime que passionné, peut-elle arriver à se survivre dans l'âme de sa fille ? Noble leçon que donne l'auteur à tous les maris oublieux des sacrifices que leur firent leurs compagnes, volontairement, au nom même de cet amour trahi. La lassitude et la duplicité de l'homme sont détaillées par l'auteur avec une grande science des compromissions auxquelles ce pauvre jouet d'une froide Agnès anglaise se laisse aller. On préférerait peut-être la manière tranchante, plus humaine, de cette brutale personne sensible, qui sait au moins nettement ce qu'elle veut, au tour vraiment jésuitique des remords de cet époux criminel, qui use de l'arme d'amour contre l'amour en une effrayante perversité.

L'Amour meurt, par Jean des Broquetons. Roman d'une pauvre femme qu'on marie sans amour et qui aime sincèrement d'abord par devoir, puis plus tard, par besoin a su choisir enfin le compagnon de ses rêves. Elle a l'habitude de la raison, malheureusement. Elle veut faire le bonheur de son enfant avant le sien et elle attend trop paisiblement l'heure de sa liberté. C'est la mort qui l'emporte sur elle.

Pernette en escapade, par Charles Foley. Jolies scènes de travestis où l'on voit une jeune fille changée en garçon perdre le

plus clair de ses avantages aux yeux de son futur époux. Satire ou simple taquinerie visant, je pense, le féminisme.

Marius Pilgrin, par René Perrout. Oui, ce sont bien, en effet, des idées de province. Une sorte d'enthousiasme de bon aloi s'unissant à un arrivisme inconscient, et cela doit fatalement aboutir aux déconvenues de l'amoureux, de l'avocat et du député. A Paris, ce sera probablement la misère... ou le journalisme !

La Maison du retour écœurant, par Pierre Mac Orlan. A part l'anecdote, très réussie, de François Villon, qu'on retue, il m'a semblé, durant toute cette lecture, qu'on me chatouillait la plante des pieds ! Ça commence par le fou rire... ça peut finir par la mort.. Mais je conseille aux lecteurs amateurs d'émotions fortes d'en user un jour de pluie. A certains moments, c'est irrésistible... et puis le titre, la couverture, tout est si extraordinaire !

Profils de gosses, par la comtesse Ven den Steen. Les enfants sont à la mode. Voici de jolis petits Belges qui sont touchants et attachants. *Man chérie* est d'une psychologie extrêmement curieuse.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

François Laurentie : *Sur Barbey d'Aurevilly*, 1 vol. in-18, 3.50, Emile Paul. — Ernest Seillière : *Barbey d'Aurevilly*, 1 vol. in-18, 3.50, Bloud. — J. Barbey d'Aurevilly : *Les Œuvres et les Hommes (XIXe siècle). Philosophes et Ecrivains religieux (première partie)*, 1 vol. in-18, 3.50, Lemerre. — *Memoires secrets de Bachaumont (1762-1771) publiés avec une Préface et des Notes et accompagnés de Documents inédits*, par Ad. van Bever, 2 vol. in-18 à 3.50, Michaud. — Louis Dimier : *Veuillot*, 1 vol. in-18, 3.50, Librairie Nationale.

L'œuvre de Barbey d'Aurevilly n'est pleinement intelligible que si sa vie est connue dans tous ses détails, puisqu'il l'a dit souvent lui-même, « son œuvre, ce sont ses souvenirs ». C'est par cette déclaration que s'ouvre le livre de M. François Laurentie **Sur Barbey d'Aurevilly**. Il ajoute qu'il est encore trop tôt pour lever tous les voiles : il faut donc attendre que les années s'écoulent ; mais ce que dès maintenant M. Laurentie, qui est dans le secret des souvenirs du Maître, veut, c'est : « empêcher quelques légendes de s'accréditer, et éclairer certains points obscurs de la vie et de l'art de Barbey. » Le présent volume n'a pas d'autre objet, dit-il ; il est dédié à Mlle Louise Read : « Je sais par expérience qu'on ne peut rien dire d'exact sur Barbey d'Aurevilly sans consulter vos manuscrits, votre mémoire et votre cœur. Je vous rends votre bien... »

L'œuvre de Barbey, ce sont ses souvenirs. N'écrivait-il pas lui-même à Trébutien, le 16 septembre 1846 : « Pour moi, le talent est un écho des plus grands sentiments qui ont passé dans ma vie. » Oui, un écho, un reflet ; on lit dans son *Premier memorandum* : « J'ai passé une partie du jour avec... et nous n'eussions pas même regardé les

mondes quand Dieu les aurait mis à nos pieds... » et : « Dîné à dix heures aujourd'hui et reçu une bonne lettre de... toute ma vie, LE RESTE N'EST QU'APPARENCES ET MENSONGES ! » L'art peut faire revivre ces minutes, il ne saurait les créer. La valeur d'un écrivain est donc proportionnée à l'intensité de sa sensibilité : le reste est littérature vaine et mensonge.

M. Laurentie fait bien valoir que le catholicisme de Barbey est dans la tradition catholique. On lit dans la préface de *Vellini* : « Le catholicisme n'a rien de prude, de bégueule, de pédant, d'inquiet. Il laisse cela aux vertus fausses, aux puritanismes tondus. » Et, après avoir remarqué à propos d'un *Prêtre marié* : « C'est un roman beaucoup plus orthodoxe qu'*Atala* et d'une conception aussi saine que *René* est malsain », M. Laurentie ajoute : « Il y a encore (à Saint-Sauveur, où l'on a inauguré son buste) d'honorables vieilles filles qui, s'étant signées jadis quand passait l'auteur des *Diaboliques*, se signent aujourd'hui quand on leur prononce son nom. Les curés interdisent jusqu'à la vente des œuvres de cet incontestable catholique. » Ils le voudraient eunuque dans sa vie et dans son œuvre.

Après avoir parlé des relations si amicales de Barbey avec Hector de Saint-Maur, ce poète dédaigneux de toute gloire (auquel M. Justin Bellanger a consacré une étude dans son volume sur *les Poètes de la Voulzie*), M. Laurentie nous entretient de la thèse de M. Grélé ; de l'étude de M. Fernand Clerget qui sera, dit-il, d'un grand secours à ceux qui veulent en conscience étudier d'Aurevilly ; enfin du volume de M. Ernest Seillière : **Barbey d'Aurevilly**. Voici un résumé de la thèse de M. Seillière : « Barbey d'Aurevilly, romantique par tempérament, par ses préférences instinctives, par le choix de ses inspirations, par ses nerfs, par ses aspirations vers la puissance, par sa conviction mystique de la célébrité, n'a pu être et n'a été qu'un catholique inquiétant. Il offre le spectacle d'un duel constant entre le mysticisme romantique et la morale chrétienne. Il passe alternativement de l'un à l'autre et finit par « conclure sur le tard une convention de frontières ». M. Seillière invoque encore, pour expliquer l'œuvre de Barbey, « l'hystéro-mysticisme du moyen-âge », ce qui est bien inutile, la vie, l'histoire familiale ou personnelle de d'Aurevilly éclairant suffisamment son œuvre. Comme le dit M. Laurentie, M. Seillière cherche le plus souvent dans la métaphysique des explications qui sont dans la biographie. Et puis, il y a certains documents encore inédits, qu'il ignore, et qui détruiraient ces déductions philosophiques. Malgré ces inexactitudes, l'ouvrage de M. Seillière contient de fort belles pages, et même on peut dire que cet essai de synthèse psychologique d'un grand écrivain est très curieux.

Il faudrait encore parler, avec M. Laurentie, des rapports de Barbey et de la famille Guérin. Ce n'est pas, note le critique, « sa pré-

tendue vie de désordres indicibles » qui explique les lenteurs que mit d'Aurevilly a publier les œuvres de Maurice.

Il n'avait pas, ne pouvait pas avoir les mêmes illusions qu'Eugénie sur le « catholicisme » de son frère. Sa probité littéraire se refusait donc à fausser la publication. D'ailleurs, il ne trouvait pas d'éditeur, n'avait pas le sou et craignait enfin — après les histoires du salon de la baronne — de jeter encore de l'huile sur le feu en entretenant avec Eugénie un commerce épistolaire. Le *journal* de celle-ci, est pour l'histoire de leurs rapports à cette époque, un document très insuffisant...

Sur les sentiments du frère et de la sœur, comme sur ceux des autres Guérin, de Barbey et de Trébutien, comme enfin sur l'histoire exacte et complète de leurs rapports, il reste encore de nombreuses révélations à faire...

Si Barbey et Trébutien se sont brouillés, note encore M. Laurentie, c'est *en partie* parce que Trébutien, trop d'accord avec Mlle Marie de Guérin, a trouvé Barbey d'Aurevilly « artiste » à l'excès : « Son nom de romancier compromettait l'édition ultra des Guérin. Et puis n'osait-il pas proposer comme éditeur l'éditeur même des *Fleurs du Mal* de Baudelaire, Poulet-Malassis ? »

Je ne puis signaler toutes les pages intéressantes de cet ouvrage que les « barbeyistes » voudront posséder dans leur bibliothèque, d'autant plus qu'il contient une très précieuse bibliographie des œuvres du maître, et, en outre, des indications bibliographiques sur les réimpressions en cours.

Voici la première de ces réimpressions dans la collection : *les Œuvres et les Hommes* (XIXe *siècle*) : **Philosophes et écrivains religieux** (*Première série*) contenant des études sur saint Thomas d'Aquin, Jean Raynaud, Donoso Cortès, Saint-René Taillandier, Jules Simon..., Doublet et Taine, Pascal, Buffon, Lacordaire, Abailard, Montalembert, Enfantin, Silvio Pellico, etc., etc... Sous son parti-pris d'orthodoxie catholique, Barbey sait cependant faire voir le défaut d'une doctrine, comme on devine à une tache le défaut d'une épée par où elle se brisera. Mordante et cinglante, son étude sur Renan est très belle, et il dit des choses justes sur le génie naissant de Taine. Son talent, écrit-il, consiste « dans cette fausse élégance qui joue au dandy sur des sujets qui ne comportent pas le dandisme. » Mais voici, à propos de l'*Introduction à la Philosophie de Hegel* par Vera, un mot qui mérite d'être cité : « Trente ans, — disait le plus positif des esprits de ce siècle positif, — trente ans, voilà ce que dure à peu près toute gloire philosophique allemande ! » Et il avait raison. *C'est moins long que la beauté d'une femme.* »

§

M. Ad. van Bever nous donne aujourd'hui une édition critique

des **Mémoires secrets de Bachaumont**. Il y a, nous dit-il, dans les *Mémoires secrets*, trois parties distinctes qui constituent trois recueils différents rédigés par des auteurs chez lesquels, on l'a dit, la communauté de goût n'a pu faire disparaître la dissemblance d'opinion et de style. C'est dans la première partie dite des *Mémoires de Bachaumont*, qui comprend les années 1762 à 1771 et qui forme à elle seule six volumes, que M. van Bever a fixé son choix. Il a accueilli, de préférence, les anecdotes littéraires et les propos touchant les mœurs, surtout les mœurs de théâtre. Ces anecdotes et ces propos sont accompagnés des notes biographiques et bibliographiques, de portraits et d'estampes de l'époque qui font de ce livre un ouvrage d'érudition et d'art. En une notice préliminaire, le critique nous donne l'historique de ces fameux *Mémoires*, dont l'idée revient à Mme Doublet de Breuillepont, qui aurait été la maîtresse de Bachaumont. Cette femme envoyait régulièrement à sa sœur, Mme de Souscarrière, retirée au château de Breuillepont, les nouvelles politiques et mondaines de Paris et de la cour. Mme Doublet avait à cœur de ne donner que des nouvelles certaines : Bachaumont et l'abbé Legendre couraient les salons, les académies, les ministères. Ce fut là l'origine de la gazette de Bachaumont, dont M. van Bever nous conte l'histoire. Après la mort de Bachaumont et de Mme Doublet, les *Mémoires* furent continués par Pidansat de Mayrobert, lequel s'étant suicidé, l'ouvrage passa entre les mains d'un nouveau gazetier, Mouffle d'Angerville. La gazette cessa de paraître en 1789. « Il faut dire, observe M. van Bever, que le moment n'était point favorable aux confidences et que ce qui constituait la clientèle des *Mémoires secrets* se trouvait naturellement porté vers un tout autre objet que le récit des scandales du jour. »

En appendice, le critique nous donne un fragment de Mémoires, relatifs à la famille et à la jeunesse de Bachaumont. Le morceau n'est pas inédit, mais le texte réimprimé sur le manuscrit autographe original en est plus correct et plus complet que dans sa première impression (1859). Enfin voici : *Nouvelles à la main, extraites de la Correspondance de Mme Doublet à Mme de Souscarrière à Breuillepont*. La Bibliothèque Nationale, nous dit l'éditeur, possède douze volumes de cette correspondance qui constitue la première série de nouvelles à la main destinées à être rendues publiques. On y trouve aussi de nombreuses épigrammes, dont celle-ci sur Mme de Pompadour :

Sur l'air : *Quand le péril est agréable.*

Par vos façons nobles et franches,
Poisson, vous charmez tous les cœurs ;
Sur vos pas vous semez des fleurs,
Mais ce sont des fleurs blanches.

§

Plus grave est cet ouvrage de M. Louis Dimier sur **Veuillot**, que l'auteur présente aux catholiques, et aux royalistes de l'instant comme un maître et un noble exemple. Veuillot fut un nationaliste avant la lettre. On cite souvent l'article où il parle « d'organiser la démocratie ». On s'imagine, explique M. Dimier, qu'il s'agit du problème social posé par les démocrates chrétiens de nos jours. « Nullement. Ce dont il s'agit, c'est le problème politique de pourvoir à l'intérêt général. C'est la question que nous traitons ici. Veuillot la résout par la royauté. » On pense que maintenant tous les esprits bien faits vont se convertir au duc d'Orléans.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

André Godard : *Le Procès du Neuf Thermidor*, Bloud, 3 fr. 50. — Albert Meynier : *Jean-Jacques Rousseau révolutionnaire*, Schleicher frères, 3 fr. 50. — Dr. Gustave Le Bon : *La Révolution française et la psychologie des Révolutions*. Flammarion, 3 fr. 50. — Memento.

Je croyais n'avoir pas à revenir sur Robespierre dans cette série de chroniques sur la Révolution (dont voici la dernière) : or, il me faut bien rouvrir ce chapitre. Le livre de M. André Godard, **le Procès du Neuf Thermidor**, m'en fait une obligation non seulement bibliographique, mais intellectuelle. Il est difficile à un chroniqueur lisant, écrivant, et aussi (un peu) réfléchissant au jour le jour, de porter sur les gens et les choses de l'Histoire des appréciations tout de suite complètes, — tiraillé qu'il se trouve entre lectures et impressions contradictoires. Ses jugements (en ce qui concerne les doctrines) seront d'autant plus faits de pièces et de morceaux qu'il sera lui-même, comme c'est ici le cas, plus impressionnable. Echappe qui pourra à cette loi du genre que je cultive ici.

Mes derniers comptes-rendus ont montré suffisamment combien me paraissait d'âme étroite, antipathique, Robespierre. Mais ceci ne laissait pas moins réservée (et je le donnais à entendre déjà) une question des plus importantes : celle du sens politique chez ce personnage. A cet égard, ce livre-ci, quoique très robespierriste, me paraît contenir des renseignements et des vues utiles (non sans quelque désordre, mais passons). M. André Godard, si j'en juge d'après ces pages, est un démocrate chrétien, et autoritaire ; l'homme du sentiment religieux et celui de la discipline, ces deux sentiments mis au service de la démocratie. Tel quel, il s'accommode très bien de Robespierre. Pour lui, Robespierre est celui qui ensemença le sol bouleversé de la Révolution avec le double germe de la Démocratie chrétienne (spiritualiste) et du principe d'autorité. C'est ce germe qui fut

écrasé en Thermidor. Chrétien démocrate, nous l'avons dit, et de plus autoritaire, M. André Godard a devant cet avortement et pour ceux qui le causèrent les sentiments qu'on peut imaginer. Il proclame, en cette occasion, la capacité politique de Robespierre. Comme l'historien Laurent, volontiers découvrirait-il, « là où d'autres n'ont vu qu'une tyrannie passagère, le premier essai pratique d'une réorganisation future ». Et, lui aussi, il conclurait : « Où en serions-nous si les politiques de 1793 avaient pu reculer devant les conséquences du système qui renfermait à leurs yeux les seuls moyens de salut public ? »

C'est de ce point de vue qu'il plaide ce procès du 9 Thermidor, lequel, comme disait Cambacérès à Napoléon, fut « un procès jugé, mais non plaidé ». Robespierre fut renversé par les Terroristes, qu'on retienne ceci ; par des terroristes pires que lui. De là est venue précisément (après coup), pour le plus grand dam de sa mémoire politique, sa légende de terroriste à outrance et quand même. Effectivement, d'après un des arguments plus particulièrement topiques de cette plaidoirie, une chose permit aux Thermidoriens de se poser en sauveurs, eux, simples terroristes dissidents, ennemis de Robespierre, mais « aussi cruels que lui » (Vandal) : le ralentissement de la Terreur parisienne après Thermidor. Mais il ne faudrait pas faire honneur de ceci aux terroristes qui renversèrent Robespierre. Barère continuait à dénoncer le modérantisme, et le renouvellement des membres du Tribunal révolutionnaire ne fut point voté sans débats. Sans doute, la cessation de la Terreur ne fut pas non plus le bénéfice en quelque sorte fortuit d'un « malentendu » ; je ne vois pas, contrairement à ce qu'annonce la prière d'insérer, qu'il y ait eu « malentendu », qu'on ait eu un « malentendu » à élucider. Toutefois, la façon dont les choses se passèrent après Thermidor montre bien qu'on s'avisa après coup seulement, et quand les circonstances eurent décidément changé, d'identifier avec Robespierre le Terrorisme pur. De la sorte, il ne restait plus, conséquence habile, que la mémoire d'un tyran sanguinaire. L'homme politique, qui, s'il eût triomphé en Thermidor, eût certainement, nous assure-t-on, fait cesser le régime terroriste (en dépit de ceux-là mêmes qui le renversèrent), disparaissait définitivement dans le sang. Cette fiction, créée après coup, fut le principal instrument de règne des Thermidoriens. On l'a déjà réfutée. M. André Godard la repousse à son tour, au nom, cette fois, de la Démocratie chrétienne. Telles sont les dernières nouvelles, sur Robespierre.

Encore une variante sur ce thème : **Jean-Jacques Rousseau révolutionnaire**. M. Edme Champion a naguère résolu par la négative cette question de l'influence politique de Rousseau. En enregistrant ces vues de M. Champion, nous avouions nous-même notre

scepticisme touchant l'action possible de l'ordre purement intellectuel sur la Révolution. La part pratique de l'*esprit* en ce monde, — fût-ce du mauvais esprit! — me semble de plus en plus restreinte. J'en suis venu, sous ce rapport, à un agnosticisme décidé, noir. « Le monde des idées est abstrait », a dit Taine, ou a-t-on fait dire assez légitimement à Taine : « on n'y parvient que par un effort. » Par un effort. A travers une solution de continuité qui isole à jamais du monde de l'action ceux-là qui sont ainsi passés sur l'autre bord du fleuve Océan. De cet autre bord, comme d'un autre-monde, des lueurs métaphysiques parviennent bien jusqu'à nous, fils de la terre, et peuvent aller jusqu'à former, pour le plaisir beaucoup plus que pour la gouverne de l'esprit, comme l' « éclairage » de notre drame. Mais ces effets fantastiques ne sont nullement indispensables à l'action. Rousseau a, de la sorte, d'une façon diffuse, réverbéré sur la tragédie révolutionnaire comme un vague éclairage spirituel. Au demeurant, les faits sont sans rapport nécessaire avec ces illuminations doctrinales. Ils s'expliquent par des logiques qui peuvent ne pas être beaucoup plus positives, mais qui sont beaucoup plus courtes.

Aussi M. Albert Meynier semble-t-il avoir été sage en se bornant à noter, dans le chaos révolutionnaire, quelques rares directions où certains de ces faits peuvent tout au plus paraître, non pas produits, mais mis ainsi en valeur, accentués d'une certaine signification théorique et adventice. « Rousseau, dit-il, dépasse la Révolution comme elle le déborde ; ils se confondent rarement. » Là-dessus, une longue confrontation de Rousseau et de la Révolution l'incite seulement à énoncer (et c'est encore beaucoup) : 1° que la Constituante, tout en restreignant l'égalité des citoyens, emprunte à Rousseau l'idée d'un Contrat social, assez exactement représenté par la Déclaration des Droits de l'homme ; 2° que les Girondins purent bien avoir, en Mme Roland, une « Julie révolutionnaire », à qui ne manqua pas, en Buzot, un « autre Saint-Preux », mais qu'en somme ils lui prirent tout au plus « un vague cosmopolitisme et un fédéralisme plus vague encore » ; 3° que la Convention a « dessiné d'après lui les principaux traits de la Constitution de 1793 » (laquelle ne fut jamais appliquée), mais qu'elle « n'aurait pu justifier par lui le gouvernement révolutionnaire, et encore moins la Terreur » ; 4° que Robespierre... Oui, Robespierre, d'après M. Meynier, a bien, disciple direct de Rousseau, extrait des œuvres de celui-ci la démocratie, la République et le mélange de la religion et de la politique. Mais de quelle manière ces emprunts abstraits passèrent-ils dans la pratique ? D'une manière très confuse, diminuée et à peu près indiscernable : pour s'en tenir aux difficultés théoriques, qui n'étaient pas les pires, Rousseau « n'eût jamais songé à l'adaptation des deux premières

choses à un grand pays comme la France. » Quant à la sanguinaire loi de Prairial, conséquence indirecte du théisme politique de Robespierre, peut-on bien dire ici, comme le veut M. Meynier : c'est la faute à Rousseau? D'abord, il y a, me semble-t-il, une contradiction de sa part, puisqu'il a dit ailleurs que la Terreur n'aurait pu se justifier par Rousseau. Ensuite, ce « code de l'assassinat légal » que fut la loi de Prairial s'avère, en réalité, comme l'effet des horribles nécessités politiques du moment, beaucoup plus que d'une interprétation, même abusive, de certaines idées génevoises. Nous passons sur le chapitre de l'éducation, sur les rapports, assez négatifs, de Babeuf et de Rousseau, sur le rôle, encore plus négatif, du Directoire et de Bonaparte. Qu'il nous suffise d'avoir exposé et commenté ce que l'on pourrait appeler le programme minimum de la studieuse exégèse politico-rousseauiste de M. Albert Meynier.

§

Arrivé au terme de cette revue, l'ouvrage du Dr Gustave Le Bon sur **La Révolution Française et la Psychologie des Révolutions** se présente fort opportunément pour nous proposer une conclusion valant d'être examinée. Des trois sciences, l'anthropologie, la biologie et la psychologie, dont les progrès, en nous découvrant dans l'histoire diverses réalités naturelles, ont pu nous aider à mieux comprendre la Révolution, M. G. Le Bon a surtout utilisé ici la psychologie. En psychologie, M. Le Bon, ainsi qu'il le déclare lui-même, se préoccupe d'explorer le monde qui l'entoure, plutôt que les livres. Depuis de longues années, il a essayé « d'engager la psychologie dans l'étude des réalités; mais le courant de la métaphysique universitaire est à peine dévié, bien qu'ayant perdu toute influence. » En tous cas, ce n'est pas précisément celle-ci qu'on trouvera ici. Alors que la psychologie universitaire, appliquée à la période révolutionnaire, se borne à « repenser » à son tour, et à mettre en formules artificiellement pleines ce que les hommes de la Révolution prirent pour l'objet tangible de leur intelligence consciente, à savoir des abstractions et des idéologies politiques, — les psychologues comme M. Le Bon, cherchant ailleurs le sol de la réalité, se proposent avant tout les objets invisibles mais infiniment concrets qui, bien qu'absolument insoupçonnés d'eux, menèrent en somme ces hommes. Quels furent ces mobiles inconsciemment obéis? Pas des mobiles dont les « géants » de 89 et de 93 eussent été heureux, s'ils en eussent eu conscience! La psychologie positive leur joue un assez méchant tour en sachant mieux qu'eux leur propre histoire! Elle montre qu'avec leur prétention de se conduire d'après les données de la Raison ces gens « furent toujours dominés par des suggestions affectives et mystiques ». Ces réformateurs n'obéirent

qu'à leurs passions. Ces destructeurs de religions ne furent occupés qu'à en fonder une nouvelle, et qui n'avait aucune des légitimités des autres. Ces ennemis du fanatisme furent de parfaits fanatiques. Pour tout dire, « la Révolution ne se comprend bien que considérée comme la formation d'une croyance religieuse ». Les hommes de la Révolution ne méconnaissaient pas, sans doute, en un certain sens, cette signification religieuse de leur rôle. « Nous avons le pouvoir de changer la Religion », disait Grégoire. Mais l'absurdité, l'imposture, c'était de prendre pour des vérités démontrées les propositions de la plus irréelle métaphysique sociale ; c'était de prendre, en un mot, leur religion pour autre chose que de la religion, — de la religion de qualité très inférieure.

Voilà l'essentiel du vilain tour, comme nous avons dit, joué par M. Le Bon à ces pédants mystiques du rationalisme humanitaire. Et les conséquences suivent, aggravantes : chez eux, nulle logique scientifique, réaliste : mais des logiques interdisant à l'esprit l'expérience : logique mystique, intruse dans l'ordre politique, fabricatrice de credos dont l'inanité n'a d'égale que la férocité ; logique affective, avec les sentiments dont elle procède, la haine, la peur, l'ambition, la jalousie, la vanité et l'enthousiasme, — celui-ci vite devenu une violence de plus et ne subsistant en sa pureté qu'aux armées ; enfin logique collective, la pire de toutes peut-être, mortelle à la personnalité bien entendue, destructrice des caractères et des consciences, en vertu de laquelle l'individu raisonnable, perdu dans un milieu délirant soumis à quelques meneurs, fait toujours le contraire de ce qu'il veut faire. M. Le Bon a suivi le développement de ces logiques illogiques dans les foules et les assemblées de la Révolution. De celles-ci et de celles-là il a écrit l'histoire d'après cette méthode d'observation. Histoire terrible, décourageante. Et ce n'est pas le dernier chapitre, où M. Le Bon étudie l'évolution moderne des principes révolutionnaires, qui peut nous engager à ne pas concevoir les plus sombres pronostics sur l'avenir de la démocratie contemporaine. Plus que jamais on songe aux lignes de Taine, dans son étude sur Carlyle : « La formidable masse, livrée aux chances de l'industrie, poussée par les convoitises, précipitée par la faim, oscille entre les faibles barrières qui craquent ; nous approchons de la débâcle finale, qui sera l'anarchie ouverte, et la démocratie s'y agitera parmi les ruines... »

« Ecrire une page d'histoire, a dit encore Taine, c'est résoudre un problème de psychologie. » M. Gustave Le Bon s'est appliqué à réaliser ici ce programme. « Connaissance approfondie des actions ancestrales, lois qui régissent les foules, expériences relatives à la désagrégation des personnalités, contagion mentale, formation inconsciente des croyances, distinction des diverses formes de logique », il

a appliqué à l'histoire de la Révolution ces données de la psychologie moderne, dont certaines furent, dans des ouvrages antérieurs, spécialement étudiées par lui. Il est difficile de lui contester un point de vue purement scientifique. De la religion révolutionnaire, la Science ne pouvait qu'en dire ce qu'elle dit des autres religions. Identité d'objet (du moins au regard d'un homme de science), identité de méthode, identité de conclusion. Le pessimisme de M. Gustave Le Bon, qui réjouira les adversaires de la Révolution, ne saurait donc lui être imputé à péché. Je crois à l'impartialité relative, au désintéressement de cet observateur.

Pour moi, s'il m'est permis de dire mon opinion, lorsque la Science décompose en leurs éléments psychologiques les religions *véritables*, je me sens attristé, la vraie foi religieuse étant une de ces propriétés vives de l'âme humaine qu'il n'est pas toujours *bon* de soumettre à l'analyse. Mais je suis loin de penser de même en ce qui concerne la religion révolutionnaire, qui, pour des motifs fort peu compliqués, n'a jamais réussi à m'émouvoir. L'étude de la formation du dogme eucharistique me fait descendre, je le sens, dans ce qu'il y eut de plus intime, et de plus mystérieusement palpitant, souffrant, espérant au sang même de l'humanité. J'ai conscience d'être au cœur d'une réalité profonde. Au contraire, je n'ai pu, à aucun moment, éprouver de sympathie intellectuelle ou de cœur pour aucun des « dogmes » de la Révolution. On aura beau me dire tout ce qu'on voudra, il y a chez moi impossibilité radicale. Cela date de toujours. Cela fut pour moi une impression pratique, ineffaçable, ressentie, loin de tous les livres, dans la vie même. De bonne heure, j'ai vu des hommes ayant à la bouche de grands mots, et dont les comportements effectifs, petits, bas, égoïstes, inexorables, contribuaient généralement à rendre un peu plus méchante l'odeur de la vie. Ces hommes appartenaient au type d'humanité légué par la Révolution. Ce sont eux qui m'ont rendu réaliste dans ma façon d'envisager la plupart des questions politiques et la totalité des questions morales laissées par les formidables événements de la fin du XVIIIe siècle. Je sais gré à M. Gustave Le Bon d'avoir trouvé dans son livre une bonne occasion de m'expliquer une fois pour toutes là-dessus.

MEMENTO. — *Revue historique* (septembre-octobre 1912). Raymond Guyot : « Du Directoire au Consulat, Les transitions. » (Nous nous occuperons, prochainement, nous l'avons déjà dit, des travaux de M. R. Guyot.) Paul Matter : « Les Origines des Cavour ; *1re partie.* » (L'Historien de Bismarck s'occupe logiquement, à présent, du ministre de l'unité italienne. Cavour est issu d'une vieille famille noble de la monarchie de Savoie, les Benzi.) Jean Alazard : « Les Causes de l'insurrectoin lyonnaise de novembre 1831. » (Misère des ouvriers en soie. Lyon fut ainsi, dès le début de la monarchie de Juillet, un violent centre d'agitation) ; Bulletin historique :

Histoire de France. Epoque moderne, par H. Hauser. Histoire d'Allemagne. Moyen-Age (*1re partie*), par Vigener. Histoire des Pays-Bas, par Ch. Bussemaker. Comptes-rendus critiques. Bibliographie.

La Révolution Française (14 août 1792). — « Une curieuse lettre privée de Napoléon Bonaparte en l'an VI », avec planche hors texte, par A. Aulard. (Adressée d'Egypte à Joseph Bonaparte. Le général parle de son retour et fait allusion à ses malheurs conjugaux. Il compte passer l'hiver dans une campagne, soit près de Paris, soit en Bourgogne, et s'y « enterrer » !). « La statistique du département de l'Aube par le préfet Bruslé (ans IX et X) », par Jean Bourdon. Documents : « Michelet candidat au Collège de France. » Chronique et bibliographie. — *Id.* (14 septembre 1912) : « Félix Lepeletier (avec planche hors texte) », par Ph. Dally. (Frère de Michel. Etude de sa participation à la conspiration de Babeuf, et biographie.) « Le département de l'Oise et la défense nationale en 1792 », par L. Thiot. (Mission de Merlin de Thionville et de Jean de Bry). « Reimpression : Adresse du Conseil général du Cher à la Convention nationale. » (Après le 2 juin. Adhésion au nouveau régime.) « Documents : Le Culte de la Raison à Verneuil (Eure). » « Notes de Lecture : la Canne de Jean-Jacques Rousseau. » « M. Edouard Lockroy et la Révolution française. » (Curieux et judicieux aperçu de cet homme politique sur la Révolution. Marque bien les caractéristiques du pouvoir d'alors : lutte, improvisation, incertitude et sporadisme continuels. La Commune seule lui a fait comprendre la Révolution, au talent près. Vue exacte.) « Chronique et bibliographie. »

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Dr Casimir Maciejewski : *La Guerre, ses causes et les moyens de la prévenir*. Giard et Brière, 2 fr. — Etienne Rey : *La Renaissance de l'orgueil français*. Bernard Grasset, 2 fr. — Georges Renard et Albert Dulac : *L'Evolution industrielle et agricole depuis 150 ans*. Alcan, 5 fr. — A. Orliac et E. Calmettes : *La Lutte contre le saturnisme (empoisonnement par le plomb)*. Berger-Levrault, 6 fr. — G. Miraben : *La Lutte antitoxique. La Fumée divine (opium)*. Giard et Brière, 4 fr. — Léon et Maurice Bonneff : *Marchands de folie, cabarets, estaminets, etc.* Marcel Rivière, 2 fr. — Joseph Barthélemy : *L'Organisation du suffrage universel et d'expérience belge*, Giard et Brière, 16 fr. — Memento.

La suprême ironie des choses fait que c'est au moment où plusieurs centaines de milliers d'hommes s'entre-canardent dans les Balkans, que je dois rendre compte d'un livre intitulé **La Guerre, ses causes et les moyens de la prévenir**, par le docteur Casimir Maciejewski. Les plans que perpètrent les pacifistes sont en général d'une niaiserie simplette qui désarme (au fait, le désarmement c'est leur but) ; celui-ci serre d'un peu plus près la question, mais néanmoins que de coups de pouce donnés à la réalité ! La *Grande illusion* n'est pas telle que dit M. Norman Angell, autre pacifiste : croire que la guerre est plus lucrative que la paix, c'est croire qu'un passant malingre pourra empêcher deux vigoureux boxeurs d'en découdre, s'ils en ont envie. Là est le nœud de la question que M. Ma-

ciejewski ambitionne de dénouer. Dans ce but, il rêve d'un tribunal international permanent disposant, non seulement d'arbitres enjuponnés pour juger les litiges, mais encore de trognes moustachues pour faire respecter les jugements, c'est-à-dire d'un budget (1 o/o des budgets militaires des pays faisant partie de l'Alliance internationale) et d'une armée (10 o/o des effectifs de ces pays) ; les soldats de ces contingents devraient s'engager à ne jamais se combattre, et, comme ils seraient nombreux et vaillants, ils auraient vite fait de mettre à la raison les malintentionnés. Sur le papier tout cela se tient ; mais dans la réalité? Croit-on sincèrement qu'au cas où un des états de l'Alliance voudrait rompre en visière avec les autres, son contingent ne rallierait pas le drapeau national? Et croit-on que l'armée du tribunal, qui dans l'hypothèse la plus favorable ne compterait guère que 300.000 hommes, pourrait venir à bout de la grande puissance dissidente, ou même seulement d'une puissance secondaire comme la Hollande ou la Roumanie? Il faudrait voir, en effet, ce que donnerait cette force bigarrée sur le champ de bataille, probablement ce qu'a donné l'armée des Cercles au temps du Saint-Empire. Le grand Frédéric l'a taillée en pièces de la belle manière à Rosbach, et la nôtre par-dessus le marché! Non, non, la véritable muselière, c'est le militarisme lui-même ; nous n'avons la paix que parce que chacun de nous, Allemand, Français, Russe, etc., serait trop dur à avaler ; le jour où l'un de nous flanchera, les autres lui tomberont dessus. Car s'il y a des guerres onéreuses (le type est celle du Transvaal), il y en a aussi, n'en déplaise à M. Norman Angell,qui sont très lucratives (les Etats-Unis ont eu les Philippines, Porto-Rico et le contrôle de Cuba pour un morceau de pain de munition),ce qui est déjà une raison suffisante pour certains belligérants. Ajoutez pour certains autres l'orgueil national exaspéré, le désir de venger ou de délivrer des frères, le simple point d'honneur, et vous vous rendrez compte que « les moyens de prévenir la guerre » ne sont pas aussi simples que le pense le bon docteur Casimir Maciejewski.

§

Donc, puisque la guerre est toujours possible, réjouissons-nous de tous les indices qui nous font croire que, le cas échéant, nous flanquerions une trempée formidable à ceux qui viendraient nous chercher noise, indices parmi lesquels il faut noter une réelle hausse de ton de nos publicistes. Un livre comme celui de M. Etienne Rey, **la Renaissance de l'orgueil français**, est de bon augure. Il ne faut pas en effet se faire d'illusions. Tôt ou tard, l'Allemagne nous resservira un coup d'Agadir quelconque,et il faudra se regarder les yeux dans les yeux. Le véritable auteur de la prochaine guerre ç'aura été le ministère Caillaux, dont l'ignominieuse lâcheté a auto-

risé d'avance toutes les arrogantes provocations de nos voisins. Mais rien ne dit qu'en dépit de sa supériorité d'effectifs, de discipline politique et peut-être même de richesse, l'Allemagne aurait le dessus : bien des raisons, et nullement enfantines, feraient croire le contraire, et parmi elles il faut mettre au premier rang la raison psychologique sur laquelle insiste M. Rey. Qu'est-ce qu'une armée vaincue? une armée qui se croit vaincue. Et qu'est-ce qu'un peuple victorieux? un peuple qui se veut victorieux.

§

Mais revenons vite aux questions sereines ! Voici un très intéressant ouvrage de MM. Georges Renard et Albert Dulac : **l'Evolution industrielle et agricole depuis cent cinquante ans**, qui déclancherait, s'il en était besoin, la renaissance de l'orgueil, des économistes et des savants. Que de progrès ! Que de découvertes ! Que d'améliorations de toutes sortes ! Et comme on a raison, malgré tout, malgré la sale politique surtout, d'être fier de son temps ! « Non seulement, dit M. Georges Renard, le travail industriel est devenu beaucoup plus productif qu'autrefois, mais il est devenu aussi plus cérébral que musculaire et par suite il laissera une somme croissante de loisir à l'humanité laborieuse. » Et semblablement M. Albert Dulac nous ouvre des perspectives optimistes sur « l'espoir justifié d'un accroissement des produits retirés de la culture du sol ». Il s'en faut de beaucoup que l'humanité soit en péril de famine, comme on le disait naguère encore. En 1898, Crookes, prenant pour base les ressources en nitrate du Chili, annonçait pour 1940 l'épuisement du sol ; or voici qu'on extrait l'azote de l'air, lequel en contient 8 millions de tonnes au km. carré ! Ah que le problème du bien-être matériel serait facile à résoudre si aux deux facteurs Nature et Science ne venait pas s'en joindre un autre.... Comme disait un souriant philosophe, je ne nie pas que l'humanité n'ait pas progressé, il n'y a que l'homme, qui reste, hélas! toujours le même !

§

D'ailleurs il y a la contre-partie, et après avoir admiré : que de progrès ! que de découvertes ! il faudrait ajouter : aussi que de fléaux et que de poisons ! Alcool chez les Européens et opium chez les Asiatiques et partout intoxications industrielles par le plomb, le cuivre ou le phosphore, qui sont, elles, non pas la punition d'un vice, mais la rançon du travail même. Sur l'un de ces empoisonnements, MM. Orliac et Calmettes ont écrit un livre précieux, **La Lutte contre le saturnisme**, où ils étudient ses origines, sa prophylaxie et la façon dont les diverses législations le combattent ; le plomb est en effet le plus dangereux des poisons industriels, et l'on a raison de liguer contre lui l'activité des pouvoirs publics et l'initiative des patrons

particuliers, qui devraient, d'ailleurs, avoir toujours à l'esprit l'observation de M. de Freycinet : « Le maître de fabrique recouvre et au delà, par l'économie de la main-d'œuvre et la supériorité de ses produits, les sacrifices qu'il a faits dans l'intérêt de l'humanité. » — De son côté, M. Miraben étudie la lutte contre l'opium dans un volume de la collection du docteur Marie : **La Fumée divine** qui vient à son heure, puisque la jeune République chinoise n'a pas maintenu l'interdiction faite par le dernier Fils du ciel de cultiver la « drogue » et que par les Chinois la contagion peut s'étendre partout, même à Londres, New-York et Paris. Contrairement à ceux qui plaident pour lui les circonstances atténuantes, l'opium est beaucoup plus toxique que l'alcool. — Enfin, sur celui-ci on lira avec intérêt le livre de MM. Léon et Maurice Bonneff, **Marchands de folie**, consacré surtout, son titre le dit, aux tenanciers de cabarets, depuis le mastroquet jusqu'au gérant de café de nuit ; c'est donc surtout de l'amusant reportage, et les détails qu'on y verra sur la façon dont on fonde et dont on achalande un cabaret de luxe raviront le lecteur parisien ; mais la note sérieuse s'y trouve aussi : « Pour guérir le pays, il faudrait que le législateur osât frapper l'alcool de droits exorbitants, limiter le nombre des débits, prohiber l'absinthe, supprimer le privilége des bouilleurs... » Oui, mais, hélas! ce législateur-là n'est pas, lui, encore fondu!

§

Montons encore plus vers les régions sereines ! Nous voici en pleine théorie constitutionnelle avec **l'Organisation du suffrage universel et l'Expérience belge** de M. Joseph Barthélemy, le professeur de la faculté de droit de Montpellier, l'auteur du livre classique sur *le Rôle du pouvoir exécutif dans les républiques modernes*. C'est toute la gamme des accords électoraux : suffrage censitaire, capacitaire, universel, plural, vote obligatoire, loyal, scrutin de liste, uninominal, majoritaire, proportionnaliste ; tout cela, quand vous aurez lu les 750 denses pages de l'auteur, n'aura plus d'arcane pour vous. M. Barthélemy fait plus que connaître nos voisins, il les aime et les admire ; « ils ont, à un degré très rare, possédé le sens précieux en politique du relatif, du transitoire, du complexe ; la politique ne leur est pas apparue comme une science exacte, mais comme une psychologie. » Or de leur exemple, que de leçons nous pourrions tirer ! Celle-ci d'abord qu'il ne faut pas avoir peur du compliqué ; rien n'est plus simple que le despotisme et l'anarchie et rien de plus subtil et complexe que la liberté dans l'ordre. Et cette autre que les mécanismes électoraux, quelque parfaits soient-ils, ne sont pas tout ici-bas : psychologie est le contraire d'automatisme, et rien ne dispense le soldat de courage, le gouvernant de grandeur

d'âme, le simple citoyen de bonne volonté, et tous de patriotisme.

Memento. — Michel Pavlovitch : *Le Conflit anglo-allemand : la guerre improbable,* Giard et Brière, 0,60. Acceptons l'augure de l'auteur ; nous avons déjà assez de peine à suivre les opérations dans les Balkans ! Quant à dire qu'une guerre entre l'Allemagne et l'Angleterre est aussi impossible qu'un duel entre une baleine et un éléphant, c'est oublier que Germania est devenue un peu baleine. — Dr Toulouse : *Faut-il humaniser la guerre ?* « Demain », 59, rue de Richelieu, 0,15. L'auteur répond non et préconise la guerre au couteau comme certains officiers turcs se vantaient de la faire s'ils entraient en Bulgarie. Les rodomontades ne réussissent pas à leurs auteurs, en général. Il est au contraire assez consolant de penser que dans une guerre même atroce on a plus d'intérêt à se blesser qu'à se tuer, les blessés étant plus encombrants que les morts. — Tournyol du Clos : *Les Idées financières de Montesquieu,* Giard et Brière, avec de curieux détails sur les relations de Montesquieu et de son ami l'inspecteur des Fermes générales Melon. — Gaston Monteil : *Emerson et le problème de la liberté,* Clouzot, Niort. C'est par notre sur-âme que nous coopérons à l'œuvre divine, pense Emerson, et nous ne sommes jamais aussi pleinement libres que quand nous obéissons, passivement et en nous y identifiant, à la volonté universelle. —M. Charles Perrier, médecin légiste : *Le Pied dans ses rapports avec la taille chez le criminel.* Monographie un peu spéciale, mais qui sait si de toutes ces mensurations minutieuses ne jaillira pas quelque jour un jet de lumière sur le problème même de la criminalité ? — Pontet-Brun : *L'Heure sonne !... pour que dans la France républicaine le Travail en plus d'une rétribution journalière soit légalement intéressé aux bénéfices de l'entreprise ainsi que le Capital et la Direction,* Messein, 3,50. J'aime ces titres copieux qui dispensent d'en dire plus long. Il y a pourtant, à l'intérieur, pas mal de documents qui seraient à conserver. — René Delaporte : *Comment on fait des hommes, essai de viriculture d'après les méthodes de l'Université américaine de Beyrouth,* Comité Dupleix. Ah ! si nos universitaires s'efforçaient, eux aussi, de développer chez leurs élèves la responsabilité, l'initiative, l'énergie morale ! — Jacques Lourbet : *Critique scientifique du collectivisme,* Saint-Girons, édition du journal « le Flambeau ». Ouvrage autographié peut-être par l'auteur lui-même, ce qui le rend tout à fait sympathique ; mais la promesse sur laquelle se ferme le livre : « que les hommes pourront un jour déjeuner d'un rayon de soleil », ne satisfera pas les boulimiques. — Dans *l'Autodémocratie* d'octobre, notre vieille connaissance, M. Felix Baudoin, l'inventeur du service législatif universel et obligatoire (tout le monde faisant ses treize jours de député une fois dans sa vie), propose, à propos du *Titanic*, d'obliger désormais tous les paquebots à passagers à voyager de conserve, deux par deux. En vérité, ce n'est pas si bête que ça ! — Gustave Neyron : *L'Eglise et le pouvoir absolu.* Les Etudes. A propos de cet habile plaidoyer pour le Saint-Siège, les « Annales de philosophie chrétienne » font une réflexion très juste : « Le Pape nous délivre de l'absolutisme des évêques, c'est fort bien, il nous délivre de l'absolutisme de l'Etat, c'est encore mieux. Mais, si c'est pour y substituer un autre absolutisme qui sera encore moins circonscrit par les canons, qu'avons-nous à y gagner ? » C'est là en effet toute la question, et ce qui en fait la gra-

vité, c'est que si l'on voit le moyen de museler l'Etat, on ne voit pas du tout celui de balancer le Pape. — Dans *la Coopération des Idées* de septembre dernier, M. de la Charlonie réplique à M. Youssouf Fehmi, qui ne proposait rien moins que de remettre les Grecs sous la courbache ottomane pour leur apprendre à se civiliser, et, en bon ingénieur au courant de tout l'Archipel, il rappelle que tout en Turquie est ruine et bluff (*Misère et or super Turban* », disait déjà l'Evangile), et que la Grèce, en dépit de ses politiciens, progresse très réellement. Ah ! si Venizelos pouvait guérir son pays dudit politicianisme ! En somme, il n'y a qu'une solution du problème turc, celle-ci : les Turcs en Asie et à 100 kilomètres de la mer !

HENRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

A. de Calonne Beaufaict : *la Pénétration de la civilisation au Congo belge et les bases d'une politique coloniale*. Hors commerce. Bruxelles, 1912.— Memento.

M. de Calonne Beaufaict, membre du groupe des Travaux d'Etudes Coloniales des Instituts Solvay (section Sociologie), a consacré une importante étude à la question de **la Pénétration de la civilisation belge au Congo** et, comme conclusion de cette étude, s'est demandé quelles devaient être **les bases d'une politique coloniale**. Je laisse de côté toute la partie du travail de l'auteur qui présente un caractère purement sociologique et ethnographique, et qui est relative à *la mentalité nègre* et à *la pénétration de la culture européenne dans la mentalité nègre* (1), et je m'arrête au chapitre qui l'amène à conclure à la *Nécessité d'une doctrine coloniale*. M. de Calonne, se demandant ce qu'est le Congo belge, s'appuie sur la distinction établie par M. Harmand et empruntée par cet auteur à Sir Strachey pour avancer que c'est une « possession », c'est-à-dire, un pays tropical étendu, peuplé de nombreux indigènes plus ou moins policés. Dans une possession, l'émigration européenne est faible et temporaire et doit se recruter « parmi les éléments supérieurs des diverses couches de la société métropolitaine, se composer d'hommes instruits, actifs, armés de qualités d'un caractère exceptionnel et de connaissances spéciales ». Au début de son organisation africaine, la Belgique a-t-elle eu recours à ce recrutement spécial ? Et, d'abord, comment la Belgique a-t-elle été amenée à l'aventure coloniale ? M. de Calonne montre justement que l'entreprise belge n'est pas due à une obscure et impérieuse tendance à l'expansion, à une élaboration venue de la masse profonde du peuple ; mais bien à la volonté persévérante de deux rois, Léopold Ier et Léopold II, et de leurs conseillers. « Ce fut un tout petit groupe, une

(1) Consulter à ce sujet le compte-rendu donné par M. A. van Gennep de la monographie de M. de Calonne Beaufaict intitulée *Etudes Bakango*. *Mercure de France*, 1-IX-1912.

toute petite élite intellectuelle qui imposa une de ses conceptions. » La colonisation belge revêt donc nettement le caractère d'une « excogitation ». Mais, comme l'a dit Bismarck, « il n'y a pas de colonisation sans l'opinion publique. » A l'élite directrice, il fallait l'appui des masses, et celles-ci étant rebelles à la logique scientifique et accessibles seulement au sentiment, la colonisation du Congo fut présentée au début, alors qu'elle n'était qu'une occupation, un fait de force comme toutes les entreprises coloniales, sous un jour de sentimentalité humanitaire. Aujourd'hui, la volonté dirigeante et qui tenait lieu de doctrine coloniale a disparu et le groupe qui la remplace, recruté systématiquement en dehors du petit noyau des excogitateurs primitifs, est plus préoccupée de vues idéalistes que de réalités immédiates. De là, un flottement et une crise interne grave dans la politique suivie au Congo. Pour y remédier, l'imitation étrangère a été préconisée. Mais M. de Calonne remarque sagement que, pour copier ce que d'autres peuples, surtout les Anglais, ont fait chez eux, il faudrait posséder leur mentalité, ce qui n'est pas. En Angleterre, l'expansion coloniale a été élaborée par toute une classe sociale, la bourgeoisie commerçante, et est rapidement devenue l'œuvre collective non d'un petit groupe comme en Belgique, mais de toutes les couches supérieures de la société, aristocratie terrienne, dont les cadets s'expatriaient en raison de l'institution du droit d'aînesse, et bourgeoisie commerçante. D'autre part, la politique coloniale française fut toujours liée, comme l'a montré Gaffarel, à la politique extérieure européenne et, ainsi que l'a expliqué M. Christian Schéfer dans *la France moderne et le problème colonial* (1), les fluctuations de la politique coloniale de la France en fonction des variations de son orientation politique en Europe ont été souvent corrigées par l'intervention de facteurs traditionnels La colonisation belge est donc *originale* dans sa genèse. M. de Calonne estime cependant que la Belgique peut faire des emprunts aux systèmes coloniaux étrangers, d'autant que le nombre des « situations coloniales » est assez limité. Partout, au début, la colonisation constitue un fait de force. Les déprédations d'un Warren Hastings ou d'un Clive, les gestes du *Max Havelaar* de Multatuli rappellent beaucoup la *Raubwirtschaft* à laquelle furent soumises les populations congolaises de la zone caoutchoutifère; et la République Argentine en 1906 élabora une *Législation du travail* dans les commentaires de laquelle se peut lire cette admirable déclaration : « Le but de la présente loi ne peut être autre que « d'assurer aux populations indigènes une extinction douce et sans « violence. » On n'est pas plus sincère ni... plus humain ! Puis, les peuples conquérants, lorsque le *souci des rendements à longue*

(1) Cf. *Mercure de France*, 1-XII-1906.

échéance remplaça celui *des besoins immédiats*, se préoccupèrent d'avoir des groupements indigènes à productivité *maxima*. Comment y parvenir ? Ici, diverses méthodes : d'abord la méthode anglaise, qui est celle des anciens Romains, et qui consiste à faciliter le développement de l'indigène par les seuls apports techniques assimilables, sans aucun souci des points de vue éthiques et en maintenant l'indigène en tutelle politique. La méthode allemande est tout aussi réaliste et empirique et von Wissmam l'a caractérisée de ces mots : *Strenge mit Gerechtichkeit*. Le système hollandais, nous dit Day (1), procède du même esprit : « Le natif est majeur dans ses rapports avec les autres natifs. Il est considéré comme mineur dans ses relations avec le reste du monde. » Ainsi, les grands peuples dominateurs se trouvent être ceux qui n'ont jamais été des « civilisateurs » au sens sentimental du mot. En opposition avec ces méthodes, voici celle « des peuples qui sont dominés par une croyance politique ou religieuse « *absolue* « à laquelle ils éprouvent le besoin de donner une extension universelle. « Ils l'appliquent sans tenir compte des circonstances, persuadés « qu'elle est nécessaire à leur gloire et au bonheur de leurs sujets ». C'est le système de l'Espagne catholicisant de force des sujets américains, la méthode de M. Paul Bert, un Français, — soyons-en fiers ! — dont le premier soin, en Indo-Chine, avance M. de Calonne, fut, « au moment où le pays à peine soumis ne pouvait être dominé que « par la force, d'afficher dans tous les villages annamites la déclara- « tion des droits de l'homme ». M. de Calonne prétend que c'est là actuellement le système du gouvernement belge, système sentimental que dominent les préoccupations éthiques et religieuses et qui méconnaît les réactions de la mentalité indigène, alors qu'au contraire une politique coloniale rationnelle ne devrait s'inspirer que d'*un point de vue pratique*. Il estime, en conséquence, que la colonisation belge, pour acquérir ce caractère pratique, devrait recruter ses administrateurs en dehors des cadres actuels, parmi des jeunes gens de large culture, doués d'observation et bien préparés à entrer en contact avec l'indigène. Le recrutement de ce nouveau personnel devrait obéir à des principes précis : nécessité d'abord de différencier les chefs des sous-ordres, les hommes d'initiative de ceux qui enregistrent. Donc, sélection rigoureuse du cadre politique prédominant et, conséquence logique, octroi à ce cadre politique de situations pécuniaires importantes. Faute de recourir à ces principes, la Belgique continuerait à n'exporter que « des Bouvard et des Pécuchet ». En terminant sa critique fort judicieuse, M. de Calonne remarque que le Belge, avant tout, se veut « civilisateur, expansionniste, mondial ». Mais, ce moment d'exaltation passé, il est repris par son bon sens

(1) Day, *Dutch Policy*, p. 372.

de « petit bourgeois de l'Europe », et il se demande si, au fond, le Congo est « une bonne affaire ». Or, « bonne affaire » cela signifie : gros rendements avec une immobilisation minima de capitaux. M. de Calonne répond sans hésiter : « Non, le Congo n'est pas une *bonne* « *affaire*, mais il ne dépend que de vous qu'elle devienne à longue « échéance une affaire sûre, mais à faible rendement. Il est temps « de cesser de vouloir faire de la colonisation sans capitaux ; le souc- « d'équilibrer un budget entraîne l'insuffisance complète de l'outil- « lage économique, le recrutement défavorable des cadres, l'instau- « ration de lois fiscales abusives ne tenant pas compte de la richesse « réelle du pays, la paralysie des services d'hygiène, le besoin d'exa- « gérer dangereusement la valeur financière de la moindre décou- « verte, la création enfin d'un optimisme si outrancier qu'il peut « nous mener, si nous n'y prenons garde, à la faillite, d'aucuns di- « sent à la banqueroute. »

Ces considérations sont fort justes, mais j'estime que l'auteur, ici, exagère en établissant une antinomie absolue entre les deux termes « bonne affaire » et « bonne administration ». Une « bonne affaire » n'est pas nécessairement une « affaire louche ». M. de Calonne veut bien rappeler dans son étude qu'un jour d'outrance je me suis écrié : « Les affaires louches, n'est-ce pas toute la colonisation ? » Il se peut bien que j'aie avancé ce paradoxe. On dit dans la vie et, surtout, on écrit tant de choses ! Je ne nierai donc point. Mais, je répète qu'il serait imprudent de stigmatiser à jamais une entreprise coloniale sous ce seul prétexte que les excès de certains hommes d'affaires ont fait régner trop longtemps l'ère des dividendes trop fructueux. En effet, — et ici il convient de rappeler le jugement du chancelier de fer, — « il n'y a pas de colonisation sans l'opinion publique ». Or, l'opinion publique ne saurait se contenter d'entreprises coloniales sûres et à faible rendement. Cette conception pour elle est inadmissible et contraire, d'ailleurs, à la tradition historique coloniale. Dans tous les pays, à l'heure des premières entreprises lointaines, les colonies ont apparu comme de faciles et inépuisables eldorados. Il n'a fallu rien moins que ce mirage somptueux pour justifier les dangereux exodes. Sans quoi, quel mobile valable de s'expatrier et de courir la grande aventure ? Aujourd'hui, par exemple, la France dépense sans compter le sang de ses soldats et son or pour s'assurer la jouissance du Maroc. L'opinion publique admettrait difficilement que tous ces sacrifices fussent consentis *ad honorem*. Et d'ailleurst si, à l'heure actuelle encore, la politique d'expansion coloniale est très contestée dans notre pays, il ne faut pas chercher à cette défaveur certaine d'autre explication que le maigre rendement de certaines de nos entreprises. Une colonie qui équilibre péniblement son budget apparaît toujours comme une « mauvaise affaire ». L'opinion

publique est femme à ce point de vue. Son jugement est spontané et sentimental et ne s'enquiert point de raisons à côté qui peuvent sinon justifier, du moins expliquer un retard dans l'heure des profits. Cette théorie est encore ancrée dans nombre d'esprits qu'une colonie doit, à bref délai, rembourser à la métropole les avances consenties et cela à un taux rémunérateur, théorie d'ailleurs fausse et dangereuse en ceci qu'elle ne tient pas suffisamment compte des contingences et du temps nécessaires à un pays nouvellement occupé pour tenir les promesses que son occupation a pu légitimement faire concevoir à l'heure des premiers sacrifices. Les Belges sont donc parfaitement fondés à désirer que le Congo soit pour eux une « bonne affaire ». Il fut, de longues années durant, cette « bonne affaire » pour cet homme entreprenant et pratique que fut Léopold II. Il doit le demeurer pour le pays tout entier qui a pris sa suite. En matière économique, en matière sociale, comme en matière fiscale, nombreux sont les phénomènes *d'incidence*, nombreuses sont les répercussions que ne prévoient pas toujours les philanthropes à courte vue qui, chevauchant leur *dada indigénophile*, poursuivent la réalisation de leur rêve humanitaire envers et contre tous les faits. Ceci n'est pas un paradoxe : la question indigène ne se pose, à l'état aigu, dans une possession, ne se pose vraiment que le jour où cette possession cesse d'être une « bonne affaire ». Ce que doivent poursuivre énergiquement les dirigeants coloniaux, c'est l'enrichissement et l'augmentation du rendement des pays lointains. Le développement économique d'un pays s'accompagne fatalement d'une prospérité et d'un bien-être matériels dont tous bénéficient, Européens comme indigènes. Ces derniers ne sont pas autant hantés que veulent bien le croire certains théoriciens de la préoccupation de jouir de droits politiques étendus. Ceci, pour eux, n'est que vaine et incompréhensible metaphysique. Ce qu'ils demandent, ce qu'ils sont en droit d'exiger de la part de l'Européen, c'est une administration large, bienveillante et point vexatoire, une sécurité absolue pour leurs personnes et la possibilité d'accroître indéfiniment leur bien-être et leurs jouissances matérielles. C'est là, peut-être, une conception assez peu idéaliste. Elle est respectable cependant, et c'est actuellement, en Europe même, celle des syndicats ouvriers qui, de plus en plus, s'éloignent des discussions d'ordre purement politique, vaine fumée, et limitent leurs revendications à l'ordre économique, la réalité. Quand, à la suite de réformes humanitaires toujours coûteuses, le rendement d'une colonie fléchit, les recettes budgétaires accusent aussitôt, par contre-coup, ce fléchissement, lequel, en dernière analyse, se traduit par l'établissement de nouvelles taxes compensatrices et une recrudescence de fiscalité. C'est là une incidence normale, une répercussion fatale que ne prévoient pas toujours les théoriciens de la politique indigène. Com-

me M. de Calonne, je crois qu'il est temps encore, au Congo belge comme ailleurs, de poursuivre une politique scientifique et réaliste. Il faut le faire sans à-coups, sans renoncer trop brutalement aux errements du passé. La meilleure politique en l'occurrence sera celle qui ménagera le mieux les transitions, et qui s'encombrera le moins possible de ce sentimentalisme morbide qui, aujourd'hui, dans tous les domaines de la politique générale, à trop s'écarter du fait, fausse dangereusement toutes les valeurs.

Memento. — Sous la haute direction de M. le Gouverneur Clozel se poursuit la publication d'une série sur le *Haut Sénégal-Niger* (*Soudan français*).

L'éditeur Emile Larose vient de faire paraître la seconde série de ces études dont la première série était constituée par l'ouvrage de M. Delafosse intitulé : *le Pays, les peuples, les langues, l'histoire, les civilisations*. Cette fois, M. Jacques Meniaud, ancien élève de l'Ecole polytechnique, secrétaire général des Colonies, traite de la *Géographie économique* (2 volumes in-octavo accompagnés de 192 illustrations photographiques et de 12 cartes). M. Roume, ancien gouverneur général de l'Afrique occidentale française, qui a préfacé le livre de M. Meniaud, constate « qu'il « présente un inventaire méthodique et très complet des ressources de toute « nature que renferment les vastes régions du Soudan français, de l'état, à « l'heure actuelle, de leurs productions agricoles, forestières, pastorales, « minières, de leurs industries rudimentaires et de l'organisation de leur « commerce. M. Meniaud ne se borne pas d'ailleurs à la constatation « de l'état économique existant ; il étudie les méthodes propres à accélérer « son développement et à assurer la mise en valeur rationnelle de l'immense « domaine qui nous est échu ».

Je retiens l'excellente conclusion de l'auteur qui déclare — et ceci vient à l'appui des considérations que j'ai énoncées à propos de M. de Calonne Beaufaict : « Il ne faut pas traquer l'indigène dans les moindres manifesta- « tions de son activité. Le régime fiscal le plus simple est aussi le moins « antipathique et peut-être celui du meilleur rendement, il suffit d'en étu- « dier les incidences avec précision. Avant l'occupation française, des rede- « vances variées, souvent écrasantes, étaient payées aux chefs ; mais, il « faut bien croire qu'il y avait, de temps à autre, de bons princes et que la « spoliation des sujets n'était pas un principe absolu des gouvernements indi- « gènes. Dans le luxe à la fois enfantin et grossier de ses émirs et de ses « famas, dans la pompe des fêtes et des cortèges, le contribuable reconnaissait « la valeur de son sacrifice, et peut-être en oubliait-il, pour un mo- « ment, l'amertume. En échange de ces impressions perdues, donnons-lui « la sensation permanente que ces impôts réclamés par nous sont employés « à grandir sa condition et que les forces capitalisées entre nos mains lui « sont scrupuleusement rendues. »

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

August Strindberg : *Bréviaire alchimique*, in-8, Henri et Hector Durville. — Schopenhauer : *Essai sur les apparitions et opuscules divers*, trad. et préf. par Aug. Diétrich, in-12, Alcan — Lancelin (Charles) : *Mes rapports avec le Diable*, orné de 22 pl. hors texte, in-8, Hector et Henri Durville. — William Walker Atkinson : *La Science occulte de la Respiration*, p. in-8 carré ; *l'Evangile du Bonheur*, in-8 cart. ; *le Secret de la Mémoire*, p. in-8, cart.. Richonnier. — Charles Leland : *Comment cultiver la Volonté*, p. in-8, cart. *Idem*. — Richard J. Ebbard : *Energie vitale*, p. in-8, cart. *Idem*. — Pierre Piobb : *L'Evolution de l'Occultisme et la Science d'aujourd'hui*, in-12, Hector et Henri Durville. — Charles Adam : *De la Triade ou de la Loi des lois*, broch. in-8, Ollagnier, à Bastia.

August Strindberg fut un des esprits les plus originaux de son pays et peut-être aussi de son temps. Il fut tour à tour, ou à la fois, journaliste, poète, romancier, dramaturge, antiféministe, athée, swédenborgien, chrétien mystique, occultiste et alchimiste. C'est à ce dernier titre qu'il nous intéresse ici. De 1896 à 1902, il publia, dans *l'Hyperchimie* (1), des Lettres sur la chimie, Sylva sylvarum, la Synthèse de l'or, la Synthèse de l'Iode, Notes et observations sur la chimie actuelle, les Gîtes aurifères de la France, les nombres cosmiques et Rosa mystica. Il a écrit, en outre, une *Introduction à la Chimie unitaire* (1895) et adressé une série de lettres à M. Jollivet-Castelot, — directeur de *l'Hyperchimie* et président de la Société alchimique de France, — que ce dernier a réunies et publiées sous le titre de **Bréviaire alchimique**.

Je ne suis pas assez compétent pour juger de la valeur des théories, des tentatives et des expériences alchimiques de Strindberg, mais voici ce qu'en dit M. Jollivet-Castelot :

« Les procédés étaient simples, d'un résultat discutable, mais peut-être partiellement réel. Il assurait fabriquer de l'or, en quantités très minimes d'ailleurs, avec le sulfate de fer comme point de départ. Son fameux *Livre d'Or*, qu'il eut l'amabilité de me donner, renferme un nombre respectable d'échantillons sur papier ; malheureusement ces couches superficielles demeurent impropres à l'analyse probante.

« Quoi qu'il en soit, Strindberg eut de lumineux aperçus sur la genèse des corps chimiques, leurs filiations et leurs transmutations. »

Après 1902, cet esprit étrange abandonna totalement ses études d'alchimie et d'occultisme, pour se consacrer à peu près exclusivement au théâtre.

§

L'Essai sur les apparitions de Schopenhauer a déjà été

(1) *L'Hyperchimie* est devenue, depuis, *les Nouveaux Horizons de la Science et de la Pensée*.

traduit en français et publié — il y a environ un an — avec deux autres *Mémoires sur les Sciences occultes*, par M. G. Platon. La présente traduction — qui est annoncée comme étant la première — n'est donc, en réalité, que la seconde. Elle est due à M. Auguste Diétrich, qui a joint, à l'*Essai*, des *Opuscules divers* — comprenant notamment des remarques fort curieuses de Schopenhauer sur lui-même, — et une longue préface.

Dans cette préface, M. Diétrich expose ses vues sur les phénomènes spirites et psychiques, auxquels il croit, et indique — comme pouvant les expliquer — les trois hypothèses suivantes : « 1o l'existence d'une force encore peu connue ; 2° l'existence d'esprits ayant appartenu à des êtres humains ; 3° l'existence d'un monde autre que le nôtre, d'une humanité invisible pour nous, vivant à part d'une vie que nous ne connaissons pas. Car, ajoute-t-il, rien ne prouve que l'humanité actuellement visible soit la dernière manifestation de la nature. »

Schopenhauer, lui, croyait aux apparitions des vivants et des mourants, mais il se demandait si la chose est possible aux morts. Il pensait que « la différence entre celui qui a vécu autrefois et celui qui vit maintenant n'est nullement absolue, et apparaît chez tous deux comme la même volonté de vivre. Aussi un vivant, revenant en arrière, pourrait présenter des réminiscences qui passeraient pour les communications d'un mort. »

Schopenhauer attribuait à la volonté l'action à distance d'un individu sur un autre, et cela, expliquait-il, parce qu'elle est la même chez tous les êtres et qu'elle est indestructible. Quant à l'intellect, « comme fonction d'un organe corporel », il est « purement physique » ; partant il périt avec le corps.

§

M. Lancelin s'est spécialisé dans l'étude de la sorcellerie et du satanisme. Il a déjà publié une *Histoire mythique de Sathan*, un traité sur l'envoûtement, le vampirisme et l'incubat et un autre sur la sorcellerie dans les campagnes. Il s'était proposé, dans les deux premiers de ces ouvrages, de démontrer que Sathan, — c'est-à-dire l'*Entité* toute-puissante qu'on oppose à Dieu, — n'existe pas. Mais comme ces ouvrages sont purement spéculatifs et théoriques, l'auteur, — pour éviter les reproches qu'on aurait pu lui faire à ce sujet, — tenta, à plusieurs reprises, de se mettre en *rapport direct* avec Sathan. Il n'y réussit pas. C'était à prévoir. Sathan ou le Diable n'est qu'un mot. Philosophiquement, il correspond à la *négation* de l'Absolu, c'est-à-dire au néant, à l'étant pas. C'est un nom qui n'exprime rien, ne répond à rien d'objectif. Sa réalité est donc *purement verbale*.

A la vérité, M. Lancelin a eu affaire, dans ses expériences, à des êtres ou à des entités — que les occultistes appellent des élémentaux ou des égrégores et les spirites des désincarnés — mais ces êtres ou entités — malgré que certains soient malfaisants — n'ont rien de commun avec le diable. Ce sont, la plupart du temps, sinon toujours, des créations de l'homme.

On pourrait reprocher à M. Lancelin de n'avoir pas suivi à la lettre, toutes les règles prescrites par les rituels magiques. Je ne saurais, quant à moi, lui en faire un grief. Toutes ces expériences n'ont rien en soi de bien attrayant ni de bien sain. Elles ne contribuent pas à élever l'esprit. Elles risquent au contraire de mener à la folie ceux qui s'y adonnent.

Les illustrations de **Mes rapports avec le Diable** représentent les apparences diverses sous lesquelles les différentes croyances ont figuré le Génie du Mal.

§

Au précepte antique : Connais-toi toi-même, on doit en ajouter un autre : Domine-toi toi-même. Car si on ne connaît les autres que dans la mesure où l'on se connaît soi-même, de même on ne domine les autres et les forces de la nature que dans la mesure où l'on se domine soi-même.

Sans doute, la pratique de ces deux préceptes est très difficile à suivre, mais elle n'est pas impossible. Certains Hindous, les yoghis, pratiquent le second depuis des siècles, non pas dans le but de dominer les autres, mais dans celui de se développer eux-mêmes physiquement, intellectuellement et spirituellement, ou, en d'autres termes, de se conquérir intégralement.

L'une des principales règles à suivre, c'est, avant toute chose, d'apprendre à bien respirer. Certes, personne ne méconnaît le rôle capital de la respiration. Chacun sait, en effet, qu'on ne peut s'arrêter de respirer pendant quelques minutes seulement, sans mourir, tandis que, par contre, on peut vivre sans boire ni manger pendant un temps relativement assez long. Mais ce que beaucoup ne savent pas, c'est que la respiration ne consiste pas seulement à absorber de l'oxygène pour régénérer le sang, pendant son passage dans les poumons, mais aussi à faire entrer dans l'organisme la force vitale, — que les Hindous appellent « prana ».

Par des exercices de respiration appropriés et bien réglés, les yoghis peuvent disposer volontairement de cette force, l'envoyer à n'importe quel organe ou la mettre en réserve. Ils parviennent ainsi à maintenir leur corps en parfaite santé et à en faire un instrument docile au pouvoir de la Volonté. Ce qui leur permet de développer plus facilement leurs facultés mentales et spirituelles.

Divers auteurs occidentaux, notamment des Américains,ont beaucoup emprunté à cette « science de la Respiration ou du Souffle », qui fait partie des enseignements de la philosophie Sankhya. Ils en ont tiré surtout des exercices pratiques pour le développement du corps et acquérir la maîtrise de soi. Quant à la partie philosophique et métaphysique, ils l'ont en général laissée de côté.

L'un de ces auteurs : William Walker Atkinson, est très connu. Il a écrit de nombreux ouvrages, dont certains ont été traduits en français, tels que **la Science occulte de la Respiration**, **l'Evangile du Bonheur** et **le Secret de la Mémoire**. Le premier de ces ouvrages est une suite d'exercices de respiration, accompagnés d'explications et de commentaires, qui permettent d'acquérir le contrôle absolu de la respiration et le pouvoir d'attirer en soi et de se servir de la force *pranique*. Le second est un recueil d'instructions pratiques pour le développement et l'application du pouvoir de la Pensée. Le troisième traite du Subconscient, de l'Attention et de la Concentration, de l'Acquisition des impressions, de la Perception visuelle et auditive, de l'Association des Idées, de la Culture de la Mémoire et des diverses sortes de mémoires.

Dans le même ordre d'idées, je signalerai l'ouvrage du Dr Leland sur les meilleures méthodes pour cultiver **la Volonté**, la rendre inébranlable dans ses desseins et ferme devant toutes les attaques,et celui du professeur Richard J. Ebbard, traitant des moyens et des méthodes propres à augmenter **l'Energie Vitale**.

§

Dans **l'Evolution de l'Occultisme et la Science d'Aujourd'hui**, M. Piobb a essayé de donner une nouvelle interprétation des sciences occultes, de rapprocher leurs doctrines des théories actuelles sur la matière, la radio-activité et la formation des êtres vivants, et de faire entrevoir qu'elles peuvent se concilier. Ce but est fort beau, certes, mais nous ne croyons pas qu'il l'ait atteint. M. Piobb se contente trop souvent d'affirmations gratuites. Quelque ingénieuses que paraissent ses théories et malgré l'appareil scientifique — très superficiel en général, — dont il les affuble volontiers, elles ne reposent pas sur des faits prouvés certains et indestructibles. Elles n'ont donc qu'une valeur hypothétique très incertaine.

M. Piobb applique une théorie générale, qu'il appelle *la théorie du cercle*, à l'astrologie, à la magie et à l'alchimie, mais il a négligé de la définir et de l'expliquer en termes précis.

Je présume qu'elle lui a été suggérée par les travaux de M. Charles Henry sur *le cercle chromatique*, par les déductions qu'en ont tirées cet auteur et ses disciples et peut-être aussi par les études des frères Savigny,parues dans l'*Hexagramme*, sous le titre de : *Toute*

la géométrie dans un cercle. Au reste, qu'elle soit personnelle ou qu'il l'ait tirée d'ailleurs, peu importe. Car, quelle que soit cette théorie géométrique, rien ne prouve qu'elle soit *vraie* en astrologie, en alchimie et en magie. Pour légitimer une telle application, il faudrait prouver qu'elle n'est en contradiction avec aucun fait astrologique, alchimique et magique et qu'elle s'adapte bien à tous les faits relevant de ces sciences, sans les déformer.

En ce qui concerne l'astrologie, M. Piobb affirme — sans le démontrer — que les anciens l'ont fait dériver de cette théorie. Il nous semble, quant à nous, plus probable que l'astrologie — de même que toutes les autres sciences — a une origine purement empirique. L'astronomie et l'astrologie, qui se sont confondues pendant longtemps, n'ont été édifiées et érigées en systèmes, par les Chaldéens et les Egyptiens, qu'après de nombreuses et longues observations, répétées et prolongées pendant des siècles, voire des milliers d'années, si l'on en croit Diodore de Sicile, Hipparque, Jamblique et Simplicius.

M. Piobb prétend ensuite que « la manière traditionnelle d'écrire les idéographismes zodiacaux est inverse de l'ordre naturel », parce que cela lui permet sans doute de considérer ces idéographismes comme des schémas des phénomènes hydrodynamiques.

Il serait intéressant de savoir — M. Piobb a oublié de nous le dire — quand et où on a cessé d'écrire les idéographismes zodiacaux dans leur ordre naturel. — Il n'est pas besoin de faire remarquer ici qu'on peut expliquer ces signes d'une autre manière, sans avoir recours à un artifice quelconque.

M. Piobb nous dit plus loin que le Zodiaque-horizon est un cercle induit et il en infère que l'ordre des signes devrait être inverse de celui donné par la tradition. S'il en est ainsi — ce que nous ne discutons pas ici — les Poissons devraient être le premier signe et le Bélier le dernier. Or, M. Piobb prend toujours le Bélier comme premier signe. Ce signe seul ne serait donc pas inversé?

A la fin de son étude sur l'astrologie, M. Piobb se demande « quel est l'intérêt de semblables travaux (1) ? Il semble bien qu'ils soient stériles et qu'ils se bornent seulement à nous faire comprendre un coin de la mentalité antique. Mais quel autre profit en tirera-t-on que de réhabiliter, en regard de la science actuelle, les procédés scientifiques des peuples disparus? »

Singulier aveu d'impuissance. Si ces travaux d'astrologie — ceux de M. Piobb y compris — sont stériles, c'est apparemment parce qu'on n'a pas trouvé encore la vraie méthode des anciens, celle qui permettrait d'expliquer les règles qu'ils ont données et de faire progresser cette science.

(1) Il s'agit des travaux des astrologues contemporains.

M. Piobb nous dit que la Table d'Emeraude est « l'expression de la théorie du cercle », que « l'émanation radio-active est, sinon la pierre philosophale, du moins une de ses qualités, peut-être la qualité primordiale », et que la magie est « une science purement physique ». Je doute fort que les occultistes souscrivent volontiers à ces affirmations.

M. Piobb donne trois interprétations de la Table d'Emeraude. La première, qui a trait aux principes alchimiques, s'étend à toute la Table; mais la seconde s'arrête à la dixième proposition et la troisième à la septième. On ne sait pourquoi. M. Piobb affirme simplement, sans donner aucune explication, que le reste de la Table ne s'applique pas, dans le premier cas, au grand-œuvre et, dans le second, à la pierre philosophale.

M. Piobb nous apprend enfin que, depuis le dernier trimestre de 1910, « l'occultisme est fini ». Ce qui l'induit à proférer cet arrêt de mort : « c'est, d'une part, la tenue à Paris du premier *Congrès de psychologie expérimentale*, et, de l'autre, l'ouverture du *Cours des Sciences anciennes* au Trocadéro.

Si on ne savait pas que M. Piobb était président d'une des sections de ce *Congrès* et l'organisateur de ces *Cours*, on ne pourrait s'expliquer ce grand événement. Car, avant ce *Congrès*, il y a eu d'autres congrès semblables, qui se sont occupés des mêmes questions et qui ont été tenus, en grande partie, par les mêmes personnes, car, avant ces *Cours*, il y a eu d'autres cours semblables, où l'on enseignait les mêmes matières ou des matières de même ordre. Seulement — et c'est là la plus grande, sinon la seule différence — ces congrès et ces cours s'appelaient d'un autre nom. Quant à l'occultisme, croyez qu'il n'est pas encore mort.

En résumé, nous dirons que les interprétations de M. Piobb sont exclusivement géométriques et physiques. Il a rétréci ainsi le champ des sciences occultes, et il les a rapetissées.

§

M. Charles Adam s'est proposé, dans sa brochure : **De la Triade ou la Loi des lois**, de démontrer « que le problème de la Constitution du monde est identique à la *Loi génératrice des Nombres*, que la grande *loi du Tiers* régit tout l'Univers et que toutes les contingences dérivées des sciences sont engendrées par elle ».

Son système est une sorte de « Panthéisme moniste triadique », ayant pour principes : la Force-Pensée, qui « est à la base de l'Etre cosmique », la Substance, « simple réflecteur » qui « est la deuxième face », et l'Espace-Etendue, qui « est le troisième aspect ». Je ne m'attarderai pas à discuter un pareil système : une chronique entière n'y suffirait pas.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

Les Cahiers d'Aujourd'hui, revue nouvelle d'avant-garde : M. Léon Werth écrit sur M. Maurice Barrès et sur la tendance des « littérateurs du jour ». — *La Nouvelle Revue Française :* M. Paul Claudel juge Rimbaud ; opinions de celui-ci sur la condition du poète et sur Musset. — *La Revue :* M. Camille Mauclair : « La peinture « nouvelle » et les marchands. » — *La Revue hebdomadaire* : M. Péladan et les outrances en peinture. — Memento.

Les Cahiers d'Aujourd'hui (octobre),« publiés sous la direction de Georges Besson, paraissent six fois par année ». Le premier fascicule, illustré, par MM. Francis Jourdain et Alb. Marquet, de beaux croquis en marge, réunit la plus savoureuse collaboration : Ch.-Louis Philippe, Mme Marguerite Audoux, MM. Octave Mirbeau, Régis Gignoux, Pierre Hamp, Ch. Vildrac, Léon Werth, Georges Besson. De tels écrivains, on le devine, tentent une action robuste contre la réaction qui menace actuellement les Lettres et se manifeste, depuis quelques années, dans la politique. C'est cordialement que les gens d'esprit libre souhaiteront la bienvenue aux *Cahiers d'Aujourd'hui*. Le but de cette publication ressort clairement d'un fort bel article de M. Léon Werth : « les Vérités de M. Maurice Barrès. »

« La bourgeoisie s'étonne et s'émerveille à la culture de M. Barrès. Cette culture n'est qu'un effet de l'argent. L'argent la produit, comme il produit la rente. » A ces lignes, vous reconnaissez, dans M. Léon Werth, un pamphlétaire. Les exagérations indispensables au polémiste le maintiennent dans la vérité. Il a choisi M. Maurice Barrès à cause de la qualité représentative de cet écrivain dont l'œuvre a moins d'influence, désormais, que la personne.

Lisez donc M. Léon Werth :

Comme, l'an dernier, je dînais chez des amis, une jeune fille qui avait lu tous les livres me demanda :

— Est-il vrai que Barrès soit le maître de la jeunesse française?

Je ne pus que lui répondre :

— Je n'ai jamais lu un livre de M. Barrès.

C'était vrai. Je ne cédais pas au désir d'étonner une jeune fille aimable, qui s'imagine que la vie est faite de lectures idéologiques, d'expositions de peinture, d'auditions musicales et de représentations dramatiques.

J'avais eu des livres de M. Barrès entre les mains. Je n'avais jamais lu au delà de la première page. Simplement, parce que j'ai « participé » de la culture scolaire dont use M. Barrès et que, m'étant préservé d'elle, je me suis préservé aussi de l'usage qu'il en fait.

L'équivalent de cela, appliqué, par exemple, à un Anatole France, par quelque néo-catholique ou néo-royaliste, divertirait assez M. Maurice Barrès, sans peser d'une once sur le choix de l'orientation qu'il hésite à suivre publiquement.

Suivons M. Léon Werth dans son examen agressif :

Une autre fois, une danseuse hongroise, entretenue par un Belge qui fait des affaires dans la République Argentine, m'a dit :

— Je viens de lire Barrès, tout Barrès. C'est une initiation, une révélation. Je n'ai pas connu pareil émoi depuis Nietzsche. Oh ! je vous assure... Barrès a remplacé Nietzsche... Je fais dans le monde des numéros de danses espagnoles. C'est vous dire si j'ai l'occasion de causer avec des jeunes filles et des jeunes gens. Hé bien ! ils ne lisent plus Nietzsche. Ils lisent Barrès. Ils lisent tous Barrès. Et ils ont bien raison.

Un écrivain que j'estime m'a dit :

— Je déteste les idées de M. Barrès. Je déteste même l'homme deviné à travers ses idées. L'odeur de décomposition qui se dégage de son œuvre me répugne, cette confusion entre l'ancêtre et le cadavre. Mais c'est un artiste et son influence est incontestable sur la jeunesse. Ceci aussi est remarquable, que son influence orienta les jeunes gens en des directions contraires. Ils apprirent de lui, il y a une dizaine d'années, à se cultiver eux-mêmes. Aujourd'hui M. Barrès les invite à cultiver leurs morts. Je vous répète que je méprise M. Barrès, penseur. Si d'autres pensent en vétérinaires, lui pense en pharmacien. Mais c'est un artiste et des plus séduisants, un artiste subtil de l'idée et du style, un artiste magicien, un rare artiste.

Un artiste... les jeunes filles, les étudiants en droit, les écrivains, les femmes du monde ont sur l'art des clartés que je n'ai pas. Ils savent quand il faut dire ou ne pas dire : « C'est un artiste. »

Troublé cependant par cet accord d'admirations diverses, je voulus connaître l'œuvre de M. Maurice Barrès, la connaître en ses deux périodes, en ses deux parties : l'onanistique et l'éthique.

Je fus stupéfait. Je lus de misérables développements sur le moi, sur la structure du moi, sur son hyperstructure. Un élève de philosophie un peu doué fait preuve de plus d'invention au troisième mois de l'année scolaire.

Cela est nettement du pamphlet, et d'excellent pamphlet, écrit d'une plume sincère, par un vrai styliste.

Et quand M. Léon Werth s'exprime ainsi, il applique la lentille grossissante sur ce qu'il examine, pour nous le montrer, en nous épargnant la fatigue de la recherche :

Ah ! comme j'admire la culture scolaire de M. Barrès ! Toute sa vie, il fera des devoirs. Son œuvre est sur le principe même des dissertations scolaires. Lettre de Racine à Boileau pour lui exposer sa conception de la tragédie. Lettre de La Fontaine où il explique que la fable est une ample comédie..., etc. Nous mettions sous la plume de Racine ou de La Fontaine toutes les généralités abstraites contenues dans nos manuels. Tous les jeunes bourgeois ont fait de ces dissertations.

Mais, voici une page très belle de lucidité où M. Léon Werth abandonne un peu M. Barrès pour « généraliser ». Il a plus d'ampleur, sollicité par un sujet plus vaste et, disons-le, plus grave :

Les littérateurs du jour sont patriotes, catholiques et bourgeois. Ils veulent un sabre, comme ils voulaient des bombes, il y a dix ans. Et de cela, les littérateurs tirent de fortes conclusions. Ils attachent vraiment une

importance excessive à leurs opinions. Tout simplement, ils flattent la bourgeoisie ou, plus exactement, la reflètent, comme ils la reflétaient il y a dix ans. A toutes les époques, les écrivains ont servi l'idéal le moins dangereux, l'idéal de ceux qui les lisent et les nourrissent.

En 1890, ils voulaient aller au peuple. Ils chantaient : « Allons au peuple. » Mais c'était un chant mystique. Ils croyaient que le peuple n'était nulle part... ou si loin, dans les usines, près de la voie du chemin de fer. Le peuple auquel ils voulaient aller, était un peuple de figurants de théâtre, de monstres pacifiques et farouches. Ils le croyaient destiné à la fonction de souffrir, pour que des artistes délicats exercent à leur tour la fonction de le plaindre.

Un jour, le peuple s'aperçut que, depuis quarante siècles, on allait à lui et n'en manifesta aucune gratitude. Et les esthètes de la bourgeoisie s'aperçurent sans aucune joie que le peuple allait à eux. Ou du moins il allait à leurs pères, directeurs d'usines. Les esthètes ne voulurent plus de bombes. Ils télégraphièrent aux ministres, pour qu'on leur envoyât des soldats, Et au lieu d'aller au peuple qui ne voulait pas se laisser aimer, ils décidèrent d'aller à l'église et de saluer le drapeau.

C'est vers cette époque que mourut l'Impératif catégorique. Il était allemand, piétiste. On n'est pas très sûr qu'il ne fût pas juif. Il fut remplacé. par l'impératif que Laforgue appela climatérique. C'était un impératif qui avait le chic anglais. En la chapelle de son culte, on voyait une roue de Savart, des appareils enregistreurs, des livres de psycho-physiologie anglais et allemands et les œuvres complètes d'Hippolyte Taine. De lui, est né l'impératif cadavérique. Selon les rites, les objets actuels sont la défroque de Paulus, une abeille ou une fleur de lys. On a caché soigneusement dans un placard de la sacristie les traductions des livres allemands ou anglais. Et par un mystère où se concilient et se réconcilient la science et la foi, l'impératif cadavérique a rejoint Dieu.

§

La Nouvelle Revue Française (1er octobre) publie un article de M. Paul Claudel sur Rimbaud.

Après Chateaubriand, après Maurice de Guérin, — écrit M. Paul Claudel, — notre prose française, dont le travail, en son histoire si pleine et si différente de celle de notre poésie, n'a jamais connu d'interruption ni de lacune, a abouti à cela. Toutes les ressources de l'incidente, tout le concert des terminaisons, le plus riche et le plus subtil qu'aucune langue humaine puisse apprêter, sont enfin pleinement utilisés. Le principe de la « rime intérieure » de l'accord dominant, posé par Pascal, est développé avec une richesse de modulations et de résolutions incomparable. Qui une fois a subi l'ensorcellement de Rimbaud est aussi impuissant désormais à le conjurer que celui d'une phrase de Wagner. — La marche de la pensée aussi qui procède non plus par développement logique, mais, comme chez un musicien, par dessins mélodiques et le rapport de notes juxtaposées, prêterait à d'importantes remarques.

Suivent « trois lettres inédites d'Arthur Rimbaud » publiées par M. Paterne Berrichon. Nous leur empruntons ces fragments:

La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière. Il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, l'apprend. Dès qu'il la sait, il la doit cultiver : cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel ; tant d'*égoïstes* se proclament auteurs ; il il en est bien d'autres qui s'attribuent leur progrès intellectuel ! — Mais il s'agit de faire l'âme monstrueuse : à l'instar des comprachicos, quoi ! Imaginez un homme s'implantant et se cultivant des verrues sur le visage.

Je dis qu'il faut être *voyant*, se faire VOYANT.

Le Poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement* de *tous les sens*. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il devient entre tous le grand maudit, — et le suprême Savant ! — Car il arrive à l'*Inconnu !* Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'inconnu ; et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes, innommables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé !

. . . .

Musset est quatorze fois exécrable pour nous, générations douloureuses et prises de visions, que sa paresse d'ange a insultées ! Oh ! les contes et les proverbes fadasses ! ô *les Nuits !* ô *Rolla!* ô *Namouna!* ô *la Coupe !* tout est français, c'est-à-dire haïssable au suprême degré ; français, pas parisien ! Encore une œuvre de cet odieux génie qui a inspiré Rabelais, Voltaire, Jean La Fontaine, commenté par M. Taine ! Printanier, l'esprit de Musset ! Charmant, son amour ! En voilà, de la peinture à l'émail, de la poésie solide ! On savourera longtemps la poésie *française*, mais en France. Tout garçon épicier est en mesure de débobiner une apostrophe Rollaque, tout séminariste emporte les cinq cents rimes dans le secret d'un carnet. A quinze ans, ces élans de passion mettent les jeunes en rut ; à seize ans, ils se contentent déjà de les réciter avec *cœur ;* à dix-huit ans, à dix-sept même, tout collégien qui a le moyen fait le Rolla, écrit un Rolla. Quelques-uns en meurent peut-être encore. Musset n'a rien su faire. Il y avait des visions derrière la gaze des rideaux : il a fermé les yeux. Français, panadis, traîné de l'estaminet au pupitre du collège, le beau mort est mort, et, désormais, ne nous donnons même plus la peine de le réveiller par nos abominations !

Les seconds romantiques sont très *voyants :* Théophile Gautier, Leconte de Lisle, Théodore de Banville. Mais inspecter l'invisible et entendre l'inouï étant autre chose que reprendre l'esprit des choses mortes, Baudelaire est le premier voyant, roi des poètes, un *vrai Dieu*. Encore a-t-il vécu dans un milieu trop artiste ; et la forme si vantée en lui est mesquine. Les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles.

§

Avec une belle opiniâtreté, M. Camille Mauclair, critique d'art, poursuit la lutte contre ce qu'il appela justement : « la Crise de la laideur » et le « Préjugé de la Nouveauté ». Cette fois, dans **La**

Revue (15 octobre), il traite, avec crânerie, ce lamentable sujet : « La Peinture nouvelle et les marchands ».

Sous le manteau des théories, là où nous croyons de bonne foi trouver un mouvement artistique, plus ou moins intéressant et viable, mais artistique enfin, il y a avant tout un mouvement de Bourse, et que ce mouvement de Bourse est fait par deux personnages qu'on appelle le snob et le marchand. Eh! quoi, parler d'argent à propos d'art? C'est pénible, certes; mais il le faut pour expliquer mieux certains aspects de la crise présente.

Ainsi prévenu, le lecteur est complètement édifié par M. Camille Mauclair:

La publicité faite autour de certaines œuvres a été conçue identiquement à celles que les boursiers déclanchent autour de certaines affaires, mais avec d'autres prétextes attractifs. Il n'en est pas de plus beaux que la justice à rendre, après décès, aux grands méconnus. C'est un puissant argument. Un autre, non moins puissant, est celui qui consiste à dire : « Ne riez pas de cette toile, souvenez-vous qu'on a ri devant Delacroix et Degas, ne vous préparez pas de remords ! » Une telle phrase empêcherait un honnête naïf de rire devant un bonhomme en pain d'épice ou une toile absolument blanche. C'est un des sophismes qui impressionnent le plus vivement le public. Entre autres précieux avantages, il offre celui d'exciter, chez les critiques honnêtes une générosité qui assure leur concours gratuit aux marchands lanceurs; et tel qui se refuserait à trafiquer de sa plume l'offrira pour la défense d'une mémoire et l'amour de l'innovation, sans qu'il en coûte un sol. Deux prétextes de cette valeur ont donc suffi. Il est à remarquer qu'ils n'assurent pas plus que jadis un bénéfice direct aux artistes. Cézanne rapporte aujourd'hui de grosses sommes; il est mort sans avoir prévu ce résultat, il vivait chichement d'un petit revenu, vendait peu ou point, à des prix dérisoires, étonné de l'aubaine. Van Gogh a vécu sans aucune ressource, vaguement acheté par le brave père Tanguy, lui-même aussi pauvre qu'honnête et faisant ce qu'il pouvait. Gauguin a dû, pour partir à Tahiti, vendre à l'hôtel Drouot une foule de toiles pour quelques milliers de francs, et il est mort là-bas sans argent. Or, on connaît tel marchand qui, tenant, à deux pas du boulevard, une boutique surtout remarquée pour son désordre poussiéreux, ses vitrines minables et ses exhibitions de bariolages propres à effarer les passants, est parvenu tout doucement à se faire une fortune en vendant les moindres ébauches de ces morts avec un bénéfice de cinq cents ou de mille pour cent.

L'amateur « a changé, depuis le XVIIIe siècle », constate M. Mauclair, avant de nous dépeindre l'amateur actuel :

Ce n'est plus un homme qui aime la peinture, en fait sa passion et son luxe, et l'achète pour en jouir : c'est un homme qui a partie liée avec le marchand, sait les cours, la hausse et la baisse, achète pour revendre et revend pour acheter; mais son calcul, plus encore que celui du marchand, est dissimulé. Il montre le visage ouvert du bourgeois qui vénère les arts. Il vante ses fins morceaux comme le gourmet vante son bourgogne ou son cognac; il recueille avec un sourire confus des félicitations sur son bon

goût, il est l'honnête homme libéral assez clairvoyant, assez généreux pour miser sur les gloires à venir, il a sa petite cour de courtiers et de peintres. On dit, on chuchote lorsqu'il paraît : « C'est M. Gluant, vous savez bien ? M. Gluant, celui qui a acheté *les Eplachures* de Cézanne. » Il entend et se rengorge. Il laisse entendre que le chef-d'œuvre ira au Louvre après lui, et cette demi-promesse lui vaut les saluts de gens importants, on parle de le décorer. C'est lui, aussi, qui a *la Femme au nez bleu*, *la Pendule obsédante*, tant d'autres merveilles. Et puis, un beau jour, on reçoit un beau catalogue sur japon avec préface frénétique : M. Gluant convie l'élite à admirer son trésor avant dispersion, et il revend *les Eplachures* avec cinquante pour cent de bénéfices, et la considération en plus. Pour cet homme né malin, le tableau était une valeur à lots ; ce sont même les « valeurs » qu'il apprécie surtout dans la peinture.

Nous assistons, en effet, à une ruée de primaires que le sort fait à de telles productions encourage à tout espérer. Les Indépendants se proclament fièrement le seul Salon démocratique, et ils le sont, en effet, dans toute la terrible tristesse du terme. Il est permis à tout contribuable, à tout votant, de barbouiller un morceau de toile : « Et s'il me plaît de montrer à tout Paris, pour mes dix francs par an, que je charbonne et enlumine en dépit du bon sens ? Je suis citoyen, libre de dire des bêtises, libre d'en peindre. » Il faut s'incliner ; l'Etat protège cette liberté chérie. C'est le meilleur procédé pour éviter le vandalisme ; les vandales, eux-mêmes, se font peintres. J'ai déjà dit ici combien une si belle émulation, un bienfait si évident des droits de l'homme engendrera, sous peu, de ratés, de déracinés, de révoltés et de déchus. Mais il n'est pas un de ceux-là qui ne songe plus ou moins à être « lancé » à son tour ; on voit exhiber et acheter des choses si extraordinaires ! Tel rapin dont ses camarades riaient il y a vingt ans, fruit sec de chez Julian, n'ayant jamais pu réussir une esquisse présentable dans un concours d'Ecole, réapparaît salué du titre de maître, qualifié de précurseur ; il accorde aux reporters déférents des interviews où il décrète les fondements de l'art nouveau. On voit de ces triomphes naïfs : « C'est nous qui sont les princesses. »

Fort intelligemment, M. Camille Mauclair montre la complicité de la critique, ou vénale ou crédule, avec le marchand ou l'amateur qui agiote. Leur coalition ne pourrait être paralysée que par la critique. Comment ? Voici la réponse de M. Mauclair :

C'est une question non point d'esthétique, mais de moralité. Et elle ne peut être résolue que par un réveil de la force et de la conscience dans la critique d'art ; ce ne sont pas les bons juges et les honnêtes gens qui manquent, c'est l'unité de doctrine et la solidarité. C'est surtout, la garantie professionnelle d'un corps intellectuel où ne devraient entrer que des hommes ayant fait leurs preuves de caractère, de connaissance technique et historique des arts. Trop de gens se sont improvisés critiques d'art et s'arrogèrent un mandat dont ils abusaient pour n'avoir pas mérité à leur métier lui-même la défiance et la désaffection des artistes, et, de toutes les enquêtes dont on nous fatigue cette année, une des plus symptomatiques a été celle qui demandait : « La critique est-elle inutile ou nuisible ? » Le fait seul

qu'une telle demande ait pu être formulée dénonce la gravité du désordre et explique la prolongation de l'anarchie. Débordée par l'irruption des primaires et l'éphémère multiplicité des théories, affaiblie par une neutralité éclectique, écourtée dans la presse quotidienne, réduite à ne s'expliquer vraiment que devant le public restreint des périodiques, plus encline à constater passivement qu'à conseiller avec une ferme méthode, la critique d'impression et de compte-rendu s'est trouvée désarmée devant la réclame et l'agio. Nous pourrions réunir des Fromentin, des Thoré, des Charles Blanc, des Saint-Victor, des Burty ; ils ne seraient pas écoutés, ils ne trouveraient plus de tribunes. Le marchand a profité de tout ce que la critique a abandonné ; un grand ascendant moral a été perdu, est à reconquérir.

Comment ne pas rapprocher de ce qui précède ce préambule de M. Péladan — (**La Revue hebdomadaire**, 19 octobre), — à sa critique des œuvres exposées au Salon d'Automne :

En face d'un tableau de Whistler qui ne lui paraissait pas d'une application correspondante au prix, Ruskin écrivit : « c'est un vol. » Je ne connais pas la toile en question et me garderai d'aucune solidarité avec l'apôtre de Turner, surtout quand il s'agit du remarquable artiste qui a donné le *Portrait de ma mère* au Luxembourg, le *Carlyle* de National Gallery et *Miss Alexander*. En sortant du Salon d'Automne, j'ai cru quitter le Brocken de l'art et avoir assisté au sabbat de la laideur. Depuis un quart de siècle, je n'ai rien vu d'aussi lugubre que cette exhibition et j'ai attendu de connaître le jugement des autres. Ils ne sont pas écœurés, ni désolés : et l'écart se trouve si grand entre l'avis unanime et le mien que je n'ose pas être sincère. Il y a quarante-huit heures, je saluais une dernière fois les marbres sacrés de l'Elgin room : cette circonstance me disqualifie pour apprécier des blasphèmes sans nom.

Cette généreuse colère ne quitte pas M. Péladan, même elle s'accroît à mesure qu'il avance dans sa promenade parmi les monstruosités peintes ou sculptées. Il termine sur ces mots :

Car l'horreur est bien l'impression qu'on emporte ! Non pas cette horreur nerveuse de l'esthète froissé dans sa délicatesse, mais l'horreur morale de l'homme raisonnable devant les contorsions impies de l'impuissance qui veut s'imposer sur les ruines des beautés et des vertus, en remplaçant le bon labeur par le cri de Danton : « De l'audace, et encore de l'audace. »

§

Memento. — *La Nouvelle Revue* (15 octobre) : — M. J. Monjoux : « Gentilshommes et citoyens. » — « Les Troupes noires », par M. A. Guignard. — « Gustave Charpentier », par M. H. de Curzon.

L'Indépendance (10 octobre) : — Le révérend dom Besse : « La Consécration de la famille par la liturgie catholique. » — « Aux temps dreyfusiens », par M. Georges Sorel.

Le Parthénon (20 octobre) : — M. Ch. Andler : « La Vie de l'âme et la genèse des formes littéraires ». — « La Guerre dans les Balkans », par M. Jules Bois. — « La Buissonnière », nouvelle de M. Lucien Rolmer.

Les Horizons (15 octobre) : — M. Roger Dévigne : « La Philosophie des jouets. » — Poèmes de MM. Fagus, V. Rocca, H. Strentz, F. Carco, D. Combette, S. Royé, J. Libère, P. Myrriam.

La Grande Revue (10 octobre) : — M. Ch. M. Couyba : « Le Parlement sous le régime censitaire. »

La Vie (26 octobre) : — « Officiers », par MM. Marius-Ary Leblond. — « Gustave Charpentier », par M. Maurice Le Blond.

Le Correspondant (10 octobre) : — « Le Diable de miss Beauchamp », par M. G. Fonsegrive. — « La Réforme de la grammaire », par M. Noël Ayrmès.

La Renaissance contemporaine (octobre) : — Mme Yvonne de Romain : « Romanciers et poètes de l'enfance. » — « Pour la liberté de l'amour », par M. J. Reboul.

La Revue de Paris (15 octobre) : — M. Ch. Loiseau : « Au Monténégro. » — M. Ch. Samaran : « Casanova fiancé. » — « Auguste Strindberg », par Mme Nelly Mellin.

La Revue critique des idées et des livres (10 octobre) : — « De quelques voyageurs français dans l'Italie du Nord », par M. Delmonte. — « Notre Minerve », par M. H. Clouard.

Le Feu (octobre) : — « La Poésie d'Henry Bataille », par M. H. Dérieux. — « Une lettre d'Amour », par Mme Zennour Noury. — De beaux poèmes de M. Emile Sicard.

La Route (15 octobre) annonce en ces termes un concours de poèmes : « Désireux de susciter parmi les poètes de l'heure présente l'amour des grandes idées d'émancipation sociale, nous organisons à partir de maintenant un concours de sonnets, qui devront être exclusivement inspirés par le monde du travail. Tous les poèmes envoyés seront publiés pour que nos lecteurs et abonnés soient juges de la sincérité de cette tentative. Quant aux sonnets primés, ils seront réunis en un volume que nous éditerons sous le titre de : *Poèmes Sociaux*. Ce concours est ouvert à tous les poètes. »

Le règlement du concours stipule l'obligation pour les concurrents de s'inspirer exclusivement « du monde du travail, de ses beautés, comme de ses misères ».

La Revue bleue (12 octobre) : — « M. Paul Hervieu », par M. Paul Flat. — Lettres inédites de Berlioz.

La Revue du mois (10 octobre) : — « La Suppléance des sens chez l'aveugle », par M. P. Villey. — « La Philosophie d'un Bi-Centenaire », par M. D. Mornet.

Les Marches de l'Est (10 octobre) : — « Une grande-duchesse de Russie en Lorraine », par M. G. Ducrocq. — « Deux opinions étrangères sur notre Jeanne d'Arc », par M. Gaston Choisy.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

L'éditeur du Parnasse (*Je dis tout*, 22 octobre). — **Les poètes du Parnasse** (*La Dépêche*, 24 octobre). — **Bon mot** (*L'Opinion*, 26 octobre).

M. Laurent Tailhade a donné tout entière sa chronique de **Je dis**

tout à l'éditeur Lemerre, qui publia ses premiers poèmes et qu'il a bien connu ; je crois qu'il lui rend ainsi son bienfait initial, car une chronique de Tailhade est une chose de valeur. Lemerre, qui était devenu un éditeur digne de ce nom, ce qui est plus rare que l'on ne pense, avait débuté obscurément, quoique peut-être avec une vocation cachée. Ce n'était pas, dit M. Laurent Tailhade, un paysan au sens étroit du mot. Il ne venait pas de la glèbe.

Sa famille, après avoir escaladé les premiers échelons qui mènent à la bourgeoisie, était revenue à la terre, au labour ancestral, par suite d'une crise économique — soudaine et brutale — qui l'avait ruinée. Au XVIIIe siècle, MM. Lemerre père et fils écrivaient un ouvrage copieux de jurisprudence, un *compendium*, une somme de la coutume normande, que l'on trouve encore à la Bibliothèque nationale. Cet « abrégé » ne comptait pas moins de douze volumes, ce qu'il fallait pour délecter les chicanoux, de Valogne à Mortagne et de Domfront à Caudebec.

Le grand-père d'Alphonse était marchand de cotonnades à Canisy, avant que le machinisme eût remplacé les méthodes primitives de tissage, rompu les métiers d'autrefois et rendu improductif le travail isolé. De marché en marché, trottant sur sa mule et dépistant les affaires, il donnait aux paysans les écheveaux de coton et de fil que, la semaine suivante, il reprenait, transformés en droguet, pour les vendre bientôt à Canisy, sous les piliers de la Halle aux draps. C'était un Normand rusé, un trafiquant de premier ordre. On l'avait surnommé le père Patard, à cause qu'il payait ses ouvriers en pièce de six blancs. et gardait les écus avec un soin d'autant plus attentif que cette monnaie, à quelques lieues de Canisy, gagnait au change et valait quelques sous de plus au prudent calculateur.

Le père Patard, au bout de ses trafics, réalisa la plus belle fortune. Mais tandis que ces deniers profitaient, lui-même, avec une insouciance patriarcale, augmentait sa famille. Il n'engendra pas moins de dix-sept enfants, dont seize filles. L'avant-dernier fut un garçon, Désiré, qui, père lui-même de onze enfants, mit au monde l'éditeur du Parnasse.

La substitution du machinisme au travail manuel ruina le marché de Canisy au profit de Lisieux, où s'établirent, vers 1825, les premières filatures. C'en était fait du commerce tel que l'entendait le vieux matois de Basse-Normandie. Et la tribu des Lemerre se remit aux géorgiques, en attendant un retour favorable du sort.

Alphonse, à onze ans, saute-ruisseau chez un notaire de Saint-Lô, ne mordit aucunement à la procédure. Le papier, mais non timbré, déjà le fascinait. Il quitta son tabellion, se rendit commis chez un libraire, empaqueta des volumes premier que de les éditer. Pourvu d'un entendement lucide et réaliste, il eut bientôt fait de comprendre que son avenir n'était point à Saint-Lô. Il brisa l'amarre et courageusement vint à Paris.

Chez Bady, rue Vivienne, plus tard chez Percepied, au numéro 43 du passage Choiseul, à côté des Bouffes, où Jacques Offenbach régnait alors en maître, il vendit toutes sortes de paroissiens, d'eucologes, de bréviaires aux personnes pieuses : car le père Percepied tenait l'article dévot. Il vendait aussi « le livre d'étrenne », aussi niais en ce temps-là que pieusement imprimé.

Lemerre trouva dans la boutique Percepied, Hippolyte, neveu du patron, qu'il attacha plus tard à ses destins et fit son employé. Jeune, courageux, avec l'audace qui plaît à la fortune, il joua son va-tout, acheta le fond Percepied. En face de la librairie était un magasin de mode pour enfants, tenu par Mlle Faynot, sœur du trésorier-payeur qui, plus tard, au matin de Rezonville, aussi adroit que valeureux, sauva sa caisse en butte à la convoitise des Prussiens.

Les jeunes gens se plurent, s'épousèrent, mirent en commun leurs espérances, leur travail. Lemerre trouva dans sa femme une compagne, zélée, instruite, une associée incomparable qui ne le harcelait point, qui ne se mêlait de le critiquer ni de le conseiller, mais qui l'aida généreusement de tout son travail et de tout son cœur. Elle fut une épouse dans le sens le meilleur du mot. Et cette admirable femme, sans discuter, vint en aide au chef de la maison et fonda sa fortune.

Quand, par un coup hardi, Alphonse Lemerre, après avoir acquis la maison Percepied et surmonté une fièvre typhoïde qui se déclara le jour même où fut signé l'acte de vente, s'avisa de rééditer la Pléïade, il ne trouva chez sa compagne ni résistance ni hésitation. « L'affaire est audacieuse. Mais ce sera un monument et la gloire de notre famille », disait le jeune libraire, conquis au XVIe siècle, aux belles éditions qu'il faisait, chaque semaine, prendre à l'Hôtel des Ventes par un homme à lui. « Tu es le maître, le chef de la famille, répondait-elle ; fais ainsi que tu le juges bon » Et bien souvent, ajoutait Lemerre, qui n'évoquait ces souvenirs que les larmes aux yeux, le tiroir de la modiste se vida pour payer l'imprimeur de Ronsard ou de du Bellay.

La « boutique » du passage Choiseul servit de gymnase aux poètes qui, peu de temps après le coup d'Etat, essayèrent de rénover la métrique française et de ramener le vers aux bonnes disciplines de Malherbe ou de Ronsard.

Sous l'impulsion d'Alphonse Lemerre, soutenus par son crédit, les « jeunes » d'alors : Verlaine, Heredia, Silvestre, Mallarmé, Coppée, Sully-Prudhomme, essayaient leurs forces, prétendaient aux succès à venir. A la pénombre des sympathies enthousiastes et discrètes, une pléïade nouvelle fraternisait dans l'admiration de Leconte de Lisle, leur aîné par l'âge aussi bien que par le talent.

L'auteur de *Kaïn* avait la dent dure ; sa verve impitoyable n'épargnait guère les illustres du temps. Quelques mots de lui restent, attachés aux gloires, stigmatisant les bustes de ridicules ineffaçables, comme la tache d'encre au marbre de Carpeaux.

Victor Hugo, « bête comme l'Himalaya », Mallarmé, « le sphinx des Batignolles », Banville, « comparable à un savon de toilette tombé dans des eaux sales et couvert d'anciens cheveux », telles étaient les bontés familières dont il enguirlandait ses confrères en Apollo.

Néanmoins, la beauté de ses poèmes, l'éclat infrangible de ses vers conciliaient à Leconte de Lisle quelque chose de plus que la déférence des jeunes artistes. C'était vraiment le père et le maître du groupe turbulent, instruit par son exemple dans le respect des belles formes. Ainsi que le disait un contemporain :

Gautier, parmi ces joailliers,
Fut maître, et Leconte de Lisle
Forgeait l'or dans ses ateliers.

C'était l'Homère et l'Hésiode
D'un temps où l'or pur se mariait au fer,

où le bronze lyrique affectait volontiers des formes abruptes et sacerdotales, se figeait en des allures d'un exotisme bizarre et calculé.

L' « impassibilité » que la critique bourgeoise reprochait si sottement aux débutants d'alors, comme elle incrimine les versificateurs d'aujourd'hui pour leurs vers « en allés », pour le mineur perpétuel de leurs rimes, l'impassibilité fut, sous la direction de Leconte de Lisle, une consigne à ne discuter pas.

A côté des *Poèmes barbares*, des *Poèmes antiques*, et des belles traductions où le docte chanteur infusait, pour la première fois, à notre langue, l'âcre saveur des Tragiques grecs, à côté de ces œuvres définitives, tout un printemps verdoyant de strophes agiles et de rimes d'or...

Tailhade fait défiler tous les poètes, en ce temps-là célèbres ,du passage Choiseul, ou ceux qui allaient le devenir à leur suite, depuis Philoxène Royer, précieux et plein de concetti, jusqu'à Verlaine et Mallarmé, jusqu'à « Sully-Prudhomme, le moins poète des parnassiers, déjà fort oublié quand il s'avisa de disparaître ».

Voilà une belle oraison funèbre non seulement d'un bonhomme, mais d'une époque. Je n'ai pu, malheureusement, en citer qu'une partie.

§

M. Gustave Geffroy a esquissé également cette histoire du Parnasse dans **la Dépêche** et, se plaçant à un point de vue plus objectif, essaya de supputer les chances de survie de ces poètes inégaux :

Quelques pages de lui (Mendès) peut-être, pour leur virtuosité, quelques nobles rêveries de Sully-Prudhomme, pour leur philosophie à la fois inquiète et résignée, quelques Intimités, quelques tableaux faubouriens, de Coppée. Sur Léon Dierx, tout le monde semble s'accorder pour prédire la durée à son œuvre rare : il faut espérer pour lui la réalisation d'un tel vœu. Albert Glatigny et Albert Valade mériteraient aussi la survie. Des sonnets d'Heredia pourront résonner à travers les années. Mais par une ironie coutumière, c'est l'un des cinq qui ne figuraient pas au premier rang du Parnasse qui est entré le plus délibérément dans la gloire, Paul Verlaine, qui a été un parnassien avec ses premiers vers, mais qui est devenu assez vite autre chose et même le contraire, puisque son langage musical fluide, réticent, vibrant d'échos lointains, tressaillant de souvenirs enfouis et de douleurs secrètes, s'est élevé ingénument, et parfois malicieusement et éloquemment, contre l'étalage verbal de ses anciens camarades, qu'il faisait soudain apparaître trop réglé et trop redondant.

Tel est souvent le sort des groupes et des écoles de poésie, de littérature, d'art. Ces groupes et ces écoles n'ont pas la valeur d'un ensemble propice à

maintenir ou à réveiller le goût public. Mais ce qui compte et ce qui reste, en dehors de toute manière, c'est la force individuelle d'une pensée et d'une émotion.

§

Un mot bien comique, pour finir. Dans **l'Opinion**, M. Georges Rozet termine ainsi un article sur la lutte à coups de poing d'un sieur Carpentier et d'un nommé Papke :

« Au total, soirée historique, encore qu'on ait galvaudé cette formule. »

R. DE BURY.

THÉATRE

Théatre Michel : *La Cloison*, comédie en un acte de M. Claude Gevel. *Son Innocence*, pièce en un acte de MM. Paul François et G. Guillère. *La Bonne Maison*, comédie en 3 actes, de MM. Gandrey et Henri Clerc. *Chouchette*, opérette en un acte, de MM. R. de Flers et A. Caillavet, musique de M. Claude Terrasse (11 octobre) — Théatre des Arts : *Une Loge pour Faust*, comedie en un acte, de M. Pierre Veber. *Marie d'Août*, pièce en 3 actes, de M. Léon Frapié (13 octobre). — Comédie Française : *Bagatelle*, comédie en 3 actes, de M. Paul Hervieu (28 octobre).

Pour la première fois aussi, je suis allé au Théâtre Michel. Comme théâtre, c'est un peu le genre de la Comédie-Royale. Il serait d'ailleurs plus juste de dire que c'est la Comédie-Royale qui est un peu le genre du Théâtre Michel, celui-ci étant plus ancien que celle-là. Un spectacle très fourni également, et également une partie intéressante, à côté d'une autre... Ecrire **la Cloison**, par exemple, et la jouer? Ecrire même **Son Innocence**, et la jouer aussi ? Enfin ! Ce sont là les mystères de la littérature et du théâtre, auxquels je serais bien embarrassé de démêler quelque chose. Le Théâtre Michel rachète d'ailleurs bien cette première partie de son spectacle par la seconde. **La Bonne Maison**, de MM. Gandreg et Henri Clerc, vaudrait à elle seule qu'on allât passer la soirée à l'entendre. C'est vraiment une jolie chose, fort bien écrite, pleine de traits ingénieux, qui fait plaisir, qui amuse, et qui, en même temps, intéresse très sérieusement. Réunir ainsi le théâtre de genre, la comédie parisienne, avec quelque chose du théâtre de mœurs, il y fallait du talent, de l'adresse, une joli légèreté. Les auteurs de *la Bonne Maison* ont montré tout cela à la perfection. Peut-être sentirez-vous ce que je veux dire par un aperçu du sujet. Heurtemotte, un boursier, a fait la connaissance, dans un restaurant, d'une jolie femme chez qui il est venu passer la nuit. Le matin, au moment de se lever pour retourner chez lui, il est pris d'une crise de rhumatismes qui le cloue là, dans le lit, impotent soudainement. Léa fait vite demander son médecin. Celui-ci prescrit un repos absolu. Force est à Heurtemotte d'attendre dans cette maison la guérison qui lui permettra de s'en aller. Arrive

alors le jeune Victor, l'ami... comment dirai-je? l'ami de cœur, le petit ami de Léa, qui les présente l'un à l'autre. Heurtemotte a une première gêne bien explicable, mais Victor, un garçon fort élégant et distingué, le met vite à son aise en lui témoignant les meilleures marques de sympathie. Le tout est de s'entendre, dit-il en substance. C'est bien préférable que de céder aux préjugés en usage. Parce que vous avez rencontré Madame, qu'elle vous a plu et que vous êtes venu passer la nuit chez elle, et parce que je suis, moi, son compagnon presque conjugal, allons-nous, pour cela, échanger nos cartes et nous couper la gorge ? Vous me plaisez, je n'exagère pas, vous me plaisez beaucoup, et je suis sûr, de mon côté, que si vous voulez prendre la peine de me connaître, je vous serai également sympathique. En attendant, vous êtes ici chez vous. » Et, en effet, cet intérieur est charmant. Heurtemotte y est soigné et dorloté comme un enfant, tant par Léa, dévouée, attentive, aimante, maîtresse délicieuse, fine, intelligente, que par le jeune Victor, plein de tact, de prévenances, sachant s'effacer ou se montrer selon les moments, et lui aussi très fin et très intelligent. Heurtemotte est conquis, c'est le mot. Il sent ses préjugés s'évanouir. C'est presque de l'admiration, — encore un peu étonnée, il est vrai, — qu'il a pour ce couple si bien assorti et dont il n'a, lui, qu'à se louer. Après tout, quel mal font-ils, cette femme et cet homme? Victor lui a fait un petit cours sur ce sujet, et cela, très brillamment, très ingénieusement. Ils vivent du plaisir, du luxe, du bonheur, de l'amusement des autres. Tant de gens vivent de leur misère, de leur souffrance, de leur malheur ! Cela a l'air d'un paradoxe à première vue, mais Heurtemotte est bien forcé de reconnaître qu'un fonds de vérité n'y manque pas. Aussi, moitié consentant, moitié contraint, se laisse-t-il aller à ce bonheur que lui vaut sa crise de rhumatismes. Il fait venir son courrier, reprend ses affaires, reçoit ses rendez-vous, Victor lui servant de secrétaire, un secrétaire parfait. Un ami qui vient le voir croit pouvoir se permettre des familiarités avec Léa, qui le rembarre. Il est mis vertement à la porte par Victor, auquel Heurtemotte présente ses excuses. Mais la santé revient peu à peu à Heurtemotte. Un matin il constate qu'il est tout à fait rétabli. Il va pouvoir partir, rentrer chez lui, reprendre sa vie. Partir ? Dur moment. Quitter cette bonne maison, cette femme délicieuse, ce compagnon charmant ? Où retrouvera-t-il de pareils soins, de pareils égards ? Il est plein d'attendrissement. Léa s'en aperçoit, Victor également. Eux aussi, cette séparation leur fait quelque chose. Surtout, elle les surprend. Ils n'en voient pas la nécessité. N'est-on pas très bien ainsi, tous les trois ? Le monde ? Ah ! le monde. Si l'on est heureux, n'est-ce pas l'essentiel. Et c'est si vrai, et l'amitié est si bien venue, qu'Heurtemotte repose sa valise, et renonce à partir. Mais cela c'est le sujet. C'est la façon dont il

était traité qui compte surtout. On ne le croirait pas : pas le moindre mot risqué, la moindre allusion égrillarde. Aucune vulgarité, absolument rien qui choque. Au contraire, un grand naturel, avec un goût irréprochable. Les auteurs ont traité cela presque en philosophes, en moralistes, et ils ont eu en M. Polin, — encore un exemple d'une autre finesse, d'un autre accent de vérité, souvent, chez les artistes de café-concert que chez nos illustres vedettes, — en M. Rosenberg et Mme Lucienne Guett, des interprètes justes, parfaits.

Chonchette, la petite opérette de MM. de Flers et Caillavet, avec la musique de M. Claude Terrasse, qu'a reprise le Théâtre Michel, est une chose fort divertissante. C'est même, dans son genre, une petite pièce de caractères, avec ce personnage de Saint-Guillaume, le vieux comédien de province oublié et pauvre. C'est bien là le vieil acteur, tout plein de souvenirs de tournées, que son imagination autant que son besoin d'illusion amplifient et embellissent. La charge qu'en font par instants dans *Chonchette* MM. de Flers et Caillavet ne lui ôte rien de sa vérité. M. Max Dearly le joue tout à fait bien, grotesque, touchant, sympathique. Mlle Alice Bonheur, de son côté, est fort agréable à entendre. Ce personnage de Saint-Guillaume m'a rappelé une lettre que j'ai reçue, en 1905, à la suite de mon article sur la Comédie-Française, d'un ancien acteur retiré en province dans le commerce. Il faudra que je la recherche pour vous la faire lire dans une prochaine chronique. Vous verrez quel bon type s'y montre. Moi, ce sont ceux-là qui me plaisent, ces vieux acteurs sans gloire, ces « m'as-tu-vu » de province, jouant tous les rôles, figures de farce ou de drames selon le besoin, masques heureux ou lamentables à volonté. Ils sont vraiment le théâtre. Les autres, les célèbres, les décorés, les sociétaires, ceux pour qui on écrit des pièces et dont tout Paris s'occupe, ont quelque chose qui me choque, qui me paraît manquer à la vérité, comme les écrivains devenus millionnaires.

Au Théâtre des Arts, **Une loge pour Faust**, de M. Pierre Veber, est une chose amusante, un petit tableau pris sur le vif. C'est l'histoire d'un billet pour l'Opéra, dont personne ne veut et que tout le monde se repasse comme un cadeau mirifique. Finalement, il se trouve revenir dans les mains de ses premiers possesseurs. Cette petite comédie n'a l'air de rien. C'est pourtant un coin de la vie comique très fidèle et fort bien rendu. Quant à **Marie d'Août**, de M. Léon Frapié, s'il semble que cette pièce soit manquée en certains endroits, — c'est du moins une impression qu'on a, — elle n'en reste pas moins très intéressante. On connaît M. Léon Frapié. Il est le peintre d'une certaine misère, d'un certain milieu populaire. On pourrait un peu l'appeler, lui aussi, l'écrivain des humbles. On dit que son art est un peu gris. Je sais des gens qui le lui reprochent vivement, qui trouvent

même qu'il manque de tout art, en même temps que de fantaisie, de séduction. Je ne sais jusqu'à quel point ces critiques sont fondées, n'ayant jamais rien lu de M. Léon Frapié, connaissant seulement les sujets de ses livres. Mais laissons l'art de côté. C'est un mot qui ne veut souvent rien dire. Les milieux que peint M. Léon Frapié ne sont pas gais, ni brillants. Ses livres s'en ressentent. Au lieu d'un reproche, on pourrait au contraire trouver dans cette fidélité un éloge à lui adresser. En tout cas, *Marie d'Août*, à côté de l'histoire sérieuse, un peu édifiante même, qu'elle nous racontait, contenait des parties comiques assez réussies. M. Léon Frapié montrait là deux types intéressants, bien venus, celui d'un vieux brave homme d'employé, resté extrêmement délicat et respectueux vis-à-vis des femmes, de quelque classe qu'elles soient, et celui d'un patron bourru, le meilleur homme du monde. Cette pièce était tout de même un peu autre chose que ce qu'on entend chaque soir au théâtre. On ne l'a pas jouée longtemps. Cela ne prouve rien contre elle.

Depuis longtemps, M. Jean de Gourmont me disait : « En avez-vous de la chance d'aller comme ça au théâtre ! C'est cela qui doit être agréable d'être critique dramatique ! On sort, on voit des gens, on entend des choses, on fait la connaissance d'actrices. Les répétitions générales ! Les premières ! Ah ! vous ne devez pas vous embêter. » Alors, ayant reçu mon service pour **Bagatelle**, je lui écrivis et il accourut. « Tenez, lui dis-je, voulez-vous voir une jolie pièce, amusante, pleine d'esprit, de talent, une de ces pièces, enfin, comme on n'en voit pas tous les jours, jouée par des artistes étonnants ? Allez voir *Bagatelle*, de M. Paul Hervieu, — un maître ! — à la Comédie-Française. Pour votre plaisir, vous me ferez quelques lignes de compte-rendu. » Le surlendemain, je vis revenir M. Jean de Gourmont. Il avait l'air encore plus fatigué, plus lent que de coutume. « Grands Dieux ! me dis-je, en une seule soirée aurait-il fait la connaissance de tant d'actrices ? » Il s'assit, et, sans un mot, me tendit quelques feuillets. C'était son compte-rendu de *Bagatelle*, de la bonne soirée qu'il avait passée. Le voici :

« La nouvelle pièce de M. Paul Hervieu à la Comédie-Française, *Bagatelle*, semble avoir été écrite en collaboration avec M. de Flers et M. de Caillavet. C'est une pièce facile, machinée comme un vaudeville. Dans quel monde cela se passe-t-il ? On n'en sait rien, mais ce n'est certes pas dans « le monde ». Cette Mme Orlonia, qui aime à recevoir, en son chateau de Bagatelle, les amoureux, ceux de droite et ceux de gauche, a les allures inquiétantes d'une entremetteuse. Et puis on voudrait dans ce milieu copier les mœurs du XVIIIe siècle, mais ce n'est pas cela, l'épilogue le montrera. L'histoire serait bien vaine à conter : qu'on sache seulement qu'il y a là une femme qui aime son mari, cette femme a une amie, en qui elle a une confiance sans bor-

nes. On devine tout de suite que le mari va coucher avec l'amie de sa femme, et que l'ami du mari va proposer la même courtoisie à la dame qui aime trop son époux. C'est un chassé-croisé assez banal. Pourtant personne ne couchera, car voilà que l'histoire devient tragique, grâce à un truc très simple : la dame, cachée dans un petit salon, entend son mari donner rendez-vous à son amie pour le soir même. Elle se trouve mal, évidemment, mais elle reprend ses sens pour donner, elle aussi, un rendez-vous dans, la même chambre, à l'ami de son mari, qui insiste avec tant de mauvais goût pour la voir toute nue. Alors, c'est la scène finale où éclate la haute moralité de la pièce de M. Hervieu. Tous ces gens, qui auraient passé une nuit de délices si on n'avait pas découvert leur secret, s'avouent infâmes, pleurent et sont vraiment très drôles de lâcheté. Les deux amants qui, dix minutes auparavant, s'étreignaient et allaient tomber sur le lit tout préparé, ne songent plus maintenant qu'à expier leur crime d'intention : l'un prend le train immédiatement ; on ne le reverra jamais ; la petite femme, après avoir clamé que la vertu était le seul bonheur, se dispose à se donner la discipline. Et le mari, sans un regard vers celle qu'il désirait, emmène sa femme. Ils auront passé une nuit bien agréable.

« La seule moralité à tirer de cette histoire d'un goût douteux est qu'il ne faut pas se faire prendre. Et puis ceci encore, qu'il n'y a pas de trahison en amour : il ne faut pas essayer d'arrêter les impulsions des êtres, car l'intention vaut le fait. Alors, aussi bien aller jusqu'au fait.

« M. Hervieu ? Mais je me souviens, c'est lui qui voulait introduire l'obligation de l'amour dans le Code civil, au chapitre du mariage. Ce n'est pas pour lui une bagatelle. »

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

OPÉRA NATIONAL : *Les Bacchantes*, ballet d'après Euripide de MM. Félix Naquet et Bruneau, musique de M. Alfred Bruneau. — OPÉRA-COMIQUE : *La Danseuse de Pompeï*, opéra-ballet de Mme Henry Ferrare et M. Henri Cain, musique de M. Jean Nouguès, d'après le roman de Mme Jean Bertheroy.

Par une curieuse rencontre, il advint que, simultanément, nos deux scènes lyriques subventionnées nous convièrent à des spectacles évoquant les deux divinités qui régissent, selon les vieux Hellènes et Nietzsche, l'art intégral en sa double essence dionysiaque et apollinienne. Il est infiniment probable, toutefois, que ces Olympiens fameux ne se seraient guère sentis flattés de l'usage qu'on fit d'eux dans l'occurrence. On ne peut nier qu'à priori **Les Bacchantes** d'Euripide n'aient pu paraître se prêter volontiers à quelque affabulation chorégraphique, mais assurément pas jusqu'à la

caricature puérile que nous en offrit l'Opéra. Sans doute, il est de tradition immémoriale de s'emparer d'œuvres ou de chefs-d'œuvre consacrés par le temps pour en transporter le sujet dûment vulgarisé au théâtre en l'agrémentant de musique. Cependant ce procédé commode semble de plus en plus exiger un certain respect des intentions de l'auteur exploité et impliquer quelque culture corrélative afin de ne pas friser trop candidement le ridicule. Nul n'est obligé de se réclamer de Bacchus et d'Euripide pour confectionner un ballet, et, aux yeux d'un spectateur si peu averti que ce soit, il y a tout de même quelque chose de gênant à contempler la mystérieuse et tragique légende travestie en prétexte oiseux à entrechats, trémoussements et méli-mélo de quadrilles. Le profond symbolisme du mythe disparaît, niaisement galvaudé. Le meurtre de Penthée par Agavé, sa mère, possédée du divin délire, est remplacé par un cancan dansé par de souriantes personnes aux agréables cuisses, qui chatouillent les pectoraux de M. Yvan Clustine de dards inoffensifs. Au lieu du fils de Jupiter, radieux dans sa toute-puissance et sûr de soi en face d'un ennemi dont il veut cruellement se venger, M. Clustine nous présente, en Bacchus, un éphèbe mignon, inconsistant, efféminé jusqu'à quelque équivoque. Le Penthée brusque, caprican, pomponné, qu'incarne avec un comique inconscient M. Clustine, serait plus justement qualifié de pantin. Enfin, si on eut quelques raisons de louer le nouveau maître de ballet d'un progrès évident sur la banalité des évolutions antérieures à son engagement, celles où il semble désormais se complaire ne brillent pas par la variété, ne dénoncent manifestement pas la plus infinitésimale horreur du conventionnel induré, et aboutissent peut-être à l'excès à des tableaux vivants rappelant avec insistance les « apothéoses » cultivées par les bonnes vieilles féeries d'antan et dont un trop célèbre *Excelsior* s'obstina jadis à nous régaler à l'Eden de la rue Auber. Bref, *les Bacchantes* de notre Opéra constituent un spectacle artificiel et clinquant comme on en eut de tout temps l'habitude en la maison, et qui peut y paraître, au demeurant, fort acceptable, mais qui perd beaucoup plus qu'il ne gagne au titre dont il s'affubla. M. Alfred Bruneau, qui imagina fâcheusement cette falote adaptation de la tragédie d'Euripide, en a naturellement fait aussi la musique. On m'a assuré que celle-ci remonte à 1883 pour la plupart et, quoiqu'elle semble assez visiblement avoir été par endroits « retapée », la partition qui en résulte n'aurait pas plus offert quelque intérêt purement musical au jour de son origine lointaine qu'il n'en émane à l'heure actuelle. Même en laissant hors de propos la nature ostensiblement tartigrade aujourd'hui de l'art du musicien, on est forcé de constater que rarement M. Bruneau fut aussi médiocrement inspiré dans son invention mélodique, sans que son expérience des sonorités

orchestrales ait réussi dans ce domaine à quelque compensation tutélaire. A tous égards, il est permis de penser que M. Bruneau eût mieux agi en conservant en portefeuille un ouvrage trop évidemment incapable d'ajouter quoi que ce soit de flatteur à sa réputation.

§

Après Bacchus à l'Opéra, c'est Apollon qu'on trouve à l'Opéra-Comique, et sous un aspect auquel le théâtre ne nous a certes pas accoutumés. Le dieu splendide et rutilant de la lumière, démiurge de la beauté plastique et du rêve, le radieux souverain des neuf Muses, le galant amateur de nymphes enamourées, l'amant de Daphné, de Clymène, de Coronis et de Cassandre, nous apparaît exclusivement ici en tant que frère de la frigide et implacable Diane, déesse, comme on sait, de la chasse, mais aussi de la chasteté. Outre la troupe des desservants de son autel, le culte de cet Apollon spécial comporte, assistant le Grand Prêtre, des jeunes gens de noble extraction, désignés par l'appellation de « camille », terme qui, dans l'espèce, correspondrait au masculin de « vestale », avec toutes les conséquences qui s'ensuivent. **La Danseuse de Pompeï** nous conte l'aventure de l'un de ces camilles, l'adolescent Hyacinthe, rencontrant par un soir de vendanges empourpré Nonia, la ballerine, et y perdant son... camillage. Le dieu offensé manifeste son ire au cours d'un sacrifice, et le pauvre Hyacinthe est chassé du sanctuaire après avoir confessé publiquement son doux péché. Mais le supplice de Marsyas témoigne assez éloquemment de la sévérité des vengeances apolliniennes pour qu'on ne soit point étonné que le camille sacrilège ne s'en tire pas à si bon compte. Frappé d'une sorte de maladie de langueur, indifférent aux soins autant qu'aux distractions dont le comble sa famille opulente, tourmenté par son amour inguérissable et déchiré par de pieux remords, il finit par s'éteindre, épuisé, devant l'image du dieu féroce et dans les bras de la petite danseuse au désespoir. Ensuite, après les funérailles, on voit Nonia errer sous les cyprès, hagarde et solitaire ; soudain elle monte sur la table de marbre du sépulcre et, « dans ses voiles lumineux, elle danse jusqu'à ce qu'elle tombe ». Cela compose, en somme, une histoire assez gentille en sa naïveté, et qui sans doute eût aisément paru fort poétique, n'étaient les inepties cocasses ou pénibles dont la virtuosité de M. Henri Cain sait paver les livrets où il collabore aussi bien que ceux de son cru. De plus, l'intrigue, en soi menue et toute psychologique, est délayée jusqu'à la ténuité suprême, éparpillée, hachée en épisodes, et en devient à peine intelligible à la scène. Mais tout ça n'a pas beaucoup d'importance, car on se convainc bien vite que le simulacre de pièce n'est ici, en réalité, qu'un prétexte à une succession de « ta-

bleaux vivants » où, éperdus de raffiné dilettantisme, un décorateur et un metteur en scène exceptionnels s'en sont donné à cœur joie pour le plaisir de ceux qui ne souhaitent que regarder. Le programme avait la coquetterie de reproduire les ruines qui servirent de modèle à M. Jusseaume ou, mieux, de thème à sa fantaisie érudite, et le sujet s'accusait particulièrement adéquat à la nature de son talent. Nous y gagnâmes la plus délicieuse résurrection de cet aboutissement de l'art grec exilé, comme en une oasis, parmi la brutale ou pompeuse massivité romaine ; de cet art un peu mièvre, mais exquis, de culture et de décadence, qu'on baptiserait volontiers le « Louis XVI » de l'antiquité, dont le style, épuré jusqu'à la limite extrême infranchissable sans dommage, reste noble aux carrefours populeux bordés de boutiques, délicat dans la somptuosité des palais et gracieux dans la majesté même du temple d'Apollon, aux degrés dominés par la statue gigantesque du Dieu. Durant son active carrière, M. Jusseaume s'est risqué aux genres les plus divers, et bien rarement sans bonheur. En se souvenant aujourd'hui de *Pelléas* et de mainte autre chose, on ne peut guère se tenir d'admirer l'abondance et la variété de sa production. Et il semble que le meilleur de son œuvre soit peut-être le plus caractéristique et accompli spécimen de l'art français de la décoration théâtrale, dont, malgré la capiteuse séduction des révélations slaves, les qualités de charme discret, de finesse, de sobriété élégante, bref de « goût » gardent un attrait savoureux, et à l'absence desquelles cette harmonieuse restitution pompéienne atteste assez évidemment que rien parfois ne saurait suppléer. Les tableaux « vivants » qui se déroulent dans ce merveilleux cadre ne ressemblent assurément pas à ceux de l'Opéra. Le « goût », encore ici, qui préside au choix et à la polychromie des costumes, à l'entrelacs des groupes et au galbe des attitudes, aux flamboiements limpides, diaprés ou glauques des lumières, les préserve de tout clinquant même en leur plus éblouissant éclat. Secondé, quasi-génialement, dans la chorégraphique espèce, par Mme Mariquita, M. Carré s'est vraiment cette fois surpassé. Montée ainsi, *la Danseuse de Pompeï* évoque irrésistiblement le spectacle de quelque « Kinémacolor » idéal, dévidant les films de visions prestigieuses et vivantes, où les héros du drame superflu et son action indifférente ou négligeable semblent seuls introduire un élément factice et encombrant. Et même, afin que rien ne manque à l'illusion, ce spectacle est accompagné d'une musique tout juste comparable au pire de ce qu'on peut entendre aux séances Gaumont, Pathé et concurrents consorts. Et ceci peut induire en quelques réflexions. De beaux décors et des tableaux vivants, si réussis soient-ils, est-ce là ce qu'on doit attendre de notre Opéra-Comique? Il est trop évident que les subventions, dont nous, contribuables, dotons par l'intermédiaire de l'Etat nos deux scènes lyri-

ques, ne sauraient avoir pour objet un simple et dispendieux amusement. Elles ne se justifient que par un but de culture artistique, et c'est un point sur quoi on ne peut s'empêcher d'être *musicalement* de plus en plus déçu à la salle Favart. On dirait qu'une obscure et certes inconsciente volonté s'y évertue de résister aux tendances les plus élevées de l'évolution féconde qui, depuis plus d'un quart de siècle, a profondément transformé la réceptivité de nos auditoires mélomanes. Alors que l'œuvre de Wagner est aujourd'hui le fond du répertoire de l'Opéra, celui de l'Opéra-Comique a pour piliers de désuets ou industriels amuseurs, dont les ouvrages sont les plus propres à corrompre ou à enlizer la sensibilité inavertie de la foule. A la *Tétralogie*, à *Tannhaeuser*, *Lohengrin*, à *Tristan* et aux *Maîtres Chanteurs*, il répond imperturbablement par *Lakmé*, *Manon*, *Carmen*, *Werther* et *la Tosca*, à moins que ce ne soit la *Cavalleria* ou *Paillasses*, qui se succèdent sans relâche sur une affiche de laquelle disparut *Fervaal* et peut-être *l'Heure espagnole*, et où *le Vaisseau-Fantôme*, *Pelléas*, *Ariane et Barbe-bleue* ne se glissent qu'à la dérobée. Avec les *Contes d'Hoffmann*, *Mignon* et *les Noces de Jeannette*, on pourrait se croire revenu au temps de Carvalho. La musique pourtant a fait quelque chemin depuis, chez nous comme ailleurs. Et le plus dépitant de l'affaire, c'est que, précisément par son art de la mise en scène, qui lui garantit à bien peu près toujours et pour n'importe quoi le succès, M. Carré serait mieux qualifié que quiconque pour concourir précieusement à l'éducation graduelle du grand public, en élaguant le rebut suranné de l'ancien répertoire et en imposant peu à peu des œuvres de musicalité véritable, de beauté haute et forte ou d'aspirations novatrices. Au lieu de cela, sa dévorante et méritoire activité paraît se disperser au hasard de velléités dont on discerne mal, musicalement, les intentions ou les motifs. Il serait intéressant, par exemple, d'entendre à l'Opéra-Comique, auquel il irait comme un gant, le verveux *Benvenuto* de Berlioz qu'on réclame ; et c'est l'avortement sénile des *Troyens* dont la reprise est annoncée. Il est cruel de songer que notre second théâtre lyrique semble être voué à perpète à la presque exclusive Trinité Bizet, Delibes et Massenet brochant sur le vérisme transalpin. Mais puisque M. Carré ne redoute ostensiblement pas les importations étrangères, il pourrait s'adresser quelquefois autre part qu'en Italie. Pourquoi ne s'empare-t-il pas de *Boris Godounoff*, ce chef-d'œuvre abandonné par l'Opéra ? Et, si celui-ci le devança pour *Salomé*, il lui reste *Elektra*, *le Cavalier à la Rose*, et même *Feuersnot* dont je puis parler librement, car, si j'en ai traduit le poème, je n'ai pas un centime à toucher sur les tantièmes éventuels. M. Carré accordera sans doute que Moussorgsky et Richard Strauss sont des musiciens qui valent bien MM. Mascagni, Puccini et même

Leoncavallo. On ne saurait sans injustice reprocher à M. Carré la fréquente médiocrité des ouvrages nouveaux que son cahier des charges lui prescrit de monter chaque année, et qui sont évidemment trop nombreux pour pouvoir être tous des chefs-d'œuvre ; mais parmi la foison croissante de la production contemporaine, il est bien obligé de choisir, — et on a l'impression que ce choix soit peu souvent déterminé par des raisons avant tout musicales et que d'autres considérations y interviennent dangereusement peut-être. De plus en plus, à l'Opéra-Comique, on éprouve le sentiment vague que la musique soit insciemment tenue pour un élément accessoire dans un spectacle à la splendeur ou originalité duquel tout est subordonné. On en arrive même à craindre que la passion de la mise en scène puisse à l'occasion entraîner une commande hâtive, sur le vu d'un livret, à quelque fabricant de partitions à la douzaine. Sans doute on erre ou, pour le moins, on exagère. Cependant la représentation de *Don Juan* dévoila récemment la réalité du péril à quoi un tel état d'esprit expose les plus purs chefs-d'œuvre. Et, en présence de pareils dénouements, on se prend à rêver, avec M. Lalo, d'un théâtre uniquement dédié à la musique ; où on ne viendrait que pour elle ; où on n'en entendrait que de la vraie, dans des décors modestes si on veut, mais d'un « goût » d'autant plus sûrement artistique en l'occurrence, avec une mise en scène d'une simplicité justement expressive, auxiliaire fidèle et respectueuse de l'œuvre d'art, au lieu de s'en servir afin de briller pour soi-même. Inutile d'ajouter que, dans un semblable théâtre, on n'aurait jamais eu l'idée de jouer *la Danseuse de Pompeï*.

JEAN MARNOLD.

ART

Le *IXe Salon de la gravure en couleurs* (Georges Petit). — *L'Exposition des Boursiers de la Seine* (Grand Palais). — *Les Ironistes de la femme* (Galerie la Boétie). — Exposition *Désiré* (Galerie Druet). — *Exposition Thiesson* (Galerie Vildrac). — *Rétrospective Henri Rousseau* (Galerie Bernheim-Jeune).

Au **Salon annuel de la gravure** en couleurs, parmi des œuvres d'une bonne moyenne et d'une belle tenue, presque toutes au moins d'un métier sûr, quelques très belles choses.

L'admirable souplesse de J.-F. Raffaëlli va des pittoresques anecdotes de la rue de Paris, à la largeur du paysage de la *Route ensoleillée*. Rien de mieux vu que cette petite page, *Sous la pluie*, avec toute la grelottante détresse des miséreux dont Raffaëlli fut le grand imagier, rien de plus élégant que cette jolie scène à *la Toilette*, d'une si nerveuse et si sobre vision. Le diplôme gravé pour les amis de Paris, *au quai de la Tournelle*, synthétise la vie agile qui se meut parmi les vieilles pierres d'un Paris presque sévère, mais qu'égaient

des passants jetés en bouquets de fleurettes versicolores. C'est d'un très grand art, du plus grand, car c'est la transcription de la vie même, sans surcharge, sans parti-pris, regardée avec une étonnante sérénité et traduite avec la plus belle maîtrise.

De Richard Ranft, à côté de deux scènes spirituelles de la *Commedia dell'Arte* (des Arlequins, des Colombines, des Gérontes, sous la toile qui se lève sur un fond vénitien), une page parfaite, l'*Illumination à Heidelberg*, avec toutes les virtuosités d'un feu d'artifice saisi en sa gerbe et dans les émaux qu'il projette dans une eau lourde, sous le pont rouge et le vieux château incendié de reflets. D'Henry Detouche une planche spirituelle, les *Deux Sœurs*, avec de coquets mouvements d'abandon sur le divan, et des *Senoritas à la Feria*, d'un amusant et pittoresque grouillement babillard ; d'Eugène Delâtre, de sobres paysages. Des visions canadiennes de M. Armington ont de la largeur et du fini. Il y a de la belle couleur chez M. Hopkins, du mouvement chez M. Labrouche, dont quelques planches plus âpres ont donné déjà une idée meilleure. M. Lorrain est ardent et hardi. Le *Chaland* de M. Luigini est sobre, sévère, d'une lourdeur qui n'exclut point l'agrément. Mme Ethel Mars, en des bois colorés d'une rudesse voulue et d'une simplicité très cherchée rivalise avec l'imagerie populaire non sans bonheur. M. Marius Martin est bon coloriste. M. Plasse a de la vigueur. M. Simon japonise volontiers ; il tire de cette méthode de beaux effets, épanouissant sous la neige la *ville de Prague*, comme des amas de grosses fleurs d'hiver, et faisant chanter la joie colorée d'un *Marche à Nice*.

Une série de M. Pierre Roche donne de la plasticité à des rives avec de l'imagination et de la vigueur. C'est de l'art littéraire, mais tel qu'on en peut aimer les idées et le faire.

Quatre planches de M. Raoul Vlemann disent avec plénitude, sérénité et force, des paysages de Hollande : effets de soir, effets de tranquillité presque majestueuse ; un peu de froideur est rachetée par tant de sérieux. M. Maurice Taquoy est un des plus séduisants traducteurs de la vie moderne. Son œuvre s'apparente aux meilleures estampes : il y a là des scènes de la vie des courses qui rappellent les meilleures estampes anglaises, des *Canards sauvages* d'une harmonie claire en un très bon paysage rosé, et une excellente gravure d'après ce bon tableau exposé au Salon d'Automne, la *Buse prise au piège ;* le sujet gagne d'ailleurs à être traité dans ces proportions moindres. Il faut voir à cette Exposition des villages de Campine, des vues de l'Escaut à Anvers, gravées avec infiniment de diversité et de force par M. Marten Van Loo ; il faut s'arrêter à cet Escaut devant Anvers, d'une si belle tonalité grise ; c'est une belle page vue très juste sans coquetterie et pleine de vigueur. Les architectures de M. Camille Fonce, son *Saint-Maclou* de Rouen, surtout, ont de la

consistance. Une rétrospective de M. Luigini contient quelques-unes des plus belles planches de cet intéressant artiste, et, par la présentation d'*états* différents, fait un peu assister le public à la *cuisine* d'une des techniques d'art les plus captivantes. Pour être complet, signalons quelques planches bien parisiennes, bien faites, mais de dessin un peu dur, de M. Gratier, des pages de M. King, de Latenay, Ligeron, Ouvré, Moser, etc...

Aux **Boursiers de la Seine** (artistes ayant reçu les faveurs du Conseil général) une sélection médiocre. Il semble que les Bourses soient attribuées un peu au petit bonheur.

Parmi les bons artistes, comptons André Chapuy avec des bords de Seine neigeux, des silhouettes de balayeurs qu'on dirait notés avec le faire d'un Breughel, une atmosphère de velours sombre ; à d'autres toiles, dans ces fouillis colorés, pittoresques auxquels le peintre convie harmonieusement les meubles, les étoffes, les papiers-peints, de jolies et justes silhouettes féminines, lisant, arrangeant des fleurs ; c'est d'une très aimable et exacte tradition française ; de M. Henri Morisset une chatoyante *maternité*, de M. Paltz un robuste portrait. A la sculpture un bon buste et des études féminines de M. Pourquet et surtout deux bonnes statues de M. Henry Arnold, un beau nu d'un large mouvement et une très moderne statue de jeune femme habillée, d'un heureux effet. A la gravure, deux turqueries de M. Lunois, un de nos meilleurs graveurs et excellent peintre. Et le reste est plus que médiocre, et sent l'école, le concours, le diplôme. Il y a pourtant un peu plus que du métier chez Mlle Alice Delaye ; ce n'est pas pompier, mais cela n'est point non plus sans défauts à l'avant-dernière mode.

§

Les **Ironistes de la femme** sont très peu des ironistes : mais ne fallait-il pas trouver autre chose qu'humoriste (déjà très pris) pour caractériser des auteurs de peintures bien parisiennes?

Les organisateurs ont eu la chance d'intéresser à leur exposition Jules Chéret, et ainsi leur sélection s'orne d'un plein panneau de sanguines et de pastels qui n'ont rien d'ironique, mais où la beauté féminine, l'agilité douce du sourire, la prestesse diaprée de jolies poses éclatent en harmonies très séduisantes. Ces petits cadres sont du meilleur Chéret, c'est-à-dire ressortent de ce que la peinture des nervosités féminines a donné de plus chatoyant, de plus solide, de plus verveux et de plus enamouré du mouvement gracieux et de l'allure vive.

Un peu écrasées par ce voisinage, d'amusantes anecdotes de

M. Drèsa, de spirituels décors colorés, des mignardises dans la jolie tradition du XVIIIe tiennent leur place.

M. Brunelleschi joue avec adresse de ses personnages de la Comédie italienne. Un bon tableau juxtapose la rêverie d'un Pierrot guitariste et sa sérénade à la lune à la gaîté d'un Arlequin railleur versant du champagne sur le torse nu d'une rieuse et rose Colombine.

Notre version demi-mélancolique de Fêtes Galantes d'après Watteau et Verlaine pourrait nous faire trouver cette Colombine un peu trop exubérante, mais le peintre ne nous restitue-t-il pas ici l'esprit réel, hilare, un peu gros, volontairement balourd, mais avec tant de verve au gros sel, de la vraie Comédie Italienne, chose italienne où Marivaux, Watteau, Verlaine ont passé en l'élevant, en la francisant, en l'élevant, mais non sans lui ôter de sa jovialité initiale. Arlequin était jadis le lourdaud avant que notre pantomime en fasse l'archétype de la souplesse silencieuse et féline, et sa batte légère était une manière de gros sabre de bois. Il y a à cette exposition des dessins fouillés de Robida, des parisianismes agiles de Redon de Neumont, de bonnes pages de Pann, de Villon, etc., une série de Boutet de Monvel parmi laquelle un très solide portrait de vieille bretonne, et de l'imagerie romantique traitée dans ce ton personnel vigoureux et cézannien de M. Boutet de Monvel, qui n'est point sans motifs de plaire, à cause de l'amusant contraste du sujet et de la façon de le traiter.

§

Chez Druet **M. Déziré** rassemble des tableaux de ton intimiste, et des mythologies, de celles qui l'ont tiré du rang, tout récemment. Or il se trouve que c'est justement cette part mythologique, ces pastorales, ces Arcadies, ces esquisses de décorations avec des pasteurs trop longs, des femmes trop blêmes, qui sont la partie inférieure de l'œuvre de M. Déziré. On peut le dire avec cette netteté à un artiste qui peut nous montrer des morceaux aussi intéressants que tels portraits d'enfants, que telle vigoureuse nature-morte qui sont exposés là, et rachètent leur auteur de ses péchés d'archaïsme. Ces portraits saisissants de vérité montrent bien où est la vraie voie de ce peintre qui n'a qu'à redevenir lui-même pour être de premier ordre. Exceptons du blâme infligé à ces mythologies une étude d'amazone, vue de dos, tirant de l'arc, qui est une très savoureuse étude.

§

A la Galerie Vildrac, **M. Thiesson** a de bons dessins et de nombreuses études peintes. Encore un artiste doué et qui a tort d'obéir à des partis-partis qu'il s'est arbitrairement fixés. Cet art volontaire donne lieu à l'établissement de toiles sombres et rectilignes, de

paysages noirs, d'architectures d'église rugueuses, trop strictes, trop droites, où le souci de construction se montre trop, au détriment de la vie vraie. M. Thiesson devrait revenir à la couleur. Il a déjà montré qu'il savait s'en servir.

§

Chez Bernheim-jeune une **rétrospective Henri Rousseau.**

Voici le bon douanier entré dans la gloire. On lui a consacré des volumes ; on lui en dédiera peut-être encore ; il deviendra légendaire. On répétera comment les meilleurs techniciens de son temps, un Camille Pissarro, par exemple, s'intéressèrent, peut-être outre mesure, à ses visions naïves. On s'étonnera que cette sympathie un peu paradoxale ait provoqué des admirations très vives à l'endroit de Rousseau et que tant de peintres très savants aient goûté les involontaires fraîcheurs de sa gaucherie et de sa timidité. Il y a naturellement une raison (il y en a toujours) à ce que ce petit art maladroit ait eu ses zélateurs.

La raison en est dans la réalité et la vérité de la naïveté de Rousseau. Il a eu des dons de joliesse. Il a serti des feuilles d'arbres, avec une patience touchante. Il a audacieusement harmonisé des tons francs qui ne se souciaient pas de vivre ensemble ; et ces bariolages de couleurs ne sont point désagréables. Il a fignolé des portraits bourgeois avec une implacable sincérité qui était de l'amour de l'art, et son exposition est mieux que désarmante.

On sent que ce bonhomme connut au plus haut degré la joie de peintre. Son manque de sens critique l'empêcha de jamais voir ses défauts, et ses défauts c'est à peu près tous les défauts que pouvait avoir un peindre ; mais il eut avec excès cette qualité de n'être point académique, ce qui fait que les personnes n'ont point tort qui, devant ces maigres effigies, ces feuillages qu'on taxe de décoratifs pour ne point parler de leur minutieuse inexactitude, ces paysages de guinguois, ces anecdotes saugrenues, ces enfants à tête de vieillard disent qu'au moins cela ne sent pas le pensum fait pour le Salon, et que cela vaut mieux que maints tableaux d'histoire exécutés pour la seule joie de la commande et pour donner à des municipalités le prétexte d'arborer de la mauvaise couleur sur dessin déjà vu dans des mairies mal construites.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le Tapis persan de Mantes au Louvre. — Le Louvre invisible. — Au Cabinet des Médailles. — Les « Petits appartements » de Fontainebleau. — Memento bibliographique.

Une précieuse œuvre d'art vient d'être acquise par l'Etat pour le

Musée du Louvre. C'est un magnifique tapis indo-persan du XVI[e] siècle qui orna successivement la collégiale Notre-Dame de Mantes, puis la Préfecture de cette ville, et de nouveau l'église Notre-Dame. Mesurant 8 mètres de long sur 4 de large, il présente de nombreux personnages, chasseurs et animaux, parmi des arbres distribués autour d'une rosace centrale. Les figures, les arbres, les fleurs sont exécutés dans des tons rouges, bleus et verts, sur un fond bleu foncé, et une large bordure rouge encadre cet ensemble d'un si brillant coloris. Cette pièce remarquable a malheureusement été un peu détériorée au cours de ses différents changements de propriétaires, mais on pourra la restaurer facilement, et dès qu'on aura accompli les réparations nécessaires elle sera exposée dans les salles du Louvre. — Mais ne peut-on penser, comme jadis pour la *Pietà* de Villeneuve-lès-Avignon, qu'il était bien inutile de dépenser 40.000 francs pour s'assurer la possession d'une pièce *classée*, qui ne courait aucun danger, et dépouiller ainsi une fois de plus la province au profit de Paris où les œuvres d'art ne courent pas moins de risques qu'ailleurs.

Nous centralisons et nous entassons à outrance, au point bientôt de ne plus savoir où loger nos richesses. Le public se doute-t-il du nombre de tableaux, par exemple, qui, après avoir fait partie du musée du Louvre, ont passé, les uns après les autres, des galeries trop encombrées par les achats successifs, dans les magasins du musée ou — plus rarement — dans les musées de province ? Un de nos plus érudits chercheurs, M. L. Dimier, a eu la curiosité de les recenser d'après les anciens catalogues, et il vient, sous le titre *le Louvre invisible*, d'en donner dans *les Arts* le relevé, avec la reproduction de vingt-quatre d'entre eux (1) : il en a trouvé près de cinq cents. « Le Louvre visible n'en contient pas trois mille : on voit l'importance de cette proportion. Ajoutez que les noms de peintres les plus célèbres figurent dans la liste des tableaux écartés. » Mais M. Dimier se trompe en croyant que c'est là « un fait unique en Europe » : le musée de Berlin, par exemple, malgré les très nombreuses acquisitions et les donations qui n'ont cessé de l'enrichir depuis sa fondation, se trouve exposer aujourd'hui environ 150 tableaux de moins qu'à l'origine, et c'est cependant un musée essentiellement didactique, ayant le souci d'offrir à l'étude une vision de toutes les tendances dans les différentes écoles. D'autre part, il faut bien avouer que les toiles actuellement proscrites du Louvre ne sont pas toutes des chefs-d'œuvre : il nous est difficile de nous enflammer pour tels tableaux de Gérard Dou, de Lanfranchi ou du Spada reproduits dans l'article de M. Dimier. Mais, à côté de ces œuvres fades ou théâtrales, il en est certainement d'autres d'un réel intérêt artistique ou historique et que souvent des questions de mode ont fait écarter : telles

(1) *Les Arts*, août 1912.

des peintures de cette école bolonaise autrefois trop vantée, aujourd'hui trop décriée, et à l'égard de laquelle, d'ailleurs, on commence à revenir à des sentiments plus équitables. Or, le devoir essentiel d'un musée n'est-il pas d'être un lieu d'enseignement, qui doit tenir compte de l'histoire et des faits, et non des caprices de la mode? Les chanoines du XVIII[e] siècle, dans leur incompréhension et leur mépris de l'art gothique, ont proscrit des cathédrales et anéanti, au nom de ce qu'ils appelaient « le bon goût » et d'une esthétique qu'aujourd'hui nous jugeons détestable, des chefs-d'œuvre de notre vieil art français dont la perte est à jamais déplorable. « Le goût de nos devanciers était-il mauvais ? Le nôtre est-il infaillible ? Que pensera-t-on dans cinquante ans de nos admirations?... Lorsqu'une œuvre a ému pendant plus d'un siècle le public et les artistes, il peut sans doute arriver que le siècle suivant ne comprenne rien à cet engouement. Ce n'est pas une raison pour biffer de l'histoire des beaux-arts l'œuvre qui a cessé de plaire... et qui demain plaira peut-être de nouveau (1). » — Voici, maintenant, quelques chiffres cités par M. Dimier : 71 toiles de l'école bolonaise ont été soustraites à notre étude; 28 seulement nous ont été laissées (par exemple, sur 23 toiles d'Annibal Carrache 16 ont été retirées ; sur 12 Dominiquin 1 seul est demeuré; il ne reste *pas un seul spécimen* de Mola et de Louis Carrache, le chef de l'école, dont le Louvre possède cependant le chef-d'œuvre, la *Vierge de Saint-Hyacinthe*, enlevée jadis par nos armées à Saint-Dominique de Bologne et qu'il eût mieux valu rendre à cette église que de la reléguer dans un grenier). Toute l'école napolitaine, à l'exception de Salvator Rosa, a été supprimée. Dans l'ecole flamande, 38 tableaux sur 64 ont été retirés, parmi lesquels deux beaux cartons de tapisserie de Rubens et 9 Philippe de Champaigne. Dans l'école hollandaise, l'écart entre les catalogues et les œuvres exposées est de 175 numéros. Entre toutes, l'école française a été des plus décimées : 170 tableaux manquent à l'appel. M. Dimier dénonce avec raison comme un « scandale » la façon dont sont dispersées au hasard ou simplement soustraites aux regards certaines pièces des trois séries de Lesueur : les suites du Cabinet des Muses et du Cabinet de l'Amour provenant de l'hôtel Lambert, la suite de la *Vie de saint Bruno*. 7 tableaux Le Brun ont été expulsés des galeries; 10 de Bourdon, 4 de Lahyre, 6 de Jouvenet, parmi lesquels le *Repas chez Simon*, 7 de Mignard, 4 de Hubert Robert, 10 de Vernet, etc. Et M. Dimier conclut que c'est pour la direction du Louvre un devoir rigoureux de faire cesser cet état de choses, aujourd'hui qu'un peu plus d'espace va lui être accordé. Le pavillon de Flore a été reconquis (il est vrai qu'on l'a laissé envahir en partie par la collection si mêlée du vaniteux

(1) André Hallays, feuilleton du *Journal des Débats* du 18 octobre 1912.

Chauchard; mais il faut bien espérer qu'on arrivera un jour à en reléguer une bonne partie dans ces greniers dont on ne trouve pas indignes les Carrache). Puis, il y a les locaux que va laisser libres le transfert de la direction dans les pièces de l'ancien appartement de M. Homolle, sur le quai. Et, enfin, il faut bien espérer aussi qu'on débarrassera le Louvre du ministère des Finances, du Musée de la Marine, dont on a promis jadis l'envoi aux Invalides à côté du Musée de l'Armée, et — comme nous le réclamions dans notre dernière chronique — du musée du Mobilier qui encombre cinq grandes salles et dont la place logique est à Versailles, à Maisons ou au Musée des Arts décoratifs. Dans un supplément à son premier article (1), M. Dimier, constatant l'envoi à Maisons des tableaux du Guerchin, du Guide, de l'Albane, de Sébastien Bourdon, etc., que nous avons cités, empruntés à ce qu'il appelle « le Louvre invisible », fait cette juste remarque : « On porte des tableaux à Maisons, dont les salles sont vides, pour faire de la place au Louvre, encombré de meubles. Un plan plus raisonnable serait de mettre les meubles à Maisons et de laisser les tableaux au Louvre (2). »

§

Tout le monde a admiré au **Cabinet des Médailles** le précieux camée — le plus important que l'antiquité nous ait laissé — *le Triomphe de Germanicus*, dit aussi « Grand Camée de la Sainte-Chapelle », aussi extraordinaire par ses dimensions (30 centimètres de haut sur 26 de large) et la richesse des couches de la pierre que par la finesse du travail (3). Il a eu une existence assez agitée. Il est probable qu'il appartint d'abord au trésor des Césars à Rome, puis à celui des empereurs byzantins, et qu'il fut au nombre des joyaux et des reliques cédés à saint Louis par l'empereur de Constantinople Baudouin II. Ç'aurait été pour le loger d'une façon digne de lui, avec la Couronne d'épines, que saint Louis fit bâtir la Sainte-Chapelle du Palais : il passait alors pour représenter le triomphe de Joseph à la cour de Pharaon. Il est cité pour la première fois en 1341 dans l'inventaire du trésor de la Sainte-Chapelle, et il était encadré dans une riche monture en émail où figuraient les quatre Evangélistes. A cette date, Philippe VI le céda au pape d'Avignon, Clément VI. Plus tard, Clément VII le restitua au roi de France Charles V, qui le réinstalla à la Sainte-Chapelle. Transporté sous la

(1) *Les Arts*, octobre 1912.

(2) A propos de Maisons, signalons la publication récente, par M. Paul Vitry, qui a été chargé de l'aménagement du château, d'une excellente notice historique et descriptive : *Le Château de Maisons-Laffitte*. Paris, Gaston Braun, in-16, 31 p. avec 8 planches.

(3) En voir l'histoire détaillée, avec la reproduction, dans l'excellent petit *Guide illustré du Cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque Nationale*, par M. Ernest Babelon. Paris, 1900, in-16, pp. 170 et suiv.

Révolution au Cabinet des médailles, le Grand Camée fut volé dans la nuit du 26 au 28 pluviôse an XII. Il allait être vendu à Amtersdam pour 300.000 francs, lorsque la police de Napoléon le retrouva, mais dépourvu de son cadre ancien, que les voleurs avaient fondu. Napoléon fit remplacer cette monture par une autre en forme de portique soutenu par deux lions couchés, œuvre de l'orfèvre Delafontaine, élève de David. Mais la Restauration la fit enlever, et, depuis ce temps, le camée se présentait isolé. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui : le conservateur du Cabinet des médailles, M. Babelon, a retrouvé dans les magasins de la Bibliothèque le cadre impérial et y a fait de nouveau enchâsser le *Triomphe de Germanicus* avec lequel il s'harmonise à merveille.

§

On vient d'entr'ouvrir au **Château de Fontainebleau**, après les avoir remis en état, les « Petits appartements » aménagés sous l'Empire pour Napoléon, l'impératrice Joséphine, Madame Mère et les membres de la famille impériale. Par le nombre et la beauté des pièces de mobilier qu'ils renferment, c'est un véritable musée du style Empire. Après le règne de Louis XVI, le palais, si brillant sous la monarchie, avait été laissé à l'abandon ainsi que le parc, et, au sortir de la Révolution, il n'offrait plus que « le cadavre défiguré d'une grandeur antique » ; ses murailles seules étaient demeurées intactes. La partie centrale avait moins souffert ; mais le reste, au dire d'un contemporain, « n'était plus qu'un bouge affreux ». Au Premier Consul revient le mérite de l'avoir tiré de cette déchéance. Lors d'une excursion hâtive faite le 20 novembre 1803 à Fontainebleau (1), frappé de ce délabrement, il décida sans hésiter l'entière restauration du palais sous la direction de l'architecte du gouvernement Fontaine, assisté de son collègue le décorateur Percier. Au mois de janvier 1809 les petits appartements de l'Empereur et de l'Impératrice étaient terminés. Ils se trouvent, ainsi que ceux aménagés ensuite pour Madame Mère et les princes frères de l'Empereur, au rez-de-chaussée du palais et donnent sur le Jardin de Diane. La place nous manque pour décrire en détail cette série de pièces qui, plus que les grands appartements, semblent garder le souvenir de leurs hôtes illustres et au charme intime desquels s'ajoute le prestige de quantité de merveilles : meubles Louis XVI ou Empire, dont la plupart signés Jacob ; torchères, candélabres, pendules, dus à Thomire, Galle, Delafontaine, Lepautre ; orfèvreries par Biennais, Auguste ou Odiot, etc. Tout l'art décoratif de l'époque revit là en un ensemble incomparable, restitué

(1) En lire la relation, très curieuse, dans une plaquette devenue fort rare : *Napoléon à Fontainebleau*, par Alexis Durand, brochure dont la maison A. Bourdier, de Versailles, vient de publier une réédition en fac-simile.

avec beaucoup de respect et de goût par M. Georges d'Esparbès. Nous ne saurions mieux faire, pour en donner une idée, que de renvoyer à l'excellent et très intéressant petit guide historique et descriptif qu'un brigadier du palais, M. A. Vincent, vient de publier sur cette partie du château et où trente-quatre planches en phototypie, d'une finesse extrême, permettent de se rendre compte de cet aménagement et de ces richesses jusque dans les plus petits détails (1).

Memento. — Au mois de décembre 1911 eut lieu à la Bibliothèque de la ville de Lyon une exposition d'une centaine de dessins de maîtres anciens retrouvés, au cours d'un classement, dans des cartons où ils étaient restés enfouis et dont on ignorait la provenance. Il y avait là des spécimens parfois très remarquables de toutes les écoles. La ville de Lyon a eu l'heureuse idée de vouloir conserver le souvenir de cette intéressante manifestation d'art qui lui avait fait grand honneur, et elle vient, sous la direction de M. Richard Cantinelli, l'érudit conservateur de la Bibliothèque, et avec l'aide de M. Marty, le maître héliograveur et imprimeur dont nous avons loué maintes fois, à cette place, les étonnants fac-similés, de publier un premier choix de ces dessins (*Vingt-cinq dessins de maîtres conservés à la Bibliothèque de la Ville de Lyon, reproduits en fac-similés.* Introduction et notices par R. Cantinelli. Lyon, A. Rey, éd.; tiré à 310 exempl.; 60 fr.). Plusieurs de ces feuilles manquaient de signatures ou d'attribution ; M. Cantinelli, au prix de recherches et de comparaisons multiples, et en apportant à ce travail une très grande prudence, a pu arriver cependant à mettre un nom sous la plupart de ces dessins, qu'il a munis, en outre, de notices rédigées avec une sûre érudition et tout le scrupule scientifique désirable. Une très belle étude d'homme à la sanguine d'Andrea del Sarto, un *Sacrifice d'Iphigénie* de G.-B. Tiepolo, un *Portrait du Pape Clément IX*, un *Autel* dessiné avec une extraordinaire virtuosité dans un curieux effet de perspective, par Bibiena, un *Portrait d'Antoine de Bourbon* aux crayons de couleur, de l'école de Fr. Clouet, deux autres portraits de Lagneau, une esquisse de Lesueur pour un *Jésus chez Simon*, une étude de femme nue de De Troy, deux merveilleuses études à la sanguine d'Arlequin et de personnages de la Comédie italienne par Watteau, auteur également d'une *Scène de théâtre*, une *Mère de famille* de Greuze, une *Dame russe* de Leprince, *la Charité romaine* de Hubert Robert, une *Pastorale* de Huet, une magnifique esquisse de l'*Age d'or* de Ingres, un *Samson tournant la meule* par Decamps, acquis l'an dernier à l'hôtel Drouot, constituent les pièces les plus marquantes de ce premier recueil. La perfection des reproductions, qui rend à s'y méprendre l'aspect des originaux et les recommande ainsi à la fois aux travailleurs et aux simples amateurs, leur présentation pleine de goût, vaudront sans doute à cet album tout le succès qu'il mérite et hâteront, souhaitons-le, l'apparition du second qu'on nous laisse espérer.

(1) *Guide illustré dans les Petits appartements de Napoléon Ier et de la famille impériale au palais de Fontainebleau*, par A. Vincent. Versailles, éd. artistiques A. Bourdier, in-16, 85 p. av. 34 planches et 2 plans. Le même éditeur vient d'entreprendre également sur ces petits appartements une grande publication de luxe (2 vol. in-4, 300 planches avec texte). — V. aussi, sur ces Petits appartements, un article de M. Edmond Cleray, dans le supplement du *Figaro* du 19 octobre dernier.

C'est un recueil non moins beau et non moins précieux, étant donnée surtout son importance, que celui des *Dessins de maîtres anciens de l'Institut Stœdel* de Francfort, édité par ce musée, un des plus actifs d'Allemagne, grâce à l'intelligente direction de M. G. Swarzenski (*Handzeichnungen alter Meister in Stædelschen Kunstinstitut*; in-folio, 10 planches par livraison). Nous avons déjà signalé ici les cinq premiers fascicules (1); cinq autres ont paru depuis et ne sont pas moins dignes d'éloges par l'intérêt des dessins reproduits et la fidélité de ces fac-similés, donnés (comme pour l'album ci-dessus) dans la dimension et avec les teintes des originaux. Chaque planche est, en outre, l'objet d'une notice sur la couverture. Toutes les écoles sont représentées de nouveau dans ces cinq livraisons, souvent par les plus grands noms : l'école allemande par Dürer, avec trois dessins (*Portrait de Jobst Blankfelt*, son hôtelier à Anvers; études pour un *Saint Paul* et pour une *Madone avec l'Enfant*), Altdorfer, H.-S. Beham, Venzel Hollar, avec une *Vue de Francfort*, Tobias Stimmer, etc.; les écoles de Pays-Bas par Rembrandt cinq admirables dessins : *Joseph expliquant les songes de Pharaon*, études de femme assise et de vieillard, *Réconciliation de Jacob et d'Esaü*, *Adoration des Mages*; N. Maes (étude de vieille femme), A. van der Neer (*Paysage d'hiver*), Engelbrechtsen (*Mort de sainte Anne*), C. Troost (*Enfant endormi*), A. van Ostade (*Intérieur rustique*), Dirk Hals, Metsu, J. van Goyen, Berchem, etc.; l'école italienne par des œuvres de Giovanni Bellini (un magistral *Portrait d'homme*), du Pérugin, de Raphaël (*Vierge avec l'Enfant et saint Nicolas de Tolentino*), du Guerchin, du Dominiquin, de Canaletto, de Salvator Rosa, de Zoppo et du Primatice (belle esquisse d'une *Danse des Heures* pour un plafond); enfin, l'école française, par des dessins particulièrement remarquables de Boucher (*Pastorale*), Leprince (*le Marchand de rubans*), Eisen (*Vulcain forgeant les armes d'Énée*), Fragonard (*Enfants au milieu d'un temple en ruine*) et surtout Claude Lorrain, représenté par deux merveilleux *Paysages de la Campagne romaine*. — Souhaitons que l'Institut Stædel, encouragé par l'accueil qui aura été fait à cette première série, lui donne prochainement une suite.

Nous réclamions jadis ici même (2) la création d'un grand musée ethnographique central de nos provinces françaises, — musée rêvé dès 1896 par le marquis de Chennevières, — qui réunirait les spécimens essentiels de l'art industriel particulier à chaque province : costumes, parures, meubles, ustensiles de tout genre, destinés, hélas ! à disparaître de plus en plus sous l'influence d'un progrès niveleur qui fait succéder à la variété pittoresque d'autrefois la plus morne uniformité. L'étranger possède depuis longtemps des musées de ce genre. Un des plus riches et des plus intéressants — en raison même de la diversité des races qui composent l'Autriche et de l'heureuse persistance des traditions locales dans chacun de ces peuples — est le Musée ethnographique autrichien de Vienne. Un grand ouvrage lui a été récemment consacré, sous les auspices du ministère de l'Instruction publique autrichien, par un spécialiste, le professeur M. Haberlandt : *Art populaire autrichien, d'après les collections du Musée ethnographique*

(1) *Mercure de France*, 1er septembre 1910, p. 158.
(2) V. *Mercure de France*, 15 février 1906, p. 614.

autrichien de Vienne (*Œsterreichische Volkskunst.* Wien, J. Lœwy, 2 vol. in-4 : un de texte, et un de 120 planches, dont 20 en couleurs ; 120 couronnes). Toutes les formes de l'art populaire, avec les variations très diverses que subit chaque objet dans chaque pays : faïences et porcelaines, verres, miroirs, meubles et objets en bois de toute espèce — parmi lesquels les figurines de crèches ou des marionnettes, — costumes, étoffes brodées et dentelles d'usages profane ou religieux, tapis, parures en métal précieux, en bois, en corne, en perles ; ustensiles de cuisine, appareils d'éclairage, grilles, croix de cimetière, montres, etc., etc., sont tour à tour envisagées et reproduites en d'innombrables figures en noir ou en couleurs, exécutées avec le soin habituel à la maison Lœwy. Il n'est pas besoin d'insister longuement sur l'intérêt de ce recueil, qu'apprécieront vivement tous les curieux de folklore et que pourront même consulter avec fruit nos artisans et décorateurs modernes (1).

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ANGLAISES

George Moore : *Salve*, 6 s., Heinemann. — Yoshio Markino : *When I was a Child*, 6 s., Constable. — Arthur Christopher Benson : *Thy Rod and Thy Staff*, 6 s., Smith Elder. — Edward Legge : *King Edward in his true Colours*, 16 s., Eveleigh Nash. — Ethel Colburn Mayne : *Byron*, 21 s., Methuen. — Charles and Mary Lamb and H. S. Morris : *All the Tales from Shakespeare*, 21 s., Heinemann. — Rosamund Marriott Watson : *Poems*, 5 s., John Lane. — L. C. Ingleby : *Oscar Wilde, Some Reminiscences*, 2 s. 6 d., Werner Laurie. — Frederic Harrison : *Among my Books*, 7 s. 6 d., Macmillan. — Walter W. Skeat : *The Complete Works of Chaucer*, 2 s., Clarendon Press. — **Memento.**

La trilogie que Mr George Moore appelle *Hail and Farewell* promet d'être non seulement l'une des meilleures œuvres de l'auteur, mais aussi l'un des ouvrages qui compteront dans la littérature anglaise d'aujourd'hui. En écrivant cette histoire de sa vie, qui dépasse de beaucoup le cadre ordinaire de l'autobiographie, Mr George Moore aura l'inappréciable avantage d'échapper à l'habituelle biographie anglaise où le rédacteur s'est uniquement préoccupé, semble-t-il, d'enlever toute caractéristique originale à son personnage et de prouver envers et contre tout que sa victime était bon chrétien, bon citoyen, aussi médiocre que l'épicier du coin, et s'était toujours et en tout conformé au code de vertus moyennes des gens moyens. Dans le second volume de cette trilogie, **Salve**, Mr Moore raconte son séjour à Dublin, après que, dégoûté de la guerre sud-africaine et de l'Angleterre, il se fut mis en tête d'aller travailler au relèvement intellectuel et politique de l'Irlande, son pays d'origine : on ne peut rien lire de plus captivant. Il semble que l'auteur n'ait jamais aussi bien écrit, mais à chacun de ses volumes on éprouve cette impression, que vous imposent l'originalité de la pensée et la rare perfection du style. Sans doute, même dans ses digressions critiques,

(1) Cf., sur le même sujet, le nº spécial publié l'an dernier par le *Studio : l'Art rustique en Autriche et en Hongrie* (in-8, avec 816 fig.).

Mr Moore reste extraordinairement subjectif; il ne sort jamais de lui-même pour donner une appréciation ou porter un jugement, mais c'est cela justement qui fait que ses appréciations et jugements ne sont pas ceux de tout le monde. En Irlande, l'auteur s'est trouvé en contact avec le catholicisme militant et ce qu'il nous en raconte est on ne peut plus intéressant; il a cherché, dans toute la littérature catholique, l'art, la vérité et la sagesse, et nulle part il ne les a trouvés. Toute cette partie du livre est admirable de sincérité étonnée, de naïve perspicacité, de subtilité clairvoyante, de sagacité et de bon sens. Il faut opposer ces pages lucides aux paradoxes et aux supercheries d'un Chesterton ou d'un Belloc, si séduisants et si brillants soient-ils. Toute la partie du livre où l'auteur examine Pascal et Bossuet, Chateaubriand et Verlaine, serait à citer, et surtout l'impitoyable et si juste examen de la prose de Newman. C'est un signalé service que Mr George Moore a rendu là à la critique anglaise, et c'en est un non moins grand que de lui donner des livres tels que ces deux premiers volumes de la trilogie.

§

On pouvait craindre, à lire *A Japanese Artist in London* et *My Idealed John Bullesses*, que l'auteur, M. Yoshio Markino, avait affecté une naïveté excessive pour mieux faire passer ses appréciations ironiques et ses louangeuses critiques; mais son plus récent ouvrage : **When I was a Child**, prouve que son ingénuité était réelle, et qu'elle le reste. Il s'agit cette fois d'une autobiographie. Mr Markino raconte comment ses parents, d'une famille de samouraïs pauvres, l'élevèrent suivant les traditions de leur caste; il narre les vicissitudes par lesquelles il passa, les malheurs qui lui advinrent, comment il émigra, pour exercer à San-Francisco les métiers les plus divers. Le tout compose un des plus curieux livres que l'on puisse lire, l'un des plus intéressants, l'un de ceux qui, selon l'expression de l'auteur, fournissent d' « amples matériaux » d'étude psychologique.

§

Mr Arthur Christopher Benson s'est conquis tout un public par une série d'ouvrages : *The Upton Letters*, *From a College Window*, *The Silent Isle*, dans lesquels il s'analyse et se raconte « books that dealt with personal experience ». Dans **Thy Rod and Thy Staff**, il semble s'en repentir : « I had written, no doubt, too many books out of the emotional part of my mind, too introspectively and too intently. » A son repentir, il ajoute la résolution de suivre une autre voie, et malgré cette excellente intention, son dernier livre traite encore d'expérience personnelle; Mr A. C. Benson nous y relate les phases d'une crise de neurasthénie. Il s'examine et se dissèque avec

complaisance et considère comme un devoir de nous dévoiler ses angoisses. Il le fait impitoyablement, et sur un ton moralisateur, qui serait très réjouissant si ça ne durait pas aussi longtemps. Espérons que c'est la dernière fois que M. Benson nous sert un plat de ces banalités solennelles. Il a prouvé son habileté dans ce genre subjectif; qu'il nous révèle maintenant son talent dans un genre objectif.

§

Dans le *Dictionary of National Biography*, dont la publication se continue sans interruption, Sir Sidney Lee a consacré au roi Edward VII un article qui n'a pas satisfait tout le monde en Angleterre. Sir Sidney s'est montré quelque peu sévère dans ses appréciations sur le rôle politique du roi, et on lui a reproché d'avoir « amoindri » l'importance de ce rôle. Tout récemment Mr Edward Legge a pris à partie, dans la *Fortnighthy Review*, la biographie de Sir Sidney Lee, et voici maintenant qu'il publie un volumineux travail : **King Edward in his true Colours**, qui mérite de retenir l'attention. Mr Legge n'a pas entrepris une œuvre de polémique, un travail de réfutation pied à pied. Il s'est contenté de rassembler des faits, des anecdotes, sur le roi défunt et ses relations avec l'Empereur Guillaume, sur les principaux événements de sa vie, lorsqu'il était Prince de Galles et après son accession au trône. Nous aimerions citer ici de nombreux passages, mais l'espace nous manque. Contentons-nous de renvoyer le lecteur au volume qui reproduit une appréciation du comte d'Haussonville et un chapitre inédit rédigé par le Professeur Arminius Vambéry.

§

Les ouvrages consacrés à Byron, tant à l'homme qu'à son œuvre, sont fort nombreux, et quelques-uns seulement ont une indiscutable valeur. Pourtant, jusqu'à ces dernières années, il restait encore bien des points obscurs dans la vie du grand poète ; il existait, déposés en des mains sûres, des papiers, des documents, qu'on répugnait à rendre publics. Le scandale que provoqua la séparation de Lord et de Lady Byron, en 1816, est demeuré longtemps sans explication, c'est seulement en 1905 que la publication d'*Astarte*, par Lord Lovelace, élucida le mystère. Et c'est par l'examen de cet ouvrage que Miss Ethel Colburn Mayne commence les deux copieux volumes dans lesquels elle étudie **Byron** tant au point de vue psychologique qu'au point de vue biographique et critique. Miss Mayne est la première femme qui ait analysé le caractère de Byron et son œuvre ; elle le fait avec un talent remarquable, avec une sagacité pénétrante, et une érudition parfaite. Son livre est un des meilleurs qu'on ait consacrés au poète de *Childe Harold*.

§

La première édition des *Tales from Shakespeare* est de 1807 et depuis lors les charmants récits rédigés par Charles et Mary Lamb ont eu certainement plus de soixante éditions différentes. Mais ils n'ont ainsi résumé que vingt pièces sur les trente-six laissées par Shakespeare, sans que l'on sache, du reste, pour quelle raison exactement ils en sont restés là. En 1893, un Américain, Mr Harrison Smith Morris, voulant combler cette lacune, publia des *tales* nouveaux sur les seize pièces omises par Lamb, imitant d'aussi près que possible le modèle. La tentative était hardie ; Mr Morris la présenta avec une modestie du meilleur goût, et l'on peut dire qu'il avait réussi un véritable tour de force. Aujourd'hui, Mr William Heinemann donne une très belle édition illustrée de l'ouvrage de Charles et Mary Lamb, continué par H. S. Morris. Les deux volumes, intitulés **All the Tales from Shakespeare**, contiennent le premier les narrations originales de Lamb, et le second celles de Mr Morris, accompagnées de très belles reproductions.

§

L'œuvre poétique de Mrs Rosamund Marriott-Watson tient en trois cents pages du recueil posthume publié par les soins de son mari, le romancier. Il nous reporte à quelque vingt ans en arrière, et nous fait songer souvent, par analogie, à Ernest Dowson et à Arthur Symons. Mrs Watson, — c'est, je crois, William Archer qui l'a dit, — ne joue pas des grandes orgues, mais d'une lyre délicate, dont les cordes sont toujours admirablement accordées ; elle joint une remarquable correction de style à la perfection de la technique, et module ses chants avec une étonnante pureté. Elle n'est pas pour cela impersonnelle, mais elle n'apparaît qu'avec une exquise discrétion. On trouve à la fois, dans ses poèmes, des louanges de la nature, profondément admirée et sentie, et des tableaux de la ville, d'une extraordinaire richesse de couleurs ; elle chante la jeunesse et la vie, elle veut sa pleine part du « heady wine of living », et en même temps elle a, comme les âmes celtiques, cette appréhension de la nuit et du mystère, cet effroi de la mort, dont elle reconnaît avec angoisse la suprématie. L'œuvre de Mrs Watson comptera dans l'histoire littéraire de l'Angleterre.

§

On a consacré à Oscar Wilde toute une littérature qui, il faut bien l'avouer, est ou insuffisante, ou superficielle, ou même « indésirable », et le petit volume que Mr L. C. Ingleby vient de publier sous ce titre : **Oscar Wilde, some Reminiscences**, ne comble pas de lacune. Ce n'est du reste qu'un résumé d'un ouvrage plus volumineux du même auteur, ouvrage paru après celui de

Mr Sherard, et ne valant guère mieux — du reportage en style journalistique. Tout ce fatras pourra peut-être servir, plus tard, à celui qui entreprendra de narrer avec intelligence, avec sympathie et un réel sens critique, la vie de Wilde, cette vie dans laquelle il avait mis tout son génie et qui culbuta si lamentablement. Il est à souhaiter qu'on l'ait bientôt, cette biographie, et que l'auteur y sache relater les faits sans jamais prendre le ton ni de l'apologie, ni de l'excuse, ni de la réprobation.

§

Glorieux vétéran des lettres, Mr Frederic Harrison ajoute un nouveau volume à son œuvre déjà si considérable. C'est, cette fois, un recueil d'articles et d'études — *Centenaries, Reviews, Memoirs*, dit le sous-titre, — datant de ces toutes dernières années. Nous ne pouvons guère qu'indiquer ici les sujets traités dans ce livre appelé judicieusement **Among my Books**, et admirer la vaste culture qui permet à l'auteur d'écrire de si remarquables pages sur la poésie et la prose antiques, sur la question d'Homère, sur le drame tragique et comique, sur Byzance et le Moyen-Age, sur Chatham et ses divers biographes, sur Tennyson, sur Ruskin, sur Rodin, sur Cromwell, sur les couronnements, sur Westminster Abbey, etc. Le volume se termine par la liste des ouvrages composant la bibliothèque positiviste, liste établie par Auguste Comte et que commente savamment Mr Harrison.

§

Le professeur Walter William Skeat, qui vient de mourir, avait publié, en 1894, les œuvres de **Chaucer** en six volumes. Cette édition donnait le meilleur texte existant, et c'est d'après ce texte qu'a été faite la magnifique traduction des *Contes de Canterbury*, publiée en 1908, chez l'éditeur Alcan. Le précieux travail du professeur Skeat paraît maintenant en un volume dans les « Oxford Editions of Standard Authors » qui est la collection la plus recommandable pour qui veut avoir une édition complète et un texte parfait des poètes et des prosateurs les plus fameux de l'Angleterre. L'œuvre proprement dit de Chaucer est précédé d'une biographie de l'auteur, d'une bibliographie et d'indications sur la grammaire, la métrique, la versification et la prononciation, et il est suivi d'un appendice donnant les variantes, et d'un admirable glossaire. Ce volume de neuf cents pages, imprimé sur deux colonnes, merveilleusement clair et lisible, coûte seulement deux shillings. On ne saurait offrir mieux pour un prix moindre.

Memento. — M. Georges Rabache donne dans *la Revue Germanique* (novembre-décembre) une excellente étude sur *Austin Dobson, poète*. Dans la *Fortnightly Review* un article de S. M. Ellis sur *George Meredith's*

Childhood, et *Une Rencontre au Salon*, par Georges Moore. Dans *The English Review*, des vers de Richard Middleton, de T. Sturge Moore, de Geoffrey Cookson, d'Ernest Rhys, et un article d'Austin Harrison sur August Strindberg.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Arnaldo Cervesato : *Paesi e Marine di Grecia* ; Enrico Voghera éditeur, Rome. — Grecs et Turcs. — Andreas Kalvos : *I Lyra* ; Fexis éditeur, Athènes. — Helena Lamari : *Poïmata* ; « I Nomiki », Athènes. — Costas Ouranis : *Spleen*, poèmes ; Athènes. — Leandros Palamas : *Ta Tragoudia tou Lorianou* : Athènes. — Christos Varlendis : *Bouketaki*, poésies ; Athènes.— Zalocostas : *Poïmata* ; Fexis Athènes. — Memento.

Les échos de guerre, qui se répercutent à travers l'horizon oriental, provoquent chaque jour trop de commentaires pour que nous ne soyons pas en droit ici d'insister sur la valeur particulière de ce document ethnique de premier ordre : la littérature. Celle-ci est le miroir fidèle de ces remous singuliers, que détermine dans l'âme des peuples balkaniques, hier encore à peu près isolés de l'Europe, la brusque poussée des idées occidentales.

Il y a une soudure à opérer.

A ce point de vue, les Grecs sont à l'avant-garde ; leur long passé de culture leur a conféré une finesse particulière, une faculté d'assimilation sans égale, et leur séculaire hégémonie intellectuelle et religieuse dans la péninsule les a aussi tenus davantage en éveil. C'est entre eux et les Turcs que le contraste apparaît le plus violent; tous les voyageurs sont d'accord là-dessus et M. Arnaldo Cervesato, dans les poétiques pages qu'il intitule **Pays et rivages de Grèce**, nous le fait remarquer une fois de plus.

« Parmi les impressions que les visiteurs de l'Orient rapportent, dit-il, de leurs pérégrinations, celle de l'irréconciliable antagonisme entre la patriarcale barbarie asiatique de l'Osmanli mahométan et la civilisation occidentale, chrétienne et individualiste, est certes la plus vive et la plus durable. »

M. Arnaldo Cervesato, qui par ailleurs s'affirme observateur attentif des paysages et des figures, et qui évoque çà et là les souvenirs de la domination vénitienne, à mesure que s'éveillent en lui certaines affinités ethniques, voit dans cet antagonisme une question de race. « Entre l'Asie et l'Europe, dit-il, la lutte n'a jamais cessé. » Le fait est exact. Il semble bien cependant qu'à certaines époques lointaines, comme le démontre excellemment M. A. van Gennep, tout le pourtour des côtes méditerranéennes ait été occupé par des peuples de même civilisation. Certes, les invasions successives ont jeté parmi eux de nouveaux éléments ; mais si l'Islam et la doctrine du Christ n'avaient de part et d'autre infusé aux âmes une concep-

tion de la vie essentiellement différente, il est permis de penser que l'unification au sein d'un même idéal aurait pu se réaliser de nouveau. Au point de vue ethnographique, les Bulgares chrétiens ont peut-être plus de sang asiatique et touranien que les Turcs d'Europe; mais, de par leur croyance, ils se trouvent plus directement pénétrables aux influences de la civilisation occidentale, au sein de laquelle tous les peuples chrétiens de l'heure présente cherchent leur idéal.

Ainsi le lien religieux a pu faiblir, qui faisait naguère prendre à distance pour presque Grecs tous les peuples des Balkans, parce que byzantinisés, tous ces peuples, que dressent énergiquement les revendications nationalistes, se retrouvent d'accord dans leurs aspirations supérieures, d'accord contre le Turc.

Et si l'Europe interrogeait le sentiment inné de ses populations diverses, au lieu de baser sur de pures questions d'argent les calculs de sa diplomatie, elle se trouverait également d'accord contre le Turc, lequel cependant a bien quelques mérites et a bien acquis quelques droits sur la terre qu'il possède. Mais le Turc ne bâtit pas de villes.

Çà et là, M. Arnaldo Cervesato s'étonne des merveilleux progrès accomplis par les Grecs dans leur pays magique et naguère stérile, de l'action exercée par l'*Ethniki hétairia* à travers tout l'Hellénisme, de l'élégance tout européenne d'Athènes et de ses habitants, dont la pureté de race apparaît parfois bien douteuse, alors que le caractère grec a si peu changé depuis les temps antiques.

Cependant, il est hors de doute que le contact journalier n'ait influé à la fois sur les **Grecs** et sur les **Turcs**, pour leur faire prendre certaines habitudes communes; mais il n'y eut pas compénétration morale, et la force ottomane fut impuissante à s'assimiler les populations conquises. Les événements de ces dernières années nous ont montré la naissance du panottomanisme, exaspérant de ses prétentions le sentiment national des populations chrétiennes de l'empire. La Turquie se cherche et ne se trouve pas. A peine y a-t-il une langue turque qui ait son autonomie littéraire, en dehors de l'arabe et du persan, sans compter les emprunts que la langue parlée a pu faire au grec.

Jusqu'en ce domaine, cependant, Grecs et Turcs se distinguent par un travers analogue, celui de croire à la noblesse de certaines formes linguistiques étrangères ou désuètes dont l'écrivain puriste se juge obligé d'émailler son style, sans que lesdites formes aient à se plier le moins du monde aux règles de la grammaire courante. Du moins, les puristes grecs ont l'excuse de n'emprunter qu'à leur glorieux passé; mais il était utile de faire constater combien vainqueurs et vaincus s'étaient, au cours des siècles, rapprochés sans s'en douter. Dorénavant, les Turcs ont beau faire: l'Islam retardera toujours trop

leur européanisation en tant que peuple pour qu'ils ne soient pas devancés dans cette voie par leurs propres sujets. Vainqueurs même, ils ne sauraient faire fructifier leurs victoires. Ils ne peuvent demeurer dans l'empire qu'une caste militaire ; mais à mesure que les besoins économiques et sociaux du pays exigeront de nouvelles fonctions, celles-ci ne trouveront pour les remplir que des chrétiens. Ainsi, le développement normal de l'empire placerait les chrétiens et les musulmans, non pas sur le même pied d'égalité seulement, mais reléguerait à bref délai l'élément islamique presque tout entier à l'arrière-plan, exception faite pour une élite de politiciens. Ou bien alors il faudrait réformer l'Islam lui-même.

Au simple point de vue littéraire, les Grecs disposent, grâce à leur langue, d'un instrument supérieur. Aussi luttent-ils par l'idée, par le verbe et par l'école du mieux qu'ils peuvent.

La querelle linguistique ne détruit en rien la force de pénétration de ce verbe harmonieux et riche, capable de tout exprimer, aussi bien en démotique — les *Malliari* l'ont prouvé — qu'en *catharévoussa*. Et cette querelle linguistique n'est rien auprès de la crise qui divise actuellement les écrivains d'expression turque.

Affinée par les discussions, même oiseuses, l'âme grecque redevient apte à tout comprendre et, en même temps qu'elle s'exalte au rythme des poèmes klephtiques, aux accents profondément nationaux d'un Solomos et d'un Valaoritis, elle goûte le sentiment angoissé d'un Martzokis et ses adaptations prosodiques, l'intellectualité véhémente, le symbolisme imagé d'un Palamas, sans laisser de s'intéresser aux fantaisies satiriques d'un Souris. Elle peut ainsi dès maintenant voir mieux clair dans son propre passé, rendre meilleure justice à certains précurseurs comme Vilaras ou à certaines figures hautement indépendantes comme Andréas Kalvos, tout en s'imprégnant d'influences occidentales. J'ose dire que l'auteur de **La Lyre**, méconnu de son vivant, acquiert, de par la nature toute classique de son génie et la perfection de son art, quelque chose d'actuel au sens hellénique, qui le distingue des autres poètes de son époque. Contrairement à Solomos, ce n'est pas lui que l'on aurait pu accuser de n'être pas fort en grec. Armé d'une vaste érudition, lettré accompli, il fut soustrait de bonne heure au contact du milieu grec, et ses fonctions de secrétaire d'Hugo Foscolo, zantiote comme lui, mais poète italien, pouvaient bien l'aider à cultiver son goût sans lui permettre de découvrir sa vraie voie.

Il ne put ainsi aller au peuple, à ses compatriotes, parce que les circonstances le condamnaient à les ignorer. Mais le spleen qui l'atteignit au sein des brumes britanniques, où lui parvenaient les échos de la guerre de l'Indépendance, lui conféra une sorte de divination nostalgique, qui anime puissamment sa verve lyrique et qui lui fit

retrouver quelques-unes des plus belles qualités de sa race : la force dans l'harmonie, la mesure dans l'enthousiasme, tout ce qui fait la grâce même et le charme de toute poésie transcendante. Il n'a guère eu jusqu'ici d'imitateurs, et je ne connais que Sotiri Skipis qui soit allé lui demander quelque enseignement. Il n'y a pourtant pas de meilleur maître, sinon au point de vue de la langue, du moins au point de vue de l'art. Et quelle flamme d'inspiration dans *l'Amour du pays*, dans *les Brûlots*, dans *l'Océan*, quelle fierté noble et triste dans *l'Ode à Souli*, *à Chio !* La chaleur du verbe et la force du rythme font oublier ce que la langue a d'artificiel. Kalvos a la grandeur et la simplicité, et c'est en toute justice que la librairie Fexis s'est souvenue de lui pour placer ses poèmes au sein de sa collection des chefs-d'œuvre néo-grecs.

Né en 1796, Kalvos mourut dans un état voisin de la misère, en 1869, à Londres. Sa vraie place est au sommet du Parnasse de son pays. Dans ses Odes inoubliables, il garde souvent la note douloureuse; mais il ne s'y abandonne jamais : la noblesse pure de sa conception artistique l'en préserve. Il ouvre bien cependant cette lignée de poètes qui chantent, à l'écart de l'inspiration klephtique, selon les pulsations de leur propre cœur, sans nul parti-pris d'école. Martzobis est de ceux-là qui lui succédèrent, et l'on vient précisément de célébrer son jubilé, juste hommage rendu par ses admirateurs à son beau talent. Mais Martzokis doit beaucoup à l'Italie. Son exemple fécond a dirigé les efforts de la pauvre et noble poétesse Hélène Lamari, si prématurément disparue. Celle-ci laisse une gerbe de **Poèmes** — des sonnets en majorité, — où elle chante tout ce qui est beau et bon, les oiseaux, les papillons, les fleurs, les arbres, l'espérance, la fidélité, la chaleur du soleil, l'éclat et le parfum des roses printanières, mais aussi la nostalgie angoissée de l'automne, la cruauté de l'hiver, la peine de vivre. Ces vers sont ourdis de pure émotion, et le souffle de profonde humanité qui les anime doit les sauver de l'oubli. Aucune femme en Grèce n'est allée si avant jusqu'ici dans l'expression de la tendresse idéale, et son cœur saigne véritablement sur chacun de ses mots.

La dédicace que sa main déjà tremblante me traça m'afflige. Hélène Lamari se croyait délaissée. Je voudrais pouvoir faire quelque chose pour sa mémoire; car je l'admirais sincèrement, et ce n'est pas aujourd'hui la première fois que son nom est cité ici.

Nostalgiques aussi sont les poèmes que Costas Ouranis intitule **Spleen** et jeunes encore quelque peu, mais vraiment vivants, à la fois émus et pensés, imagés et lourds de songe. Bien des influences les traversent encore, et la grâce un peu laforguienne qui les distingue a besoin de mûrir sa vraie force cachée ; mais il y a là une sensibilité d'élite et qui pourra nous donner des chefs-d'œuvre.

Voici d'autres **Chansons**, non d'exil proprement dit, mais de voyage. Leandros Palamas est tout différent : il voit d'abord. En virtuose accompli, rompu à tous les secrets du rythme et de la prosodie, il musicalise avec amour les sensations qu'il cueille en marchant, avec une sérénité qui le laisse attentif et frémissant. Ses impressions de Suisse, de Savoie, d'Angleterre ont quelque chose de Shelley, moins la profondeur voluptueuse ; mais quelques-uns des vers que lui inspire le *Retour* au pays grec sont particulièrement évocateurs, et l'on y sent davantage frissonner l'âme.

Le **Petit Bouquet** de Christos Varlendis n'est composé que de quelques fleurs ; mais ces fleurs sont belles dans leur simplicité robuste. Varlendis reste fidèle au rythme klephtique et se tient à l'écart des xénismes périlleux. Comme Krystallis, il est de sa terre d'abord. Des pièces comme *Songe*, *Oiseau et Fleur*, *Missolonghi* porteraient honneur à plus d'un poète déjà glorieux.

Le sentier suivi amoureusement par Varlendis est un peu celui où le vieux Zalocostas glana ses **Poèmes** de guerre et d'amour, que réédite justement la maison Fexis.

Contemporain de Kalvos et de Solomos, Zalocostas, qui était Epirote d'origine, vécut ce qu'il chanta, et ne voulut point esquiver les luttes sanglantes où se débattait sa patrie avide de liberté. Toute son existence fut celle d'un soldat, et cela explique l'accent particulièrement vigoureux des vers où il célèbre l'héroïsme des pallikares : *Missolonghi*, *Armatoles et Klephtes*, *le Khan de Gravia*. Partout là Zalocostas s'est cru obligé de sacrifier à la mode puriste ; mais ailleurs, dans ses poésies d'inspiration personnelle, il se débarrasse du préjugé. Le peuple l'en a récompensé en apprenant par cœur ses chansons, qui resteront peut-être son meilleur titre de gloire.

A seize ans, Zalocostas, qui poursuivait ses études en Italie, revint dans son pays pour prendre les armes. Ils sont nombreux aujourd'hui les jeunes Hellènes qui suivent l'exemple du vieux poète en récitant ses vers. Car la nouvelle Grèce a ce privilège : jamais ni ses jeunes gens ni ses poètes n'ont désespéré d'elle.

Memento. — *A l'ombre du Platane*, de M. Jean Psichari, montre de façon magistrale que le démotique peut traiter avec autant d'aisance le récit humoristique et philosophique que le simple conte. Nous y reviendrons. Les *Histoires de la Mer et du Rivage*, de Nikos Santorinœos, sont de la même famille que les *Histoires des îles* d'Ephtaliotis ; elles sont colorées, pittoresques et valent mieux qu'une brève mention. Le roman psychologique de M. Iliopoulos, *Os ton thanato*, révèle également un effort intéressant, servi par de sérieuses qualités de style.

Aux éditions Fexis a paru *la Tueuse*, le roman si original de Pappadiamandis, que nous nous proposons d'analyser. Signalons la remarquable contribution apportée à la cause de l'Enseignement par le *Deltio ton ekpaidevtikonomilon*, où sont publiées de fort intéressantes études. *O Kalli-*

technis met au jour un excellent aperçu de M. Paulos Nirvanas sur les Styka, peintres slaves.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES SCANDINAVES

La mort de C. D. af Wirsén, secrétaire perpétuel de l'Académie Suédoise.— Son successeur probable : K. A. Karlfeldt. — Louise Cruppi : *Femmes écrivains d'aujourd'hui, I. La Suède,* Fayard, 4 fr.

L'opinion publique en Suède s'est beaucoup occupée, ces temps derniers, de l'Académie Suédoise. Autrefois, il y a quelque quinze ans, il fut de bon ton, dans les milieux littéraires, de passer sous silence cette vénérable institution, d'où les hommes de lettres paraissaient à tout jamais bannis. Tout changea subitement lorsque la charge de distribuer le Prix Nobel échut à cette assemblée d'évêques et d'autres hauts fonctionnaires : le public, au nom du bon sens et du bon renom de la Suède à l'étranger, réclama l'élection de véritables compétences littéraires. Ces réclamations cependant restèrent à peu près vaines, tant que vécut le secrétaire perpétuel, C. D. af Wirsén. Sa mort — survenue il y a quelques mois — prend à ce point de vue une importance tout à fait capitale dans l'histoire littéraire de la Suède.

C. D. af Wirsén fut comme poète un post-romantique d'une fadasserie achevée. Il chanta l'autel, le trône, le drapeau dans des strophes, ou bien pénibles ou déjà entendues à satiété. Il faut croire que lui-même trouva son œuvre lyrique de valeur secondaire, car il pria ses amis « d'apporter sur sa tombe : un glaive, une lyre et la rose de la passion ». Le glaive, évidemment, symbolise son œuvre de critique, qui fut longue et tenace. Déjà le jeune Strindberg trouva vers 1880 l'illustre académicien sur sa route, la bouche pleine des mots connus : immoralité, blasphème... ; il sut du reste rendre coups pour coups par sa fière satire : « le Nouveau règne », où le critique philistin est cloué au pilori définitivement. A la suite de Strindberg, toute la littérature réaliste de 1880 fut traitée d'œuvre de perversion ou de pourriture. Mais ce qui est plus étonnant, c'est que la réaction néo-romantique, qui se manifesta en Suède vers 1890, ne trouva guère d'encouragement chez le secrétaire perpétuel de l'Académie. Il est caractéristique que Wirsén mena toute sa vie une lutte acharnée contre Ellen Key, qu'il accusa de pervertir la jeunesse par ses idées d'amour et d'union libres. Et après avoir lu « Gösta Berling », l'œuvre principale de l'autre grande femme de lettres suédoise, Selma Lagerlœf, M. Wirsén ne trouva pas de meilleur conseil à donner à cet auteur débutant que celui de « retourner à ses casseroles ».

Comme, malgré tout, le secrétaire fut longtemps à l'Académie presque seul à faire de la littérature, il y acquit une influence indis-

cutée, et depuis trente ans le recrutement s'y fit exclusivement selon ses vues. C'est ainsi que peu à peu il arriva à peupler cet aréopage des lettres de gens n'ayant que peu de rapports avec la littérature : on y comptait encore récemment trois théologiens, un anthropologiste, deux bureaucrates universitaires, quatre historiens, un jurisconsulte, deux philologues. Comme les Immortels suédois sont au nombre de dix-huit, on peut se rendre compte de la manière dont M. Wirsén traita les hommes de lettres de son pays. Sur les cinq « littérateurs » de l'Académie, deux sont des poètes à la manière du Secrétaire perpétuel. Seuls MM. Hallstrœm et Karlfeldt sont des auteurs de talent indiscutable, parfaitement dignes de figurer au premier rang des écrivains suédois. Deux littérateurs sur dix-huit, voilà une bien faible proportion en regard de l'Académie française qui compte dans son sein des Anatole France, des Barrès, des Bourget, des Henri de Régnier et où les monseigneur Duchesne et les général Lyautey sont des exceptions assez justifiées du reste.

Il est incontestable que la mort du tout-puissant secrétaire fut saluée d'un soupir de soulagement par tous les amis des lettres suédoises. Les journaux essayèrent naturellement d'appliquer la bonne vieille règle : « de mortuis nil nisi bene », mais on lisait partout entre les lignes la satisfaction ressentie à l'idée que l'Académie se trouvait enfin libérée d'une domination aussi stupide qu'absolue.

La première nouvelle élection,— celle précisément qui pourvoit à la succession de M. Wirsén — est significative. L'élu est M. Verner von Heidenstam, qui est, après les morts successives de Fröding et de Strindberg, sans conteste le plus grand poète en même temps que le plus grand prosateur de la Suède. Du temps où il résidait à Stockholm — depuis une dizaine d'années il mène la vie de châtelain à Naddô, près du lac Vetter — il formait avec son ami Levertin, avec Ellen Key, Geijerstam, Hallstrœm, d'autres encore, un milieu littéraire qui sans ménagement vouait l'Académie au ridicule. Heidenstam y entre aujourd'hui — pour prononcer l'éloge funéraire de M. af Wirsén! La situation ne manque certainement pas d'imprévu. Seulement le grand orateur qu'est M. v. Heidenstam, penseur profond et subtil, saura faire de l'éloge obligatoire du prédécesseur un hommage au passé, à la vieille Suède, au classicisme que M. de Wirsén, sans doute, crut défendre contre les envahisseurs réalistes...

La deuxième élection — qui se fera prochainement — sera peut-être encore plus pleine de sens. Il y a quelques années, les universitaires de l'Académie réussirent à faire élire, malgré l'opposition de M. de Wirsén, le maître incontestable de l'histoire littéraire suédoise, M. Henrik Schück. Le secrétaire perpétuel ne s'avoua pas vaincu : il s'adressa au Roi, protecteur de l'Académie, et dont l'agrément est nécessaire selon les statuts. M. Schück ne fut pas agréé —

« parce qu'il avait dans une conférence prononcée à Copenhague (!) dit du mal de Gustave III, fondadeur de l'Académie ». Quelle honte! Dire du mal d'un roi de Suède devant un auditoire *étranger !* Le célèbre savant, — qui est recteur de l'université d'Upsal — frappé d'ostracisme pour cette inconvenance, sera-t-il appelé au fauteuil vacant en ce moment ? C'est plus que probable. Il est vrai qu'on lui oppose la candidature d'un autre savant de réputation mondiale, M. Oscar Montelius, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont les ouvrages archéologiques font autorité partout. Le grand archéologue paraît cependant moins indispensable à une compagnie dont la tâche principale — on du moins la plus délicate — consiste à découvrir non pas des antiquités, mais des génies littéraires vivants..

Reste à voir qui remplacera M. af Wirsén dans ses importantes fonctions de secrétaire perpétuel. On désigne généralement **M. Karlfeldt**, homme trop jeune pour être de l'Académie — il n'a que 48 ans, tandis que l'âge moyen des Académiciens suédois est de 68 ans. — K. A. Karlfeldt est en poésie le digne héritier de Fröding, dont il égale et parfois même surpasse l'habileté technique sans atteindre cependant l'intensité de sentiment du maître décédé. La principale partie de son œuvre se trouve réunie sous le titre : *les Chansons de Fridolin*, petites poésies d'un art parfait, chantant l'amour et la nature. Fridolin est un « vieux garçon campagnard ayant fait des études, mais qui est retourné au pays pour remuer la terre au lieu de la poussière des livres ». L'amour qu'il chante est rustique, et sans être brutal il paraît assez sensuel pour être scandinave. Cependant Karlfeldt aussi, comme les autres poètes du Nord, chante plutôt le désir que la réalisation. « Rien n'est comme les temps d'attente, les semaines de débâcle printanière, l'époque des bourgeons », ainsi commence une de ses chansons les plus populaires. Parfois sa muse se fait humoristique ; il fait des comparaisons drôlatiques entre la femme et le serpent, trouvant que si le serpent change de peau une fois par an, « la jeune fille, elle, change d'idée huit jours sur les sept de la semaine ». Ailleurs il expose en vers d'allure plaisamment archaïque la matière des vieilles peintures qu'on trouve sur les murs des églises dalécarliennes. — L'œuvre de Karlfeldt n'est pas encore bien lourde, mais elle est triée sur le volet. Espérons que le futur secrétaire de l'Académie suédoise saura montrer autant de discernement dans l'exercice de ses fonctions académiques qu'il en a montré comme poète.

Evidemment M. Karlfeldt ne sera pas seul à choisir les titulaires du Prix Nobel ; il y a pour cela d'abord un comité de cinq membres, et puis, naturellement, l'Académie. Dans le comité des Cinq siègent, avec M. Karlfeldt, M. Hildebrand, historien émérite, M. Tegnér,

philologue orientaliste, neveu du grand poète, M. K. A. Melin, poète (du genre de M. Wirsén); il y a une place vacante qui sera probablement occupée par M. Hallstrœm, aussi distingué et éclectique comme auteur de nouvelles que comme critique. On pourra donc s'attendre à une nouvelle orientation, ou du moins à des errements moins manifestes dans les désignations futures des Prix Nobel.

Déjà on émet des hypothèses au sujet du titulaire pour l'année 1912. On a parlé de Gustave Frenssen, romancier de la Frise, qui cependant n'a pas été proposé et qui partant ne peut pas entrer en ligne. On nomme encore, comme tous les ans du reste, M. Gerhard Hauptmann. Parmi les Français, MM. Anatole France, Pierre Loti et Henri Bergson sont grands favoris. Gardons-nous bien de pronostics hasardeux, bien que les dés du sort ne soient plus cachés, comme disait M. Remy de Gourmont, « dans un bonnet d'évêque ».

§

Il semble bien que depuis quelque temps on s'occupe en France d'une manière plus sérieuse des littératures scandinaves. Autrefois, aux temps héroïques de l'ibsénisme, on parlait beaucoup d'œuvres et de maîtres qu'on ignorait le plus souvent, pour les avoir lus tout au plus dans une mauvaise traduction allemande. Aujourd'hui, on publie en France des études approfondies sur des sujets littéraires suédois dont la Suède même est loin de posséder l'équivalent; je n'en veux pour preuve que le bel ouvrage de Mme L. Cruppi sur **Les Femmes écrivains d'aujourd'hui** (**I. La Suède**). Tous les journaux suédois ont eté d'accord pour reconnaître à cette étude — un fort volume de 500 pages — une série de qualités qui la rendent aussi intéressante aux Suédois eux-mêmes qu'à l'étranger auquel elle est surtout destinée. Plusieurs des écrivains étudiés étaient mal connus dans leur pays même. Mme Cruppi, en soumettant leurs œuvres à son examen sympathique, a parfois procédé à une véritable rectification des valeurs. La littérature féminine est aujourd'hui très abondante en Suède ; et il ne s'agit pas là d'une littérature quasi spéciale comme en Angleterre, où d'innombrables misses écrivent pour les jeunes âmes candides. Il suffit de citer les noms de Selma Lagerlœf, d'Ellen Key, de H. Angered, de Marika Stjernstedt, pour indiquer le degré de sérieux, de solidité qu'atteint cette littérature féminine. Mme Cruppi, tout en étudiant les individus, les personnalités littéraires, cherche à tirer des conclusions d'ordre général : on peut différer parfois d'avis avec l'auteur sur tel ou tel trait plus ou moins caractéristique de la race suédoise ; on ne peut dénier à ses vues ni la profondeur ni l'originalité.

FRITIOF PALMÉR.

LETTRES TCHÈQUES

Slovanstvo, ouvrage collectif sous la direction de MM. J. Polivky et J. Bidlo, Prague, Jan Laichter. — Mort de Jaroslav Vrchlicky. — K. V. Jerabek : *Dobyti Podolan*, Moravska Ostrava, Mor. slez. Revue, ainsi que J.F. Karas : *Horké Casy*. — K. M. Capek : *Kaspar Len Mstitel*, Prague, J. Otto.

Le réveil merveilleux des nationalités slaves aux Balkans donne une actualité plus immédiate encore au beau livre **Slovanstvo** (*le Monde slave*) par lequel un groupe de savants et d'hommes de lettres tchèques vient de faire acte de panslavisme, mais sous une formule nouvelle, le seul panslavisme de culture, l'autre, le politique avec la Russie pour pivot, se démontrant de plus en plus une absurdité. En effet, le système *confédération* auquel sont dues les retentissantes victoires qui remplissent de joie tous les cœurs sincèrement épris de justice, d'énergie et de beauté morales, paraît le seul applicable à une race qui pousse le culte de l'individualisme et des particularismes nationaux plus loin qu'aucune autre. L'unité des Slaves, dit en substance M. Kramar, l'un des premiers hommes politiques tchèques, dans l'excellente préface qu'il a écrite pour ce gros volume, est impossible telle que les Allemands ont réalisé la leur, et le pire danger pour eux, c'est le nationalisme impérialiste et chauvin de la Russie. De vaines lamentations sur l'éparpillement des nationalités slaves ne sont plus de mise. Cultivons tout ce qui les relie naturellement sans inventer d'autre lien extérieur et arbitraire. La richesse et la force de leur vie culturelle se déploient mieux que dans une factice uniformité par le développement normal des branches individuelles de la famille slave avec leur santé locale, toutes leurs particularités, leur coloris à chacune. Contentons-nous d'assigner un but commun à cette vie multiforme des nations parentes. Leur mission d'ordre universel est d'appliquer au développement général de l'humanité cet esprit de sincérité, cette chaude cordialité et cette certaine tendresse si caractéristique de nos grands artistes et écrivains surtout russes.

Un tel livre est le résultat d'une sérieuse pensée synarchique et encore plus d'un grand effort collectif. Il résume avec un amour tout objectif l'histoire et l'état actuel de la culture sur l'étendue entière de l'agglomération slave. M. A. Bohac en est pour la géographie et la statistique; M. K. Kadlec pour l'organisation politique ; les religions sont échues à M. Bidlo, à M. Ant. Jirak les écoles ; à M. J. Kadlec l'histoire des églises autocéphales orthodoxes ; à J. Machal les littératures ; à M. Fr. Taborsky l'art ; à M. Zd. Nejedly la musique ; M. J. Hejret prend le journalisme ; M. J. Scheiner les *sokols* (sociétés de gymnastique) et le tourisme. On s'étonne un peu de voir manquer certains sujets, par exemple les langues, le folk-lore, l'économie politique et domestique, l'industrie... Mais enfin on ne pouvait pas

tout faire en une fois. Le résultat de l'entreprise est déjà fort réjouissant. Nul dilettantisme, pas de fausse modestie, point de ronron patriotique. L'impression d'un bloc de granit. Les événements politiques prouvent aujourd'hui qu'un panslavisme efficace dans le domaine de la culture doit être au moins aussi possible qu'une confédération balkanique. Et dès lors à quoi bon les sempiternelles et inextricables discussions sur l'origine des Slaves, leur dispersion ? Détail typique : à peine le livre paru, deux collaborateurs se prennent aux cheveux... Qu'on les renvoie donc dos à dos combattre le Turc, s'ils y tiennent, l'un dans l'armée bulgare, l'autre dans l'armée serbe !

Nous avons à enregistrer la mort survenue le 9 septembre à Domazlice du très abondant poète — on voudrait pouvoir écrire *grand* sans marchander, — Jaroslav Vrchlicky, quelque chose à la fois, je l'ai dit ailleurs, comme un Ronsard de la langue poétique et un Victor Hugo de l'imagination poétique tchèques. Et en même temps un esprit encyclopédique qui traduisait à tort et à travers. La langue littéraire lui doit énormément ; la culture, et la vie intellectuelle de la Bohême davantage encore ; l'âme de la nation, quoi ? C'est l'importante question. Nous lui consacrerons au moins notre prochaine chronique en entier. Il y a quelque chose comme deux cents volumes à énumérer. Il était né le 17 février 1853 à Loouny, près Klattovy. Il voulut tout embrasser et contenir le monde entier et les génies de tous les temps. D'aucuns l'accusaient « d'encombrer » leur littérature. On parlait sans vergogne de sa « montagne de papier ». Maintenant qu'il est mort le voici à l'unanimité génie sans conteste. Peut-être faudrait-il commencer par le lire ?

Dans notre dernière chronique à propos du *Bonheur de chez soi*, nous émettions l'avis que M. V. K. Jerabek serait un excellent peintre de l'éternelle lutte dans les milieux provinciaux des deux nationalités, condamnés à vivre côte à côte. Or, un livre du même auteur, **la Prise de Podolany**, répond à notre désir. Il s'agit de la conquête nationale et de l'émancipation économique et industrielle d'une petite ville du Sud de la Moravie. On y voyait bien et surtout entendait quelques patriotes péroreurs, mais dont la seule préoccupation était en réalité d'avoir la paix avec les autorités. Aussi, pour vivre tranquilles, laissaient-ils tout accaparer par les Juifs et les Allemands. Le jeune médecin Hora sauvera la ville en dépit de la mauvaise volonté de ces mêmes patriotes qui l'ont appelé et auxquels bientôt sa grande activité porte ombrage. Le livre est d'une vivacité et d'une vérité de psychologie telles que ce n'est plus seulement une histoire locale résolument et heureusement tendancieuse, mais, avec toute sa saveur morave, une œuvre d'une adaptation universelle. On pense beaucoup aux meilleures images de *Simplicissimus* allemand où la caricature touche si souvent au tragique. Nulle préoccupation ambitieuse de

problème littéraire ou esthétique. La vie simplement. Avec un grand don de faire drôle et ressemblant.

M. K. M. Capek est une personnalité du monde littéraire tchèque qui depuis longtemps nous attire. En deux mots, voici son **Kaspar Len, le vengeur**. Le maçon ainsi nommé revient de ses trois ans de service militaire au Tyrol et trouve au bordel la fille de son vieil ami Krystof. Il décide de la relever et de la venger et s'en prend au petit marchand Konopik, auteur de cette dégradation. Len s'engage comme maçon dans l'équipe qui lui construit une nouvelle maison. Sa haine couve pendant des mois où il calcule son coup. Avec une rectitude géométrique, acquise par des essais au fil à plomb, il laissera choir une tuile sur le crâne chauve du petit propriétaire qui, régulièrement, à une certaine heure de la journée et automatiquement du même point, revient jouir des progrès de sa future maison. Au procès qui s'ensuit et où le crime ne peut être prouvé, c'est Marka la fille en question qui, dans un accès hystérique, trahira celui qui voudrait être son sauveur. C'est d'un dramatique froid et voulu, et dans l'exécution d'une indiscutable maîtrise. L'abrutissement graduel par la haine de Len jadis si intelligent, ses déboires avec Marka, ses privations pour la racheter, et d'autre part les excès de boisson où, de loin en loin, il essaie de noyer une jalousie sourde et inconsciente, ses indécisions, son entêtement à résister à toute tentation sexuelle, et surtout cette lancinante préoccupation de vengeance sont très expertement analysés. L'auteur est, en observations, artiste raffiné, mais dominé par une sorte de pessimisme fatal qui se complaît à voir toute tentative courageuse avorter et tout être échouer au port. Konopik sera tué au moment où voici sa maison sous toit. Kaspar commet son crime au moment où Marka va être libérée, et celle-ci le trahit au moment où il allait être acquitté. Et cela se poursuit ainsi jusque dans les rôles secondaires : un vieux maçon se fracasse la tête au moment où il entend l'appel joyeux d'un petit-fils aveugle qui accourut lui annoncer l'heureux résultat de son examen d'apprenti. Enfin il y a ceci, qui est un épisode particulièrement poignant dans sa simplicité : un joueur de violon inconnu qu'on entend tousser du haut de l'atelier où il travaille de son métier fait par son jeu la joie des maçons. Un gentil goujat avait trouvé le moyen de le mettre en veine. Il sifflait quelque air d'opéra. Et aussitôt le violoneux inconnu de se mettre de la partie. La maison neuve poussait au son du violon. Puis le violon ne répond plus. Et la veille du crime de Len le gamin tout en larmes, hissé au bout d'une poutre hors des échafaudages, aperçoit par la fenêtre ouverte de l'atelier un crêpe sur l'instrument, deux bougies, un bout de cercueil et, jointes, deux mains livides.

Une concentration de style qui rend impossible de sauter une

ligne : l'attention du lecteur reste continuellement tendue. Autant ici du reste que dans ses livres de nouvelles, M. Capek a des héros voulus énigmatiques par quelque côté, et je le loue de ce recoin de mystère qu'il leur laisse malgré l'achevé de la présentation. L'auteur se complaît du reste à des cas morbides très spéciaux, mais qu'il étudie avec une sorte de réalisme dématérialisé les entremêlant à quelque chose d'indéfinissable qui tient du cauchemar. On aurait tort cependant de trop penser à Guy de Maupassant, un Maupassant qui serait fort mêlé de Daudet. Cela a beau sembler, dans son déroulement presque mécanique de film, tantôt un travail de filigrane par la précision, tantôt de la petite touche impressionniste, c'est, qui vivifie l'œuvre, unè sensibilité essentiellement slave. Cruelle à elle-même et se complaisant à sa souffrance intime, cette sensibilité a appris les pudeurs et la discrétion de la manière française mais n'en a contracté ni l'ironie, ni la désinvolture élégante. Pour la forme nous sommes pourtant plus près de la France que de la Russie, oui, mais encore beaucoup plus proche de la Russie, certes, pour le fond. A nôtre humble avis, c'est tant mieux.

J'ai voulu jeter un coup d'œil dans cette collection de romans historiques qui s'édite en Moravie en vue d'apprendre au peuple les fastes du pays. Je suis tombé sur les **Horké Casy** (*les Temps durs*) de M. J. F. Karas. Le mérite n'est pas dans l'affabulation quelconque, mais dans une somme respectable de détails sur l'invasion de la Moravie par les Suédois en 1642 et dans une collection de faits très expertement choisis pour diffamer la Contre-Réformation. Cette malheureuse Eglise romaine fut-elle assez impie d'oser se défendre ! Le récit du siège d'Olomouc est demeuré célèbre par le stratagème qui amena Miniati et les Impériaux à rendre la place. Tortenson (quel nom pour un podagre rachitique) avait terrifié les assiégés par un déploiement ostensif de formidables canons d'une nouvelle espèce et d'une infanterie équipée comme jamais. Les uns n'étaient que des souches d'arbres trouées et noircies ; les autres encore des mannequins parmi lesquels évoluaient quelques paysans des environs fagottés en soldats. Les Impériaux sont battus partout et n'arrivent pas à reconquérir Olomouc lors même que la peste s'y soit installée et qu'un prêtre — naturellement — trahisse. Le pays est ravagé autant par les Impériaux que par l'ennemi. Soldats et officiers passent sans vergogne d'une armée à l'autre, suivant la chance. Quoique mené d'une main assez ferme le récit n'a d'autre valeur que la divulgation — et encore tendancieuse — de quelques détails d'histoire. Trop souvent de tels livres me donnent l'impression que l'on méprise le peuple morave plus qu'on ne tient à l'éduquer. Or remarquez qu'il ne s'agit pas de la peautraille d'ailleurs, mais d'un beau peuple rural, merveilleusement sain et lui-même poète et artiste au-delà de

toute expression. Pourquoi donc un maître fresquiste comme Jirasek et une consciencieuse probité historique comme celle de Winter ne seraient-ils pas populaires au même titre que ces quelconques romans feuilletons ? En général, je me méfie singulièrement des éducateurs qui prétendent s'abaisser au niveau de leurs lecteurs. En réalité ils l'abaissent à un niveau, le leur, qui est à l'ordinaire sensiblement inférieur à celui d'un honnête paysan. J'ai parlé de ce livre, qui du reste n'est pas plus mauvais que beaucoup d'autres, à prétentions artistes, non pas en tant que littérature mais comme exemple du méfait littéraire et padagogique hier encore *constant* en Bohême et Moravie.

WILLIAM RITTER

VARIÉTÉS

Langage maritime. — Depuis qu'il a abordé l'étude des langues maritimes anglaise et française, M. A. Savine a fait des progrès sensibles. Par exemple, il ne traduit plus *davit* (bossoir), *davier*. Le récent volume de nouvelles de Rudyard Kipling, intitulé *Brugglesmith*, semble cependant indiquer que certains points restent obscurs pour lui. Sa méthode de traduction est, on peut le dire, bien personnelle ; et les raisons qui l'amènent à supprimer des phrases du texte, voire à en ajouter d'autres, sont impénétrables — pour ne rien dire du bouleversement de la ponctuation et de la division en alinéas.

La première nouvelle, qui donne son nom au volume, et l'avant-dernière : *Du Pain sur la Mer !* contiennent un grand nombre de termes et d'expressions nautiques. L'interprétation de M. A. Savine, qui, en cette circonstance, s'est adjoint la collaboration de M. G. Michel, est un mélange réjouissant de contresens, de quiproquos et de non-sens. Evidemment étrangers à la terminologie maritime, les traducteurs ont bâclé leur adaptation tantôt à coups de dictionnaire, tantôt à grand renfort d'imagination. Mais c'est un engin bien dangereux qu'un dictionnaire de termes de marine : on y trouve généralement pour le même mot plusieurs significations n'ayant aucune corrélation. En outre, les marins attribuent souvent aux mots les plus usuels un sens absolument inattendu, ce qui est une source abondante d'équivoques... Voici quelques exemples :

Quoi de plus facile que de dire que vous avez ralenti pour cause de relèvement ? (p. 231) (« What's easier than to say ye slowed for bearin's, eh ? »). Si MM. Savine et Michel savaient qu'on désigne par « relèvement » l'angle que fait la direction d'un objet en vue avec la ligne Nord et Sud, ils auraient écrit *que vous avez ralenti pour prendre des relèvements.* Etre obligé de ralentir pour

cette raison est un cas assez rare en navigation ; tandis qu'au contraire il se produit fréquemment que l'échauffement d'un palier (qui s'appelle aussi « bearing », en anglais) oblige à diminuer de vitesse. Mais il n'est pas plus surprenant de voir un vapeur ralentir « pour cause de relèvement » que d'apprendre que *nous nous étions arrêtés pour allumer, tant bien que mal, quelques lumières...* (p. 261) (« We were standin' in to make some sort o'light... ») On se représente le malheureux navire contraint de stopper pour allumer — tant bien que mal ! — ses feux de route et le fanal de la cuisine, tel un fumeur qui s'abrite au coin d'une porte pour rallumer son cigare. Mais l'acception maritime du verbe « to stand in » est : rallier la terre, courir à terre; et « to make a light » signifie : reconnaître un feu, un phare.

Page 243, les mêmes verbes « to stand in » et « to make » se trouvent rendus différemment : *Bell dit, étalant les enveloppes, quand le vieux fut parti : Nous devons louvoyer autour de la côte Sud en attendant les ordres... Nous remontâmes le long du vieux « Kite » en tempêtant de toutes nos forces et nous attendîmes à quai ces ordres télégraphiques qui font la malédiction des commandants.* (« Says Bell, shuffling the envelopes when the old man had gone ashore : « We're to creep round a'the south coast, standin'in for orders... Well, we buttocked the auld « Kite » along — vara bad weather we made — standin'in alongside for telegraphic orders, which are the curse o' skippers »). Le tableau est amusant, des officiers qui « *remontent le long* » de leur navire en « *tempêtant de toutes leurs forces* » — en présence de l'armateur lui-même ! — et qui « *attendent au quai* » au lieu de « *louvoyer autour de la côte Sud* ». MM. Savine et Michel se font une idée bien inexacte de la discipline à bord des navires anglais. — La phrase signifie en réalité : Bell dit, mélangeant les enveloppes, lorsque le vieux fut redescendu à terre : « Il va falloir nous déhâler tout autour de la côte sud, en serrant la terre pour recevoir des ordres... Nous luttâmes donc avec le vieux « Kite » tout du long, — très gros temps nous eûmes — serrant la terre à cause des ordres télégraphiques (transmis aux navires par les sémaphores) qui sont le désespoir des capitaines. »

Le navire en question est un *Vaisseau de transport irrégulier*, p. 230 (« a tramp freighter » : un cargo sans itinéraire fixe), sur le mode de propulsion duquel les traducteurs semblent être dans l'incertitude. Car ils en parlent tantôt comme d'un navire mixte : *Plus il était au large, mieux il marchait à la vapeur*, p. 232 (« the deeper she rode, the better she'd steam »: plus il était chargé, mieux il marchait); tantôt comme d'un voilier : *louvoyer autour de la côte Sud;... nous vînmes dans le vent*, p. 245, — confondant ainsi le verbe :

« To round to », qui signifie : lofer, se rapprocher du lit du vent, et : « to come round », qui veut dire tout simplement : décrire un cercle.

— *Oh! j'oubliais de vous dire que le « Kite » se serait couché et aurait fait servir son tillac d'avant...* p. 233 (« Oh, I forgot to say she would lie down an'fill her forward deck green... ») Le sens est : Oh, j'oubliais de vous dire qu'il se serait couché et aurait rempli son pont avant d'eau verte... ce qui est bien le cas lorsqu'un vapeur doit lutter contre une grosse mer le prenant par l'avant. Mais « to fill » possède plusieurs sens. Quand un voilier prend la panne, une partie de ses voiles restent gonflées par le vent, les autres sont collées sur le mât. Pour se remettre en route, on devra reprendre le vent dans celles-ci, les *remplir* à nouveau. Cette manœuvre s'appelle « faire servir » — en anglais : to fill. Le mot « green » étant gênant et inexplicable dans ce cas, on s'est contenté de le passer sous silence.

Bien que manœuvrant comme un navire à voiles, le « Kite » est cependant un vapeur ; c'est même un vapeur à roues, ce qui nous ramène à une époque déjà bien lointaine : *Je l'ai vu rejeter cinq essieux de deux roues à aubes, coup sur coup, à cause des pailles*, p. 233 (« I've seen him reject five flawed intermediates, one after the other » : je l'ai vu refuser cinq arbres intermédiaires pailleux, l'un après l'autre)...

Mais ce voilier à roues est surpassé par le « Grotkau », que MM. Savine et Michel ont doté d'un engin tout à fait inédit, que ne décrit aucun cours de machines marines : le propulseur à fléau. *Il avait un grand et gauche propulseur à fléau, en fer, de douze pieds — c'était Aitcheson qui avait fait les plans du « Kite » — et juste à l'arrière de la tige, derrière le moyeu, on voyait une fente rouge, à pleurer, dans laquelle vous auriez plongé la lame d'un canif*, p. 236. (« She'd a great clumsy iron twelve-foot Thresher propeller — Aitcheson designed the « Kite » 's — and just on the tail o'the shaft, behind the boss, was a red teepin' crack ye could ha' put a penknife to ». Il avait une grande et godiche hélice Thresher, en fer, de douze pieds, — celle du « Kite » avait été dessinée par Aitcheson — et juste à l'extrémité de l'arbre, derrière la lunette d'étambot, il y avait une fêlure pleurant rouge où vous auriez pu mettre un canif.) A défaut d'autre renseignement, l'initiale majuscule du mot Thresher aurait dû suggérer aux traducteurs qu'il s'agissait là du fabricant d'hélices, ce qui leur eût évité une équivoque suivie d'un grossier solécisme. Quant à l'expression « red weeping », il est clair qu'il s'agit de la rouille qui dégoutte de la fêlure, non de l'impression des spectateurs...

Autre erreur grammaticale doublée de contresens : *Tantôt il fallait s'occuper de sa barre, tantôt il descendait...* p. 235 (« Whiles she' d attend to her helm, whiles she' d take charge » : Des fois il

obéissait à sa barre, des fois il partait en grand sur un bord...)

Les termes maritimes sont pour la plupart rendus par des mots impropres, souvent sans aucun rapport ; entre autres : *bateaux à espars en saillie*, p. 224 (« outrigger-boats » : pirogues à balancier) ; *arbre d'arrière*, p. 236, *essieu d'arrière*, p. 240 ; *arbre de couche*, p. 253 (« tail-shaft » : arbre porte-hélice) ; *emporté par le flux*, p. 244 (« on the top o'the flood » ; à l'étale de flot) ; *le pont*, pp. 245, 250 (« the bridge » : la passerelle) ; *la grande chaudière*, p. 247 (« the mainsteam » : le collecteur principal de vapeur) ; *la poussée*, p. 247 (« the thrust » : le palier de butée) ; *à estimation approximative*, p. 248 (« by dead reckoning » : à l'estime) ; *la grille à claire-voie du bas de la coupée*, p. 254 (« the lower gratin' of the gangway » : le caillebottis du plateau de l'échelle) ; *je criai à Bell de mollir*, p. 258 (« I cried Bell to tak' up his slack » : je criai à Bell d'embraquer son mou) ; *un nettoyeur*, p. 267 (« a trimmer » : un soutier) ; *mécanicien principal*, p. 215 (« chief engineer » : chef mécanicien).

Peindre en vert comme une galère, p. 240 (« to paint galley-green » : peindre en vert-de-mayence — à cause de l'habitude, autrefois, sur les petits voiliers, de peindre la cuisine (la mayence) en vert pomme ; *n'importe où à tribord des Amériques*, p. 240 (« somewhere on the broadside o'the Americas » : quelque part sur le flanc des Amériques. — *La respiration était assez difficile dans la chaufferie...*, p. 255 (« the stoke-hold was tight enough » : la chaufferie était suffisamment étanche.)

L'autre homme, en manière d'aider à la besogne, demandait à boire, mais je lui dis qu'il fallait prendre des ris, et gouverner en commençant par le gouvernail, car j'allais me mettre à virer, p. 258 (« The other man was by way o' help in'the work wi' askin' for drinks, but I e'en told him he must hand reef an' steer, beginnin wi steerin', for I was goin' to turn in » : l'autre homme, en guise d'aide, demandait à boire ; mais je lui dis tout simplement qu'il lui fallait prendre des ris et gouverner, en commençant par gouverner, parce que j'allais me coucher.) L'expression « to take reef and steer » fait partie de la définition de ce que les Anglais appellent : un A. B. — able-bodied seaman — ; on doit, pour mériter ce titre (matelot breveté) être capable de prendre un ris et de gouverner. Ici l'expression est prise en manière de plaisanterie, car sur ce cargo l'homme ne pouvait guère prendre de ris que dans sa ceinture.

... un repas que je n'aurais pas offert au compagnon d'un mineur de Cardiff, et vous savez qu'un compagnon de Cardiff est capable..., p. 259 («... a meal that I would not ha' gied to the mate of a Cardiff collier, an'you ken we say a Cardiff mate...). « Mate » veut dire, en effet, « compagnon » ; mais à bord d'un navire de

commerce, c'est l'équivalent du terme français : le second (sous-entendu : capitaine). D'autre part, « collier » désigne bien « un mineur », mais on applique aussi communément cette épithète aux bateaux affectés au transport de la houille. D'où la traduction plus vraisemblable : «... un repas que je n'aurais pas donné au second d'un charbonnier de Cardiff ; et vous savez que nous disons qu'un second de Cardiff... »

Ce ne sont là que quelques citations. On peut se demander, en présence d'un semblable galimatias, si le lecteur français qui ne connaît les œuvres de Kipling qu'à travers de telles traductions n'est pas surpris de l'irrégularité de son style et de l'incohérence de ses récits. Quelle opinion en aura-t-il lorsqu'il aura lu *Brugglesmith — un des meilleurs livres du grand écrivain anglais* — proclame la bande « Vient de paraître » — *publié en une brillante traduction d'Albert Savine et de Georges Michel.* — Brillante n'est peut-être pas assez fort...

PIERRE OLGIATI,
Lieutenant au long cours.

LA VIE ANECDOTIQUE

M. Guy Lavaud. — Jean Lombard. — Légende de Moréas en Amérique. — Les cubistes et les poètes.

M. Guy Lavaud est devenu le gendre de M. Francis Vielé-Griffin. Un mariage littéraire est aujourd'hui chose rare. Et je me réjouis qu'un poète aussi poétique, aussi plein de talent que l'auteur de *la Floraison des Eaux* et *Du Livre de la Mort* entre dans la famille d'un des plus grands poètes de la génération symboliste.

J'ai connu Guy Lavaud il y a six ou sept ans et dès l'abord je fus frappé de cette sensibilité grave et lyrique qui le fait se présenter partout avec une touchante et charmante timidité. Lorsqu'il rencontre quelqu'un pour la première fois, Guy Lavaud semble se replier. On dirait qu'il veut dérober son âme à la curiosité du nouveau venu, de l'adversaire. Pas si adversaire que cela, puisque, d'autre part, il semble que Guy Lavaud fasse à l'inconnu offrande de sa douceur et des grâces charmantes de son esprit.

Surtout sensible aux harmonies véritables et les plus tendres du lyrisme le plus passionné, Guy Lavaud n'est pas un curieux au sens littéraire du mot. Le pittorresque des choses ne le touche guère plus que leur histoire. Un jour que Guy Lavaud était venu passer quelques jours à Paris, l'ayant rencontré chez un ami commun, je lui fis visiter les rues les plus curieuses du Marais. Mais, Guy Lavaud ne parut prendre qu'un médiocre plaisir à cette promenade et lorsque, a nuit tombée, nous retrouvâmes le chemin des Boulevards, il me dit : « Nos vieux hôtels de Périgueux sont, je crois, bien plus

intéressants que les vieilles maisons du Marais. » Et il ne fut plus question d'archéologie entre nous.

§

Il y a en ce moment une sorte de résurrection de **Jean Lombard**. Les journaux publient des fragments inédits de ses œuvres, un volume de ses poèmes va paraître.

On n'a publié jusqu'ici qu'un petit nombre d'anecdotes relatives à un écrivain qui eut la plus grande influence sur quelques auteurs, contemporains, comme Paul Adam, par exemple.

On ne sait pas que Jean Lombard, ce grand évocateur de foules, était un homme bon, et l'amertume que lui valait la fréquentation de ses semblables tournait en attention affectueuse à l'égard des animaux.

On a dit que Jean Lombard avait été débardeur. Voici le fait: sa mère s'était remariée avec un homme veuf ou divorcé. Les deux conjoints avaient apporté dans cette union un nombre à peu près égal d'enfants chacun. Jean Lombard, le plus jeune, finit par appartenir indistinctement à l'un et à l'autre, et tous deux mettaient la même énergie à le rosser. Les deux époux, cependant, trouvaient des occasions fréquentes de brouilles, et même de *séparations :* chacun d'eux rassemblait son lot d'enfants et prenait le train pour réintégrer la maison de ses parents. Et c'est à l'occasion d'une de ces séparations que Jean Lombard fut oublié à 13 ans à la gare de Marseille. Il dut donc assurer son existence. Il fit le débardeur, comme on l'a dit... Ensuite il s'embarqua comme mousse, vit l'Algérie, puis il revint à Marseille, où il commença de participer à la vie politique, en attendant d'y être mêlé plus activement, car on ne sait peut-être pas qu'il fut le secrétaire et rapporteur du *Premier Congrès ouvrier* de Marseille.

Il entra en apprentissage comme bijoutier, d'autres ont dit et écrit comme typographe, et peut-être, au fond, le fut-il réellement, car il a fait un peu de tout.

On a dit aussi que Jean Lombard avait été cordonnier, puis mandoliniste. Voici : il avait fondé un journal hebdomadaire, *la Sève*. Les bureaux se tenaient rue Papety, à Marseille ; cette rue Papety est devenue la rue Bernex depuis. A l'adresse de *la Sève* vous trouviez une échoppe de cordonnier, et au visiteur qui demandait M. le directeur, le cordonnier montrait une ouverture pratiquée au profond de son échoppe et où l'on accédait par une échelle de meunier dont le délabrement était tel qu'il était indispensable de faire usage aussi d'une corde qui pendait. Et les visiteurs se demandaient souvent s'il n'était pas moins dangereux de monter à la corde que de gravir l'échelle vermoulue. Un jour, Elisée Reclus vint voir Jean

Lombard aux bureaux de *la Sève*. Il en fut transporté d'enthousiasme; il eût bien voulu encore être transporté au plafond lorsqu'il vit la difficulté que comportait l'opération par les moyens ordinaires. Jean Lombard descendit au-devant de l'illustre visiteur, qui d'un signe demanda une démonstration.

— Après vous, lui dit Jean Lombard.

— Vous en êtes encore là, dit Reclus, abolissant ainsi les derniers vestiges d'une politesse surannée. Et ils montèrent.

Jean Lombard n'était expansif qu'en famille, où il racontait les livres qu'il avait en chantier, en les présentant à ses enfants sous forme de légendes merveilleuses qui les passionnaient; souvent même ils gardaient dans leurs jeux les noms antiques. Ces noms antiques Lombard les aimait : un de ses fils s'appelle Hannibal, l'autre, écrivain lui-même, ajoute au prénom de Paul celui d'Hésius, qui est le vrai nom de son acte de naissance. Hésius était une divinité gauloise terrible, et il paraît que le jeune Hésius-Paul fut un enfant terrible, en effet.

Jean Lombard avait fondé le Portique, groupe de poètes qui chaque semaine devaient lire un nombre fixé de poèmes inédits pour s'OBLIGER AU TRAVAIL. Jean Lombard promit d'amener à une réunion un personnage de la préfecture. A la séance, chacun lut le meilleur de son œuvre, et tout y passa. L'on reconduisit le visiteur, que l'on croyait de marque, le préfet, par exemple. Et le visiteur n'était que le concierge de la préfecture.

§

Il y a maintenant une **légende de Moréas en Amérique**. Cette légende, qui est surprenante, m'a été contée par M. Frédéric Boutet. Elle aurait été publiée avec beaucoup de détails singuliers dans un journal des Etats-Unis.

Si l'on en croyait cette fable, Jean Moréas, ayant décidé de mourir, alla visiter tous ses amis et leur réclama ses photographies pour les détruire. Il acheta ensuite un cheval blanc, sur lequel il galopa jusqu'à Dieppe, où la mer ne l'arrêta point, car il s'y enfonça avec sa monture.

§

J'ai rencontré dernièrement un poète hollandais, M. Albert Verwey, directeur d'une revue estimée: *De Beweging* (*le Mouvement*). Il m'apprit que tandis que la presse française faisait son possible pour déconsidérer l'art français moderne, c'est-à-dire ce cubisme que j'ai longtemps défendu seul, au contraire, en Hollande, le bourgmestre d'Amsterdam inaugurait une exposition cubiste, qui avait lieu au Musée.

Ainsi, cependant qu'à Paris on demandait des sanctions contre des peintres coupables d'avoir des opinions esthétiques différentes de

celles qui ont cours dans les salles de rédaction, à Amsterdam, on faisait au cubisme une réception officielle.

Je demandai à M. Verwey s'il connaissait des raisons d'une si grande différence de traitement, à l'égard de la nouvelle peinture, non plus art d'imitation, mais art intérieur ; le poète batave, homme mûr, nanti d'une véritable culture artistique, m'a répondu :

« C'est qu'en Hollande tout le monde s'intéresse depuis longtemps aux choses de la peinture et il n'y a pas un poète chez nous qui n'ait aussitôt saisi les relations qui lient la nouvelle peinture à la poésie. »

Il ne faut pas oublier en effet que Delaunay, Gleizes, Le Fauconnier, Metzinger, Léger, etc., c'est-à-dire la plupart des **peintres cubistes**, vivent dans la compagnie des poètes. Quant à Picasso, qui inventa la peinture nouvelle et qui, on ne peut plus en douter aujourd'hui, est la figure artistique la plus haute de ce temps, il n'a vécu que parmi des poètes dont je m'honore d'être.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Claude Cochin : *La Chapelle funéraire des Arnauld à Saint-Merri de Paris et le Tombeau du Marquis de Pomponne* ; Champion. » »

Esotérisme

Georges Meunier : *Le Spiritisme, faut-il y croire?* Nourry. 2 »

Histoire

Guillaume Apollinaire : *Chroniques des Grands Siècles de la France* ; Arts graphiques. 3 50

Edmond Burke : *Réflexions sur la Révolution française*, trad. de l'anglais par Jacques d'Anglejean et précédées d'une introduction du même ; Nouv. Libr. Nationale. 7 50

Edouard Driault : *La Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours*. Préface de M. Gabriel Monod ; Alcan. 7 »

Alphonse Dunoyer : *Fouquier-Tinville, accusateur public du Tribunal révolutionnaire (1746-1795)* ; Perrin. 5 »

Maurice Exteens : *La Préhistoire à la portée de tous* ; Rivière. 3 50

Dr Jean Fabre : *Sur la vie et principalement sur la mort de Madame Henriette-Anne Stuart, Duchesse d'Orléans* ; Champion. » »

Paul Frémeaux : *Souvenirs d'une petite amie de Napoléon*. Illust. d'après des documents anciens et dessins de Robert Sallès ; Flammarion. 0,95

Paul Gaulot : *Les Petites victimes de la Terreur* ; Plon. 3 50

M. Karéiev : *La Densité de la population des différentes sections de Paris pendant la Révolution*. Avec un plan. Trad. par J. Patouillet ; Champion. 2 25

Gustave Laurent : *Notes et Souvenirs inédits de Prieur de la Marne*. Avec une introduction et des notes ; Berger-Levrault. 7 »

Comte Mayol de Lupé : *La Captivité de Pie VII*, d'après des documents inédits ; Emile-Paul. » »

G. Rocourt ; *Le Livre de raison d'Elisabeth Renault, 1789-1795* ; Ollendorff. 3 50

E. Rodocanachi : *Etudes et Fantaisies historiques* ; Hachette. 3 50

Marquis de Saint-Maurice : *Lettres sur la Cour de Louis XIV*, publiées par Jean Lemoine. 2e partie : 1671-1673 ; Calmann-Lévy. 7 50

Guy de Teramond : *La Guerre sur mer, Corsaires, Pirates, Boucaniers, Flibustiers, Négriers*, etc. Avec 12 pl. en coul. et une carte ; Arts graphiques. 3 50

Linguistique

L. Sainéan : *Les Sources de l'argot ancien*. Tome I : Des origines à la fin du XVIIIe siècle. Tome II : Le XIXe siècle : Champion. 15 »

Littérature.

Les Auteurs arabes. Pages choisies, avec une introd. par L. Machuel : A. Colin. 3 50

Jean-Marc Bernard : *Pages politiques des poètes français ;* Nouv. Libr. Nationale. 3 50

Friedericke Boettcher : *La Femme dans le théâtre d'Ibsen ;* Alcan. 4 »

P.-H. Cheffaud : *George Peale (1558-1596?) ;* Alcan. 4 »

Dante Alighieri : *La Divine Comédie. L'Enfer.* Trad. nouv. accompagnée du texte italien, avec une introduction et des notes par Ernest de Laminne ; Perrin. 7 50

Célestin Demblon : *Lord Rutland et Shakespeare ;* Ferdinando. 3 50

René Descharmes et René Dumesnil : *Autour de Flaubert ;* 2 vol.; Mercure de France. 7 »

Emile Faguet : *Rousseau penseur ;* Soc. franc. d'imp. et de librairie. 3 50

Gœthe : *Lettres choisies. 1765-1832,* trad. par Mlle A. Fanta, avec une préface de M. Arthur Chuquet ; Hachette. 3 50

Mathilde Laigle : *Le Livre des Trois Vertus de Christine de Pisan et son milieu historique et littéraire.* Avec 2 pl. h. t. : Champion. » »

J. Loth : *Contributions à l'étude des Romans de la Table ronde.* Avec une carte ; Champion. 3 »

Maximus : *La Lettre aux hommes de ce temps ;* Soc. franç. d'imp. et de librairie. » »

Robert de Montesquiou : *Têtes d'expression ;* Emile-Paul. 3 50

Jacques Normand : *En regardant la vie... ;* Calmann-Lévy. 3 50

Giovanni Pascoli : *Hymne à Rome,* trad. de Luigi Stubbe ; Rouge et Cie (Lausanne). » »

Jean Richepin ; *De l'Olympe à l'Agora ;* Fayard. 3 50

Oscar Wilde : *Nouveaux Essais de Littérature et d'Esthétique.* Trad. d'Albert Savine ; Stock. 3 50

Pédagogie

C. Wagner : *A travers le prisme du temps ;* Hachette. 3 50

Philosophie

A. Cartault : *les Sentiments généreux ;* Alcan. 5 »

G. Palante : *Les Antinomies entre l'individu et la Société ;* Alcan. 5 »

P. Roques : *Hégel, sa vie et ses œuvres ;* Alcan. 6 »

Edouard Vendéen : *Principes du beau ;* Bloud. 3 50

Poésie

Henri Chantavoine : *La Vie. Pierre et Jeanne ;* Hachette. 3 50

Charles Clere : *Les Oasis ;* Lemerre. 3 »

Léon Dierx : *Poésies posthumes ;* Lemerre. » »

Léon-Lucien Fabre : *Poèmes en quatre vers ;* imp. Gounouilhou (Bordeaux). » »

Philippe Henriot : *La Clairière aux Sources ;* éd. du Temps présent. 3 50

Publications d'art

Louis Hautecœur : *L'Architecture classique à Saint-Pétersbourg à la fin du XVIIIe siècle ;* Champion. 4 50

André Salmon : *La Jeune peinture française ;* Soc. des Trente. Messein. 5 »

Louis Thomas : *André Rouveyre,* avec de nombreuses reproductions de ses dessins et un portrait par Henri Matisse ; Dorbon aîné. 7 50

Questions religieuses

Abbé Jules Claraz ; *La Faillite des Religions ;* Flammarion. 3 50

Roman

Paul Acker : *le Beau jardin ;* Plon. 3 50

Marcel Audibert : *Pilleraud ;* Grasset. 3 50

Nicolas Beauduin : *Les Campagnes en marche ;* Basset. 3 50

Jean Bertheroy : *Les Chanteurs florentins,* suivis de *l'Enfant Septentrion ;* A. Colin. 3 50

Bernard Combette : *Des Hommes... ;* Ed. du Temps présent. 3 50

Georges Courteline : *Les Linottes ;* illust. de Ch. Roussel ; Flammarion. 3 50

Louis Delzons : *Le Maître des foules;* Calmann-Lévy. 3 50
Prosper Dor : *La Guirlande d'amour;* Sansot. 3 50
Flambart des Bords : *Jean du Béquet;* Ficker. 3 50
Franz Hellens; *Les Clartés latentes;* Lib. gén. des Sciences, des Arts et des Lettres. 3 50
Ch.-Henry Hirsch : *Le Sang de Paris;* Fasquelle. 3 50
Rudyard Kipling : *Parmi les cheminots de l'Inde.* Trad. d'Albert Savine ; Stock. 3 50
Jeanne de Lacrousille : *Le Roman des fiancés;* Bloud. 2 50
Alfred Leuzair : *La Pente;* Basset. 3 50
Maurice Olivaint : *Les Derniers oiseaux ;* Lemerre. 3 50
Sidney Place : *Les Fréquentations de Maurice* (Mœurs de Londres); Dorbon. 3 50
Georges Pourcel : *Un Bohémien passa... ;* Plon. 3 50
Gaston Rageot : *A l'affût ;* Calmann-Lévy. 3 50
Charles Régismanset : *Le Bienfaiteur de la Ville :* Sansot. 3 50
Louis Ténars : *Monsieur Guérin, fonctionnaire;* Figuière. 3 50
Robert de Traz : *Les Désirs du cœur;* Calmann-Lévy. 3 50
Charles Vildrac : *Découvertes;* Ed. de la « Nouvelle Revue française ». 3 50

Sociologie

Joseph Angot : *Vers le Régionalisme intégral;* Nouv. Libr. Nat. 2 »
Aug. Arnauné : *La Monnaie, le Crédit et le Change ;* Alcan. 8 »
Stephen Bergeret : *Plans de réalisation de la Société future;* Daragon. 2 »
A. Fontaine, L. Marsch. P. de Rousiers, F. Samazeuilh, etc. : *Concentration des entreprises industrielles et commerciales;* Alcan. 3 50
Dr Grasset : *Idées paramédicales et médicosociales;* Plon. 3 50
Charles Leménestrel : *L'Instruction en France date-t-elle de la Révolution?* Champion. » »
Jacques Lourbet : *Lettre sur le Hasard ;* Ed. du Flambeau (Saint-Girons, Ariège). » »
Etienne Martin : *Histoire financière et économique de l'Angleterre* (1066-1902); 2 vol. Alcan. 20 »
Maurice Pujo : *Pourquoi l'on a étouffé l'affaire Valensi ;* Nouv. Libr. Nat. 1 »

Théâtre.

Georges Duhamel : *Dans l'ombre des Statues,* pièce en 3 actes ; Ed. de la « Nouv. Revue française ». 3 50
Louis Polart : *Les Chiens courants,* pièce en 3 actes ; Bloud. 1 »
Justin Pons : Théâtre, 3e série. *Le Talion,* pièce en 3 actes, en vers; Soc. Franç. d'Imp. et de Librairie. » »
J. de Verrières : *Même pour tout l'or du monde...,* pièce en 2 actes ; Bloud. » »

Varia.

Almanach Hachette, 1913; Hachette. 3 50

Voyages.

Marcel Boulestin : *Tableaux de Londres ;* Dorbon aîné. 7 50
Albert Le Boulicaut : *Au Pays des Mystères.* Pèlerinage d'un chrétien à la Mecque et à Médine ; Plon. 3 50
L.-A. Gaffre : *Visions du Brésil;* Aillaud, Alvas et Cie. » »
François de Tessan : *Promenades au Far-West;* Plon. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Balzac, Moléri et... l'autre, ou le curieux dilemme. — Les « Parisiennes » et la police saxonne. — Le Cinquantième anniversaire de la mort de Uhland. — Il y a *Présence* et *Présences*. — La langue française à l'étranger. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Balzac, Moléri et... l'autre, ou le curieux dilemme.

Limoges, 29 octobre 1912.

Monsieur le Directeur,

J'ai reçu à propos de l'article : *Balzac ou le curieux dilemme,* paru

dans le *Mercure de France* (16 mars 1912), une lettre fort intéressante et qui complique encore le problème que j'indiquais.

M. Ch. van den Branden, d'Anvers, m'écrit qu'il connaît une 3e version de *l'Amour Masqué*, antérieure aux deux autres (Moléri et Balzac). C'est tout un gros livre, qui est, naturellement, d'un auteur différent et porte un nouveau titre. « *Mystère*, un volume de 270 p., de Mme la baronne de T..., auteur de France et d'Espagne. » « Il me semble, écrit M. van den Branden, que *l'Amour Masqué* est un résumé plus véridique et plus raisonnable de l'œuvre trop romantique et invraisemblable de la baronne de T... L'épisode de la guerre d'Espagne s'y retrouve aussi. Ce livre a été édité à Bruxelles, par la Société typographique belge (Adolphe Walhen et Cie) en 1837, donc huit ans avant la nouvelle de Moléri. »

Je remercie vivement, pour ma part, M. Ch. van den Branden de cette très curieuse communication. Je m'excuse seulement auprès de lui d'avoir tardé si longtemps à la transmettre aux lecteurs du *Mercure de France* ; mais je crois qu'elle peut interessser tous ceux qui auront lu l'article.

Veuillez agréer, etc.

PIERRE LAVEDAN.

§

Les « Parisiennes » et la police saxonne. — Le Parquet de Leipzig vient d'ordonner, chez l'éditeur Ernst Rowohlt, la saisie de tous les exemplaires d'un nouvel album de M. André Rouveyre, intitulé *Parisiennes*, et qui contient une série de dessins contemporains du *Gynécée*. En même temps, le tirage de luxe, qui devait être habillé de maroquin plein, a été confisqué chez le relieur. Afin de sauvegarder la morale, la police s'est même emparée du stock des prospectus où un fragment de la préface de M. Remy de Gourmont se trouvait reproduit. L'ouvrage, annoncé par souscription, n'avait pas encore été mis en vente. « Les *Parisiennes*, écrit le *Berliner Tageblatt*, sont une collection de dessins à la plume de l'artiste Rouveyre très apprécié à Paris ; un certain nombre de femmes de Paris, plus ou moins vêtues, défilent en lignes primitives et rythmiques : quiconque verra ces compositions d'une belle simplicité n'osera prétendre qu'elles ont un caractère suggestif ou excitant. Au reste M. Georg Brandès publia il y a quelque temps dans le *Mercure de France* un assez long article consacré à l'art de Rouveyre. Mais les Parisiennes seront très étonnées de voir leur invasion graphique et pacifique prendre une fin aussi rapide et aussi brutale. »

Attendons-nous maintenant à une séance mouvementée devant les tribunaux saxons, qui devront confirmer ou lever la saisie.

§

Le cinquantième anniversaire de la mort de Uhland. — Le poète allemand Ludwig Uhland mourut à Tubingue le 13 novembre 1862. A l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort, les journaux allemand retracent, en de copieux articles sa vie d'homme politique. Entré dans la magistrature en 1812, Uhland fut élu député de Tubingue, puis député de Stuttgard à la diète des Etats de Wurtemberg. En 1848, ses concitoyens l'envoyèrent siéger à l'Assemblée nationale de Francfort. Il s'y tint égale-

ment écarté de la démocratie radicale et de la réaction et se constitua le champion de toutes les libertés.

Goethe, qui appréciait Uhland comme écrivain, le blâmait ouvertement d'avoir embrassé la carrière politique :

Prenez y bien garde,— disait-il à Eckermann, qui rapporte ces paroles à la date du 11 mars 1832, — la politique absorbera le poète. Etre membre des Etats, vivre dans les discussions, dans des excitations quotidiennes, cela ne convient pas à la nature delicate d'un poète. Ses chants cesseront et ce sera à certain point de vue un malheur. La Souabe possède assez d'hommes suffisamment instruits, bien pensants, loyaux, eloquents, pour être membres des Etats, mais un poète comme Uhland, elle n'a que lui.

L'événement justifia la prédiction de Gœthe. De 1832 jusqu'à sa mort, Uhland n'a rien écrit qui pût ajouter à sa gloire littéraire.

§

Il y a « Présence » et « Présences ». — *Présence* est le titre d'un livre de poésies de M. Dominique Combette, publié en 1910 aux Editions du Temps Présent, et *Présences*, le titre d'un livre de poésies de M. P.-J. Jouve, qui vient de paraître chez Crès. M. P.-J. Jouve exprime à M. Combette ses plus vifs regrets.

§

La langue française à l'étranger.

Munich, le 4 novembre.

Monsieur et cher Directeur.

Le *Mercure* n'est pas le premier de nos journaux périodiques à avoir fait des gorges chaudes sur les entrefilets, empruntés à tel journal allemand qui aurait malmené le français de la façon la plus improbable. Il y en a déjà toute une liste, en tête de laquelle figurent *le Matin*, *l'Eclair*, *la Gazette de Lausanne*, *le Petit Marseillais*, *les Marches de l'est*, *le Pourquoi pas* de Bruxelles, votre homonyme d'*Anvers*, etc., etc.

Si les Allemands sont gens graves, méthodiques, pédants, cela ne les empêche pas d'aimer à rire... à leur manière (et l'on ne saurait exiger d'eux qu'elle fût parisienne). Vous savez que nulle part ailleurs peut-être le Carnaval n'a conservé plus de franche gaîté que dans certaines villes d'Allemagne. C'est au point qu'à Munich, par exemple, le très sérieux journal que sont les *Neuesten Nachrichten* s'amuse, depuis tantôt dix ans, à intercaler, parmi les nombreuses pages de son numéro du lundi gras, une double feuille *carnavalesque*, bien connue, qui se vend chaque année à plusieurs centaines de mille exemplaires. Elle est rédigée sous la direction d'un essayste, écrivain d'art, poète et humoriste très goûté dans les milieux allemands. Tout y est facétieux, depuis l'en-tête, où le petit moine des armoiries munichoises prend des allures tout à fait *Fliegende Blaetter*, jusqu'aux annonces. Les nouvelles politiques et artistiques, sportives et autres sont à l'avenant, mettant un masque de drôlerie aux faits récents, locaux et internationaux, sans méchanceté, même lorsqu'elles voilent de sérieuses critiques.

C'est dans ces numéros de *Carnaval* que des lecteurs étourdis ont cueilli leurs exemples de français soi-disant en usage à l'étranger. Cela n'a pas échappé aux journaux allemands ; les *Münchener Neuesten Nachrichten*,

dans leur nº du 27 septembre, publiaient un petit article très ironique à l'adresse de ceux qui ont fait mine (était-ce toujours de bonne foi ?...) de prendre pour de *l'ignorance allemande* ce prétendu « français de choucroute » des annonces carnavalesques. « Lequel des deux est le plus ignorant ? demandent les *N. N. N.*, celui qui pour rire traduit *Süsser Schneck* par *douce limaçon*,etc., ou celui qui prend un pareil amoncellement d'inepties pour un témoignage réel d'ignorance ? Il n'y a pas un idiot chez nous pour traduire *verwitwete Dame mit tadellosem Ruf, allein stehend, gesetzten Alters* par *dame veuvagé, d'irréprochable cri, seule debout,d'âge assis ;* car si l'on est capable de s'offrir la fantaisie de ce mot à mot, on en sait assez pour s'exprimer mieux aussi. »

Ce qui donne en effet toute leur cocasserie à ces annonces, c'est l'imprévu du mot-à-mot ; mais encore faut-il joliment bien posséder les *deux langues* pour apprécier ce que cette transposition immédiate des termes peut avoir de parfois désopilant. Or les lecteurs du nº de *Carnaval* en sont spécialement friands. Serait-ce pas qu'ils comprennent mieux le français que ne savent d'allemand les étourneaux capables de prendre au grand sérieux ces innocentes facéties ?

MARCEL MONTANDON.

§

Publications du Mercure de France.

AUTOUR DE FLAUBERT, par René Descharmes et René Dumesnil, *études historiques et documentaires,* suivies d'une biographie chronologique. d'un essai bibliographique des ouvrages et articles relatifs à Flaubert, et d'un index des noms cités. 2 volumes in-18, 7 fr.

§

Le Sottisier universel.

L'édition définitive de Marot, pour laquelle G. Guiffrey, avant sa mort, avait réuni, entre autres matériaux, plus de 3.000 vers inédits. — Catalogue de la maison A. Besombes, octobre 1912.

L'identité du cadavre n'a encore pu être déterminée. M. le juge de paix, assisté d'un médecin légiste, s'est transporté sur les lieux pour y faire toutes constatations utiles et rechercher les causes encore mystérieuses de ce cadavre, dont l'auteur est inconnu. — *L'Echo d'Alger*, 30 septembre.

Sur une cheminée Renaissance, le buste du roi de Rome, par Casanova, m'a-t-il semblé. — MARC DE TOLÉDO, *Figaro*, 29 septembre.

Coquilles.

Sa principale unité est un croiseur construit en 1508, à Bordeaux... A part ce croiseur, il y a six autres petites unités, trois torpilleurs du type de nos torpilleurs français, construits en 1506, trois autres plus modernes, livrés par la France en 1511. — *L'Action*, 21 octobre,

Comment la seule, la vraie [Salomé] qui dansa devant le Pétrarque... Une Salomé de parodie... imita les rites et les gestes de l'enfant terrible chère au Pétrarque et à la bourgeoisie de Londres. — X. MARCEL BOULESTIN : *Tableaux de Londres*, pages 82 et 84.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE [G. ROY], 7, rue Victor-Hugo

OFFICIERS MINISTERIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

BULLETIN FINANCIER

Au moment où paraîtront ces lignes, il est probable que les Bulgares seront sous les murs de Constantinople, et peut-être même dans la place. Leur marche en avant a été foudroyante. Celle des Serbes, des Grecs et des Monténégrins n'a pas été moins vigoureuse. La Turquie montre avec évidence qu'elle n'est plus bonne à rien, et personne n'ose plus soutenir qu'il convient de ne pas toucher à son intégrité. Disons même franchement qu'il est l'heure de l'amputer de toute sa partie européenne.

La question d'Orient ne sera sans doute pas résolue pour cela. Du moins elle change de face, et c'est le tzar Ferdinand qui pourrait bien trancher ce nœud gordien à la barbe de l'Europe déconfite !

Quoi qu'il en soit, les marchés sont bien améliorés. Celui de Paris est même en bonne posture. La Rente française, toujours pas très brillante, cote 89,65 ; l'Extérieure espagnole progresse à 91,20, l'Italien à 97 80. Mais ce sont surtout les fonds des Etats Balkaniques qui, à l'instar de leurs armées, opèrent une sérieuse poussée en avant. Le Serbe passe de 71 à 82,50, le Bulgare 1902, de 475 à 505, l'Hellénique 1881 de 280 à 312. Le Turc Unifié lui-même bénéficie du mouvement et s'avance de 79 à 81,50. Les fonds Russes se relèvent également. Nous trouvons le Consolidé 4 o/o à 93,75, le 4 o/o 1901 à 93, le 4 1/2 o/o 1909 à 100 et le 5 o/o 1906 à 103.

Les chemins de fer français ne subissent pas un grand changement. L'Est, coupon détaché, vaut 893 ; le Lyon ne varie guère à 1232 ; le Nord est en progrès à 1620, l'Orléans à 1304, le Midi à 1110, l'Ouest à 887.

Les établissements financiers ont repris leur ascension : le Crédit Lyonnais monte à 1559, le Comptoir d'Escompte à 981, la Société Générale à 817, la Banque de Paris à 1682, le Crédit Mobilier à 650, la Banque Française à 294, la Banque Ottomane elle-même cote 650 au lieu de 641.

Bien entendu, il n'est pas encore question d'affaires. Cependant la Banque française et plusieurs autres banques placent en ce moment dans le public des actions de préférence de 250 pesos du Banco El Ogar Argentin au prix de 920 fr. Comme il s'agit d'une affaire sérieuse et qu'il y a en ce moment d'abondantes disponibilités d'argent, ces actions ont été vite absorbées.

LE MASQUE D'OR

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✱
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✱
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✱

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

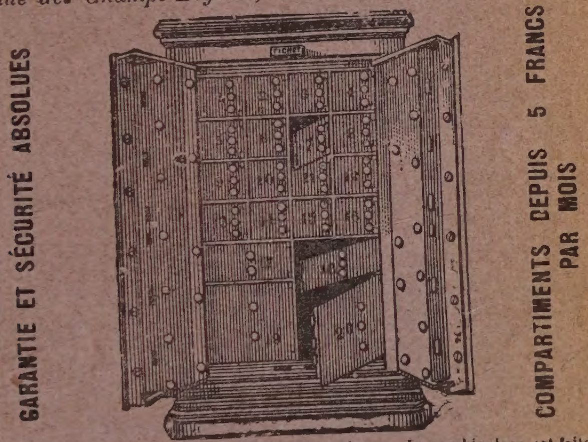
Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.



Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½........... 1 1/2 0/0 ; De 1 an à 2 ans.................. 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux ;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CREDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.